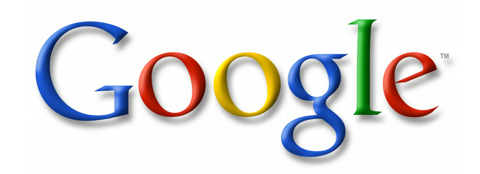


Amyot

# OEUVRES

# DE PLUTARQUE.

---

TOME DIX-SEPTIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

# OEUVRES MORALES DE PLUTARQUE,

TRADUITES DU GREC PAR AMYOT,

GRAND-AUMÔNIER DE FRANCE;

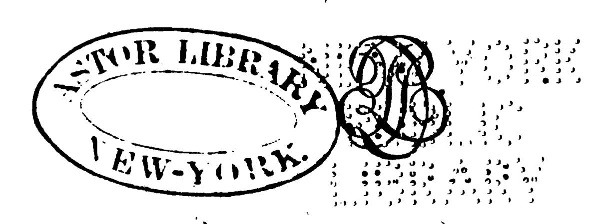
AVEC DES NOTES ET DES OBSERVATIONS

PAR MM. BROTIER, VAUVILLIERS, ET CLAVIER.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE.

TOME CINQUIÈME.




A PARIS,

CHEZ JANET ET COTELLE, LIBRAIRES,

RUE NEUVE DES PETITS-CHAMPS, N° 17.

M DCCC XIX.

# SOMMAIRE

## DU TRAITÉ PREMIER,

## S'IL EST LOISIBLE DE MANGER CHAIR.

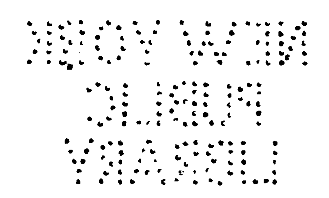
RÉPUGNANCE naturelle à manger de la chair des animaux. II. La cruelle nécessité put seule y contraindre les premiers hommes. III. Ils se nourrissoient de mousse, de glands, etc. IV. Ingratitude, cruauté et sensualité à manger de la chair. VII. La nature n'a pas destiné l'homme à être carnivore. VIII. Excellente réponse d'un Lacédémonien. IX. Nous changeons le goût, l'odeur, la couleur, le nom même de la chair, pour nous déterminer à en manger. X. Diogène veut vaincre cette répugnance : il mange de la chair crue. XI. La chair fortifie le corps au détriment de l'ame. XII. Humanité à ne point maltraiter les animaux. XIII. Raison de ne point manger de la chair, tirée de la métempsycose.

# SOMMAIRE

## DU TRAITÉ SECOND.

L'habitude veut qu'on mange de la chair. II. Recherches cruelles et dégoûtantes de la sensualité. III. Suites honteuses et terribles de l'intempérance. IV. Lycurgue les prévient par une loi sage. V. Il faut être avare de la

vie des bêtes. VI. Mœurs des carnivores et des frugivores. VII. Les hommes se sont habitués à l'effusion du sang en cherchant à détruire la race des calomniateurs et des bêtes malfaisantes. VIII. L'opinion vraie ou fausse de la métempsycôse doit empêcher de manger de la chair. IX. Les Stoïciens prétendent qu'on doit en manger.



# LES
# OEUVRES MORALES
# DE PLUTARQUE.

## S'IL EST LOISIBLE DE MANGER CHAIR (1).

### TRAITÉ PREMIER.

Tu me demandes pour quelle raison Pythagoras (2) s'abstenoit de manger de la chair, mais au contraire je m'esmerveille moy, quelle affection, quel courage, ou quelle raison eut oncques l'homme qui le premier approcha de sa bouche une chair meurtrie, qui oza toucher de ses lévres la chair d'une beste morte, et comment il feit servir à sa table des corps morts, et par maniere de dire des idoles, et faire viande et nourriture des membres qui peu devant besloient,

(1) Ce sont lambeaux de declamations qu'il avoit escriptes jeune pour son exercice, mais tout y est corrompu et imparfaict. *Amyot.* Aussi ne faut-il y chercher rien de satisfaisant sur l'usage de la chair des animaux, considérée comme un aliment utile ou nuisible à l'homme. Voyez les Observations.

(2) Voyez ce premier Traité, ch. XIII, et le second, ch. VIII, où Plutarque tire du dogme de la métempsycose la principale raison pour laquelle il veut que l'on s'abstienne de manger de la chair.

mugissoient, marchoient, et voyoient. Comment peurent ses yeux souffrir de voir un meurtre? de voir tuer, escorcher, demembrer une pauvre beste? comment en peut son odorement supporter la senteur? comment est-ce que son goust ne fut degousté par horreur, quand il vint à manier l'ordure des bleceures, quand il vint à recevoir le sang et le jus sortant des playes mortelles d'autruy?

> Les peaux rampoient sur la terre escorchées,
> Les chairs aussi mugissoient embrochées,
> Cuittes autant que crues, et estoit
> Semblable aux bœufs la voix qui en sortoit (1).

C'est une fiction poëtique et une fable que cela : Mais cecy certainement fut un soupper estrange et monstrueux, avoir faim de manger des bestes qui mugissoient encore, enseigner à se nourrir des animaux qui vivoient et crioient encore, ordonner comment il les falloit accoustrer, bouillir ou rostir, et les presenter sur la table.

II. (2) C'estoit celuy là qui commancea le premier qui s'en devoit enquerir, non celuy qui cessa bien tard le dernier : ou bien on pourroit dire que ces premiers là, qui commancerent à manger de la chair, eurent toutes causes de ce faire pour leur disette et necessité : car ce ne fut point par appetits desordonnez qu'ils eussent pris de longue main, ny par trop

(1) Odyssée XII, 395.

(2) C'est celui-là qui commença le premier qu'il faudroit chercher, et non celui qui cessa, etc. C.

d'abondance des choses necessaires, qu'ils fussent venus à ceste insolence de convoitter des voluptez estranges et contraires à la nature : ains pourroient ils dire s'ils recouvroient sentiment et parole maintenant, O que vous estes heureux et bien aimez des dieux vous qui vivez maintenant! En quel siecle vous estes nez! Quelle affluence de toutes sortes de biens vous jouïssez! Combien de fruicts vous produit la terre, combien vous en vandangez, combien de richesses vous apportent les champs, combien les arbres et plantes vous fournissent de voluptez, que vous pouvez cueillir quand bon vous semble! Vous pouvez vivre en toutes delices, sans vous souiller les mains, là où nostre naissance est cheute en la plus dure et plus redoutable partie de la vie humaine, et de l'aage du monde, estant force que nous encourussions, pour la recente creation du monde, en grande et estroitte indigence de plusieurs choses necessaires : la face du ciel estoit encore couverte de l'air, les estoilles estoient meslées parmy l'humeur trouble et instable, et avec le feu et les orages des vents. Le soleil n'estoit point encore bien estably, ayant un cours arresté, certain et asseuré

De l'orient jusques en occident,
Ains retournoit en arriere evident
Par les saisons en contraire changées
De fleurs et fruicts, et de feuilles chargées.

La terre estoit oultragée par les courses des rivieres qui n'avoient ne fond ne rive. La plus part en estoit

guastée par des lacs et des profonds marescages, l'autre estoit sauvage pour estre couverte de bois et de forests steriles : la terre ne produisoit nuls bons fruicts, et n'y avoit encore instrumens quelconques pour la labourer, ny aucune invention de bon esprit : la faim ne nous laschoit jamais, et n'attendoit on point par chascun an, que la saison des semailles fust venue pour semer, car (1) on ne semoit rien.

III. Ce n'est doncques pas merveille, si nous mangeasmes de la chair des bestes contre la nature, veu que lors on mangeoit et la mousse et l'escorce des arbres, et estoit une heureuse rencontre, quand on pouvoit recouvrer de la racine verte de chiendent ou de bruyere : et quand les hommes avoient peu trouver du gland ou de la fouyne : ils en dansoient de joye à l'entour d'un chesne ou d'un fousteau, au son de quelque chanson rustique, en laquelle ils appelloient la terre leur mere, leur nourrice qui leur donnoit à vivre, et n'y avoit lors en toute la vie des hommes feste quelconque, que celle là : tout le reste de la vie humaine n'estoit que douleur, mesaise et tristesse.

IV. Mais maintenant quelle rage ne quelle fureur vous incite à commettre tant de meurtres, veu que vous avez à cœur saoul tant grande affluence de toutes choses necessaires pour vostre vie ? pourquoy mentez vous ingrattement à l'encontre de la terre, comme si elle ne vous pouvoit nourrir? pourquoy pechez

(1) Cela n'est pas dans le texte. *C.*

vous irreligieusement à l'encontre de Cerès inventrice des sainctes loix, et faites honte au doulx et gracieux Bacchus, comme si ces deux deitez là ne vous donnoient pas suffisamment assez dequoy vivre? N'avez vous point de honte de mesler à voz tables les fruicts doulx avec le meurtre et le sang? Et puis vous appellez les lions et les leopards, bestes sauvages, et ce pendant vous espanchez le sang, ne leur cedans de cruaulté en rien : car ce que meurtrissent les autres animaux, c'est pour la necessité de leur pasture, mais vous, c'est par delices que vous le faittes (1), par ce que nous ne mangeons pas les lions, ny les loups, après les avoir tuez en nous defendant contre eulx, ains les laissons là : mais celles qui sont innocentes, doulces et privées, qui n'ont ny dent pour mordre, ny aiguillon, ce sont celles que nous prenons et tuons, combien qu'il semble que la nature les ait creées seulement pour beauté et pour plaisir.

* V. (2) Ne plus ne moins que si quelqu'un voyant le Nil debordé, emplissant tout le païs à l'environ d'une eau courante, feconde et generative, ne loüoit pas avec admiration, la proprieté de celle riviere qui fait naistre et croistre tant de beaux et bons fruicts,

(1) Il faut ici un point, et lire ensuite : « Car nous ne mangeons pas les lions ni les loups. » *C.*

(2) Ces paroles, depuis la premiere estoille jusques à la seconde, n'appartiennent point au subject dont il est question, et ont esté de quelque autre livre icy temerairement entrejettées *Amyot.* Voyez les Observations.

et si necessaires à la vie de l'homme, mais pour y voir, ou un crocodile nageant, ou un aspic rempant, ou des mousches malignes, bestes malfaisantes et mauvaises, il le blasmoit pour ceste occasion : ou bien si voyant ceste terre et ceste campaigne couverte de bons et beaux fruicts, et chargée d'espics de bled, parmy ces beaux bledz, apparcevoit quelque espi d'yvraye et de la tigne, il laissoit à recueillir et serrer ces belles moissons, et se plaignoit. Tout ainsi est il quand on voit le plaidoier d'un orateur en quelque cause et procès, qui avec un torrent d'eloquence plein et vehement, tend à sauver un criminel du danger de sa vie, ou bien à prouver et verifier des imputations et charges de quelques crimes : ce torrent, dis-je, d'eloquence courant non simplement et nuement, ains avec plusieurs affections et de toutes sortes, qu'il imprime ès cœurs et esprits de plusieurs auditeurs ou juges, lesquels il fault tourner et changer en diverses sortes, ou bien les adoulcir et appaiser, et puis laissant à bien regarder, peser et considerer le poinct et subject principal de la cause, il s'amusoit à recueillir quelques fleurs de retorique, que le flux de l'oraison de l'advocat decoulant a amené avec la vehemence de son cours *.

VI. Mais rien ne nous emeut, ny la belle couleur, ny la doulceur de la voix accordée, ny la subtilité de l'esprit, ny la netteté du vivre, ny la vivacité du sens et entendement des malheureux animaux, ains pour un peu de chair nous leur ostons la vie, le soleil, la lumiere, et le cours de la vie qui leur estoit prefix par

la nature : et puis nous pensons que les voix qu'ils jettent de peur, ne soient point articulées, et qu'elles ne signifient rien, là où ce sont prieres, supplications et justifications de chascune de ces pauvres bestes qui cryent : « Si tu es contrainct par necessité, je ne « te supplie point de me sauver la vie, mais bien si « c'est par desordonnée volonté : si c'est pour man- « ger, tue moy : si c'est pour friandement manger, ne « me tue point ». O la grande cruauté! C'est horreur de voir seulement la table des riches hommes servie et couverte par cuysiniers et saussiers qui habillent dès corps morts, mais encore plus d'horreur y a il à la voir desservir, par ce que le relief de ce que lon emporte est plus que ce que lon a mangé : pour neant doncques ces pauvres bestes là ont esté tuées. Il y en a d'autres qui espargnans les viandes servies à table, ne veulent pas que lon en trenche, ne que lon en couppe, les espargnans quand elles ne sont plus que chairs, là où ils ne les ont pas espargnées quand elles estoient encore bestes vivantes.

VII. Mais pource qu'il y en a qui tiennent qu'ils ont la nature pour cause et origine premiere de manger chair, prouvons leur que cela ne peult estre selon la nature de l'homme. Premierement cela se peult monstrer par la naturelle composition du corps humain, (* car il ne ressemble à nul des animaux que la nature a faicts pour se paitre de chair), veu qu'il n'a ny un bec crochu, ny des ongles pointues, ny les

* Ceci n'est point dans le grec.

dents aigues, ny l'estomac si fort, ny les esprits si chauds, qu'ils puissent cuyre et digerer la masse pesante de la chair crue : et (1) quand il n'y auroit autre chose, la nature mesme à l'egalité platte des dents unies, à la petite bouche, à la langue molle et doulce, et à l'imbecillité de la chaleur naturelle, et des esprits servans à la concoction, monstre elle mesme, qu'elle n'approuve point à l'homme l'usage de manger chair. Que si tu te veulx obstiner à soustenir que nature l'a faict pour manger telle viande, tout premier tue la doncques toy mesme, je dis toy mesme, sans user ny de coupperet, ny de cousteau, ny de congnée, ains comme les loups, et les ours, et les lions à mesure qu'ils mangent, tuent la beste, aussi toy, tue moy un bœuf à force de le mordre à belles dents, ou de la bouche un sanglier, deschire moy un agneau ou un lievre à belles griffes, et le mange encore tout vif, ainsi comme ces bestes là font : mais si tu attens qu'elles soient mortes pour en manger, et as honte de chasser à belles dents l'ame presente de la chair que tu manges, pourquoy doncques manges tu ce qui a ame ? mais encore qu'elle fust privée d'ame et toute morte, il n'y a personne qui eust le cœur d'en manger telle qu'elle seroit, ains la font bouillir, ils la rotissent, ils la transforment avec le feu et plusieurs drogues, alterans, deguisans et estaignans l'horreur du meurtre, à fin que le sentiment du goust trompé et deceu par tels de-

(1) Dans le grec : et au contraire, la nature mesme....

guisements, ne refuse point ce qui luy est estrange?

VIII. Et certes le Laconien jadis respondit gentilement, qui ayant achetté en une taverne un poisson, le bailla au tavernier pour le luy accoustrer : et comme le tavernier luy demandast du vinaigre, du formage et de l'huile, pour ce faire : Si j'eusse, dit il, eu ce que tu me demandes, je n'eusse point achetté de poisson.

IX. Mais nous nous mignardons tant delicatement en ceste horreur de meurtrir, que nous appellons la chair, viande, et avons besoing d'autres viandes pour accoustrer la chair, meslans avec, du vin, de l'huile, du miel, de la gelée (1), du vinaigre, ensevelissans à vray dire un corps mort avec des saulces (2) Syriaques et Arabiques : et les chairs estants ainsi mortifiées, attendries, et par maniere de dire, pourries, nostre chaleur naturelle a beaucoup d'affaire à la cuyre, et ne (3) la pouvant cuyre et digerer, elle nous engendre de bien dangereuses pesanteurs, et des cruditez qui nous amenent des griefves maladies.

X. Diogenes fut si temeraire, qu'il osa bien manger un poulpe (4) tout crud, à fin d'oster l'usage d'ap-

(1) Γάρον, garum, maintenant de la poutargue. Voyez les Observations.

(2) Grec, aromates, parfums. Amyot eut dû traduire : meslans avec la chair, du vin, de l'huile, du miel, du garum, du vinaigre, des aromates syriaques et arabiques, comme s'il s'agissoit à vray dire, d'ensevelir un corps mort.

(3) Plutarque dit plus : et même la pouvant cuire, etc. Voyez les Observations.

(4) Polype.

pareiller telles viandes avec le feu, et y ayant auprès et autour de luy (1) plusieurs presbtres et autres hommes, il affubla sa teste de sa cappe, et meit en sa bouche la chair de ce poulpe disant, Je fais icy un essay perilleux, et me mets en danger pour vous. Vrayement c'estoit un beau et louable danger : car il ne se hazardoit point comme Pelopidas (2) pour le recouvrement de la liberté de Thebes, ny comme Armodius et Aristogiton (3) pour celle d'Athenes, ce beau philosophe là, combattant de l'estomac avec un poulpe, pour rendre la vie humaine plus bestiale et plus sauvage.

XI. Le manger chair doncques non seulement est contre la nature aux corps, mais aussi par satieté et par repletion il grossit et espessit les ames. Car l'usage du vin et de la chair à boire et manger à cœur saoul, rendent bien le corps plus fort et plus robuste, mais l'ame plus foible : et de peur que je ne me rende ennemy de ceux qui font profession des exercices du corps que lon nomme athletes (4), j'use-

(1) Il faut, à ce que croit M. Wyttembach, lire : *plusieurs de ses amis et autres hommes. C.*

(2) Voyez Plutarque dans la Vie de ce fameux Thébain, t. III des Vies, p. 184.

(3) Thucydide, l. VI, *de Bell. Pelop.* rapporte les motifs de la conjuration formée par ces deux jeunes Athéniens pour délivrer Athènes des fils du tyran Pisistrate. Harmodius et Aristogiton furent tués en exécutant leur projet aux Panathénées de la quatrième année de la soixante-sixième olympiade, 513 ans avant J. C. Peu après, selon Pline, les Athéniens leur érigèrent des statues. *Hist. nat.* l. XXXIV, 9, nouv. édit. in-12.

(4) Voyez les Observations. *C.*

ray d'exemples de nostre païs mesme, car ceulx de l'Attique nous appellent nous autres qui sommes du païs de la Bœoce, grossiers, lourdauts et sots, principalement à cause que nous mangeons beaucoup, comme Menander dit en un passage,

> Ces gens qui ont les deux jouës enflées.

Et Pindare (1),

> Fais par vraye preuve cognoistre,

si nous evitons l'ancien reproche, Porc Bœotien. Lueur seiche, ame très sage (2), ce disoit Heraclitus. Et puis les tonneaux vuydes resonnent quand on les frappe, mais quand ils sont pleins, ils ne respondent point aux coups qu'on leur baille. Les vases de cuyvre qui sont tenues et deliez, rendent un son tout à l'environ quand on les frappe, jusques à ce que lon viene à boucher et estoupper la bouche avec la main. L'œil remply d'humidité superflue, s'obscurcit, et diminue beaucoup de sa force à faire son office. Quand nous regardons le soleil à travers un air humide, et à travers des grosses vapeurs indigestes, nous ne le voyons point pur, ny clair, ains tout terny de lumiere, et comme plongé au fond d'une nue : aussi à travers un corps tout brouillé, saoul et ag-

(1) Olymp. od. VI, 153.

(2) Ce mot d'Héraclite n'est pas fort clair. H. Étienne croit l'avoir lu quelque part ainsi : ἔνθα γῆ ξηρὴ, ψυχὴ σοφωτάτη ; corps sec, ame très sage. Les Grecs disoient aussi dans le même sens : παχεῖα γαστὴρ λεπτὸν οὐ τίκτει νόον, gros ventre, esprit lourd.

gravé de nourriture et de viandes estranges, et qui ne luy sont point naturelles, il est force forcée que la lueur et la clarté de l'ame viene à se ternir, à se troubler et esblouir, n'ayant plus la lumiere, ny la force de pouvoir penetrer jusques à contempler les fins des choses qui sont subtiles, menues et difficiles à discerner.

XII. Mais oultre tout cela, ne vous semble il pas que ce soit chose singulierement recommandable, que de s'accoustumer à l'humanité? Car qui seroit celuy qui feroit jamais tort ny oultrage à un homme, quand il seroit si doulcement et si humainement affectionné envers les bestes, qui n'ont aucune communication d'espece ny de raison avec nous (1)? J'alleguay il y a trois jours, en devisant, ce qu'escrit Xenocrates, que les Atheniens condamnerent en l'amende celuy qui avoit escorché un mouton tout vif : et il me semble que celuy qui gehenne et tourmente un vivant n'est pas pire que celuy qui luy oste la vie, et le fait mourir : mais à ce que je voy, nous ressentons plus ce qui est contre la coustume, que ce qui est contre la nature (2).

XIII. Mais toutes ces raisons que je deduisis lors

(1) J. J. Rousseau, Émile, l. II, observe avec raison qu'Homère fait des Cyclopes, mangeurs de chair, des hommes affreux, et des Lotophages, un peuple si aimable, qu'aussitôt qu'on avoit essayé de leur commerce on oublioit jusqu'à son pays pour vivre avec eux.

(2) Observation précieuse; car tous les jours la coutume étouffe en nous la voix de la nature.

sont à l'adventure un peu bien grossieres et vulgaires, car je crains de remuer en mes propos, et toucher à la grande et pleine de haults secrets cause et origine de ceste sentence, Qu'il ne fault point manger de chair : pour ce qu'elle est incroyable et malaisée à persuader aux hommes couards et timides, ainsi que dit Platon, et qui ne sentent rien que terrestre et mortel, ne plus ne moins que le pilote craint et doute de commettre sa navire à la mer en tourmente, et le poëte de dresser une machine en un theatre qui tourne toute la scene (1) : toutefois si vault il mieux à la fin toucher, voire cryer tout haut en cest endroict, les vers d'Empedocles (2), car soubs paroles couvertes, il nous donne à entendre que les ames sont attachées à des corps mortels par punition de ce qu'elles ont esté meurtrieres (3), qu'elles ont mangé de la chair et devoré l'un l'autre, combien que ceste sentence et opinion soit encore bien plus anciene que non pas Empedocles : car ce que les poëtes faignent

(1) Voyez les Observations.

(2) Ce sont des vers d'Empedocles, où il parle de la transanimation. *Amyot.* Empédocles, philosophe et poëte d'Agrigente, aujourd'hui Gergenti en Sicile, fut disciple de Télauge, fils de Pythagore : il vouloit qu'on se refusât pour nourriture l'usage de tout ce qui avoit eu vie. Il admettoit avec tous les pythagoriciens la TRANSANIMATION ou métempsycose.

Voyez Diogène Laërce, dans la vie d'Empédocle. On dit de ce philosophe que, voulant passer pour un dieu, il se jeta dans les flammes du mont Æthna.

(3) Voyez quelques uns de ces vers, Œuvres Morales, t. II, p. 338 et 354, et mes observations sur le premier passage. *C.*

du demembrement de Bacchus, et des outrageux attentats des Titans à l'encontre de luy, et les punitions d'iceux, et comment ils furent foudroyez, c'est une fable, dont le sens caché et retiré tend à monstrer la resurrection : car la partie qui est en nous brutale, privée de raison, violente et desordonnée, non divine, mais demonique, les anciens l'ont appellée, les Titans, et c'est ce qui est puny, et dont la justice est faitte.

---

## DU MANGER CHAIR,

### TRAITÉ SECOND.

La raison veut que nous soyons frais et dispos, et de volonté et de pensée, à ouïr discourir à l'encontre de ceste rance et moisie coustume de manger chair : car il est bien malaisé, comme disoit Caton, de prescher un ventre qui n'a point d'aureilles, et puis nous avons tous beu le breuvage de la coustume qui ressemble à celuy de Circé,

> Meslant douleur, regret, et fascherie,
> Avecques dol, abus, et tromperie.

et n'est pas facile de revomir l'hameçon de l'appetit de manger chair, depuis que lon en a les entrailles percées, et que lon est esblouy et transporté de l'a-

mour de volupté : et voudroit le devoir (1), que comme les Ægyptiens quand un homme est trespassé en ostent le ventre et les entrailles, qu'ils deschirent et decouppent au soleil, et puis les jettent comme estans cause de tous les pechez que l'homme a commis, nous (2) retrenchissions aussi toute gourmandise, toute friandise, et tout meurtre, pour vivre sainctement tout le reste de la vie, pource que ce n'est pas le ventre qui est meurtrier, mais c'est luy qui est pollu de chose meurtrie par incontinence : toutefois s'il (3) est impossible de soy, ou par accoustumance, à tout le moins ayans honte de la faute que nous commettons en cela, usons-en avec moyen et raison.

II. Mangeons de la chair, prouveu que ce soit pour satisfaire à la necessité, non pour fournir aux delices, ny à la luxure : tuons un animal, mais pour le moins que ce soit avec commiseration et avec regret, non point par jeu ou plaisir, ny avec cruauté, comme lon fait en plusieurs sortes maintenant, les uns à coups de broches toutes rouges de feu tuans les pourceaux, à fin que le sang estainct et espandu par le fer ardant qui passe à travers, rende la chair plus tendre et plus delicate : les autres sautans à deux pieds sur le ventre des pauvres truyes pleines, et prestes à cochonner, et leur foullans et battans le ventre et les tettins, à fin que le sang, le laict, et le caillé du fruict conceu, le tout confus et meslé ensemble un

(1) Et il conviendroit.... (2) Dans le grec : *de même nous*....
(3) Si cela....

peu au paravant le temps de sa maturité, ils en facent (ô Jupiter purgatif (1)!) un friand manger, une summade de la partie de l'animal qui est la plus guastée et la plus corrompue. D'autres sillent et cousent les yeux des grues et des cygnes, et les enferment en un lieu obscur pour les engraisser d'estranges mixtions (et de pastons de figues seches *), à fin que leur chair en soit plus delicate et plus friande, dont il appert manifestement que ce n'est point pour besoing de nourriture, ny par disette et necessité qu'ils le font, ains par delices, par luxure, et par sumptueuse curiosité et superfluité, qu'ils tirent volupté d'injustice.

III. Et tout ainsi comme celuy qui est insatiable de la volupté des femmes, après en avoir essayé de plusieurs, vaguant çà et là, et n'ayant point encore sa luxure assouvie, à la fin se laisse tomber en villainies, qui ne se doivent pas seulement nommer : aussi l'intemperance en matiere de mangeaille, depuis qu'elle vient à passer oultre le naturel et le but de la necessité, va en cruauté et injustice diversifiant et cherchant ses appetits desordonnez : car les outils des sentimens par contagion de maladie s'entregastent les uns les autres, et se laissent aller à pecher ensemble par intemperance, quand ils ne se contentent pas de mesure naturelle. Ainsi l'ouyë ne se contentant pas de la raison a corrompu la musique : (2) l'attouchement degenerant en feminine delicatesse, demande

(1) Expiateur. * Ceci n'est point dans le grec.
(2) Voyez les Observations. *C.*

et apete des attouchements et chattouillemens feminins. Ce mesme vice a enseigné à la veuë de ne se contenter pas des morisques, bals, et danses gentilles et honestes, ny des images et paintures semblables (1), ains que le plus cher et le plus agreable spectacle, luy fust de veoir des meurtres d'hommes, des bleceures, et des combats. Voylà comment après des tables injustes et viandes illegitimes, suyvent des amours dissolus : après telles assemblées luxurieuses et deshonestes suit, qu'on ne prent plaisir qu'à ouïr propos villains et infames : après ces propos et chansons dehontez, on demande à veoir toutes choses hydeuses et horribles : à ces spectacles là inhumains est conjoincte une cruauté et dureté impassible, qui ne se passionne point des cas humains.

IV. Voylà pourquoy le divin Lycurgus en l'une de ses trois ordonnances qu'il appelle Retres (2), commanda que lon feist les portes et huisseries des maisons, et les couvertures avec la sie et la congnée seulement, sans y employer autre instrument quelconque, non pas qu'il eust conçeu aucune haine à l'encontre de la tariere, ny du rabot, ny autres ou-

(1) Dans le grec, ainsi la vue s'est faite à ne plus goûter la danse pyrrhique, ni les pantomimes, ni les danses gentilles et honnêtes, ni les statues, ni les peintures. Voyez les Observations.

(2) *Rhetra*, décret, parole donnée; ce mot vient de ῥέω, je dis. Lycurgue, pour déterminer plus efficacement le peuple de Sparte à faire le sacrifice de ses droits trop étendus, donna des lois, appelées *Rhétres*, comme les tenant de l'oracle de Delphes. Voyez The Rudiments of the Grecian History, By Gast. p. 244; et la Vie de Lycurgue, t. I des Vies, p. 172.

tils de menuyserie : mais sachant bien que à travers tels ouvrages ne passeroit jamais un lict doré, ny jamais ne prendroit on la hardiesse d'apporter en une maison si simple et si pietre des tables d'argent, ny des tapits taincts en pourpre, ny des pierres precieuses : ains à maison, à lict, à table et à couppe de telle sorte suit un soupper sobre, un disner simple et populaire, mais à un commancement et fondement de vie superflue et desordonnée, toute delicatesse, toute curiosité et superfluité luxurieuse suit,

Comme un poulain suit la jument qu'il tette.

V. Quel soupper doncques n'est superflu, pour lequel on tue tousjours aucun animal qui ait ame et vie? estimons nous que ce soit peu de perte et de despense que d'une ame? je ne dis pas encore qui est à l'adventure celle de ta mere, ton pere, ton amy, ou ton fils, ainsi que disoit Empedocles, mais à tout le moins qui est participante de sentiment, de veuë, d'ouyë, d'apprehension, et de discretion telle, que nature la donne à chasque animal pour chercher ce qui luy est propre, et fuir ce qui luy est contraire.

VI. Considerons un petit, si ceux qui nous enseignent de manger noz enfans, noz amis, noz peres et noz femmes, quand ils sont morts (1), nous rendent plus doux et plus humains, que non pas Pythagoras et Empedocles, qui nous veulent accoustumer à

(1) Grec : les regardant comme tout-à-fait morts.

estre encore justes envers les autres animaux. Tu (1) te mocques de celuy qui fait conscience de manger du mouton : mais nous, diront ils (2), ne pourrions avoir envie de rire, voyans un qui couppera des portions du corps de son pere, ou de sa mere qui seront morts, et les envoyra à quelques uns de ses amis, qui seront absents, et conviera les presents à en venir manger, et leur en servira à la table largement. Mais peut estre encore commettons nous peché en maniant ces livres, sans avoir premierement purifié noz mains, noz yeux, noz pieds, et noz aureilles, si d'aventure toutes ces parties là ne sont purifiées et nettoyées par le discourir et deviser de telles choses, avec doulces paroles, qui, comme dit Platon, lavent toute audition sallée. Mais si lon mettoit ces livres et ces arguments là les uns devant les autres, on jugeroit que les uns seroient la philosophie des Scythes, Tartares (3), Sogdianiens, et Melanchlæniens, desquels Herodote escrivant est estimé menteur (4). Mais les sentences et opinions de Pythagoras et d'Empedocles estoient les anciennes loix, ordonnances, statuts et jugements des Grecs, Que les hommes ont quelques droicts communs avec les bestes brutes.

VII. Qui ont doncques esté ceux qui depuis ont autrement ordonné?

(1) Toi, anthropophage, tu te....

(2) Diront les partisans de la métempsycose....

(3) Tartares, n'est pas dans le grec.

(4) Nous avons dans les Œuvres mêlées de Plutarque un Traité particulier contre la malignité d'Hérodote.

Ceux qui premiers ont forgé les espées
Outils de mal, et les gorges couppées
Aux pauvres bœufs qui labourent les champs.

Les tyrans aussi commancent ainsi à commettre des meurtres, comme jadis à Athenes ils tuerent un fort meschant calomniateur (1), qui s'appelloit Epitedius, et un autre second après, et un troisieme aussi : depuis s'estans jà les Atheniens accoustumez à veoir tuer, ils veirent occire Niceratus fils de Nicias, et puis Theramenes le capitaine, et Polemarchus le philosophe. Aussi du commancement on mangea quelque beste sauvage malfaisante, et puis il y eut quelque oyseau et quelque poisson attiré dedans les filets : consequemment la cruauté amorsée et exercitée en tels meurtres passa outre jusques au bœuf laboureur, et au mouton qui nous vest, et au coq domestique, et ainsi croissans et roidissans leur insatiable cupidité, ils vindrent jusques à occire et meurtrir les hommes, et à donner des battailles.

VIII. Mais si bien lon ne preuve et ne demonstre lon par raison que les ames aient les corps communs en leurs renaissances, et que celuy qui est maintenant raisonnable renaist une autre fois brutal et irrai-

(1) Grec : sycophante. J. B. Rousseau explique fort bien ce mot dans ce vers :

Pipeur, escroc, sycophante, menteur.

On appeloit *sycophantes*, à Athènes, les délateurs de ceux qui transportoient hors de l'Attique des figues ou des figuiers; de σῦκον, figue, et φαίνω, je déclare. Voyez Pet. *de Legib. Attic.* l. III, tit. 5.

sonnable, ce qui est ores sauvage revient à une autre nativité domestique et privé, et que la nature transmue ainsi tous corps, desloge et reloge les ames d'un en autre,

Les revestant d'une chair incogneuë:

Ces raisons au moins ne sont elles pas suffisantes pour divertir l'intemperance de ceux qui tuent, que cela apporte des maladies, des cruditez et pesanteurs aux corps, et corrompt l'ame, qui s'addonne naturellement à contempler les choses hautes, quand nous nous sommes accoustumez de ne jamais festoyer un hoste et amy estranger qui nous vient veoir, sans faire meurtre et espandre du sang, jamais ne celebrer nopces, jamais ne bancqueter avec noz amis. Et toutefois si bien la preuve de la mutation des ames en divers corps n'est pas suffisamment demonstrée pour y adjouster foy certaine, à tout le moins nous deust elle bien tenir en crainte et nous faire aller bien plus retenus (1) : ne plus ne moins que quand deux armées se rencontrent et se combattent la nuict, si quelqu'un trouvant un homme tombé par terre, le corps tout couvert et caché d'armes, luy presente l'espée à la

(1) Pascal a fait usage du même raisonnement à-peu-près en ces termes : ou la religion est vraie, ou elle est fausse. Dans le premier cas, vous ne risquez rien de la pratiquer; dans le second vous risquez tout si vous la négligez. Ce dilemme est très pressant pour déterminer à pratiquer la religion; mais il est plus propre à faire des superstitieux que des vrais croyants. On peut en juger par la conséquence que Plutarque en tire dans cet endroit.

gorge, et qu'il en entende un autre qui luy crie qu'il ne le sçait pas certainement, mais qu'il estime et pense que cest homme gisant soit son fils, ou son frere, ou son pere, ou bien son compagnon, lequel sera le meilleur, ou que adjoustant foy à une conjecture et suspicion faulse, il pardonne à un ennemy, comme s'il estoit amy, ou que mesprisant ce qui n'a pas preuve ne foy certaine, il tue un des siens, comme si c'estoit son ennemy, il n'y a celuy de vous qui ne die, que le dernier seroit une trop lourde faute. Considerez un petit Merope (1) en la tragædie, quand elle léve sa congnée pour frapper son propre fils, pensant que ce soit le meurtrier de son fils, en disant,

Ce coup mortel sainctement je te donne,

quel mouvement elle excite de tout le theatre, comment elle fait dresser les cheveux en la teste des spectateurs, de peur qu'elle ne previene le vieillard qui luy prend le bras, et qu'elle ne blesse le jeune adolescent. Et si d'aventure il y eust eu là près un autre vieillard qui eust crié, « Frappe hardiement, c'est « un ennemy », et que l'autre au contraire luy eust crié, « Ne le frappe pas, c'est ton fils » : lequel crime eust esté le plus grief, omettre la punition d'un en-

(1) Cette tragédie ne se trouve plus parmi celles d'Euripide : il l'avoit intitulée, *Chresphonte* : Aristot. Art. Poët. Pausan. et Hygin. en font mention. H. Étienne.

Le marquis Maffei et Voltaire ont traité le même sujet dans leur *Mérope*.

nemy pour la doute que ce fust son fils, ou bien tomber en parricide de son propre fils, pour le courroux qu'elle avoit à l'encontre de son ennemy? Quand doncques il n'y a ny haine ny courroux, qui nous poulse à commettre meurtre, ny vengeance, ny crainte de nostre salut, mais pour plaisir nous tenons soubs nous un mouton, la gorge tournée à la renverse, et que un philosophe d'un costé nous dit, « Couppe luy la gorge, c'est une beste brute » : d'autre costé un autre nous crie, « Arreste toy, car que sçais « tu si c'est point l'ame d'un tien parent, ou d'un dieu « qui soit logée en ce corps cy »? le danger, ô dieux, est il pareil ou semblable, si je refuse à manger de la chair, que si je decroy (1) que je tue mon enfant, ou bien quelque autre de mes parents.

IX. Aussi ne combattent pas egalement les Stoïques touchant ce poinct de defendre le manger chair. Pourquoy se bandent ils ainsi à defendre le ventre et la cuisine? Pourquoy est-ce que condamnans si fort la volupté, comme chose trop molle et trop effeminée, et qui ne doit estre tenue pour chose bonne ny presque bonne, ny propre et convenable à la nature, ils s'efforcent neanmoins tant pour defendre ce qui appartient aux voluptez du manger? et toutefois la raison vouloit par consequence, puis qu'ils chassent et bannissent des tables les parfums, la pastisserie, (* et tout fruict de four), qu'ils s'offençassent encore

(1) Il faut lire, d'après le grec : que si, faute de croire, je tue, etc.

* Ceci n'est point dans le grec.

plus d'y veoir de la chair et du sang : mais maintenant, comme si par leurs regles philosophiques ils vouloient contreroller noz papiers journaux de la despense ordinaire, ils retrenchent tous frais qui se font pour la table, en choses inutiles et superflues, et ce pendant ils ne rejettent pas ce qu'il y a de cruel et de sanguinaire en la superfluité. Non, disent ils, pource que nous n'avons nulle communication de droit et de justice avec les bestes brutes. On leur pourroit respondre, aussi n'avons nous pas avec les parfums, ny avec les saulses estrangeres : et neantmoins vous voulez qu'on s'en abstienne, rejettans et chassans de tous costez, ce qui en volupté n'est ny utile, ny necessaire : toutefois examinons un peu de plus près ce poinct là, à sçavoir si nous n'avons aucune communion de droit et de justice avec les animaux irraisonnables, non point subtilement et artificiellement, comme font les Sophistes en leurs disputes, ains humainement, eu esgard à noz propres passions et affections, pour en bien decider (1).

(1) Ce discours est defectueux et imperfaict. *Amyot.* Voyez dans ce volume *les règles et préceptes de santé:* la question, *s'il est loisible de manger chair*, y est traitée plus directement, soit dans le texte, soit dans les Observations.

# SOMMAIRE

## DU TRAITÉ

### SI CE MOT COMMUN,

### CACHE TA VIE, EST BIEN DIT.

CETTE maxime, Cache ta vie, suppose beaucoup d'orgueil. II. Beaucoup d'ambition. III. Est contraire à la correction des méchants. IV. Démentie par la conduite des grands hommes. V. Ne peut être adoptée que dans la vue d'un libertinage effréné. VI. Il faut que les talents soient connus. VII. Avantages tirés de cette connoissance. VIII. Les talents se perdent faute de les cultiver. IX. Comparaison tirée de la succession des jours et des nuits. X. Cette vie n'est accordée aux hommes que pour se faire connoître. XII. Horreur de l'ignorance et d'une vie cachée. XIII. Le bonheur de l'autre vie consiste à connoître et à être connu. XIV. Les méchants y seront oubliés et ignorés.

# SI CE MOT COMMUN,

## CACHE TA VIE (1), EST BIEN DIT.

VOIRE-MAIS celuy mesme qui l'a dit vouloit bien que lon sçeust, que c'estoit luy qui l'avoit dit : car il le disoit expressément à fin qu'il ne demourast pas incogneu, ains que lon sçeust qu'il entendoit quelque chose plus que les autres, se voulant acquerir une

(1) C'estoit un precepte fort commun et fort estimé entre les Epicuriens, mis en avant par Neocles le frere d'Epicurus, ainsi que dit Suidas, par lequel ils conseilloient à qui vouloit estre heureux, de ne s'entremettre d'affaire quelconque publique. *Amyot.* On trouvera dans ce Traité de fortes raisons pour réfuter cette maxime, considérée sous ce point de vue. Plutarque y parle avec chaleur contre l'insouciance de ces hommes que l'on voit, faute de cultiver leurs talents, se rendre inutiles à leurs semblables, et assoupir leur bienveillance naturelle. Ce mot, *cache ta vie*, est cependant bien dit pour nous apprendre que notre prospérité blesse le plus grand nombre, et que, pour vivre heureux, il est prudent de cacher ses avantages. C'est ainsi que Voltaire l'entendoit, lorsqu'il a dit du bonheur, sous le nom de Macare :

Macare, c'est toi qu'on desire :
On t'aime, on te perd, et je croi
Que je t'ai rencontré chez moi;
Mais je me garde de le dire.
Quand on se vante de t'avoir,
On en est privé par l'envie :
Pour te garder, il faut sçavoir
Te cacher, et cacher sa vie.

gloire qui ne luy estoit pas deuë, par divertir les autres de tascher à en acquerir :

Je hay celuy qui a nom d'estre sage,
Et ne sçait pas l'estre à son advantage.

II. On lit que Philoxenus (1) fils de Eryxis, et Gnaton le Sicilien, hommes glouttons et fort subjects à leur bouche, quand ils estoient en un banquet, se mouchoient dedans les plats, à fin que par ce moyen (2) divertissans ceux qui estoient à table, ils se gorgeassent et remplissent eux seuls à cœur saoul des viandes servies : aussi ceux qui sont demesureement et excessivement ambitieux, blasment devant les autres, comme devant leurs corrivaux, la gloire et l'honneur, à fin qu'eux en jouissent seuls et sans competiteurs : en quoy ils font ne plus ne moins que les forsaires (3) qui voguent en une galere : car combien qu'ils regardent vers la pouppe (4), si est ce qu'ils poussent la prouë (5) en avant, à fin que le flus de l'eau courante tout à l'entour par la reciprocation des rames aide à chasser le vaisseau en avant (6) : aussi ceux qui donnent de tels preceptes, faisans semblant de fuir la

(1) Ce Philoxène prenoit un si grand plaisir à manger, qu'il desiroit avoir le cou aussi long qu'une grue. Arist. moral.

(2) Dégoûtant de manger. *C.*

(3) Forçats. (4) L'arrière du vaisseau.

(5) Le devant du vaisseau.

(6) Amyot a embrouillé cette comparaison. Le grec porte : Car de même que les rameurs, tournés du côté de la poupe, chassent en avant la proue poussée par l'effort des rames, qui agissent sur l'eau en sens contraire (à la direction).

gloire, la poursuyvent. Car (* qu'il soit ainsi), quel besoing estoit il de dire cela, quel besoing de l'escrire? et après l'avoir escript, quel besoing estoit il de le publier à la posterité, s'il vouloit que ceux de son temps ne le cogneussent point, veu qu'il veut estre cogneu de ceux mesmes qui seront après luy?

III. Et comment ne seroit la chose mauvaise, Cache ta vie, que lon ne sache point que tu ayes vescu, comme s'il disoit, garde que lon ne sache que tu ayes fouillé et saccagé les sepulchres des trespassez : mais au contraire il est deshonneste de vivre en sorte que personne n'en sçache rien, et voudrois dire tout l'opposite, Ne cache point ta vie, encore que tu ayes mal vescu, ains fais toy cognoistre, amende toy, repens toy : si tu as de la vertu, ne sois point inutile : si tu as des vices, ne demeure point sans te faire penser : ou plus tost, fais une distinction et division : A qui est ce que tu donnes ce precepte là? si c'est à un ignorant, ou à un meschant, ou à un fol, c'est autant comme si tu disois, cache ta fiebvre, cache ta frenesie, garde que le medecin ne le sçache, va te jetter en quelque lieu tenebreux où personne ne te voye, ny toy ny tes passions aussi : va te cacher avec la maladie incurable et mortelle des vices, couvre tes envies, tes superstitions, comme un poulx hasté et elevé, craignant de te bailler et monstrer à ceux qui auroient le moyen de t'admonester, corriger et guarir : là où les bien anciens jadis souloient penser et

* Ceci n'est point dans le grec.

traitter les malades mesmes du corps tout publiquement : et lors chascun qui avoit eu cognoissance d'un mal semblable, ou en soy mesme ou en autruy, dont il auroit esté guary, le declaroit à celuy qui en avoit besoing : et dit on que la science de medecine née et accreüe par experience, est ainsi devenue grande. Ainsi falloit il descouvrir à tous les vies malades (1), et les infirmitez de l'ame, les toucher et en considerant les inclinations de chascun, leur dire : à l'un, Tu es subject à te courroucer, donne toy garde de cela : à l'autre, Tu es jaloux, fais une telle chose : à un autre, Es tu amoureux? je l'ay aussi esté autrefois, mais je m'en suis repenty. Et maintenant, au contraire, en le nyant, en le cachant et le couvrant, les hommes enfoncent le plus bas qu'ils peuvent le vice au dedans d'eulx.

IV. Et si c'est aux gens de bien que tu conseilles de se cacher, et de ne se faire point cognoistre, c'est autant comme si tu disois à Epaminondas, Ne prens point charge d'armée : ou à Lycurgus, ne t'amuse point à faire des loix : et à Thrasybulus, ne tue point les tyrans : et à Pythagoras, n'enseigne point, et à Socrate ne discour point : et à toy le premier Epicurus (2), n'escris point à tes amis qui sont en Asie, ne communique point avec ceux d'Ægypte, et ne coustoye (3) point, comme estaffier, les jeunes gentils hommes de Lampsaque, et n'envoye point à tous et à

(1) Les incommodités de la vie.

(2) Voyez la vie de ce philosophe dans Diogène Laërce.

(3) Ne suis point, n'accompagne point.

toutes de tes livres, pour faire monstre de ta science, et n'ordonne point de ta sepulture. A quoy tendoient tes tables communes? A quoy se r'apportoient les assemblées que tu faisois de tes familiers et de beaux jeunes fils? A quoy servoient tant de milliers de vers que tu escrivois et composois à grand labeur, sur Metrodorus, sur Aristobulus, et sur Chæredemus, à fin qu'après leur mort mesme ils ne fussent point incogneus? Etoit ce à fin que tu donnasses la loy à la vertu d'oubliance, aux arts de ne rien faire, à la philosophie de silence (1)?

V. Et si tu veuls oster de la vie de l'homme la cognoissance, ne plus ne moins que si tu ostois d'un festin toute lumiere, à fin que lon ne cognoisse pas que toy et les tiens faittes tout pour la volupté, et à fin de volupté, tu as raison de conseiller, Cache ta vie. Ouy bien certes, si je veux passer ma vie avec une putain Hedia, avoir ordinairement avec moy une Leontion, mespriser toute honesteté, colloquer tout mon bien ès chattouillement de la chair: ces fins là certainement ont besoing d'estre cachées de tenebres, et obscurcies de la nuict: c'est à cela qu'il faut conseiller l'oubliance, et le non estre cogneu.

VI. Mais si aucun en la science naturelle a appris à louër en cantiques dieu, la justice, et la providence divine: en la science morale, la loy, la societé humaine, le gouvernement de la chose publique, et en

(1) M. Reiske lit: Étoit-ce pour nous faire une loi de laisser la vertu dans l'oubli, les arts dans l'inaction, la philosophie dans le silence, et le bonheur dans l'obscurité?

iceluy l'honneur, et non pas son profit, pourquoy veuls-tu que celuy là cache sa vie? à fin qu'il n'enseigne personne, à fin qu'il ne donne à personne ny envie ny exemple de bien faire?

VII. Si jamais Themistocles n'eust esté cogneu des Atheniens, jamais la Grece n'eust repoulsé Xerxès : et si Camillus n'eust point esté cogneu des Romains, à l'adventure ne fust Rome demourée ville. Si Platon n'eust cogneu Dion, jamais la Sicile n'eust esté delivrée de tyrannie. Mais comme la lumiere fait que non seulement nous nous entrecognoissons, mais aussi elle nous rend utiles les uns aux autres : aussi à mon jugement l'estre cogneu apporte non seulement gloire, mais aussi moyen de s'employer à la vertu, comme Epaminondas estant incogneu aux Thebains jusques à l'aage de quarante ans, ne leur apporta aucun profit : mais depuis qu'ils l'eurent cogneu, et se furent fiez à luy de la conduitte de leur armée, il conserva la ville de Thebes qui s'en alloit perir, et delivra la Grece, qui estoit prochaine à servir, monstrant en gloire ne plus ne moins qu'en une claire lumiere la vertu produisant ses effects, quand il en est temps.

VIII. Car comme dit Sophocles,

Comme le fer est clair et reluisant
Tant que la main de l'homme en va usant,
Et la maison où ne se tient personne,
Avec le temps du toict en terre donne:

Aussi non seulement le fer, mais les meurs mesmes,

les conditions et le naturel de l'homme se corrompent, attirans une moysissure relante, et une vieillesse, en ne faisant rien par ignorance, un silence muet, une vie sedentaire, retirée à part en oysifveté, met en langueur non seulement les corps, mais aussi les ames des hommes : et tout ainsi comme les eaux cachées, pour autant qu'elles sont couvertes et ombragées, et qu'elles crouppissent, elles se pourrissent : aussi ceux qui ne bougent, et ne s'employent point, encore qu'ils ayent quelque chose de bon en eulx, et ne le font point sortir dehors, ny n'exercent point les naturelles facultez qui estoyent nées avec eulx, se corrompent et envieillissent.

IX. Ne voyez vous pas, quand la nuict s'approche, comme et les corps devienent plus pesants à besongner, et les esprits plus mornes et paresseux à s'esvertuer, et le discours de l'entendement plus assopy et abbatu en soy, ne plus ne moins qu'un feu qui s'en va mourant, et comme pour une lascheté et fascherie (1) qui luy vient, il est agité de peu de diverses imaginations, qui est un quotidian advertissement secret à l'homme, combien sa vie est courte?

Mais du soleil les rays espanouis
Ayans rendu songes esvanouis.

Et après que, par maniere de dire, meslant ensemble les actions et les pensées des hommes avec sa lu-

(1) Grec : découragement.

miere, il les resveille et excite, comme dit Democritus : « (1) Au poinct du jour, les hommes courans « comme dedans un chariot, du desir de s'entrerencontrer vistement l'un deçà, l'autre delà, se levent « pour vacquer à leurs affaires ».

X. Et m'est advis que le vivre mesme, voire le naistre, et participer à la generation des hommes, nous est donné de dieu, à fin de le cognoistre (2) : car il (3) est incogneu et caché en ceste grande machine de l'univers, pendant qu'il s'y promene çà et là par les menus (4) : mais quand il (5) se recueille en soy, et prend sa grandeur, alors il reluit, et devient apparent au lieu de caché, et manifeste au lieu de couvert qu'il estoit : car cognoissance n'est pas le chemin à l'essence, comme aucuns veulent dire, mais au contraire l'essence est le chemin à la cognoissance, pour ce que la cognoissance ne fait pas chasque chose, mais seulement elle la monstre quand elle est : comme ny la corruption de ce qui est, n'est point un transporter à non estre, ains plus tost un amener ce qui est dissoult à non apparoistre.

XI. C'est pourquoy selon noz anciennes loix et tra-

(1) Voyez les Observations. *C.*

(2) Grec : afin que nous nous connoissions.

(3) Grec : l'homme.

(4) Tandis que les particules dont l'homme est formé vaguent et errent dans l'immensité de l'univers.

(5) Quand les particules se réunissent pour former l'homme, il prend sa grandeur....

ditions, estimans que le soleil soit Appollo, nous l'appellons Delius (1). et Pythius (2) et celuy qui est seigneur de l'autre monde, soit dieu, ou dæmon, s'appelle Ades (3), d'autant que quand nous venons à nous dissoudre, nous allons en une obscurité où lon ne voit rien,

Devers le roy des tenebres de nuict,
Et du sommeil paresseux et sans bruit.

Et me semble que les anciens mesmes ont appellé l'homme Phota (4), de la lumiere, à cause qu'il y a en chascun de nous un vehement desir de nous entrecognoistre, et estre entrecogneus, à cause de la consanguinité qu'il y a entre nous.

XII. Et y a des philosophes qui estiment mesmes que l'ame soit une lumiere de sa substance : ce qu'ils jugent tant par autres signes, comme par ce qu'il n'y a rien en ce monde que l'ame haïsse tant, que l'ignorance, et refuit tout ce qui est obscur et sans clarté, et se trouble quand elle entre en lieux tenebreux, estans pleins de crainte et de souspeçon pour elle : et luy est la clarté si doulce et si desirable, qu'elle ne veut point avoir les autres choses qui naturellement sont delectables, sans lumiere, ny en tenebres, ains est ce qui rend tout plaisir, tout passe-temps, et toute

(1) De δῆλος, dêlos, clair, apparent, manifeste.

(2) De πύθω, putho, je réduis en pourriture : parceque le soleil dissout tous les corps par sa chaleur.

(3) ᾅδης, adês, lieu bas, obscur.

(4) De φῶς, phôs, lumière, clarté.

recreation plus doulce et plus delectable, comme une saulse commune à toutes viandes, et celuy qui se jette en ignorance et s'en revest, faisant de sa vie une representation de mort, il semble qu'il se lasse d'estre, et se fache de vivre.

XIII. Et neantmoins on tient que le lieu où sont les ames des gens de bien et bien heureux, n'est autre chose que la nature de la gloire, et de l'estre,

Le soleil qui tousjours leur luit
Esclaire de là nostre nuict:
De roses vermeilles fleuries
Sont leurs belles grandes prairies.

Et là toute la campagne ouverte est tapissée des fleurs de toutes sortes d'arbres sans fruicts, mais couverts de fleurs : et là y a de belles rivieres qui ne font bruit quelconque tant elles coulent doulcement, et (1) s'entretienent à discourir ensemble et raconter ce qui a passé par cy devant, et ce qui est, s'entre-accompagnans, et s'entreconvoyans les uns les autres.

XIV. Puis il y a une troisieme voye de ceulx qui ont mal vescu et qui sont meschants, laquelle precipite leurs ames en un abysme de tenebres

Où les croupissantes rivieres
De la nuict, hors de leurs fondrieres
Vomissent une infinité
De tenebreuse obscurité:

(1) Les bienheureux....

engloutissants et enfouissants ceux qui sont punis en oubliance et ignorance : car il n'y a pas des vaultours qui mangent continuellement le foye des meschants couchez et renversez par terre ; car il est pieça ou bruslé ou pourry : ne n'y a pas des fardeaux qui oppriment et accablent les corps de ceulx qui sont punis, pource que les os et la chair n'ont plus de ligatures de nerfs (1), et n'ont plus les trespassez aucun reste de corps capable de recevoir punitions, ce qui est propre à chose dure et qui resiste. Mais la vraye unique maniere de chastier et punir ceux qui ont mal vescu en ce monde, est une infamie, une ignorance, et une abolition entiere et aneantissement total qui les emporte au fleuve de Lethé, qui signifie oubliance, en lieu où il n'y a ris aucun, ny aucune resjouissance, et les plonge en la vaste mer qui n'a fond ne rive, de lascheté inutile à tout bien, et paresse qui ne sçait rien faire, sinon tirer après soy un oubly, et un ensepvelissement en toute ignorance et toute descognoissance.

(1) Odyssée, XI, 218. Cette phrase est mot à mot le vers d'Homère à l'endroit cité. Voyez les Observations.

# AVERTISSEMENT

## SUR LE TRAITÉ DE LA SANTÉ.

Les régles et préceptes de santé que Plutarque a réunis dans ce petit Traité, sont un monument de l'étendue de ses connoissances dans tous les genres. On ne pourra lire cet ouvrage sans en retirer les avantages les plus précieux : on y verra tout ce que la santé nous procure de biens et de plaisirs; et on y apprendra les vrais moyens de la conserver. L'auteur, philosophe et ami de l'humanité, y parle à ses semblables avec ce ton simple et persuasif qui, embelli des graces naïves du langage d'Amyot, fait goûter et aimer le bien. Ses préceptes d'ailleurs sont simples, puisés dans la nature et exempts de toutes ces formules pharmaceutiques qui chargent nos livres de médecine, et les font tomber des mains de ceux qui entreprennent de les lire.

On peut donc regarder cet opuscule comme un excellent traité d'Hygiène : on y a multiplié les notes, pour qu'on n'ait rien à desirer du côté de la clarté du texte : les observations y sont fort étendues, parcequ'on a cru qu'il étoit essentiel de faire apercevoir les erreurs, quoiqu'en très petit nombre, échappées à Plutarque, et les vé-

rités que le temps et l'expérience nous ont fait découvrir depuis cet excellent observateur. Ces observations sont toutes dues à M. F. N. Simonnet, régent de la Faculté de Médecine de Paris.

## SOMMAIRE

### DES RÈGLES ET PRÉCEPTES DE SANTÉ.

Rivalité de la médecine et de la philosophie. IV. Nécessité d'allier ces deux sciences. VI. Il faut avoir les extrémités chaudes. VII. Savoir user et se priver de tout. VIII. Se modérer dans le boire et dans le manger quelques jours avant les grands festins. X. N'y rien prendre sans besoin. XI. Victimes d'une honte et d'une complaisance déplacées. XIII. Utilité et agrément à ne manger que selon son appétit. XIV. Sottise et vaine gloire autant à éviter à table que la friandise et la gourmandise. XV. Il ne faut jamais prévenir le besoin en fait de plaisirs. XVI. Vraie gloire et utilité à refréner ses passions. XVII. Ne point irriter son appétit par des mêts recherchés. XVIII. Nulle vraie volupté sans tempérance. XIX. Maladies et regrets affreux, suites de l'intempérance. XX. Réplétion cause ou agrave les dispositions morbifiques. XXI. Symptômes de la réplétion, et règles à observer. XXII. Avantages des précautions contre les suites de la réplétion. XXIII. Le corps sain goûte seul le plaisir du boire et du manger. XXIV. Dangers d'un trop rigoureux régime. XXV. Différents pronostics des maladies. XXVI. Utilité à retirer de la visite des malades. XXVII. Conduite nécessaire après quelques excès. XXVIII. Trois points essentiels pour se conserver en bonne santé. XXIX.

Exercices les plus convenables aux gens de lettres. XXXIII. Bains chauds et bains froids; leurs différents effets, leur utilité. XXXV. Choix des aliments. XXXVI. Végétaux préférables. XXXVII. Choix des boissons. XXXVIII. En quelles occasions l'eau est préférable au vin. XXXIX. Moyens d'être tempérant. XL. Les gens de lettres doivent modérer leur appétit par des entretiens agréables. XLI. Intervalle nécessaire entre le souper et le sommeil. XLII. Emploi de ce temps. XLIII. Sa durée. XLIV. Lequel du mouvement ou du repos est préférable après souper? XLV. Danger des purgations et vomitifs. XLVI. Évacuer l'estomac sans le secours des vomitifs. XLVII. Divers moyens simples et naturels de se rendre le ventre libre. XLVIII. Il faut exclure tout régime particulier et périodique. XLIX. Oisiveté ennemie de la santé. L. On ne doit s'occuper qu'à des choses utiles. LI. L'homme d'état méprise les petits intérêts. LII. Passer subitement des grandes occupations aux plaisirs, marque d'incontinence et de foiblesse. LIII. La volupté n'a point d'attraits pour le sage qui a été sérieusement occupé. LIV. L'homme peut-il être son médecin? LV. Il doit connoître son pouls. LVI. Les aliments qui lui conviennent le mieux. LVII. Sottise de ceux qui s'occupent plus de la préparation de leurs mets, que de connoître l'influence de l'air et des saisons. LVIII. Soins de l'avarice, indignes des gens d'honneur. LIX. Danger de se livrer trop à l'étude. LX. Accord harmonieux et nécessaire entre le corps et l'ame.

# LES REGLES
## ET PRECEPTES DE SANTÉ,
### EN FORME DE DEVIS.

*Les personnages qui parlent en ce devis, Moschion et Zeuxippus.*

MOSCHION. Tu destournas doncques hier, amy Zeuxippus, le medecin Glaucus, qui ne demandoit qu'à conferer et communiquer avec vous (1).

II. ZEUXIPPUS. Je ne l'en destournay point, amy Moschion, ne jamais il n'eut volonté de ce faire : mais je fuy ce que je craignois, c'estoit de luy donner occasion et prise de s'attacher (2) à moy, sçachant bien qu'il ne demandoit autre chose : car en la medecine (3), comme dit Homere,

**Il vault tout seul autant que plusieurs autres (4) :**

mais quant à la philosophie, il ne luy veut point de bien, ains a tousjours quelques aspres et fascheuses

(1) Grec : qui ne demandoit qu'à conférer avec vous sur des sujets de philosophie.

(2) De disputer.

(3) Il faudroit lire : en la médecine, à la vérité.

(4) Iliade XI, 514. Homère parle en cet endroit de Machaon, fils d'Esculape et d'Arsinoë, fameux médecin qui suivit les Grecs à la guerre de Troie.

paroles à dire contre elle, mesmement lors que je le voyois venir droit à l'encontre de nous, cryant de tout loing à haute voix, que nous avions entrepris un grand cas, et qui n'estoit gueres honeste : c'est, que nous avions rompu les confins, et par maniere de dire, levé les bornes des sciences, en discourant de la maniere de vivre sainement. Car les confins, disoit il, des medecins et des philosophes, comme lon dit en commun proverbe, des Phrygiens et des Mysiens, sont separez (1) : et davantage (2) il avoit en la bouche quelques propos, que nous avions tenus par maniere de passetemps seulement, qui n'estoient pourtant pas inutiles, lesquels il alloit deschirant et reprenant.

III. Moschion. Et je serois bien aise d'entendre et ces propos là dont il se mocquoit, et les autres que vous eustes sur ce subject là, s'il te venoit à gré de me les dire.

IV. Zeuxippus. Je le croy certainement, Moschion, pour ce que tu es naturellement enclin à la philosophie, et ne treuves pas bon qu'un philosophe n'aime la medecine, te semblant estrange qu'il estime luy estre plus convenable qu'on le voye estudiant en la geometrie, en la dialectique, ou en la musique, que d'enquerir et d'apprendre.

(1) Il faut lire : car les confins, disoit-il, des médecins et des philosophes sont aussi distincts que ceux (comme l'on dit en commun proverbe) des Phrygiens et des Mysiens. Voyez les Observations.

(2) Et de plus il avoit....

Ce qu'il y a de bien ou mal chez luy:

c'est à dire, dedans son corps. Et toutefois vous voiez ordinairement, qu'il y a plus grand nombre de spectateurs aux theatres, là où lon distribue quelque piece d'argent à ceux qui s'y assemblent pour voir l'esbattement des jeux, ainsi que lon fait à Athenes (1), qu'il n'y en a aux autres : et (2) la medecine est une des sciences liberales, en laquelle il n'y a pas moins de beauté, de subtilité, et de plaisir, qu'en autre quelle qu'elle soit : mais outre cela, encore paye elle à ceux qui l'aiment une grande distribution pour leur salaire, qui est la conservation de leur vie, et de leur santé (3) : pourtant ne fault il pas accuser les philosophes qui discourent des choses saines, et mal saines, d'avoir oultre passé leurs confins, ains plus tost les faudroit il blasmer, s'ils ne levoient et ostoient entierement ces bornes, pour labourer comme en un champ commun avec les medecins, à la contemplation des choses belles et honestes, enquerans par leurs discours ce qui est ensemble, et plaisant à entendre, et necessaire à sçavoir.

V. MOSCHION. Mais laissons là le medecin Glaucus,

(1) Périclès, dans la vue de se concilier l'esprit du peuple, donna une loi qui autorisoit chaque citoyen d'Athènes présent aux délibérations sur des affaires d'état, ou même aux jeux et aux spectacles, de se faire payer par le trésor public un modique droit de présence. Voyez Plutarque, t. II, des Vies, dans celle de Périclès, ch. XVI, p. 175 et 176. Voyez aussi l'ouvrage anglais de Montagu, of the rise and fall of ancient Republics, p. 136.

(2) Lisez ; or la.... (3) Voyez les Observations

voluptez, qu'elle souloit avoir au lieu de la basse et estroitte regle de vivre, à laquelle elle se voit reduitte. « Car il ne fut jamais mal dit, Choisy la vie la meil-« leure qui soit, et l'accoustumance te la rendra plai-« sante (1) » : ce qui à l'espreuve se trouvera utile en toutes choses, mais principalement quant aux traittements de la personne (2), en s'accoustumant à ceulx qui sont les plus salubres, on les rend plus familiers, plus amis, et plus cogneuz à nostre nature, se ramenant en la memoire, ce que font et que disent les autres en leurs maladies, comment ils se courroucent, et se tourmentent quand on leur presente à boire de l'eau chaude, ou quelque chaudeau (3) à humer, ou du pain sec, comment ils appellent cela fascheuse et mauplaisante viande, et fascheux et importuns ceulx qui les veulent contraindre d'en prendre. Il y en a eu plusieurs que le baing a fait mourir, qui n'avoient pas grand mal du commencement, sinon qu'ils ne pouvoient boire ny manger que premierement ils ne se fussent baignez, et lavez en l'estuve :

(1) M. l'abbé Ricard traduit ainsi cette maxime : Choisissez le meilleur genre de vie, *agréable ou non*, et l'habitude vous le rendra doux. Ces mots, *agréable ou non*, ajoutés au texte, sont un développement nécessaire à la pensée de Plutarque, comme le remarque très bien ce nouveau traducteur des Morales de Plutarque, t. II, p. 92.

(2) Lisez : mais principalement quant aux différents régimes....

(3) Espèce de bouillon chaud, différemment apprêté : on en donnoit aux nouvelles accouchées fait avec du lait bouilli, du sucre, des jaunes d'œufs, et de la cannelle.

entre lesquels a esté l'empereur Titus, ainsi que tesmoignent ceux qui le panserent en sa maladie (1).

VIII. Il fut dit aussi, que tousjours les plus simples viandes, et qui coustent le moins, sont les plus salubres au corps, et que sur tout il se falloit bien donner garde de repletion (2), d'yvrongnerie, et de volupté, mesmement, quant on sent approcher une feste, où lon a accoustumé de faire grand'chere, ou bien que lon doit faire un bancquet à ses amis, ou que lon attent quelque festin de roy, ou de prince, là où on est contrainct de boire d'autant à son tour, que lon ne l'ose refuser, à fin que lors que lon est encore en beau temps et serein, on prepare son corps de bonne heure, pour le rendre plus gaillard, et plus dispos contre le vent et la tempeste qui le menasse (3) : car il est bien

(1) Voyez, sur la mort de cet empereur, l'Append. Chronol. dans la nouv. édit. in-4° de Tacite, t. IV, p. 449 et 450. On y lira qu'à la vérité la santé de Tite, affoiblie par un trop fréquent usage des bains, dépérissoit à vue d'œil; et que, touché de la triste condition du genre humain, ou même de la sienne en particulier, on le vit répandre des larmes abondantes la dernière fois qu'il parut au spectacle; mais le cruel Domitien, jaloux de régner, augmenta le mal, sous prétexte de le soulager; il fit mettre et abandonner Tite dans un bain rempli de neige.

(2) Voyez les Observations.

(3) Vitellius, bien loin de suivre un conseil aussi sage, ne consultant au contraire que son goût pour toutes sortes d'excès, se faisoit inviter chez plusieurs personnes, quoique régulièrement il prît chaque jour chez lui ses trois ou quatre repas. Il suffisoit à tous par l'habitude et la facilité qu'il avoit de vomir. *Sueton. in Vitell.* XIII.

difficile en telles assemblées et festes de seigneurs et d'amis, de se maintenir en une mediocrité, et accoustumée sobrieté, que lon ne soit trouvé fascheux, malplaisant et ennuyeux à toute la compagnie.

IX. A fin doncques que lon ne mette point feu sur feu (1), repletion sur repletion, et vin sur vin, il seroit bon d'imiter et ensuyvre à bon esciant le tour que jadis le roy Philippus feit par jeu, qui fut tel : Il y eut quelqu'un qui le convia, comme il estoit par les champs, de venir soupper chez luy, pensant qu'il y deust venir avec petite compagnie : mais le voiant venir avec une grande suitte, sçachant qu'il avoit fait apprester pour peu de gens, il en estoit tout troublé : dequoy Philippus s'estant apperçeu, envoya soubs main dire à tous ceux qu'il avoit amenez, qu'ilz gardassent lieu à la tourte : eulx le croyans, et l'attendans tousjours, espargnerent les viandes qui leur furent presentées, de maniere qu'elles suffirent largement à toute la compagnie. Ainsi se fault il devant preparer quand on se doit trouver à ces assemblées là, où il fault par force boire d'autant à tour de rolle, et garder lieu en nostre corps et pour viande et pour pastisserie, voire et pour yvrongnerie, et y apporter nostre appetit tout frais et bien deliberé.

X. Mais si d'adventure quelques telles contrainctes, nous surprennent encore tous pleins et mal disposez, pour avoir ja trop beu et trop mangé : estans quelques seigneurs arrivez soudainement, ou quelques

(1) Le grec ajoute : suivant le proverbe.

uns de nos amis survenus à l'improuveu, et que nous soyons forcez par honte (1), de nous trouver en compagnie d'autres qui seront bien dispos et preparez à boire : alors se faudra il bien bander et armer contre la mauvaise honte, qui est cause de tant de maulx aux hommes, en luy mettant à l'encontre ces vers que dit le roy Creon en une tragedie d'Euripide :

Il me vault mieulx maintenant te desplaire,
Amy passant, que pour te vouloir plaire,
En me laissant aller trop mollement,
Me repentir après amerement (2).

Car de s'aller jetter en une pleuresie, ou en une phrenesie pour crainte d'estre tenu et reputé lourdault et incivil, c'est faire du lourdault à bon esciant, et de l'homme de mauvais jugement, qui n'a pas la grace ny la parole pour entretenir la compagnie, sans yvrongner et gourmander (3), car le refus mesme, s'il est fait dextrement et de bonne grace, ne sera point moins agreable à la compagnie, que le boire d'autant à tour de rolle. Et si celuy mesme qui fait le festin s'abstient (4) de boire et de manger, encore qu'il soit à la table (comme quand on fait un sacrifice, dont lon ne taste point) entretenant au demourant la compagnie avec un bon visage et une bonne chere, disant tousjours de (5) luy mesme quel-

(1) Décence. (2) Med. 290.
(3) Manger avec excès.
(4) Grec : et si quelqu'un s'abstient. (5) Sur.

que mot pour rire, il resjouira et contentera plus la compagnie que celuy qui s'enyvreroit et gourmanderoit (1) jusques au crever avec eulx.

XI. Il (2) feit mention à ce propos de quelques exemples anciens, comme d'Alexandre le grand entre autres, qui eut honte de refuser Medius l'un de ses capitaines, qui le convia d'aller soupper chez luy, après avoir desjà bien beu ailleurs, et qui le remeit à boire, encore mieulx que devant, dont il mourut (3): et de nostre temps (4) un puissant luicteur nommé Rigulus, que l'empereur Titus un jour de bon matin envoya querir pour se baigner et estuver avec luy, il y vint, et après s'estre lavé beut un coup tel, que l'apoplexie, le surprit incontinent, de maniere qu'il en tomba mort soudainement (5).

(1) Mangeroit.

(2) Grec : ce même ami.... Voyez la note ch. 6.

(3) On lit dans Athénée, X, 9, que le vase qu'Alexandre entreprit de boire en ce repas contenoit deux conges (près de 24 l. pesant) de liqueur. Ce Médius, dont il est ici question, estoit, pour me servir des expressions d'Amyot, comme le maistre et le chef du trouppeau de tous les flatteurs qui estoient en la cour d'Alexandre, et c'est lui qui enseignoit qu'on ne devoit point craindre de mordre avec force calomnies : car, encore, disoit-il, « que celuy qui aura esté mordu guarisse de la playe, la cicatrice « pour le moins en demeure ». Morales de Plutarque, t. I, p. 344. Traité de la manière de distinguer le flatteur d'avec l'amy, ch. XLII.

(4) Un pancratiaste. C.

(5) Après de tels exemples on conçoit aisément la nécessité de recourir aux bons propos, plutôt que de se charger l'estomac en mangeant ou buvant par une mauvaise honte qui exerce son cruel empire, sur-tout dans les tables de province : c'est pour cela que M. de S. Évremond, suivant le conseil de Plutarque, mandoit au

XII. Nostre medecin Glaucus se mocquoit de tous ces propos là, les appellant discours de maistres d'eschole : ne se souciant pas gueres au demourant d'en ouïr plus avant, ny nous aussi n'ayans pas grande envie de luy en dire davantage, pource qu'il ne s'arrestoit pas à considerer plus avant un chascun d'iceulx.

XIII. Mais au demourant Socrates, qui le premier nous a defendu de manger des viandes qui nous convient à manger, encore que nous n'ayons point de faim, ny de boire breuvages qui nous facent boire, encore que nous n'ayons point de soif, ne nous defendoit pas simplement d'en user, ains nous enseignoit d'en user seulement lors que nous en aurions besoing, en joignant la volupté d'icelles avec la necessité (1), comme font ceux qui emploient les deniers publiques,

comte d'Olonne, exilé de la cour : « Si une nécessité indispensable « vous fait dîner avec quelques uns de vos voisins, que leur argent « ou leur adresse aura sauvé de l'arrière-ban, louez le lièvre, le « cerf, le chevreuil, le sanglier, et n'en mangez point ». Œuvres véritables de S. Évremond. Londres, 1706, t. III, p. 61.

(1) M. de S. Évremond, *ib.* p. 62 et 63, étend ainsi ce sage conseil de Socrate, « Que la nature nous invite à boire et à man- « ger par une disposition secrète, qui se fait légèrement sentir, et « ne nous y presse pas par le besoin. Où il n'y a point d'appétit, « la plus saine nourriture est capable de nous nuire, et la plus « agréable de nous dégoûter : où il y a de la faim, la nécessité de « manger est une espèce de mal qui en cause un autre après le « repas, pour avoir fait manger plus qu'il ne faut. L'appétit donne « de l'exercice à notre chaleur naturelle dans la digestion : l'avi- « dité lui prépare du travail et de la peine. Le moyen de nous « tenir toujours dans une disposition agréable c'est de ne souffrir

qui paravant se souloient despendre à faire des jeux, à la soude (1) et entretenement des gens de guerre: car le doulx, tant comme il est partie du nourrissant, est fort propre et amy familier à la nature, et fault pendant que lon a encore faim, jouïr et user des aliments necessaires, comme plaisans, non pas se provocquer et susciter à part de nouveaux appetits extraordinaires, après que lon a ressasié les communs et ordinaires. Car ainsi comme à Socrates mesme le danser estoit un exercice et si le delectoit, aussi celuy à qui une pastisserie ou une confiture (2) sert pour toute viande et pour soupper entier, elle luy fait moins de mal: mais après que lon a pris ce qui suffit à la nature, et que lon s'est assez remply, il se fault bien donner garde, autant que de chose qui soit, d'estendre encore ses mains à ces friandises là: et si ne fault pas en telles choses moins eviter la sottise et l'ambition, que la friandise ou gourmandise.

XIV. Car ces deux vices nous induisent aussi bien souvent à manger quand nous n'avons point de faim, et à boire quand nous n'avons point de soif, en nous imprimant de bien folles et extravagantes imagina-

« ni vide, ni réplétion, afin que la nature n'ait jamais à se remplir « avidement de ce qui lui manque, ni à se soulager avec empressement de ce qui la charge. »

(1) Solde.

(2) Πέμμα καὶ τράγημα; ces deux mots grecs se traduisent en latin par le mot *bellaria*, dessert, tout ce qui entre dans un dessert. Gell. Noct. Att. XIII, 11. Amyot eût mieux traduit s'il eût dit: « Aussi celui à qui le dernier service sert pour toute viande, il lui « fait moins de mal. »

tions : Que c'est grande simplesse de ne prendre pas à cœur saoul d'une chose qui est rare et chere, quand on la peut avoir : comme seroit, pour exemple, de la sommade (1) ou des champignons d'Italie (2), ou de la tourte (3) de Samos, ou de la neige en Ægypte (4) : ces imaginations là sont un peu de vaine gloire, qui nous tire par le nez bien souvent, comme une odeur de cuysine, à desirer user de telles choses ; et contraindre le corps, qui ne les demande pas, d'y parti-

(1) Voyez le Traité II, du manger chair, ch. 2.

(2) M. Reiske conclud de cet endroit, que Plutarque a composé ce Traité dans la Grèce, où on faisoit venir des champignons d'Italie, auxquels il eût été ridicule de donner dans l'Italie même le nom de champignons d'Italie. Il faut lire dans Pline, édit. in-12, l. XXII, 47, tout ce qui regarde le choix des champignons, et la manière de les préparer. A Rome le goût pour les champignons étoit une vraie fureur : « Seul mets, dit Pline, que nos élégantes « se plaisent à préparer de leurs mains, elles le dévorent des yeux, « et n'en approchent qu'avec couteaux ambrés, vaisseaux d'ar- « gent. »

(3) Πλακοῦντος, gâteau. Les anciens faisoient très grand cas de la pâtisserie. On disoit du temps de S. Jérôme, *non sunt suaves epulæ, quæ non placentam redolent.* « Nul bon repas sans gâteau ». *Ad Marcel.*

(4) D'après M. Savary, dans son excellent ouvrage sur l'Égypte, le thermomètre ne varie que depuis neuf degrés au-dessus du terme de la congélation, jusqu'à 24, à Damiette, et jusqu'à 36, au grand Caire. Lettres sur l'Égypte, page 321. On ne pouvoit donc s'y procurer que de la neige artificielle. « O étonnante sen- « sualité ! *devons-nous dire avec Pline*, l'eau n'a pas son prix, l'ar- « gent met de la différence entre les éléments eux-mêmes. Ceux- « ci boivent de la neige, ceux-là de la glace, et le fléau des mon- « tagnes contribue à leurs plaisirs sensuels ». Hist. Natur. XIX, 19. Voyez les Observations.

ciper, seulement pource qu'elles sont rares et fort renommées, à fin qu'ils en puissent faire leurs contes à d'autres, et en estre par eulx reputez bienheureux, d'avoir eu jouïssance de choses si singulieres, si cheres et si difficiles à recouvrer. Pareille affection ont ils envers les femmes de grand renom, et de grande reputation, car quand ils sont couchez auprès de leurs espouses, qui seront belles bien souvent, et qui leur porteront grande amitié, ils ne bougeront : mais s'ils se treuvent avec une telle courtisane comme estoyent Phryné ou Laïs, ausquelles ils auront payé de bon argent pour coucher avec elles, encore qu'ils ne soient pas bien disposez de leurs personnes, ou autrement lasches à tel mestier, ils feront neantmoins tout ce qu'ils pourront pour exciter leur luxure à ceste volupté, par une vaine gloire : tellement que Phryné mesme estant desja vieille et passée disoit, qu'elle vendoit plus cherement sa lie pour la reputation.

XV. C'est une grande chose et digne d'admiration (1), que si nous recevons en nostre corps autant de voluptéz que sa nature en peut porter, ou qu'elle en a de besoing, ou qui plus est, si pour diverses occupations nous resistons à ses appetits, et le remettons à une autre fois, et qu'à toute peine nous luy obtemperions en ses necessitez, ou comme dit Platon, qu'à fine force après qu'il nous a bien espoinçonnez et gehennez, nous luy cedons, nous n'en

(1) Tout ce chapitre est le commentaire d'un des plus utiles préceptes de l'Hygiène, celui de ne jamais prévenir le besoin en rien.



souffrons point pour tout cela aucune perte ny dommage(1) : et, au contraire, si ès cupiditez qui descendent de l'ame au corps, nous nous laissons aller tant qu'elles nous forcent de servir, et de nous emouvoir au gré des passions d'icelle, il est impossible qu'elles ne nous laissent de très grandes et très notables pertes pour bien peu de voluptez, foibles, et peu apparentes, qu'elles nous auront données : ainsi se faut il bien garder de provoquer le corps aux voluptez par les cupiditez de l'ame, pource que le commancement en seroit contre la nature. Car tout ainsi comme le chattouillement des aixelles apporte à l'ame un rire qui n'est point proprement doux ny gracieux, ains fascheux et ressemblant plus proprement à une convulsion et un esvanouissement : aussi lès voluptez que le corps pinsé et aiguillonné par l'ame reçoit, sont toutes violentes, forcées, turbulentes et hors de la nature.

(1) Voici comme Voltaire développe cette pensée de Plutarque, dans ces beaux vers :

« Le ciel nous fit un cœur, il lui faut des desirs :
« . . . . . . . . . Stoïques abusés,
« Vous voulez changer l'homme, et vous le détruisez.
« Usez, n'abusez point, le sage ainsi l'ordonne ;
« Je fuis également Épictète et Pétrone.
« L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.
« Je ne conclus donc pas, orateur dangereux,
« Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines ;
« De ce coursier fougueux je veux tenir les rènes.
« Je veux que ce torrent, par un heureux secours,
« Sans inonder nos champs, les abreuve en son cours.
« Vents, épurez les airs et soufflez sans tempêtes,
« Soleil, sans nous brûler, marche et luis sur nos têtes. »

XVI. Toutes quantesfois doncques qu'il se presentera occasion de jouïr de quelques telles voluptez rares ou renommées, il sera meilleur faire gloire de s'en abstenir que non pas d'en jouïr, reduisans en memoire ce que souloit dire Simonides, qu'il ne s'estoit jamais repenty de s'estre teu : mais d'avoir parlé, souvent : aussi jamais nous ne nous sommes repentis d'avoir rejetté quelque viande, ny d'avoir beu de l'eau au lieu de bon vin de Falerne. Parquoy non seulement il ne faut jamais forcer la nature, mais si d'adventure quelquefois on nous sert de telles friandises qu'elle appete, il ne faut souvent divertir (1) nostre appetit, et le ramener à l'usage des choses simples et ordinaires pour l'y accoustumer et exerciter.

Si violer en rien se peut la loy
Honestement, c'est pour se faire roy (2).

ce dit le Thebain Etheocles, et dit mal : mais nous pourrions dire mieux, et plus veritablement s'il faut estre ambitieux en telles choses que cela, il est très honeste de se contenir pour sa santé entretenir : toutefois il y en a qui par espargne mechanique, et par chicheté refrenent bien leurs cupiditez quand ils sont chez eux, mais s'il advient qu'ils soient conviez chez autruy, ils se gorgent et se remplissent jusques au crever de ces viandes exquises et cheres, ne plus ne moins que lon fait à la guerre, quand on va fourra-

(1) Détourner. (2) Eurip. Phénic. v. 526.

ger, tant que lon peut, sur les terres de l'ennemy : et puis ils sortent de là maldisposez, rapportans de leur cupidité insatiable une belle provision pour le lendemain, c'est une crudité d'estomac.

XVII. Or le philosophe Crates (1), estimant que les guerres civiles et les tyrannies se suscitoient dedans les villes, autant pour la superfluité et pour les delices, que pour autre cause qui soit, souloit dire en jouant selon sa coustume, « Garde toy de nous jet-« ter en sedition civile, en augmentant le plat devant « la lentille » : c'est à dire, en faisant despense plus grande que ne porte ton revenu : mais un chascun se doit commander à soy mesme, N'augmente pas le plat devant la lentille, ny ne passe point par dessus le cresson et l'olive, jusques aux tourtes et aux delicieux poissons, et ne jette point ton corps puis après en choliques, et en flux de ventre pour avoir trop mangé : car les viandes simples et ordinaires contienent l'appetit dedans les bornes et la mesure de nature, mais les artifices des cuysiniers et des pastissiers, avec leurs friandises de saulses et de saupiquets, ainsi comme dit le poëte comique, avancent

(1) Voyez t. II, des Morales de Plutarque, p. 189, la note qui fixe l'époque où ce philosophe florissoit à Athènes. Voici le célèbre journal qu'il nous a laissé, et qu'on trouve dans sa vie par Diogène Laërce.

Donnez à votre cuisinier dix mines (772 liv. de notre monnoie) : au médecin une drachme (16 s.) : à un flatteur cinq talents (près de mille louis) : de la fumée à un magistrat : un talent (4668 liv.), à une courtisane; et trois oboles (près de 7 s. 6 den. à un philosophe.

et mettent tousjours plus avant les limites de la volupté, et oultre-passent l'utilité, et ne sçay comment, veu que nous detestons si fort, et avons en abomination si grande, les femmes qui donnent des breuvages d'amour, et composent des charmes pour appliquer à leurs marits, nous abandonnons ainsi à des mercenaires, ou à des esclaves, noz viandes à empoisonner par maniere de dire, et à ensorceller : et bien que le mot que souloit dire le philosophe Arcesilaus (1) contre les paillards et luxurieux soit un peu trop brusque et trop aigre, qu'il ne peut chaloir de quel costé on le seoit, pource qu'il y a autant de mal à l'un qu'à l'autre, si ne vient il pas mal à propos pour le subject que nous traittons : car à la verité, quelle difference y a il de manger des herbes chaudes, que lon appelle Satyrion, pour se provoquer et semondre à la luxure, et irriter le sentiment par odeur et par saulses? comme les galleux, qui ne demandent autre chose, sinon qu'on leur frotte et qu'on leur galle tousjours leur rongne.

XVIII. Mais à l'adventure vaudra il mieux se reserver à un autre lieu pour parler contre les voluptez deshonestes, en monstrant combien la continence de soy mesme est honeste et venerable : car le propos qui se presente maintenant, est pour defendre plu-

(1) Arcésilas de Pitane, philosophe et chef de la moyenne ou seconde Académie, naquit vers la cent trente-quatrième olympiade : un certain Aristochius, stoïcien, l'appeloit corrupteur de jeunesse, impudique, éloquent et téméraire. Diog. Laër. *in Arcesil.*



sieurs grandes voluptez honestes, par ce que les maladies ne nous ostent pas tant d'actions, tant d'esperances, tant de voyages, ny tant de passetemps, comme elles nous empeschent et font perdre de voluptez : pourtant aussi peu est il expedient à ceux qui aiment les voluptez, qu'à gens du monde, de mespriser leur santé (1) : car il y en a plusieurs à qui les maladies n'ostent point les moyens de philosopher (2), ny d'estre grands capitaines (3), ny de gouverner les royaumes : mais les voluptez et jouissances corporelles pour la plus part ne peuvent pas seulement naistre en maladie, ou si elles y naissent, elles apportent bien peu de la delectation qui leur est

(1) Lisez : c'est pourquoi il ne convient nullement à ceux qui aiment les voluptés, de mépriser leur santé. Voyez les Observations.

(2) Voyez dans les Observations une lettre de Pline le jeune, qui sert merveilleusement de commentaire à ce passage.

(3) De La Bruyère, ch. XII, vers la fin, nous trace le portrait du fameux prince d'Orange, que la foiblesse de son physique n'empêcha pas d'être un des plus grands capitaines du dernier siècle « Vous avez sur-tout, dit le Théophraste moderne, un « homme pâle et livide, qui n'a pas sur soi dix onces de chair, « et que l'on croiroit jeter à terre du moindre souffle ; il fait « néanmoins plus de bruit que quatre autres, et met tout en com- « bustion : il vient de pêcher en eau trouble une île tout entière.... « En un mot, il étoit né sujet, et il ne l'est plus ; au contraire, il « est le maître.... Mais qu'entends-je? de certains personnages « qui ont des couronnes, je ne dis pas des comtes ou des marquis « dont la terre fourmille, mais des princes et des souverains : ils « viennent trouver cet homme dès qu'il a sifflé, ils se découvrent « dès son antichambre, et ils ne parlent que quand on les interroge. »

propre et naturelle : et ce peu encore non pur et net, ains meslé de mixtion estrangere, et comme desguisé et cicatricé, ne plus ne moins qu'en une tourmente et tempeste : car le plaisir de Venus n'est point bien à propos quand on est trop plein de viande et de vin, mais plus tost quand le corps est en une serenité et tranquilité grande, pource que Venus se doit terminer en volupté, si fait bien le boire et le manger : mais la santé est aux voluptez, comme le beau temps, qui leur donne seure et plaisante naissance, ne plus ne moins que le calme de l'hyver à la couvée des oyseaux de mer, que lon appelle halcyons, qui esclosent leurs œufs tousjours en beau temps, au milieu de l'hyver. On louë à bon droit Prodicus, d'avoir gentilement dit, que le feu est la meilleure saulse qui soit : mais on pourroit aussi très veritablement dire, que la santé est une divine saulse et très plaisante : car les viandes pour delicates qu'elles soient, bouillies ou rosties, ou cuittes au four, n'apportent aucune volupté ne plaisir à ceux qui sont malades ou yvres, ou qui ont envie de vomir, là où un pur et net appetit rend toute viande agreable et plaisante, voire ravissable, comme dit Homere, à un corps sain et convenable (1).

(1) « C'est un grand secret de pouvoir concilier à table l'agréa-« ble et l'utile. Pour ce grand secret néanmoins il ne faut qu'être « sobre et délicat : et que ne doit-on pas faire pour apprendre à « manger délicieusement aux heures du repas? ce qui tient l'esprit « et le corps dans une bonne disposition pour toutes les autres. « On peut être sobre sans être délicat, mais on ne peut jamais

XIX. Mais comme Demades l'orateur (1), voiant les Atheniens desireux des armes et de la guerre hors de propos, leur disoit que jamais ils ne traittoient de la paix sinon en robbes noires, après qu'ils y avoient perdu de leurs parens et amis : aussi ne nous souvenons nous jamais de vivre sobrement et simplement, sinon parmy des cauteres, des unguents, et des cataplasmes : et quand nous y sommes, alors nous condamnons bien fort noz fautes, quand il nous souvient de ce que nous avons fait par le passé : mais encore accusons nous tantost l'air, tantost la contrée qui n'est pas saine, ou l'estre hors de son païs naturel, et jamais n'en voulons accuser nostre intemperance, et noz appetits desordonnez : et comme le roy Lysimachus (2) dedans le païs des Getes (3) se

« être délicat sans être sobre. Heureux qui a ces deux qualités en« semble ! il ne sépare point son régime d'avec son plaisir ». S.-Évrem. *ib.* p. 59.

(1) Célèbre orateur athénien, contemporain de Démosthène. Antipater se vantoit d'avoir deux amis à Athènes, Phocion et Demades ; il disoit qu'il ne pouvoit faire accepter aucun présent au premier, et qu'il n'en avoit jamais assez pour satisfaire les desirs insatiables de l'autre : ce Demades, l'homme le plus éloquent de son siècle, menoit une vie fort dissolue, et c'est de lui, quand il fut devenu vieux, qu'Antipater disoit : « qu'il n'en estoit demouré, « non plus que d'une hostie immolée, que la langue et le ventre ». Voyez Plutarch. Vies de Phocion et de Démosthène, et Cicéron, *de claris oratoribus*.

(2) Un des successeurs d'Alexandre. Voyez t. II des Morales, p. 81, dans la note.

(3) Peuples de la Thessalie. Géograph. ancien. de Danville, in-*fol*. p. 80.

trouvant contrainct et forcé de la soif, à se rendre prisonnier luy et son armée entre les mains de son ennemy, après avoir beu de l'eau fresche dit, « O « dieux, combien de felicité j'ay perdu pour un si « court plaisir » ! aussi pourrions nous rapporter et accommoder cela à nous mesmes, en noz maladies, comment pour avoir beu de l'eau froide, ou pour avoir esté aux estuves importunement, ou pour avoir beu d'autant, combien de voluptez nous avons gastées, combien de bonnes actions, et combien d'honestes passetemps nous avons perdus : car le remors de tels pensemens (1) touche jusques au vif la memoire, de sorte que la cicatrice en demeure encore après que lon est restitué en santé : ce qui fait que nous sommes puis après plus retenus en nostre maniere de vivre, par ce que un corps qui sera bien sain ne produira gueres jamais de trop vehementes cupiditèz, et appetits desordonnez malaisez à domter, ou à y resister (2), ains leur faut faire teste quand ils se

(1) Pensées.

(2) « Un corps sain ne produit guère de trop véhémentes cu-« pidités ». Observation juste et qui confirme l'idée que Galien nous donne d'un tempérament parfait : « Un homme, dit-il, qui « auroit exactement un tempérament qui convient au genre hu-« main ne seroit ni trop grand, ni trop petit; il ne seroit ni trop « gros, ni trop grêle; on ne sentiroit point en le touchant trop de « dureté dans ses muscles : on n'y sentiroit point trop de mollesse; « une fraîcheur douce et humide occuperoit l'habitude de son « corps; son esprit ne seroit ni téméraire ni timide; il tiendroit « un juste milieu entre la précipitation et la lenteur, la compassion « et la justice : il aimeroit ses amis, seroit prudent, mangeroit et

remuent, et qu'ils regibbent pour jouïr des plaisirs dont ils ont en envie : car tels appetits se plaignent legerement, et cryent pour peu de chose, comme font les enfans mignards, et puis ils s'appaisent quand la table est ostée, et ne se plaignent point qu'on leur ait fait tort, ains au contraire sont purs et nets, et gaillards, non pas pesans, et baillans pour avoir l'estomac chargé, jusques au lendemain (1) : comme lon escrit, que le capitaine Timotheus ayant un jour souppé en l'Academie, chez Platon, un soupper simple et sobre, dit, « Ceux qui souppent chez « Platon s'en treuvent bien jusques au lendemain ». Aussi escrit on qu'Alexandre renvoyant les cuisiniers que la royne Ada luy envoyoit, dit, qu'il en menoit tousjours quant et luy de meilleurs : « pour le dis- « ner, le lever matin et cheminer avant jour : et pour « le soupper, le peu manger à disner ».

« boiroit modérément ; son teint vif et animé répondroit à l'habi- « tude de son corps ; il dormiroit bien, et veilleroit avec activité ». Galien, *de temperament.*, IV, 1, cité par M. Lorry, Usage des Aliments, t. II, p. 96 et 97.

(1) Voilà donc la régle sûre pour juger si l'on n'a point trop chargé son estomac : *c'est d'être*, au sortir d'un repas, *purs*, *nets*, *et gaillards*, *non pas pesans et baillans*. « Comme il est essentiel, « dit M. Lorry, d'exécuter toutes nos fonctions avec *alacrité* et « sans les sentir, la peine et le sentiment d'une fonction qui com- « mence à s'exécuter est une marque certaine qu'on s'éloigne plus « ou moins de l'état naturel, selon que ce sentiment est plus ou « moins vif. Si donc on commence à sentir son estomac en digé- « rant, et à perdre, après avoir mangé, cette vivacité qui fait le « caractère de la sobriété, nous pouvons assurer que l'estomac « est trop chargé ». Usage des Aliments, t. I, p. 212, 213.

XX. Je sçay bien que les hommes prennent aussi bien quelque fois la fiebvre pour avoir trop travaillé, ou s'estre eschauffez, ou bien pour s'estre refroidis. Mais comme les odeurs des fleurs sont foibles et debiles à par elles, là où estans meslées avec de l'huile, elles prennent (1) force et vigueur : aussi la repletion d'humeurs donne, par maniere de dire, corps et substance aux (2) causes et occasions exterieurs des maladies, et sans la quantité grande d'humeurs superflues, il n'y a danger, pour ce que toutes telles indispositions se dissipent et se dissolvent facilement quand un sang subtil et un esprit pur et net reçoit ces autres excessifs mouvemens : mais où il y a repletion grande de toutes superfluitez, comme une fange profonde remuée, alors il en sourt (3) plusieurs malings accidens, dangereux et difficiles à curer. Pourtant (4) ne faut il pas faire comme les patrons et maistres des navires, qui ne se peuvent jamais saouler de fourrer dedans leurs vaisseaux, et leur semble qu'ils n'ont jamais trop de charge, et puis ils ne font autre chose que vuider la sentine, et jetter l'eau de la mer qui entre dedans : aussi après que nous avons bien emply et chargé nostre corps, le purger puis laver avec medecines et clysteres :

(1) Grec : ἴσχουσι, elles conservent.... C'est le propre des corps gras d'engaîner, pour ainsi dire, et d'envelopper les esprits subtils de tous les corps odorants et d'en empêcher l'évaporation.

(2) A ces causes.... « Qui sont d'avoir trop travaillé, ou s'estre « eschauffé, ou bien pour s'estre refroidi. »

(3) Sort. (4) Par conséquent.

ains le faut tousjours contre-garder net, dispos et leger, à fin que si d'adventure il vient à estre, d'ailleurs appesanty et chargé, il revienne tousjours au dessus, ainsi comme fait le liege sur la mer.

XXI. Mais principalement faut il prendre garde aux precedentes indispositions et messagers des maladies, pource qu'elles ne vienent pas toutes sans mot dire, ainsi que dit Hesiode,

Car Jupiter leur a osté la voix :

ains la plus part ont des avant-coureurs, trompettes et denonciateurs, comme des cruditez d'estomac, des pesanteurs de toute la personne, suyvant ce qu'escrit Hippocrates, « Les pesanteurs et lassitudes qui « vienent d'elles mesmes, prognostiquent et signi- « fient des maladies (1) » : et pour ce que les esprits, à mon advis, qui doivent aller aux nerfs sont estouppez et exclus par la repletion grande d'humeurs. Mais combien que le corps, par maniere de dire, luy mesme tende au contraire (2), et nous tire au lict et au repos : les uns neanmoins par gourmandise ou par appetit desordonné des voluptez se vont jetter dedans des baings et des estuves, et se hastent d'aller aux festins, et aux compagnies où lon boit d'autant, comme s'ils faisoient provision de vivres attendans un siege de ville, et s'ils avoient peur que la fiebvre les surprist, qu'ils n'eussent premierement

(1) Sect. II, Aphorism. II.
(2) *Au contraire*, n'est pas dans le grec.

bien souppé. Les autres un peu plus honestes ne se prennent pas par là, mais ayans honte fort sottement de confesser qu'ils ont trop beu ou trop mangé, et qu'ils sentent quelque crudité et indigestion en leur estomac, (1) et de demourer tout un jour à requoy en robbe de chambre, pendant que les autres vont jouër à la paume et autres tels exercices de la personne qui les y convient, ils s'y en vont, et se mettent en pourpoint ou tous nuds, comme les autres, et font tout ne plus ne moins que ceux qui sont bien sains : mais la plus part subjects à leur plaisir et desordonnez, se laissent persuader et poulser à se lever hardiment, et aller faire comme de coustume par une vaine esperance qu'ils ont fortifiée d'un commun proverbe, « (qu'il faut prendre du poil de « la beste qui les a mordus *) et chasser le vin par « le vin, resoudre l'yvrongnerie par l'yvrongnerie ».

XXII. Mais à l'encontre de telle esperance il faut opposer la crainte reservée de Caton, lequel disoit que telle retenue fait les choses grandes petites, et les petites elle les reduit du tout à neant : et qu'il vaut mieux endurer la faute de manger et tenir son corps vuide et en repos, que de soy hazarder en se jettant dedans un baing ou en une table pour soupper : car s'il y a quelque disposition à maladie, il nous nuyra de ne nous estre pas gardez : et s'il n'y a rien, il ne

(1) Et de demeurer toute la journée vêtus, se laissent entraîner par les autres au gymnase, s'y dépouillent, et se livrent aux mêmes exercices que les gens bien portants. *C.*

* Ceci n'est point dans le grec.

nous sçauroit nuyre de nous estre reservez et retenus, et par ceste retenue nous en aurons le corps de tant plus net : et l'autre sot, qui craindra de donner à cognoistre à ses domestiques ou à ses amis, qu'il se treuve mal d'avoir trop beu, ou trop mangé, ayant eu honte de confesser aujourd'huy qu'il n'a peu digerer, demain sera contrainct mal gré luy d'advouer un flux de ventre, ou la fiebvre, ou des trenchez (1). Tu reputerois à grande vergongne de confesser que tu eusses faim, mais bien est-ce plus grande honte estre contrainct d'advouer une crudité, une pesanteur venant d'avoir trop mangé, et d'une repletion de corps que lon entraine encore dedans un bain, comme un vieux vaisseau demy pourry, et ne tenant point eau (2) que lon tire dedans la mer. Ils font ne plus ne moins que quelques uns de ceux qui voyagent sur la mer, lesquels, estant l'hyver, ont honte de demourer sans rien faire sur le rivage de la mer : mais puis après quand ils ont levé l'ancre, mis la voile au vent, et qu'ils sont un peu eslargis en pleine mer, ils se treuvent très mal, cryans à l'aide, et rendans leur gorge : aussi ceux qui se trouvent en doute de maladie ou en disposition de leurs corps pour y tomber, cuydent (3) que ce soit lascheté honteuse de se tenir un jour sur ses gardes dedans le lict, et ne venir pas comme de coustume à la table, sont puis

(1) *On supporte avec honte la pauvreté dont on est honteux*. C'est un vers de Ménandre, comme nous l'apprend Stobée. *Grotii excerpta*, p. 383. *C.*

(2) Et prenant eau. (3) Croient.

après bien plus honteusement couchez par plusieurs nuicts (1) à se faire purger et appliquer force cataplasmes, et à flatter les medecins, et les caresser en leur demandant à boire du vin ou de l'eau froide, ayans bien alors le courage si foible que de faire et dire plusieurs paroles impertinentes, et sentans son cœur failly, pour la peine qu'ils endurent, et la peur qu'ils ont d'avoir encore pis.

XXIII. Et toutefois il seroit bien à propos de ramentevoir (2) à ceux qui ne se peuvent autrement contenir, et qui se laissent esbranler ou bien emporter du tout à leurs cupiditez, que les voluptez prennent la plus part de ce qu'elles ont de bon du corps mesme. Et comme les Lacedæmoniens après avoir donné à leur cuysinier du sel et du vinaigre, luy disoient qu'il cherchast le demourant en la beste qui estoit immolée : aussi à un corps que lon veut nourrir, la meilleure saulse qu'on luy sçauroit bailler pour la luy faire trouver bonne, est, que lon luy baille quand il est bien sain, et pur et net : car qu'une viande soit douce ou soit chere, cela est hors du corps de celuy qui la prent, et se juge à par-soy : mais pour estre plaisante, il faut que ce soit eu esgard au corps qui la prent, et pour en recevoir le plaisir, il faut qu'il soit disposé ainsi comme le requiert la nature, autrement en un corps fasché, mal disposé et chargé de vin, toutes saulses perdent toute leur grace et

(1) Grec : plusieurs jours.
(2) Rappeler.

toute leur saison. Pourtant (1) ne faut-il pas tant prendre garde si le poisson est frais pesché, ne si le pain est de pur fourment, si le baing est chaud, ou si la femme est belle, qu'il faut considerer de bien près si nostre corps est point degousté, ayant envie de vomir, gorgé, tout crud et desbauché, autrement nous ferons la mesme faute que feroit un qui après avoir bien beu, voudroit aller en masque baller et jouër en une maison, où lon portoit le deuil pour la mort du maistre d'icelle, qui n'agueres seroit decedé: car au lieu d'y apporter resjouissance et plaisir il feroit plorer èt crier ceux de la maison à haults crys: aussi le deduit de l'amour, les viandes exquises, le baing, et le vin, en un corps mal disposé, et hors du naturel, ne font qu'emouvoir et brouiller la pituite et la cholere à ceux qui ne sont ne bien rassis en la disposition de leurs personnes, ny aussi du tout corrompus (2), et desbaucher le corps encore plus qu'il ne l'estoit, ne donnant point de plaisir, dont au-moins on doive faire cas, ny de contentement tel que nous l'avions esperé (3).

XXIV. Il est bien vray que la diete (4) trop exquise

(1) Par conséquent.

(2) Lisez: Ni aussi tout-à-fait incommodés, et ne font que desbaucher. *Brotier*. Voyez les Observations. *C.*

(3) « Les plaisirs et le régime doivent avoir une espèce de con« cert et une proportion assez juste. Les plaisirs déréglés mettent « la nature en désordre: une exactitude séche et triste ternit les « esprits, et insensiblement les éteint ». S. Évremond, tome IV, p. 76.

(4) Le régime.

et gardée estroittement au doigt et à l'œil, comme lon dit en commun langage, rend non seulement les corps paresseux, et dangereux de tomber en maladies, mais aussi matte toute la guayeté de l'ame, de maniere qu'elle a toutes choses pour suspectes, craignant tousjours de s'arrester trop, autant en travail qu'en plaisir, et generalement en toute action, n'entreprenant jamais rien asseureement ny gaillardement (1) : là où il faut (2) que nous facions de nostre corps comme d'une voile en la mer, ne le resserrant, ny ne le retenant point trop à l'estroit en beau temps, ny aussi le laschant trop dissoluëment et trop negligemment, où il y a occasion de souspeçonner quelque tempeste : car à ceste heure là il le faudra choier, et retirer un petit, pour le rendre puis après plus dispos et leger, comme nous avons dit, et n'attendre pas à ce faire, jusques à ce que nous sentions des cruditez ny des flux de ventre, ny des inflammations, ou refroidissemens et endormies (3) de membres : lesquels signes estans comme les messagers et les sergens de la fiebvre qui est desjà à leur porte, à male peine peuvent emouvoir aucuns tant qu'ilz se veuil-

(1) « C'est une ennuyeuse maladie que de conserver sa santé « par un trop grand régime ». De La Rochefoucauld. On pourroit ajouter que c'est encore un plus grand ridicule qui a été parfaitement saisi par Molière dans le personnage d'Argan : il lui fait dire, acte II, scène II, du Malade imaginaire : « Monsieur Purgon « m'a dit de me promener le matin dans ma chambre douze allées « et douze venues; mais j'ai oublié à lui demander si c'est en long « ou en large. »

(2) Tandis qu'il faut. (3) Engourdissements.

lent resserrer et restraindre, lors qu'ils sont jà en l'accès de leur mal, là où il faut de loing prevoir et se tenir sur ses gardes long temps devant la tourmente, quand on sent

Sur un escueuil marin en l'air,
Le vent de la bise souffler.

XXV. Car il n'y auroit point de propos de prendre soigneusement garde au crailler des corbeaux, ou au caqueter des poules, et au fouiller des pourceaux remuans des ordures et de vieux haillons, comme dit Democritus, pour en tirer pronostiques de vent et de pluye, et que nous ne sçeussions point observer ny prevoir à certains signes une tempeste prochaine à sourdre et à naistre dedans nostre propre corps. Pourtant ne faut-il pas seulement observer le corps au boire, et au manger, et aux exercices de la personne, s'il s'y prent point plus laschement et plus froidement que de coustume, ou au contraire s'il a point plus de faim et plus de soif que d'ordinaire : mais aussi craindre si le dormir n'est point continué tout d'une tire egalement et doucement, ains qu'il y ait des inegalitez et interruptions : voire jusques aux songes faut-il bien prendre garde, s'ils sont point estranges et non accoustumez : car si ce sont imaginations extraordinaires, ils tesmoignent et signifient qu'il y a repletion de grosses humeurs gluantes, et perturbation des esprits au dedans. Quelquefois aussi il advient que les mouvemens de l'ame mesme nous monstrent que le corps est en quelque danger de

maladie : car il prent aucunefois aux hommes des melancholies sans propos, et des frayeurs sans aucune raison apparente, qui leur ostent et estaignent soudainement toute esperance : les uns deviennent aucunefois prompts à choleres soudaines, chagrins, se faschans de peu de chose, tellement qu'ils pleurent malgré eux, et languissent d'ennuy. C'est quand de mauvaises fumées et vapeurs ameres amassées s'elevent et se vont meslant, comme dit Platon, parmy les voies de l'ame. Pourtant (1) faut il que ceux à qui telles choses arrivent, rememorent et considerent en eux mesmes, s'il n'y a point quelque cause spirituelle (2) : car s'il n'y en a point, il est force que ce soit quelque matiere corporelle qui a besoing d'evacuation ou bien de repression.

XXVI. Aussi est il utile quand on va visiter ses

(1) Par conséquent.

(2) On ne peut trop s'occuper d'observer ses passions et affections particulières de l'ame, de les régler et d'en arrêter les funestes effets : tous les jours elles causent les plus affreux ravages dans notre physique.

« Deux frères, laboureurs, se prennent de querelle pendant le « repas. L'aîné reproche mal-à-propos à l'autre qu'il est un fai« néant avili par la paresse. Le cadet, sensible à ce procédé, quitte « la table à la moitié du repas, se retire chez lui navré de douleur, « et meurt sept jours après d'une hydrophobie très caractérisée. »

L'amour, la crainte, ont également fait périr dans les accès de l'hydrophobie la plus confirmée des jeunes gens forts, qui avoient toujours mené une vie très réglée. On frémit à la simple lecture de tous ces faits. On les trouve détaillés fort au long dans l'Histoire de la Société Royale de Médecine, année 1783, seconde partie, sect. 2, p. 57, 58, et suiv.

amis malades, s'enquerir diligemment des causes de leurs maladies, non par curiosité ny par ostentation pour en disputer seulement, et faire monstre de son eloquence, en babillant des instances, des incidences, et communitez des maladies (1), pour monstrer que lon a leu les livres, et que lon entend les termes de la medecine : ains s'enquerant diligemment, et non pas en passant par dessus, de ces choses legeres et communes, s'il estoit plein ou vuide, s'il avoit travaillé, s'il dormoit bien ou mal : et principalement, comment il vivoit, et comment il se gouvernoit, quand il est tombé en fiebvre. Et puis, comme Platon souloit dire en soy-mesme s'en retournant, après avoir veu les fautes que d'autres commettoient : « Mais suis-je point moy mesme tel » ? aussi apprendre aux despens d'autruy à prouvoir bien au faict de sa santé, s'en souvenir et se tenir sur ses gardes, à fin de ne tomber aux mesmes inconveniens, et n'estre point contrainct de s'aliter, et la regretter, et louër, quand il n'en est plus temps, la tant precieuse santé (2), ains en voyant un autre attainct de mala-

(1) En babillant des causes, circonstances et dépendances des maladies....

(2) *Tant précieuse santé :* manière de s'exprimer propre au style d'Amyot, pleine d'énergie et de vérité. S. Ussans dit fort agréablement :

Sans l'aimable *santé*, mère de l'alégresse,
En vain la fortune caresse;
*Santé* passe grandeur, *santé* passe richesse.

Douce *santé*, (dit Marot), de langueur ennemie,

die, remarquer bien, et imprimer en son cœur, combien nous doit estre chere la santé, combien il faut estre soigneux de se garder, et retenu à s'espargner.

XXVII. Et si ne sera pas mauvais de comparer puis après sa vie à celle du patient : car s'il advient que nous ayons trop beu, ou trop mangé, ou trop travaillé, et fait quelque autre tel excès, et que pourtant nostre corps ne nous menasse point de maladie prochaine, toutefois si jugerons nous qu'il nous faudra contre-garder, et anticiper le mal qui en pourroit advenir : comme (1) si nous avions fait quelque desordre au plaisir de l'amour, ou autrement trop travaillé, en (2) nous reposant et demourant à requoy, ou après une yvrongnerie et après avoir bien beu d'autant, beuvant (3) de l'eau en recompense : mais specialement après avoir mangé beaucoup de viandes pesantes, comme sont chairs, ou bien diverses, en jeunant puis après, et se restraignant, de maniere que lon ne laisse aucune superfluité dedans le corps : car ces choses là seules d'elles mesmes sont causes de plusieurs maladies, et aux autres causes adjoustent encore matiere et force d'avantage qu'elles n'en avoient (4).

De jeux, de ris, de tous plaisirs amie,
Gentil réveil de la force endormie,
Douce *santé*.

(1) Par exemple si....

(2) Il nous faudra contregarder et prémunir contre le mal, en nous reposant....

(3) En beuvant.... (4) Voyez les Observations.

XXVIII. Pourtant a il esté sagement dit (1) par les anciens, que pour entretenir sa santé ces trois poincts sont principalement necessaires : « Manger « sans se saouler, travailler sans s'espargner, et sa « semence conserver (2) ». Car l'intemperance de la luxure dissoult et affoiblit fort la chaleur naturelle qui fait cuire et digerer la viande que nous prenons, et par consequent est cause qu'il s'engendre beaucoup de superfluitez, et se fait un grand amas de mauvaises humeurs dedans nostre corps.

XXIX. Pourquoy pour recommancer à parler de rechef d'un chascun de ces poincts, venons premierement à considerer les exercices qui sont convenables aux hommes de lettres et d'estude : car tout ainsi comme celuy qui dit le premier, qu'il n'escrivoit rien touchant les dents à ceux qui habitoient au long de la marine (3), leur enseigna ce qu'ils devoient faire en disant cela (4) : aussi pourroit on dire aux hommes de lettres que lon ne leur escrit rien touchant les exercices, pour ce que l'usage quotidian de la parole prononcée par vive voix, est un exercice de merveilleuse efficace, non seulement pour la santé, mais aussi pour la force, non pas telle comme celle que lon fait venir par artifice aux luicteurs, qui rend le corps charnu, et le cuyr ferme par le dehors, ainsi

(1) Il a donc esté sagement dit....

(2) Voyez les Observations.

(3) De la mer.

(4) Grec : leur enseigna l'usage de l'eau de mer. Voyez les Observations.

que un batiment que lon a enduit et crespy exterieurement : mais bien (1) engendrant une disposition robuste, et une force vigoureuse aux plus nobles parties, et principaux instrumens de nostre vie au dedans (2).

XXX. Or que les esprits augmentent les forces de nostre corps, les maistres des exercices le monstrent assez, commandans aux luicteurs, quand on leur frotte les membres, de resister et poulser contre les frictions en retenant leur halene, à mesure que lon leur manie et que lon leur frotte chasque partie : mais la voix estant un mouvement de l'esprit (3) for-

(1) Lisez : mais bien en engendrant.

(2) Voici comme Cicéron nous décrit lui-même les avantages d'une déclamation modérée. « Mes amis et les médecins voyant « que j'étois devenu maigre et d'une foiblesse extrême, que mon « cou avoit diminué en grosseur et s'étoit fort alongé, me con« seillèrent d'abandonner le barreau : mais, loin de céder à leurs « instances, ma résolution étoit de m'exposer plutôt à toutes sor« tes de risques que de renoncer aux espérances de gloire que j'a« vois fondées sur les exercices de l'éloquence. Je formai néan« moins le dessein de faire le voyage d'Asie, dans la seule vue de « m'accoutumer à un autre genre de déclamation ». Cicéron ayant employé deux ans à voyager, pendant lesquels il ne cessa de s'exercer à la déclamation, sous les plus grands maîtres, revint à Rome, « mais si changé, qu'on ne l'auroit pas pris pour le même « homme. La véhémence de sa voix et de son action étoit modé« rée, les excès de son style et de son imagination étoient corri« gés. Sa poitrine étoit fortifiée, et toute sa construction parfai« tement confirmée ». Middleton, dans la Vie de Cicéron, t. I, p. 70 et suiv.

(3) Lisez : estant un mouvement de l'air chassé des poulmons... Pour juger parfaitement des effets de la voix sur toute l'habitude

tifie non superficiellement, mais en la propre source dont elle naist, dedans les flancs et les poulmons augmente la chaleur naturelle, subtilise le sang, nettoye toutes les veines et ouvre toutes les arteres, empeschant qu'il ne s'y face aucun estouppement ou espessissement d'humeurs superflues, comme une lie au fond des vaisseaux qui reçoivent, et qui cuysent les viandes dont nous nous nourrissons : au moyen dequoy il est besoing que nous usions fort ordinairement et familierement de cest exercice, en parlant en public, et discourant continuellement : ou bien si d'adventure nous faisons doubte, que nostre corps fust trop debile pour pouvoir supporter tant de travail, au moins en lisant à haulte voix : car ce que la branloire (1) est au regard de l'exercice du corps,

de notre corps, il faut lire dans l'Histoire de l'Académie des Sciences, les Observations de M. Dodart, le premier qui ait tenté efficacement, au commencement de ce siècle, de dévoiler la formation de la voix et la structure de son organe; il faut lire aussi celles de MM. Ferrein et Hérissant. Hist. 1700, p. 23, et 1706, p. 24; 1741, p. 74, et 1753, p. 158.

(1) Αἰώρα : le docteur Poole, dans sa traduction anglaise de ce Traité, rend ce mot grec par *riding in a coach*, le mouvement d'une voiture. Rien en effet de plus utile, aux malades surtout, que le mouvement imprimé aux différentes parties du corps par les secousses d'une voiture : et c'est presque à ce seul exercice que doivent leur santé la plupart des femmes riches dans les grandes villes où elles se donnent d'ailleurs si peu de mouvement.

*Exterus hic motus quanta ægris commoda præstet*
*Credere vix fas est, nullo dum membra labore*
*Molliter admoto succussu agitata moventur.*

Geoffroy, Hygieine, l. IV, v. 296 et suiv.

6.

cela mesme en proportion est la lecture au regard du parler, remuant tout doulcement et promenant la voix dedans la parole, ne plus ne moins que dedans un coche ou voitture d'autruy : il est vray que le devis et la dispute y adjouste davantage la vehemence et l'efforcement, d'autant que l'ame s'y attache quant et le corps bien se fault il donner de garde des clameurs violentes à pleine teste : car ces efforts là, et inegales contentions d'halene, sont bien souvent cause de rompre des venes, ou de faire convulsion de nerfs au dedans : puis après que lon a ainsi leu ou parlé, il est bon user quelques frictions unctueuses et chaudes, avant que de s'aller promener, et de tels amollissements du cuyr et de la chair, en touchant et maniant, en la sorte qu'on le peult faire, les entrailles, à fin de departir et espandre egalement les esprits par tout, jusques aux extremitez du corps (1). La mesure de ces frottements soit jusques à tant que le sentiment les trouvera agreables, et ne s'en offensera point.

XXXI. Qui aura ainsi appaisé le trouble et la tension des esprits au fond de son corps, si d'adventure il s'y treuve quelque superfluité, elle ne luy apportera point de nuysance : et s'il laisse de se promener à faute de loysir, pour quelque affaire qui luy sera inopineement survenu, ce sera tout un pour cela, car nature aura tousjours eu ce qui luy fait besoing : et pource ne fault il prendre pour couleur et excuse

(1) Voyez les Observations.

de se taire, ny la navigation, quand on est avec plusieurs autres passagers dedans un vaisseau sur la mer, ny le logis quand on est en l'hostellerie, encore que les assistans s'en deussent rire et mocquer, pource que là où il n'est point deshoneste de manger devant tout le monde, là n'est il point aussi deshoneste d'exerciter sa personne : ains plus tost est il deshoneste craindre ou avoir honte de mariniers, mulatiers ou hosteliers, qui se mocqueront, non d'un qui jouëra à la paulme tout seul, ou qui escrimera à son ombre, ains d'un qui parlera, et en parlant enseignera, discourra, ou apprendra par cœur et rememorera quelque bonne chose, pour son exercice.

XXXII. Socrates souloit dire qu'une petite salette (1) estoit suffisante pour exercer un qui fait son exercice de la danse (2) : mais à celuy qui veult exerciter sa personne par le moyen de la parole, tout lieu luy est suffisant, soit de bout, soit couché ou assis : seulement nous fault il bien donner garde que nous ne nous efforcions pas de crier à haulte voix, lors que nous nous sentirons pleins de boire et de manger, ou bien lassez du plaisir de l'amour, ou bien d'autre travail quel qu'il soit comme il advient souvent aux orateurs et maistres de retorique qui se laissent aller, et s'efforcent de declamer et harenguer,

(1) Επτάκλινος, chambres à sept lits.

(2) Socrate s'exerçoit fort souvent à la danse, parcequ'il étoit persuadé qu'un pareil exercice étoit très propre pour conserver la santé. Diog. Laërce, *in Socrat.*

les uns par vaine gloire et ambition de se monstrer, les autres pour le gaing mercenaire, ou pour jalousie à l'encontre de leurs compagnons, comme Niger (1) l'un de noz amis, lequel faisoit profession d'enseigner la retorique au païs de la Galatie (2), ayant un jour avallé une areste de poisson qui luy estoit demourée en la gorge, il survint d'adventure un autre retoricien passant son chemin, qui feit une harengue publiquement. Niger craignant qu'il ne semblast fuïr la lice pour n'ozer se parangonner (3) à luy, se meit luy mesme à declamer, ayant encore l'areste accrochée dedans sa gorge, de maniere qu'il s'y engendra une grande et douloureuse inflammation : la douleur de laquelle ne pouvant plus endurer, il souffrit qu'on luy feist une profonde incision, et grande ouverture par le dehors, par où l'areste luy fut bien arrachée, mais la playe en devint si mauvaise, et s'y feit une si grande fluxion d'humeurs, qu'il en mourut (4) tout roide, mais cela à l'adventure sera plus à propos de ramentevoir cy dessoubs.

XXXIII. Après (5) l'exercice il fault entrer dedans

(1) M. Reiske avoue n'avoir pu découvrir quel étoit ce Niger, sophiste et contemporain de Plutarque.

(2) Province d'Asie, nommée Gallo-Grèce et Galatie, du nom de ces Gaulois qui s'y cantonnèrent 270 ans avant l'ère chrétienne. D'Anville, Géogr. Anc. in-fol. p. 105. Voyez, au sujet de cette irruption des Gaulois en Asie, la dissertation du nouvel éditeur de Tacite, *in veteres Gallorum glorias*, édit. in-12, tome I, p. 367. (3) Se comparer.

(4) Ces deux mots ne sont pas dans le texte. *C.*

(5) Tout ce chapitre parle de l'utilité des bains, et établit les

l'estuve, là où se laver d'eau froide est plus fait en jeune homme qui veult monstrer sa bonne disposition qu'il n'est convenable à la santé : car le bien que tel lavement peult apporter, c'est qu'il semble endurcir le corps, et le rendre moins subject à estre offensé des qualitez de l'air, mais cela fait plus de mal au dedans, qu'il ne fait de bien au dehors, d'autant qu'il resserre les pores, et fait grossir et espessir les humeurs et vapeurs qui se voudroient evaporer et resoudre continuellement : davantage il est force que ceux qui usent de se laver d'eau froide, tombent en la subjection de celle trop exquise et estroitte diete que nous fuyons, ayant tousjours l'œil fiché à n'en oultrepasser jamais un seul poinct, d'autant que la moindre et plus legere faute du monde est incontinent chastiée bien asprement : là où, au contraire, se laver d'eau chaulde nous pardonne beaucoup de choses, car elle n'oste pas tant de force et roideur au corps, comme elle nous apporte de profit pour la santé, acheminant et accommodant tout doulcement les humeurs à la concoction : et si d'adventure il y en a qui ne se puissent pas bien cuyre, prouveu qu'elles ne soient pas totalement crues, et qu'elles ne flottent pas au dessus de l'estomac, elle les fait dis-

avantages et les inconvénients des bains chauds et des bains froids. Il faut le lire avec la plus grande attention. On sera sans doute charmé de trouver dans cet ouvrage une lettre de M. Savary sur les bains d'Égypte. On l'a insérée presqu'en entier, parcequ'elle est remplie d'observations et de détails qui peuvent être de la plus grande utilité. Voyez les Observations.

soudre et exhaler sans aucun sentiment de douleur, et reconforte, et fait esvanouir les secrettes fouleures et lassitudes des membres : toutefois là où nous sentirons que le corps sera en sa disposition naturelle, assez fort et robuste, il vaudra mieulx entremettre (1) l'usage du baing, et sera meilleur se faire huyler et frotter devant le feu, là où le corps aura besoing d'estre rechauffé : car par ce moyen il prent mieulx ce qu'il luy fault de chaleur : ce qui n'est pas de mesme quant au soleil, car on ne peult pas prendre de sa chaleur plus ou moins à discretion, ains est force de s'en servir et en user selon qu'il tempere et dispose l'air.

XXXIV. Cela suffise quant aux exercices de la personne (2) : au demourant pour venir à la nourriture, si les raisons et instructions que nous avons amenées cy dessus, par lesquelles nous nous sommes efforcez de refrener et reprimer les cupiditez, ont apporté quelque fruict, il seroit temps de passer maintenant oultre à d'autres advertissemens.

XXXV. Mais si d'adventure les cupiditez sont si vehementes, et si effrenées par maniere de dire, qu'il soit difficile de les renger à la raison, et s'opiniastrer à combatre contre un ventre, qui n'a point d'aureilles, ainsi que disoit l'ancien Caton, il fault par subtils moyens faire, que la qualité de la viande

(1) Omettre.

(2) De la personne des gens de lettres. Plutarque va parler maintenant de la nourriture qui leur convient le plus.

en rende la quantité plus legere (1) : et quant aux viandes solides et qui nourrissent beaucoup, comme sont les grosses chairs, les formages, les figues seiches, et les œufs durs, n'en manger que le moins que lon peult (2), car de les refuzer du tout, il seroit bien mal-aisé, mais bien se prendre aux viandes legeres et deliées, comme sont la plus part des herbages (3), dont on use en potages, les chairs des oyseaux et des poissons qui ne sont pas gras : car en mangeant de semblables viandes on peult bien tout ensemble gratifier à l'appetit, et ne charger point le corps.

XXXVI. Mais sur tout se fault il donner garde des cruditez procedentes de trop manger de chair, car oultre ce que sur l'heure elles chargent trop l'estomach, il en demeure encore puis après de mauvaises reliques : « de maniere que le meilleur est, accous- « tumer son corps à ne demander point à manger chair (4) » : car la terre produit assez d'autres aliments, non seulement pour la necessité de la nourriture, mais aussi pour le plaisir et contentement de

(1) Moins nuisible.

(2) « Car, dit M. Lorry, des substances qui contiennent beau- « coup de mucilages sous un petit volume sont trop condensées « et trop difficiles à digérer pour des organes peu actifs ». Usage des Aliments, t. II, p. 240. Voyez les Observations.

(3) « La qualité savonneuse des herbes potagères et des fruits « est pour les gens de lettres un préservatif contre la mélancolie, « à laquelle la vie sédentaire et la difficulté des digestions les « rendent si sujets ». *Ibid.* 241.

(4) Voyez les Observations.

l'appetit, les uns tous prests à manger sans que l'œuvre de l'homme s'empesche (1) d'y rien adjouster, lès autres aptes à estre meslez avec d'autres en plusieurs sortes pour les rendre plus savoureux au goust. Mais pour autant que l'accoustumance est par maniere de dire une autre, ou à tout le moins non contre nature, il ne fault pas s'accoustumer de manger chair pour assouvir son appetit, comme font les loups et les lions, ains s'en fault seulement servir comme d'un fondement, et un soubassement de toute l'autre viande, et au demourant faire sa nourriture principale d'autres aliments qui sont plus conformes au corps et plus selon nature, et si grossissent moins la subtilité de l'esprit, et le discours de l'ame comme un feu allumé de plus delicate et plus legere matiere.

XXXVII. Et quant aux choses liquides il fault user du laict (2), non comme d'un breuvage, mais comme

(1) S'embarrasse....

(2) Le grand Condé s'étant mis à l'usage du lait pour toute nourriture, le P. Commire fit en latin l'éloge de cette liqueur. On en trouve la traduction, par Fontenelle, dans les OEuvres de cet académicien, t. X, p. 437 et suiv. Voici ce qu'on y lit sur l'origine de la voie lactée, suivant les poëtes, qui nous apprennent par là combien le lait a toujours été une liqueur précieuse.

*Hoc ipse madidus nectare Alcmenæ puer*
*Nova fecit orbi sidera :*
*Quot ab ore guttæ, dum bibit, defluxerant,*
*Tot iêre per cœlum faces.*

Voyez ces astres dont à peine
Il vient jusques à nous une foible lueur :
C'est là ce même lait qui tomba par malheur

d'une viande pesante et qui nourrit beaucoup. Et quant au vin, il luy fault dire ce que dit Euripides de Venus,

Sois avec moy, mais en mesure bonne,
Ny peu ny trop, et point ne m'abandonne:

car entre toutes sortes de breuvages, c'est le plus utile : entre les medecines, la plus plaisante : et entre les viandes celle de qui moins on se lasse (1), prouveu qu'il soit bien trempé et meslé avec temps opportun, plus tost qu'avec de l'eau, non seulement celle dont on trempe le vin, mais aussi celle qui est beuë à part, laquelle fait que le vin trempé fait encore moins de mal, et porte moins de dommage : « A « raison de quoy, il se fault accoustumer de boire par « chascun jour deux ou trois fois d'eau pure, pour ce « que cela rendra la force du vin plus foible, et la « boisson d'eau pure plus familiere à nostre estomach, « à fin que quand la necessité sera venue, que par « force il nous en faudra boire, il ne la trouve pas si « estrange, et ne la refuse pas tant ».

XXXVIII. Car plusieurs bien souvent recourent principalement au vin, lors qu'ils ont plus besoing de boire de l'eau, comme quand ils se sont eschauffez

De la bouche du fils d'Alcmène;
Et comme il eût été perdu,
Jupiter ménagea ces précieuses gouttes,
En astres il les changea toutes;
Et du chemin de lait voilà ce qu'on a su.

Voyez les Observations. (1) *Ibid.*

au soleil, ou au contraire quand ils sont gelez de froid, ou qu'ils se sont efforcez à haranguer, ou qu'ils ont fort estudié, et generalement après qu'ils ont bien travaillé, ou fait quelques grands efforts, ils estiment que c'est lors qu'ils doivent boire du vin, comme si la nature mesme requeroit que lon feist quelque bien au corps, et quelque changement pour le recreer de ses travaux: mais la nature ne desire point qu'on luy face du bien en ceste sorte, si lon appelle volupté faire du bien, ains requiert seulement qu'on le ramene à un moyen entre travail et aise, de maniere qu'à ceulx là, il fault retrencher les vivres, et ou leur oster le vin du tout, ou leur en bailler ce pendant qui soit bien trempé, pour ce que le vin estant de sa nature vehement et remuant, il augmente et empire les emotions qu'il trouve dedans le corps, irrite et aigrit encore davantage les parties qui y sont desjà offensées, lesquelles auroient plus tost besoing de reconfort et d'adoulcissement, à quoy l'eau est bien plus commode: car si n'ayans point de soif autrement nous beuvons de l'eau chaude, après avoir bien travaillé et fait quelque effort ès grandes chaleurs de l'esté, nous en sentons un refreschissement et un grand reconfort au dedans: c'est pour ce que l'humidité de l'eau est gracieuse et paisible, et qu'elle ne se debat point, là où celle du vin a une force et vehemence qui ne repose jamais, et qui n'est point benigne, ne bien convenable aux indispositions qui commancent à naistre: car si lon craint les acrimonies aiguës, et les amertumes que

la faim et faute de manger engendre dedans nostre corps, ou si, comme font les enfans, on trouve mauvais de ne se mettre point à table pour manger avant que la fiebvre soit venue, quand on se doubte qu'elle doive venir, le boire de l'eau est un confin et un entre-deux fort à propos pour cela : et bien souvent nous offrons à Bacchus mesme les sacrifices que lon appelle Nephalia (1), pour ce qu'il n'y a point de vin, nous accoustumans par là sagement à ne desirer pas tousjours boire du vin. Minos (2) osta du sacrifice la fluste et les chappeaux de fleurs que lon porte sur la teste pour quelque ennuy qu'il avoit, et toutefois nous sçavons très bien, que l'ame dolente n'est par les flustes, ny par les fleurs et festons passionnée : là où il n'y a corps d'homme, tant soit il fort et robuste, que s'il est esmeu et enflammé, en y mettant encore du vin, n'en soit bien griefvement offensé (3).

XXXIX. On dit que les Lydiens en temps de famine (4) ne mangent que de deux jours l'un, et ce pendant qu'ils passent leur temps à jouer aux dez, et à d'autres jeux (5) : aussi seroit il bien seant à un

(1) Νηφάλια, sacrifices de sobriété.

(2) Minos, fils de Jupiter et d'Europe, le plus sage législateur de l'antiquité, donna le premier des lois aux Crétois. Voyez t. I, des Vies, dans celle de Thésée, chap. XVIII.

(3) Voyez les Observations.

(4) Ne mangeoient. Voyez Hérodote, l. I, ch. 94. *C.*

(5) « Le travail d'esprit et l'attention profondément fixée sur « un objet occupent l'ame, et laissent toutes les fonctions du corps « en suspens. On rapporte que l'algébriste Viette fut trois jours

homme d'estude aimant les Muses et les lettres, (1) en temps qui auroit besoing de soupper peu, et de manger moins, avoir devant soy la figure de quelque proposition geometrique, ou bien un petit livre, ou une lyre, ou un lut, cela ne le laissera point emmener prisonnier à son ventre, ains luy divertissant et transferant ordinairement l'entendement de la table à ses honestes passetemps là, chassera les appetits de boire et de manger, comme des harpyes avec les Muses (2) : car il ne seroit pas raisonnable qu'un Scythe en beuvant touchast souvent et feist sonner la chorde de son arc, en resveillant par cela son courage, qui autrement, ainsi comme ils disent, s'en iroit laschant et amolissant par le vin : et qu'un personnage Grec eust crainte et honte d'estre mocqué de ce, qu'il essayeroit de refrener et reprimer un importun et violent appetit, par le moyen des livres et des lettres : ne plus ne moins qu'en l'une des comedies de Menander il y a un macquereau, qui pour tenter de jeunes hommes souppans ensemble en un festin, leur amena de belles filles sur leur soupper, richement et proprement vestues et parées : mais chascun de ces jeunes hommes, pour ne point voir ces belles filles au visage, baissoit

« sans manger, trois nuits de suite sans dormir, pendant qu'il « cherchoit à reconnoître un chiffre que le cardinal de Richelieu « vouloit découvrir ». M. Lorry, Usage des Alim. t. II, p. 234.

(1) Lorsqu'il se trouvera obligé de manger plus tard. *C.*

(2) Lisez : chassera avec le secours des muses les appétits de boire et de manger, comme autant de harpies.

la teste, et mangeoit des confitures et patisseries qui estoient servies devant eulx.

XL. Les hommes addonnez à l'estude des lettres, ont bien d'autres plus plaisants divertissements, si autrement ils ne peuvent arrester et contenir ceste faim violente et canine, quand ils sont à la table: car quant aux paroles des maistres de luicte, et aux propos de quelques maistres d'escholes qui vont disant, que disputer des lettres à la table corrompt la viande que lon prent dedans l'estomach, et fait mal à la teste, il faudroit craindre cela si nous voulions durant le repas nous mettre à resoudre de tels arguments sophistiques, comme celuy que les Dialecticiens appellent l'Indien, ou que nous voulussions disputer de tels sophismes (1), comme celuy qu'ils nomment le maistre. Lon dit que la cyme du palmier (2) que lon appelle la cervelle, est fort doulce à manger, mais qu'elle fait mal à la teste: aussi les disputes espineuses de la Logique ne sont pas viandes bien propres ny plaisantes pour un soupper, plus

(1) Un sophisme est un argument faux dans le fond, qui pèche ou dans les termes, ou dans la forme: ces sortes d'arguments peuvent être multipliés à l'infini. Les logiciens se sont plus à leur donner différents noms: Plutarque ne parle ici que de l'*Indien*, et du *Cornu*, ou *maître*, suivant Amyot, tous termes barbares, inventés par les sophistes pour obscurcir la vérité.

(2) Φοίνικος, *phœnicis*. Le palmier est appelé *phœnix*. La facilité avec laquelle cet arbre se multiplie pourroit bien avoir donné lieu, remarque le nouvel éditeur de Pline, à la fable du phénix, qu'on dit renaître de ses cendres. Pline, Hist. nat. XIII, 9.

tost feroient elles ma là la teste, et donneroient beaucoup de peine : mais s'ils ne nous veulent permettre de discourir, d'ouir lire, et de deviser durant le soupper de quelques propos, qui avec l'honnesteté et l'utilité aient la doulceur attrayante, et le plaisir conjoint, nous les prierons de ne nous estre point molestes, ny importuns, ains de se lever de la table, et s'en aller en leurs galleries, et en leurs parquets à luicte tenir ces propos là à leurs escholiers et champions de la luicte, lesquels ils retirent et destournent de l'estude des bonnes lettres, et les accoustumans à consumer les jours tous entiers à plaisainter et à dire mots de gaudisserie, ils les rendent à la fin, comme disoit le gentil Ariston (1), avec aussi peu de sentiment et aussi gras et bien huilez, comme sont les coulonnes de pierre qui soustienent les portiques, soubs lesquels ils s'exercent et tienent leur eschole de la luicte.

XLI. Et nous au contraire adjoustans foy aux medecins, qui nous conseillent de faire mettre tousjours quelque intervalle entre le soupper et le dormir, non (2) pas après avoir remply le corps de viande et avoir comprimé les esprits, estant encore les mor-

(1) Il y a eu plusieurs philosophes de ce nom. T. II des Morales, p. 329, dans la note.

(2) Amyot eût dû traduire : De peur qu'après avoir remply le corps de viande, et avoir comprimé les esprits, estans encore les morceaux tous cruds, et ne faisans que commancer à bouillir, nous aggravions et empeschions la concoction, tandis qu'il faut donner aux alimens un peu d'espace, et un peu de loisir de se rasseoir.

ceaux tous cruds, et ne faisans que commancer à bouillir, aggraver et empescher la concoction, là où il leur fault donner un peu d'espace et un peu de loisir de se rasseoir.

XLII. Comme ceux qui veulent que lon meuve le corps après le repas, ne commandent pas que (1) lon coure à toute bride, ny que lon escrime à toute oultrance, ains que lon se promene à l'aise tout bellement, ou que l'on danse tout doulcement : ainsi estimerons nous qu'il fault exercer noz entendemens après le soupper (2), non point d'affaires de profonde meditation, ny de disputes sophistiques qui tendent ou à ostentation de grand et vif esprit, ou qui esmeuvent à contention : mais il y a plusieurs questions naturelles, plaisantes à disputer, et faciles à decider, et plusieurs beaux contes, dont il se peult tirer beaucoup de bonnes considerations et instructions, pour former les meurs, qui ont celle facilité (3), que le poëte Homere appelle Menœces, c'est à dire, cedant au courroux, et ne point resistant. Voilà pourquoy aucuns appellent plaisamment cest exercice de mouvoir et resoudre des questions historiales, ou poëtiques, l'yssue de table et le dessert des hommes studieux et doctes. Encore y a il d'autres devis plaisants, comme d'ouïr des contes faits à plaisir, parler du jeu de la fluste, ou de la lyre, qui donne quelquefois

(1) Lisez : *que l'on s'exerce à la course et au pancrace. C.*

(2) Voyez les Observations.

(3) Qui ont cet avantage d'être, suivant l'expression d'Homère, μενοεικέες, agréables à l'esprit.

plus de contentement, que d'ouïr la fluste ou la lyre mesme (1).

XLIII. Et la marque du temps propre à tels entretenements (2) est, tant que lon sent que la viande s'affaisse bien dedans l'estomach, et que l'haleine monstre que la concoction se fait, et que la chaleur naturelle gaigne le dessus.

XLIV. Mais pource que Aristote estime que le promener après le soupper excite et souffle, par maniere de dire, la chaleur (3) : et le dormir, quand lon s'endort incontinent après soupper, l'amortit et l'estainct : et que les autres au contraire sont d'opinion, que le repos sert mieulx à la concoction, et que le mouvement empesche la digestion, qui est cause que les uns se promenent après le soupper, et les autres demeurent en repos : il me semble que lon satisferoit commodement à toutes les deux opinions, qui se tiendroit quoy et serré après le soupper, pour es-

(1) En effet qu'un homme d'esprit vous fasse dans la société des détails sur un art quelconque, il captive souvent plus l'attention que ne le feroit l'exécution la mieux dirigée. Tel est le charme de la conversation!

De tous les arts que l'homme admire sous les cieux,
Celui de converser est le plus précieux.
C'est par lui que l'on peut dans un commerce aimable
Goûter de l'amitié le charme inexplicable;
Lire dans les esprits, pénétrer dans les cœurs,
Partager ses plaisirs, consoler ses douleurs.

*Art de converser*, poëme par le P. André, dans ses Œuvres, t. II, p. 351.

(2) Voyez les Observations. (3) *Ibid.*

chauffer son corps, et qui esveilleroit son ame sans la laisser appesantir d'oysiveté, ains aguiseroit et subtiliseroit un petit ses esprits, en devisant, ou escoutant deviser de propos gracieux et plaisans, non pas fascheux et poignans.

XLV. Au demourant quant aux vomissements, ou purgation du ventre, par le moyen de medecines laxatives, qui sont les malheureux reconforts et remedes de repletion, il n'en fault jamais user, sans très grande et urgente necessité, au contraire de ce que font plusieurs qui remplissent leurs corps, en intention de le vuider puis après, ou à l'opposite, qui le vuident pour le remplir contre la nature, ne se faschans pas moins, mais estans ordinairement plus marris d'estre pleins, que d'estre vuides, d'autant que telle repletion leur empesche le contentement de leurs cupiditez : au moyen dequoy ilz procurent que leur corps soit tousjours vuide de quelque chose, comme estant celle vuidange le propre champ de leurs voluptez. Or le dommage qui peult advenir de cela est du tout evident, pour ce que l'un et l'autre apporte de grandes emotions et violentes lacerations au corps, mais le vomissement amene un mal propre et particulier d'avantage, c'est qu'il entretient et augmente un appetit insatiable : car il s'en engendre des faims violentes et turbulentes, comme quand le cours d'un ruisseau est empesché et arresté (1), qui tirent à force la viande, laissant tousjours un appetit, qui

(1) Comme le cours d'un ruisseau qui a esté empesché et arresté.

ne ressemble point au naturel, quand la nature a besoing de manger : mais (1) plus tost aux eschauffements et inflammations des medecines, ou des cataplasmes (2) : d'où vient que les voluptez qui en procedent passent incontinent comme avortées et imparfaittes, estans accompagnées de grands battemens de pouls, et grandes torsions en leur jouissance, et après s'en ensuivent de douloureuses tensions, estouppements des conduits, et retentions des vents, qui n'attendent pas les naturelles ejections, ains vont discourant par tout le corps, ne plus ne moins que des vaisseaux surchargez, qui ont besoing d'estre soulagez de leurs charges, plus tost que remplis davantage. Et quant à l'emotion du ventre et des boyaux qui se fait avec drogues laxatives, elles gastent et resolvent la vertu naturelle des parties, tellement qu'elles sont cause qu'il s'engendre plus de superfluitez, et plus d'excrements dedans le corps, qu'elles n'en tirent dehors. De maniere que c'est tout ne plus ne moins que si quelqu'un se faschant de voir dedans sa ville grand nombre de peuple Grec naturel habitant du païs, pour l'en chasser l'alloit remplissant de Tartares, ou d'Arabes estrangers (3) : ainsi se mescomptent grandement aucuns, qui pour jetter hors

(1) Mais qui ressemblent plutôt.

(2) Il s'agit sans doute ici d'application de ventouses qui occasionent des inflammations dont on ne peut arrêter les progrès que par les boissons abondantes.

(3) Plutarque nous fait voir par cette ingénieuse comparaison l'abus et les inconvénients du trop fréquent usage des médecines.

de leurs corps des humeurs superflues, qui leur sont domestiques et familieres, jettent dedans je ne sçay quelle graine, que lon appelle cocque Gnidien (1), ou de la scammonée (2), et autres telles drogues de loingtain païs, qui n'ont aucune convenance avec noz corps, et qui auroient plus tost besoin d'estre purgées et jettées hors du corps elles mesmes, que puissance de vuider et chasser ce dont la nature se trouveroit chargée.

XLVI. Le meilleur donques est par sobrieté, et bonne reigle de vivre, rendre son corps bien composé, pour soustenir tantost une evacuation, et tantost une repletion : mais si d'aventure il est force quelquefois user aucunement de l'un ou de l'autre, il fault provoquer le vomissement, sans user de drogues medicinales (3), ny autre curiosité, en ne troublant rien au dedans, ains seulement pour eviter une crudité, rejetter ce qui seroit de trop, et qui ne se pourroit parachever de cuyre : car tout ainsi que les linges et draps qui se nettoyent avec du savon, cendres et autres matieres abstersives s'usent bien plus que ceulx que lon lave avec l'eau simple : aussi les vomissements qui sont provoquez avec des medecines, offen-

(1) *Thymelæa*, dont les feuilles sont semblables à celle du lin, appelé autrement le *Cneorum*, *le Garou*. Pline, Hist. natur. XIII, 35.

(2) Suc résineux qui découle, par incision, de la racine d'une plante rampante qui croît en plusieurs lieux de l'Asie. Voyez, sur ses effets en médecine, Pline, Hist. nat. XXVI, 38. Le garou et la scammonée sont deux violents purgatifs.

(3) Voyez les Observations.

sent bien plus le corps, et en gastent la complexion.

XLVII. Et quand le ventre est arresté, il n'y a drogue qui le lasche si doulcement, ne qui le provocque si aisément à le descharger, comme font aucunes viandes, dont l'experience nous est très familiere, et l'usage ne nous apporte aucune douleur : mais si d'aventure il estoit si fort endurcy, qu'il ne voulust pas obeïr, ne ceder à ces viandes là, alors il faudroit par plusieurs jours boire de l'eau, jeuner, ou prendre un clystere, plus tost que de prendre de ces medecines laxatives, qui corrompent tout le corps, et le mettent sans dessus dessoubs : ausquelles toutefois plusieurs courent facilement, ne plus ne moins que les folles femmes qui usent de certains medicaments pour se faire avorter, et jetter le fruict qu'elles ont conceu, à fin de se faire incontinent remplir une autre fois, et qu'elles en aient tant plus de plaisir. Mais à tant est-ce assez parlé de ce propos là.

XLVIII. Au contraire aussi ceulx qui entrejettent des jeunes à poinct nommé trop exactement et trop regleement observez par certain circuit de jours, enseignent à la nature, sans qu'elle en ait besoing, d'avoir besoing d'un resserrement, et de se rendre necessaire une abstinence d'aliments, qui de soy n'estoit point necessaire à temps prefix, que (1) demande la coustume à quoy on l'a asservie. Car il est bien meilleur user de tels chastiments envers son corps librement, sans qu'il en ait aucun presenti-

(1) Et que.

ment, ny aucune suspicion (1) : au demourant composer le reste de sa maniere de vivre, en sorte qu'elle se puisse accommoder et obeïr à toutes diverses occurrences, non pas demourer attachée ne liée à une seule forme de vivre, asservie à certains jours, certains nombres, et certain circuit de temps : car cela n'est ny seur, ny facile, ny civil, ny pas humain : ains ressemblant plus proprement à la vie d'une ouystre, ou d'un tronc d'arbre, de se rendre ainsi

(1) Ce conseil de Plutarque est puisé dans la nature même : Car « c'est par les variations modérées des sensations que peut s'aug- « menter et s'accroître la force du corps et du système des fibres, « comme c'est par les exercices continués de l'esprit qu'on en « augmente la portée et l'étendue ». Lorry, Usage des Alim. t. II, p. 45. On trouve en cet endroit ce passage de Celse, lib. I, cap. 1 : *Sanus homo et qui bene valet nullis obligare se legibus debet. Hunc oportet habere varium vitæ genus, etc. Si quidem ignavia corpus hebetat, labor firmat.*

Dans les chapitres précédents Plutarque n'a omis aucune des raisons les plus propres à nous faire comprendre les inconvénients de la gourmandise et de la réplétion; il cherche, dans celui-ci, à détruire le système de ceux qui se livrent à une diète trop austère et trop continue. C'est bien ici le lieu de faire la même réflexion que Pline, XXVI, 28. « Que les hommes sont occupés de leur « estomac! la plupart ne s'attachent qu'à le satisfaire. Car tantôt « il refuse le passage aux aliments, tantôt il les rejette, quelque- « fois il ne peut les contenir, d'autres fois il ne les digère pas. « Aussi la mort y puise-t-elle ses plus cruels traits. Dangereuse « portion de nous-mêmes! c'est un créancier qui toujours de- « mande et importune : presque lui seul fait naître les vœux de « l'avarice, les recherches de la volupté! c'est pour lui qu'on par- « court les mers et que l'on fouille leurs abymes : et ses fonctions « dégoûtantes ne le font apprécier par personne ». Le sage seul sait s'occuper d'objets plus dignes de lui-même.

subject, sans pouvoir aucunement jamais changer ny diversifier, ny en viandes, ny en jeunes et abstinences, ny en mouvements, ny en repos, ains demourer tousjours clos et couvert en une vie ombrageuse, oysive, à par soy, sans conversation d'amis, sans participation d'honneurs, loing de toute administration de la chose publique, cela est par trop se resserrer, à mon advis.

XLIX. Car la santé ne se doit point achetter avec l'oysifveté, et la paresse de ne rien faire, qui sont les principaux inconvenients et maulx qu'il y a ès maladies: car c'est tout ne plus ne moins, que si quelqu'un vouloit bien contre-garder ses yeux par ne les employer point à regarder, et sa voix par ne point parler, qui penseroit que la santé pour se bien conserver eust necessairement besoing d'un continuel repos, et de ne jamais rien faire: car l'homme qui est sain, ne sçauroit mieulx faire pour bien entretenir sa santé, que de s'emploier à plusieurs beaux et bons offices d'humanité. C'est doncques un grand abus d'estimer qu'oysifveté soit saine ou salubre (1): attendu qu'elle destruit la fin de la santé: et n'est pas veritable, que ceulx qui font le moins soient les plus sains: car Xenocrates (2) n'estoit point plus sain que Phocion (3), ne Theophrastus (4) plus que Deme-

(1) Voyez les Observations. (2) Célèbre philosophe de l'antiquité. Voyez t. II, des Morales, p. 322, dans la note.

(3) Un des plus fameux généraux de la Grèce. Voyez sa Vie dans Plutarque, et les notes du t. II, des Morales, p. 114 et 249.

(4) Disciple d'Aristote. Théophraste étoit d'Érèse, ville de Les-

tribus (1), et n'a de rien servy à Epicurus ny aux Epicuriens, pour acquerir celle tranquillité de la chair, dont ils font si grand cas, et qu'ils louënt si hautement, de fuir toute entremise de gouvernement et d'administration honorable et publique, ains faut par autres provisions et moyens entretenir la disposition et habitude du corps, qui est selon nature, estant certain que toute sorte de vie reçoit et maladie et santé.

L. Toutefois le personnage dont il est question dit, qu'il falloit recorder aux hommes politiques, et de gouvernement, le contraire de ce que Platon admonestoit les jeunes gens au sortir de son eschole: car il leur souloit dire, « Or sus enfans advisez d'em-« ploier vostre loysir à quelque passetemps honeste »:

bos, fils d'un foulon. Voyez sa Vie dans Diogène Laërce. Voyez aussi t. II, des Morales, p. 22 et 112, dans les notes. Nous avons de ce philosophe le traité des *Caractères des Mœurs,* ouvrage qui a servi de modèle à M. de La Bruyère, et « Où l'on ne peut s'em-« pêcher de reconnoître la première source de tout le comique : je « dis de celui qui est épuré des pointes, des obscénités, des équi-« voques, qui est pris dans la nature, qui fait rire les sages et les « vertueux ». Caractères de La Bruyère, t. I, p. 6.

(1) Roi de Macédoine. Nous avons sa Vie dans Plutarque. Voyez sur ce grand prince les notes et les Observations précieuses et intéressantes de M. de Vauvilliers, t. II, des Morales, p. 443, et t. III, p. 418.

Démétrius de Phalère, philosophe lui-même, et disciple de Théophraste, ne peut être ici opposé à son maître comme un exemple de vie active, quoiqu'il ait gouverné la ville d'Athènes avec beaucoup de sagesse, pendant plusieurs années. Diogène Laërce, *in Demet.* et t. I des Vies, p. 39.

mais nous recorderions volontiers à ceux qui s'entremettent des affaires de la chose publique, d'emploier leur labeur à choses honestes et necessaires, et non pas se tuer le cœur et le corps pour choses legeres, et de bien peu de consequence, comme fait une bonne partie des hommes, qui se tourmentent pour neant, se travaillans de veilles, d'allées et de venues, et de courses çà et là, pour choses qui ne sont bien souvent ny bonnes, ny honestes, ains pour faire honte à quelqu'un par envie qu'ils lui portent, ou par opiniastreté, ou pour quelques vaines et folles opinions qu'ils poursuivent : car je pense que c'est à telles gens principalement que Democritus disoit, que si le corps mettoit l'ame en procès, et l'appelloit en justice, en matiere de reparation de dommage, jamais elle ne se sauveroit qu'elle ne fust condamnée en l'amende : et je ne sçay si Theophrastus disoit bien vray, quand il affermoit par une maniere de translation (1), que l'ame payoit bien le louage de sa demeurance au corps : car le corps reçoit plus de mal de l'ame qui n'use pas de luy selon raison, et ne le traitte pas ainsi comme il appartient : pour ce que quand elle a ses propres et peculieres passions, et quelques entreprises ou affections, elle abuse de luy, sans en rien l'espargner.

LI. Or le tyran Jason (2), ne sçay pour quelle occasion, souloit dire qu'il falloit faire beaucoup de

(1) Par métaphore.

(2) Tyran de Phères. Voyez le tome II des Morales, p. 198.

petites choses injustement, qui en vouloit faire une bien grande justement : aussi pourrions nous bien conseiller à l'homme d'estat et de gouvernement, qu'il ne feist pas cas des choses legeres, ains ne s'en feist que jouer, et se reposer en icelles, s'il veut n'avoir point le corps rompu, ne foulé, ne recreu, quand il le faudra employer aux grandes et belles, ains qu'il soit tout refait à loisir, ne plus ne moins que les vaisseaux vieux que lon tire en terre, pour les rhabiller, à fin que de rechef, quand l'ame le voudra conduire et remettre aux affaires, il y aille plus dispos,

Comme un poulain suit la jument qu'il tette.

LII. Et pourtant quand les affaires le permettent, il se faut refaire et revenir, sans plaindre ny espargner au corps le dormir, ny le boire, et le manger, ny le repos qui est mestoyen entre plaisir et desplaisir, n'observans pas la regle que la plus part des hommes gardent, et en la gardant perdent et affolent (1) le corps par soudaines mutations, ne plus ne moins que le fer (2) que lon trempe : car lors qu'il (3) est bien rompu et foulé de travaux, ils le vont fondre et dissoudre en voluptez excessives et demesurées, puis tout soudain, lors qu'il est tout fondu et affoibly du plaisir de Venus, ou d'avoir bien beu, ils le vous tirent ou aux travaux du palais, ou de la court, à la

(1) Fatiguent... Affoler, causer dommage, nuire.
(2) Fer rouge.
(3) Lorsque le corps.

solicitation de quelque affaire de grande importance, ayant besoing de chaude et vehemente poursuitte. Le philosophe Heraclitus estant tombé en une maladie d'hydropisie, disoit à son medecin, qu'il feist d'une grande pluye une grande secheresse : Les hommes aussi font ordinairement de grandes et lourdes fautes, quand ils baillent leurs corps à fondre, et à lascher aux voluptez, lors qu'ils sont bien las, recreus, et foulez de labeur : et puis de rechef les roidissent et retendent au contraire : car la nature ne desire, ny ne demande point ce soudain changement, ains est l'incontinence et lascheté de l'ame, qui se laisse desordonneement aller aux plaisirs et voluptez, au sortir des laborieux exercices, ainsi comme font ordinairement les gens de marine, qui soudainement après les voluptez se rejettent de rechef à la poursuitte du gaing, et à penser à leurs affaires, ne donnans pas loisir à la nature de jouir du repos, et de la quoye tranquillité (1), dont elle a besoing, ains l'en jettent incontinent dehors, et la mettent sans dessus dessoubs par le moyen de ceste inegalité :

LIII. Mais les hommes advisez se gardent bien de donner des voluptez à leur corps, lors qu'il est rompu de travail, car ils n'en ont que faire : et les mesprisent, ou ne s'en souvienent du tout point, ayans tousjours l'esprit tendu à la consideration de l'hones-

(1) Voltaire, discours IV, *de la Modération*, dit très bien :

« Tout vouloir est d'un fou, l'excès est son partage.
« La modération est le trésor du sage. »

teté et beauté de la chose qu'ils ont envie de faire (1), amortissans toute aise et toute solicitude de leur ame par autres cupiditez : comme lon trouve escript qu'Epaminondas dit en jouant, d'un fort homme de bien et vaillant, qui mourut en son lict de maladie, environ le temps de la guerre Leuctrique : « ô Hercu« les, comment a cest homme eu loisir de mourir « entre tant d'affaires! autant en pourroit on dire à la verité d'un personnage qui auroit en main quelque grand affaire, en matiere de gouvernement, ou bien quelque traitté de philosophie. Comment un tel homme pourroit il avoir loisir ou de s'enyvrer, ou de gourmander, ou de paillarder? mais les sages quand ils sont hors d'affaires, ils mettent alors leurs corps en repos, les deschargent de travaux inutiles, et encore plus de voluptez superflues et non necessaires, les fuyans comme chose ennemie et contraire à la nature.

LIV. Il me souvient d'avoir entendu que Tibere Cæsar souloit dire, que l'homme qui a soixante ans (2) passez merite d'estre mocqué, quand il tend la main au medecin pour se faire taster le pouls : quant à moy je treuve ce dire là un peu trop crud, mais

(1) Voilà donc l'utilité du travail : c'est de soustraire l'homme à l'empire des passions, en l'attachant par goût à la recherche de la vérité, et à l'étude du vrai beau. D'après cette réflexion il est aisé de conclure que le précepte du travail, qui est de la plus grande conséquence pour tout le monde, l'est sur-tout pour les tempéraments ardents et pour les ames sensibles.

(2) Lisez : *trente ans*, Sueton. *in Tiber.* 68, et Tacit. Annal. VI, 46. Voyez les Observations.

bien me semble il veritable, qu'il faut qu'un chascun cognoisse les particularitez de son pouls, pour ce qu'il y a beaucoup de diversitez en un chascun de nous, et qu'il ne soit point ignorant de la particuliere complexion de son corps, tant en chaleur, qu'en secheresse, et quelles choses luy font bien, et quelles choses luy font mal, quand il en use.

LV. Car celuy là ne se sent pas soy-mesme, et demeure sourd et aveugle, comme en un corps emprunté, qui veult apprendre ces particularitez là d'un autre que de luy mesme, et qui va demandant au medecin, s'il se treuve mieux en esté qu'en hyver, et s'il prend plus aiseement les choses seches que les humides, et s'il a naturellement le pouls fort ou foible, hasté ou lent (1) : car ce sont choses utiles à sçavoir, et aisées à apprendre, d'autant que nous le pouvons esprouver à toute heure, veu qu'il est tousjours quant et nous.

LVI. Aussi fault il cognoistre entre les viandes et entre les breuvages, plus tost ceux qui sont bons à nostre estomac, que ceux qui sont plaisans à la langue, et sçavoir par experience cela qui fait bien à l'estomac, plus tost que cela qui l'offense : et ce qui trouble et empesche la concoction, plus tost que ce qui est agreable, et qui chatouille le goust : car demander au medecin quelle chose est facile à digerer, et quelle ne l'est pas, et quelle chose lasche le ventre, et quelle le restrainct, cela me semble aussi

(1) Voyez les Observations.

laid, que de luy demander que c'est qui est amer, et que c'est qui est doux, ou brusque et austere (1).

LVII. Et toutefois nous en voions plusieurs qui sçavent bien reprendre les cuisiniers, quand ils ont fait un potage ou une saulse trop doulce, ou trop aigre, ou trop sallée, et ne discernent pas ce qui estant mis dedans leur corps ne leur fera point de mal, ou leur sera profitable : tellement que bien peu souvent il y a faulte, que leur potage ne soit bien assaisonné : et au contraire, par ne vouloir bien assaisonner tout leur corps, ains le desbaucher tous les jours, ils donnent beaucoup d'affaires aux medecins ; car ils ne jugent pas le potage estre le meilleur, qui est le plus doux, ains y meslent plusieurs jus, aigres, ou verds, pour luy donner un peu de pointe (2) : et à l'opposite

(1) On ne devroit répondre à de pareilles questions qu'avec ce ton d'ironie et de persiflage que M. de La Bruyère a si bien saisi dans la consultation qu'on prétend avoir été donnée à madame de Montespan par un médecin aux eaux de Bourbon, où elle alloit souvent pour des maladies imaginaires « Irène dit qu'elle est le « soir sans appétit : l'Esculape lui ordonne de dîner peu. Elle « ajoute qu'elle est sujette à des insomnies, et il lui prescrit de « n'être au lit que pendant la nuit. Elle dit qu'elle est pesante, et « demande le remède : l'oracle lui répond qu'elle doit se lever « avant midi, et quelquefois se servir de ses jambes pour marcher. « Le vin m'incommode, dit Irène : buvez de l'eau, dit Esculape. « J'ai des indigestions...; faites diète : ma vue s'affoiblit...; pre- « nez des lunettes : je m'affoiblis moi-même....; c'est que vous « vieillissez. Mais quel moyen de guérir de cette langueur...? le « plus court, Irène, c'est de mourir ». Caractères de La Bruyère, chap. XI, de l'homme.

(2) « Un potage de santé bien naturel, qui ne sera ni trop, ni

ils fourrent dedans leurs corps toutes les douceurs des voluptez jusques à cœur saoul, ignorans ou bien ne se souvenans pas, que la nature attache tousjours aux choses qui sont utiles et salubres, un plaisir non mixtionné de desplaisir, et dont on ne se repent jamais : mais aussi faut il avoir en memoire les choses qui sont propres et convenables au corps, ou contraires aux mutations des saisons de l'an, et autres qualitez et proprietez de l'air, pour sçavoir accommoder proprement à une chascune saison sa maniere de vivre (1).

LVIII. Au reste quant aux inconveniens procedans de chicheté, ou d'avarice et ardeur de gaigner, à la saison que lon serre les fruicts, pour les loger et garder à force de veiller, de courir et tracasser çà et là, ils font paroir au dehors les vices et les tares qui sont au dedans du corps : mais il ne faut pas craindre que tels accidents advienent aux personnes doctes et studieuses, ny à gens d'estat et d'honneur, ausquels principalement s'adresse ce discours.

LIX. Mais il faut qu'eux prennent garde, et fuyent une autre sorte de chicheté et d'avarice, en matiere d'estude et de lettres, laquelle fait qu'ils mettent en nonchaloir, et n'ont aucun esgard à leurs pauvres corps, qui bien souvent n'en peuvent plus, tant ils

« trop peu fait, ni trop consommé, se doit préférer pour un or-
« dinaire à tous les autres, tant par la justesse de son goût que
« par l'utilité de son usage ». S. Évremond.

(1) Voyez les Observations.

les ont travaillez : et neantmoins ne leur pardonnent point encore, ains les contraignent de faire à l'envy, (eux qui sont fresles et mortels), de l'entendement et de l'esprit qui est immortel, et ce qui est terrestre, venu de la terre, à l'envy de ce qui est celeste. Et puis (1) le bœuf dit au chameau son compagnon au service d'un mesme maistre, « Tu ne me veux pas « maintenant soulager d'une partie de ma charge, « mais bien tost tu porteras tout ce que je porte, et « moy avecques davantage ». Comme il advint par la mort du bœuf, qui demoura soubs le faix. Ainsi en prent il à l'ame, qui ne veut pas donner au pauvre corps las et recreu, un peu de relasche et de repos : car peu après il luy survient une fiebvre, ou un mal de teste, avec un esblouissement d'yeux, qui la contrainct de quitter et abandonner livres, lettres et estudes, et est finablement forcée de languir, et demourer au lict malade quant et luy.

LX. Parquoy Platon nous admonestoit sagement, de ne remuer et n'exercer point le corps sans l'ame, ny l'ame aussi sans le corps, ains les conduire egalement tous deux, comme une coupple de chevaux attelez à un mesme timon ensemble, attendu que le corps besongne et travaille quant et l'ame, au moyen dequoy il en faut avoir un très grand soing, et luy

(1) Et puis il arrive ce que nous lisons dans la fable du Bœuf et du Chameau : le Bœuf dit.... On trouve cette même fable sous d'autres noms dans Ésope, *fab.* CXXV, et dans La Fontaine, l. VI, fab. 16, *le Cheval et l'Ane.*

rendre le traictement qui luy appartient, à fin de luy entretenir la belle, bonne, et desirable santé (1), sachans que le plus grand et le plus singulier bien qui en procedent, c'est, que l'un ne l'autre à faute de bonne disposition n'est empesché de cognoistre la vertu, et d'en user, tant en lettres comme ès actions de la vie humaine (2).

(1) M. de Fontenelle avoit bien compris toute l'importance de ce précepte. « A peine ce grand personnage a-t-il vu le jour, qu'il « semble prêt de rentrer dans le néant; il parvient cependant à sa « centième année, quoiqu'il eût paru ne devoir pas respirer une « heure. Il dut cette longue vie à l'accord harmonieux de son corps « avec son ame. Dès sa première jeunesse, il se fit une habitude « d'épargner à ses organes tout ce qui pouvoit les altérer. Son « ame, que le repos du corps conspiroit à maintenir dans une as- « siette paisible, évita toutes les passions tumultueuses; la haine « ou la colère lui eussent trop coûté. Sourd aux critiques, il étoit « cependant sensible à la louange, qu'il goûtoit avec plaisir sans « en être enivré; habituellement gai, il a su s'affliger sans trouble : « jamais il n'a ri ni pleuré avec excès. *C'étoit*, dit M. Le Beau, *un « vase d'une matière fine et d'un ouvrage délicat, que la nature avoit « placé au milieu de la France pour l'ornement de son siècle*, *et qui « subsista long-temps sans aucun dommage, parcequ'il ne changeoit « pas de place, ou qu'il n'étoit remué qu'avec précaution*. Cette lu- « mière des académies s'éteignit sans effort, le 9 janvier 1757, après « avoir été près d'un siècle entier un prodige de santé, d'esprit, « d'égalité d'ame et de connoissances ». Mémoires de Trévoux. Vol. de juin 1762, p. 1376.

(2) Tout ce traité sur la santé se réduit donc à ces trois grands principes : USER D'UN RÉGIME MODÉRÉ, S'ABSTENIR DE REMÈDES, ET TEMPÉRER SES PASSIONS. « Vous ne sauriez avoir trop d'attention pour le « régime; trop de précaution contre les remèdes, dit S. Évre- « mond. Le régime entretient la santé et les plaisirs : les remèdes « sont des maux présents, dans une vue assez incertaine du bien

« à venir ». T. IV, p. 76. « La sagesse humaine ou la route du « vrai bonheur, suivant la remarque judicieuse de J.-J. Rousseau, « consiste à diminuer l'excès de ses desirs sur ses facultés, et à « mettre en égalité parfaite la puissance et la volonté.... Plus « l'homme est resté près de sa condition naturelle, plus la diffé- « rence de ses facultés à ses desirs est petite, et moins il est éloi- « gné d'être heureux ». Cité par M. l'abbé de Gourcy, dans son *Essai sur le bonheur*, p. 63.

# SOMMAIRE

## DU TRAITÉ

### DE LA FORTUNE DES ROMAINS.

---

Rivalité de la vertu et de la fortune. II. Semblables dans leurs effets. III. Ont concouru à la fondation de l'empire romain. IV. Manière dont cet empire s'est formé. V. Portrait de la vertu, ses héros. VI. Portrait de la fortune, son inconstance. VII. Ses favoris. VIII. Les temples de la fortune plus anciens que ceux de la vertu. IX. Divers temples de la fortune. X. Fortune de Jules-César. XI. Fortune d'Auguste. XII. Fortune de Rome dans la naissance de ses fondateurs. XIII. Dans leur nourriture. XIV. Dans leur éducation. XV. Dans leur successeur Numa Pompilius. XIX. Reconnoissance des rois de Rome envers la fortune. XX. Temples construits en l'honneur de la Fortune, par Tullius Servius. XXI. Sa fortune. XXIII. Fortune des Romains dans leurs conquêtes rapides. XXIV. Énumération de ces conquêtes. XXV. Fortune des Romains dans la retraite des Gaulois. XXX. Dans la mort d'Alexandre.

# DE LA FORTUNE

## DES ROMAINS (1).

La vertu et la fortune ont combattu plusieurs grands combats, et par plusieurs fois, l'une contre l'autre : mais celuy qui se presente maintenant est le plus grand de tous, à sçavoir, le procès qu'elles ont ensemble touchant l'empire Romain, laquelle des deux l'a faict, et laquelle a produit en estre une si grande puissance : car ce ne sera pas un petit tesmoignage pour celle qui le gaignera, ou plus tost une grande justification à l'encontre de l'imputation que lon leur met sus à toutes deux : car on impute à la vertu, qu'elle est honeste, mais inutile : et à la fortune, qu'elle est incertaine, mais bonne ; et dit on que l'une est infructueuse, et l'autre malfeable en ses dons. Car qui est celuy qui ne dira, estant la grandeur de Rome attribuée et adjugée à l'une ou à l'autre, que ou la vertu ne soit très utile, si elle a peu faire tant pour les gens de bien : ou la fortune ne soit très ferme et constante, veu qu'elle conserve desja par si long temps ce qu'elle a une fois donné?

II. Or le poëte Ion (2) ès œuvres qu'il a composez

(1) Ce Traité renferme sous un point de vue très rapproché les évènements les plus mémorables auxquels la fortune et le bonheur de Rome paroîtroient seuls avoir présidé.

(2) M. Le Fèvre, *Vies des Poëtes*, p. 82, fait Ion contemporain

sans vers en prose, dit que la fortune et la sapience, qui sont deux choses très differentes et dissemblables, produisent neantmoins de très semblables effects (1) : l'une et l'autre agrandissent et honorent les hommes, les avancent en dignité, en puissance, en estat et authorité. Et quel besoin est il d'éstendre ce propos à reciter et denombrer ceux qu'elles ont avancez, attendu que la nature mesme qui nous porte, et nous produit toutes choses, les uns estiment que ce soit la fortune, les autres la sapience? Et pourtant ce present discours adjouste à la cité de Rome une grande et admirable dignité, c'est que nous mettons en dispute d'elle ce que nous disputons aussi de la terre, de la mer, et des estoilles, à sçavoir si ce a esté par fortune, ou par providence, qu'elles sont venues en estre.

III. Mais quant à moy, il m'est advis que si bien la vertu et la fortune ont eu ailleurs plusieurs debats

de Périclès. Ce poëte ne nous est guère connu que par ce passage d'Aristophane. « Ion de Chio avoit composé un poëme sur « l'*Orient* : cet ouvrage fut tellement goûté, qu'on donna le nom « D'ÉTOILE ORIENTALE à son auteur ». *La paix*, v. 835.

(1) Mais qu'est-ce que le poëte Ion entendoit par *fortune*? On ne pourroit même déterminer l'acception que Plutarque donne à ce mot dans tout ce Traité : le plus souvent, suivant cet auteur, la fortune est une cause obstinée à faire du bien aux uns et du mal aux autres. Tantôt il en fait une cause aveugle, qui agit sans motif et sans règle : et il la représente quelquefois comme une providence sage. « Enfin, dit Pline, nous sommes tellement le jouet de « la fortune, que nous en faisons un dieu, tandis qu'elle nous fait « douter de l'existence de dieu même ». Hist. nat. II, 5.

et plusieurs querelles ensemble, qu'à la composition d'un si grand empire, et si grande puissance, il est vraysemblable qu'elles se sont accordées ensemble, et que d'un commun accord elles ont achevé et parfaict le plus grand et le plus beau chef d'œuvre qui fut oncques entre les bumains : et ne me pense point abuser en ceste conjecture, ains estime que tout ainsi que Platon dit, que du feu et de la terre, comme des premiers et necessaires elemens, tout le monde a esté concréé, à fin qu'il fust et visible et palpable, la terre luy donnant la gravité et la fermeté, et le feu la forme, la couleur et le mouvement, et les deux autres natures et elemens qui sont entre ces deux extremes, à sçavoir, l'air et l'eau, amollissans et temperans la grande dissimilitude de l'un et l'autre, des deux bouts ont assemblé et meslé par leur moyen la matiere premiere : aussi le temps avec dieu prenans la vertu et la fortune, les ont destrempées et meslées ensemble, à fin que de ce qui est propre à l'un et à l'autre ils bastissent et feissent un temple veritablement sainct, et à tous profitable, un fondement et soubassement ferme, un element (1) eternel aux affaires qui tendent tousjours contre bas, et vont tousjours en empirant, et une ancre sacrée à l'encontre

(1) Grec : Un appui éternel, et une ancre sacrée (comme dit Démocrite) dans les affaires qui tendent toujours contre bas, et vont toujours en empirant.

« On commençoit déja à bâtir la ville éternelle », dit M. de Montesquieu, au sujet des édifices publics qui ont été faits sous les rois. *Grandeur et décadence des Romains*, chap. 1.

de la tourmente, pour garder le monde de courir fortune.

IV. Car ainsi comme quelques philosophes naturels disent, que le monde au commancement ne vouloit pas estre monde, et que les corps ne vouloient pas se joindre et se mesler ensemble, pour donner à la nature une commune forme composée de tous ces corps là, ains que ceux qui estoyent encore petits, et espars çà et là, se glissoient, s'eschappoient et fuyoient de peur d'estre attrapez et attachez avec les autres, et ceux qui estoient un peu plus robustes et mieux entassez, se combattoyent desja bien rudement les uns contre les autres, et y avoit de grands troubles entre eux, tellement qu'il en sortoit une violente tourmente, et une grande combustion, tout estant plein de ruine, d'erreur et de naufrages, jusques à ce que la terre venant à prendre grandeur par le moyen des corps qui accouroient et s'attachoient à elle, elle commancea à s'affermir elle mesme premierement, et depuis donna et dedans elle et à l'entour d'elle un siege ferme et asseuré à tous les autres corps : aussi, comme les plus grands potentats et empires qui fussent entre les hommes, se remuassent selon les fortunes, et s'entreheurtassent les uns les autres, d'autant que nul n'estoit assez grand pour commander à tous les autres, et que toutefois chascun le desiroit, il y avoit un estrange mouvement et agitation vagabonde, et une mutation universelle de tout en tout parmy le monde, jusques à ce que Rome venant à prendre force et accroissement, et à lier et attacher à

soy d'un costé d'autres peuples et nations voisines, et d'autre costé des seigneuries, royaumes et principautez des princes loingtains et estrangers d'outre mer, les choses principales commancerent à prendre un fondement ferme, et un establissement asseuré, par ce que l'empire se reduisit en fin en un ordre pacifique, et en un cercle et rondeur d'estat si grand, que rien n'en pouvoit tomber ne dechoir, par le moyen de ce que toute vertu regna en ceux qui conduisirent ce grand ouvrage à chef, et aussi qu'il y eut beaucoup de faveur de la fortune, qui y coopera, ainsi comme par la suitte de ce discours il sera facile à cognoistre, et à demonstrer.

V. Si me semble que je voy maintenant, comme de dessus une haute guette, venir la vertu et la fortune à la plaiderie de ceste cause, et au jugement et decision de ceste question. Mais le port et l'alleure de la vertu est grave et doux, le regard arresté, et le soing qu'elle a de maintenir et defendre son honneur en ceste contention, luy fait un peu monter la couleur au visage, encore qu'elle demeure beaucoup derriere la fortune qui se haste de venir tant qu'elle peut : et la conduisent et environnent (1) tout à l'entour, comme sa garde, une bonne trouppe

D'hommes tuez en guerrieres attaintes,
Ayans de sang les armes toutes taintes,

tous navrez par le devant, et degouttans de sang

(1) Lisez : et conduisent et environnent la vertu...

meslé avec la sueur, appuyez sur des tronçons de lances et de picques qu'ils ont ostées à leurs ennemis. Voulez vous que nous demandions qui ils sont? Ils respondent qu'ils sont un Fabricius, un Curius (1), un Camillus, les Deciens (2), un Cincinnatus, un Fabius Maximus, un Claudius Marcellus, les deux Scipions. Je y voy aussi Caius Martius (3) se courrouceant à la fortune. Là est aussi Mucius Scevola qui monstre sa main bruslante, et crie tout haut, voulez vous attribuer ceste main à la fortune? Et Horatius Coclès qui si vaillamment combattit sur le pont, tout couvert de coups de traict des Thoscans, et monstrant sa cuisse rompue, murmure à voix sourde du fond de la riviere où il est tombé, a ce esté par fortune que j'ay eu la cuisse rompue? Voilà quelle est la trouppe de la vertu, qui vient à ouïr ceste decision,

Rudes guerriers combatans de pieds stables
Aux ennemis en armes redoutables.

VI. Mais de la fortune, au contraire, l'alleure est viste, le courage superbe, l'esperance hautaine, et prevenant la vertu, elle est jà tout icy près, non qu'elle se soubleve avecques de legeres ailes, ny qu'elle ait le bout des arteuils sur une boule : car

(1) *Curius*, n'est pas dans le grec.

(2) Au lieu de ce nom, le grec porte : λέκιοι καὶ Κικιννάτοι, Lucius et Cincinnatus. Mais M. Reiske corrige cet endroit et lit, *Lucius Cincinnatus*.

(3) Caius Marius.

elle s'en vient doubteuse et vacillante, et puis s'en reva desplaisante. Mais ainsi comme les Spartiates disent, que Venus depuis qu'elle eut passé la riviere d'Eurotas quitta les mirouers et toutes feminines delicatesses, voire son tissu mesme, et qu'elle prit la lance et l'escu, se parant pour se monstrer à Lycurgus : aussi la fortune ayant abandoné les Perses et les Assyriens, vola legerement par dessus la Macedoine, et vous secoua habilement Alexandre, puis se proumena un peu par l'Ægypte, et par la Syrie, trainnant après soy les royautez, et ruinant les Carthaginois, que souvent elle avoit soustenus, finablement elle s'approcha du mont Palatin, et passànt la riviere du Tybre posa là ses ailes, quitta ses patins volans, et delaissa sa boule mal asseurée, qui tourne tantost çà tantost là, et ainsi entra dedans Rome, comme pour y faire sa demeure, telle se presente elle, comparoissant pour ouïr droit devant la justice, non point funeste, ny trouble feste, comme l'appelle Pindare, ny maniant un double timon, mais plus tost sœur de l'egalité et de persuasion, et fille de providence, ainsi comme le poëte Alcman (1) deduit sa genealogie. Au reste, elle a bien en sa main celle corne d'abondance, qui est tant celebrée, pleine non de toutes sortes de fruicts tousjours verdoians, ains de toutes les choses exquises et precieuses qui sont en toute la terre, et en toute la mer, en toutes les rivieres, et toutes les minieres des metaux, et en

(1) Tome II, des Morales, p. 308.

tous les ports, qu'elle respand en grande largesse.

VII. Si voit on à l'entour d'elle plusieurs illustres et excellens personnages, comme Numa Pompilius extraict des Sabins, Tarquinius Priscus venu de la ville des Tarquins, lesquels estans estrangers et forains elle installa roys dedans le siege royal de Romulus. Paulus Æmilius ramena son armée saine et sauve de la desfaicte de Perseus, et des Macedoniens, où il gaigna une victoire si heureuse, que jamais Romain n'en jetta larme d'œil, et retournant en triomphe, il magnifie la fortune : aussi fait le vieillard Cecilius Metellus surnommé Macedonicus, pour les victoires qu'il y gaigna, et pour avoir eu cest heur, que d'estre porté en sepulture par quatre siens fils, tous quatre consulaires, Quintus Balericus, Lucius Diadematus, Marcus Metellus, et Caius Caprarius, et par deux gendres consulaires aussi, et des arriere fils qui avoyent desjà fait des grandes prouësses d'armes, et qui tenoyent de beaux estats et offices en la chose publique : et Æmylius Scaurus venu de bien petit lieu, et de race encore plus basse, homme neuf, elevé par elle, est fait prince du senat. Et puis Cornelius Sylla qu'elle prit et enleva du sein de la courtisane Nicopolis (1), pour l'exalter par dessus tous les trophées Cimbriques de Marius, et tous ses sept consulats, et le colloquer au souverain degré de monarque et de dictateur, celuy là se donnoit luy et toutes

(1) Qui le fit son héritier. Voyez la Vie de Sylla dans Plutarque.

ses actions à la faveur de la fortune, cryant tout haut avec l'Oedipus de Sophocles,

Je me repute enfant de la Fortune.

En langage Romain il se surnommoit Felix, c'est à dire l'heureux : mais quand il escrivoit aux Grecs il se soubsignoit, Lucius Cornelius Epaphroditus, comme qui diroit, le bien aimé de Venus et des Graces. Ses trophées mesmes qui sont en nostre païs de Cheronée, des victoires qu'il y gaigna contre les lieutenans du roy Mithridates, ont pareille inscription, et meritoirement : car ce n'est pas la nuict, comme dit Pindare (1), qui a le plus de la faveur de Venus, mais c'est la fortune.

VIII. Qui voudroit (2) donques plaider la cause de la fortune, ne seroit-ce pas un bon commancement et bien propre, que d'amener les Romains mesmes pour tesmoings, comme ceux qui ont plus attribué à la fortune, et se sont jugez plus redevables à elle qu'à la vertu? car ce n'a esté que bien tard, et long temps après la fortune, que Scipion Numantinus (3), leur bastit un temple de la vertu, et depuis (4) Marcellus

(1) Grec : Ménandre.

(2) C'est ici que commence le plaidoyer de la fortune.

(3) Numance, ville d'Espagne, fut réduite en cendres, l'an de Rome 621, par les Romains sous la conduite de Scipion l'Africain le jeune, surnommé l'*Émilien*, et depuis le *Numantin*. Eutr. IV; Florus, II, 18; et le premier temple de la Fortune fut élevé à Rome par Ancus Martius, quatrième roi de Rome : comme on va le voir chap. IX.

(4) Il y a nécessairement ici un anachronisme, comme le remar-

y feit construire celuy qui s'appelle le temple de vertu et d'honneur, comme Æmylius Scaurus feit edifier celuy de la deesse Mens, qui signifie l'entendement, environ le temps des guerres Cimbriques (1): alors que les lettres, les Sophistes et l'eloquence se coulerent dedans la ville de Rome, ils commancerent aussi à avoir en pris et recommandation ces choses là : mais toutefois jusques aujourdhuy encore n'y a il point de temple de sagesse, ny de temperance, ny de patience, ny de magnanimité, ny de continence, là où les temples de la fortune sont si notoires et si anciens, qu'il semble qu'ils aient esté faicts et fondez quant et les premiers fondemens de la ville.

IX. Car le premier qui en fonda fut Ancus Marcius, nepveu de Numa, qui fut le quatrieme roi de Rome après Romulus, et fut à l'adventure celuy qui la surnomma fortune virile, comme ayant la virilité, c'est à dire, la vaillance et prouësse, besoing du secours de la fortune, pour emporter la victoire : et quant à celuy de la fortune feminine, ils le bastirent avant le temps de Camillus, lors que Martius Coriolanus ayant amené les Volsques contre la ville, fut destourné de sa mauvaisé volonté par le moyen des dames, car elles allerent en ambassade vers luy avec sa

que M. Reiske. Voyez dans Plutarque lui-même, la Vie de Marcellus, qui ne s'étend que depuis l'an de Rome 496 jusqu'à l'an 546. T. III, des Vies.

(1) Les guerres Cimbriques éclatèrent pour la première fois, dit Tacite, l'an de Rome 640. Voyez les notes de la nouvelle édition in-4°, *de Morib. German.* t. IV, p. 48.

femme et sa mere, et le prierent tant, que finablement elles luy feirent pardonner à la ville, et remmener l'armée des barbares : et fut lors que lon dit que l'image et statue de fortune, ainsi qu'on la consacroit, prononcea ces paroles, « Vous m'avez dames « Romaines par ordonnance publique devotement « consacrée (1) » : combien que Furius Camillus (2) après avoir estainct le feu des Gaulois, et osté la ville de Rome du bassin de la balance, où lon la contrepesoit à une certaine quantité d'or, ne bastit point de temple ny à bon conseil, ny à vaillance, ains à la deesse Monete le long de la rue neufve, à l'endroit où lon dit que Marcus et Decius en passant la nuict ouirent une voix qui les advertit, que bien tost ils auroient sur les bras la guerre des Gaulois. L'autre temple de fortune, qui est sur le bord de la riviere, surnommée Fortis, c'est à dire vaillante, belliqueuse et magnanime, comme celle à qui appartient l'efficace et force de donner la victoire et la generosité d'icelle, ils le bastirent dedans les jardins et vergers (3), que Cæsar delaissa par testament au peuple Romain, estimant que luy mesme par la faveur de fortune estoit devenu le plus grand des Romains.

(1) Voyez ce fait dans Tite-Live, l. II; dans la Vie de Coriolan, t. II, des Vies, ch. 58; et dans Val. Maxime, I, 8.

(2) Tite-Live, l. V. Tacite, nouv. édit. in-12, t. I, p. 367, dans la dissertation, *in veteres Gallorum glorias*. Plin. Hist. nat. XXXIII, 5; et Plutarque, Vie de Camille, ch. 50, 51, 52, t. II, des Vies.

(3) *Fortuna fortis*, LA BONNE FORTUNE, honorée particulièrement par les gens de la campagne. Ces vergers, où son temple fut con-

X. Mais quant à Jules Cæsar, j'aurois honte de dire que moyennant la faveur de fortune il se soit eslevé jusques à estre le plus grand, si luy mesme ne l'avoit tesmoigné : car estant party de Brindes le quatrieme jour de Janvier, pour poursuivre Pompeius au cœur d'hyver près du solstice, il traversa seurement la mer, luy ayant la fortune reculé le mauvais temps : mais trouvant Pompeius fort et puissant, tant par mer que par terre, d'autant qu'il avoit toutes ses forces assemblées en un camp, et luy en avoit bien peu au près, d'autant que les forces que luy amenoient Antonius et Sabinus estoyent demourées derriere, il osa bien se jetter dedans une petite fregate, et partir sans estre cogneu du maistre ny du pilote, comme si c'eust esté le serviteur, de quelque seigneur, mais y ayant un grand repoulsement du flot de la mer, contre le cours de la riviere, et une forte tourmente, voyant que le pilote tournoit en arriere, il osta la robbe qu'il avoit entortillée autour de sa teste de devant son visage, et se monstrant à face descouverte, « Poulse mon amy, dit il, hardiment, « et ne crains point, ains mets les voiles au vent à « l'adventure, assureement, car tu menes Cæsar et sa « fortune (1) : tant il se persuadoit et asseuroit que la fortune naviguoit quant et luy, l'accompagnoit par les champs, estoit au camp avec luy, et luy aidoit à conduire toutes ses guerres, estant son ouvrage et

struit, étoient dans le quatorzième quartier de Rome, de l'autre côté du Tibre. Tacit. Annal. II, 41.

(1) Sueton. *in Cæsare*, et Plutarque, Vie de César.

son faict qui ne pouvoit proceder que d'elle, de commander tranquillité à la mer, esté en hyver, diligence aux plus paresseux, et force de courage aux plus lasches et couards, et, ce qui est encore incroyable, fuitte à Pompeius, et meurtre de son hoste à Ptolemeus, à fin que Pompeius mourust, et neantmoins Cæsar ne fust point contaminé de son sang.

XI. Que diray-je de son fils (1), lequel fut le premier des empereurs surnommé Auguste, qui commanda l'espace de cinquante quatre ans (2) à toute la terre et à la mer ? quand il envoya son arriere-fils à la guerre, ne luy souhaitta il pas qu'il fust aussi vaillant que Scipion, aussi aimé que Pompeius, et aussi bien fortuné que luy? attribuant l'honneur de l'avoir fait tel qu'il estoit, comme un grand chef-d'œuvre, à la fortune, laquelle le mettant au dessus de Ciceron, de Lepidus, de Pansa, de Hircius, et de Marcus Antonius, par les conseils, prouësses, expeditions, victoires, armées desquels, tant par mer que par terre, elle le feit le premier, et l'esleva en hault, et abaissa tous ces autres là par qui elle l'avoit fait monter, et puis le laissa seul : car c'estoit pour luy que Ciceron conseilloit, Lepidus menoit armée, Pansa vainquoit, Hircius mouroit, et Antonius yvrongnoit

(1) Adoptif.

(2) Auguste régna cinquante-six ans, à compter de son premier consulat, l'an 711 de Rome, jusqu'à sa mort arrivée l'an 767. Voyez Sueton. *in August.* et Tacite, *Dial. de Orat.* cap. XVII. Voyez aussi dans la nouvelle édition, *Stemma Cæsarum.* t. II, in-12, p. 416, et dans l'in-4°, t. I, p. 469.

et paillardoit : car je mets Cleopatra entre les faveurs que la fortune feit à Auguste, contre laquelle, comme contre un rocher, Antonius si grand capitaine s'alla briser et noyer, à fin que Cæsar Auguste demourast tout seul. Auquel propos on raconte, que y ayant grande privauté et familiarité entre eux, ils passoient souvent le temps ensemble à jouer à la paulme ou aux dez, ou bien à faire combattre de petits animaulx, comme des coqs ou des cailles, mais que tousjours Antonius s'en alloit vaincu : et que quelque un de ses familiers, homme entendu en l'art de deviner, luy en parla franchement par plusieurs fois, et luy remonstra, « Seigneur, que veulx tu faire « auprès de ce jeune homme icy? esloigne toy de luy: « tu es plus renommé que luy, tu es plus vieil que « luy, tu commandes à plus d'hommes que luy, tu « es plus exercité aux armes, tu as plus d'experience: « mais ton esprit familier craint le sien, et ta fortune, « qui à par soy est grande, flatte la siene : et si tu ne « t'en esloignes bien loing, elle t'abandonnera pour « s'en aller devers luy ».

XII. Voilà les preuves par tesmoings que la fortune peult alleguer, mais il nous fault amener aussi celles des choses, en commanceant nostre propos à la naissance mesme de la ville de Rome (1). En premier lieu doncques, qui sera celuy qui ne confessera que quant à la nativité, à la preservation, à la nourri-

(1) Voyez sur ces chapitres-ci, Tite-Live, I, et Plutarque t. I, des Vies.

ture, et à l'education de Romulus, les excellences de vertu ont esté differées, et que la fortune a seule fondé le tout? car premierement le faict de la generation et procreation de ceulx mesmes qui ont fondé et planté la ville de Rome, semble estre procedé d'une faveur de fortune merveilleuse, car on dit que leur mere coucha avec le dieu Mars: et comme lon tient que Hercules fut engendré en une longue nuict, le jour ayant esté reculé et retardé contre l'ordre de la nature, et le soleil arresté: aussi trouve lon escrit qu'en la generation et conception de Romulus, le soleil eclipsa, et qu'il y eut une veritable conjonction du soleil avec la lune (1), comme Mars qui estoit dieu se mesla avec Sylvia qui estoit mortelle, et que le mesme advint encore à Romulus le jour propre qu'il passa de ceste vie, car on dit qu'il disparut ainsi comme le soleil estoit en eclipse, aux Nones Capratines (2), auquel jour les Romains encores de present celebrent une feste bien solennelle.

XIII. Et puis quant ils furent nez, le tyran les voulant faire mourir, de bonne fortune ce ne fut point un barbare esclave maupiteux qui les reçeut, ains un gracieux et humain serviteur, qui ne les voulut point faire mourir, ains les posa à un endroit du bord de la riviere, joignant à une belle prairie verdoyante, et ombragée de petits arbrisseaux bas, au près d'un figuier sauvage qu'ils appellent Ruminalis,

(1) Voyez t. I, des Vies, dans celle de Romulus, ch. XVIII.

(2) *Ib.* 49. Cette éclipse arriva, suivant le P. Pétau, sur la fin de la première année de la seizième olympiade.

à cause que la mammelle se nomme en latin Ruma: et puis une Louve qui avoit fait nouvellement des petits, ayant le pis si plein de laict qu'il en crevoit, ses petits estants morts, elle cherchant à se descharger s'abaissa à ces enfans, et leur bailla son tetin, comme accouchant une seconde fois en se delivrant de son laict: et puis l'oyseau consacré à Mars, qu'ils appellent le piverd, y survenant, et s'en approchant, avec le bout de ses pieds tout doulcement entre-ouvrant la bouche à ces enfans, l'un après l'autre, leur meit dedans de petites miettes de sa propre pasture: et qu'il soit vray, le figuier sauvage en est encore appellé ficus Ruminalis, à cause du pis de la louve, qui se baissant le donna à tetter à ces enfans : et a esté long temps depuis que les habitans à l'entour de ce lieu là ont observé la coustume de ne jamais exposer ne jetter rien de ce qui leur naissoit, ains de nourrir et elever tout, en memoire et pour la similitude de l'accident advenu à Romulus.

XIV. Et puis qu'ils aient esté nourris et enseignez depuis en la ville de Gabii, sans que lon sçeust qui ils estoient, ne qu'on entendist qu'ils fussent enfans de Sylvia et nepveux de Numitor, et du roy, il semble bien que ce fut une ruzé et une derobée de la fortune, de peur qu'ils ne perissent, avant que avoir fait aucun acte digne d'eux, ains qu'ils fussent descouverts par les effects mesmes, monstrant leur vertu pour la marque de leur noblesse. Auquel propos il me souvient d'une responce que feit un jour Themistocles à quelques capitaines, qui depuis luy eurent la vo-

gue, et furent en estime à Athenes, mais ils pretendoient meriter d'estre plus honorez que luy : car (1) il leur dit, que le Lendemain querella une fois contre le jour de la Feste, disant qu'elle estoit fiere et oyseuse, et que lon ne faisoit que manger en elle ce qui paravant avoit esté acquis et preparé avec peine (2) : la Feste luy respondit, « Certainement tu dis « vray, mais si je n'eusse esté, où est ce que tu se« rois » ? « aussi si je n'eusse esté (3) du temps des guerres Medoises, que seroit ce maintenant que de vous ? « et dequoy serviroit toute vostre vaillance » ? Il me semble que la fortune dit tout de mesme à la vertu de Romulus, « Tes faicts sont grands et illustres, et as « monstré que certainement tu estois extraict de sang « et de race divine, mais tu vois combien de temps « tu es venue après moy : car si lors je ne me fusse « monstrée bonne et benigne, ains eusse laissé et « abandonné ces pauvres petits enfans, toy comment « fusses tu venue en estre ? et comment te fusses tu « fait voir, si lors une louve ne fust survenue, ayant « le pis enflé et enflammé de la quantité grande du « laict qui y affluoit, cherchant plus tost à qui don« ner pasture que dequoy se paistre ? et si elle eust « esté du tout sauvage et farouche, ou affamée, ces « maisons royales, ces temples, ces theatres, ces por-

(1) Or.

(2) Grec : Disant qu'elle étoit surchargée de tracas et de travail, tandis que lui n'étoit occupé qu'à jouir paisiblement de tous ces préparatifs.

(3) Grec : ajouta Themistocles.

« tiques, ces places, ces palais à tenir la justice, ne « seroient ce pas aujourd'huy des loges de bouviers « et cabanes de bergers, qui serviroient comme escla- « ves à quelques maistres d'Albe, ou de la Toscane, ou « du païs Latin »? Le commancement en toutes choses est le principal, mesmement en la fondation et edification d'une ville : et la fortune a esté celle qui a fourny ce fondement, quand elle a sauvé et contregardé le fondateur : car la vertu a bien fait Romulus grand, mais la fortune l'a conservé jusques à ce qu'il fust grand.

XV. Bien est ce chose certaine et confessée, que le regne de Numa Pompilius, qui dura bien longuement, fut entierement guidé et conduit par une faveur de fortune merveilleuse : car de dire que la nymphe Egeria, l'une des dryades, fée prudente et sage, ait esté amoureuse de luy, et que couchant avec luy elle luy ait enseigné à establir, gouverner et regir sa chose publique, cela est à l'adventure trop fabuleux, attendu que les autres mesmes que lon raconte avoir esté aimez par des deesses, et avoir jouy des nopces d'icelles, comme un Peleus, un Anchises, un Orion, un Emathion, n'ont pas pour cela eu au reste de leur vie tout contentement et prosperité, sans aucune fascherie : Mais Numa semble à la verité avoir eu la bonne fortune pour domestique, familiere compagne et regnante avec luy, laquelle prenant la ville de Rome, comme en une tempeste turbulente, et une mer tourmentée, en l'inimitié, envie et mal veuillance de tous les peuples prochains et

voisins, et oultre cela travaillée en elle mesme d'infinis maulx et partialitez, elle estaignit et assopit tous les courroux et toutes les envies, comme mauvais vents et contraires.

XVI. Et ainsi que lon dit que la mer au fin cœur d'hyver donne l'aisance aux oyseaux Alcions d'esclorre leurs petits, de les nourrir et alimenter en grande tranquillité : aussi la fortune estendant à l'entour de ce peuple nouvellement planté, et branlant encore, un tel calme et serenité d'affaires, sans guerres, sans maladies, sans peril et sans crainte, elle donna moyen à la ville de Rome de prendre racine et pied ferme, en croissant en repos avec toute seureté, sans empeschement quelconque. Ne plus ne moins que une carraque ou une galere se fabrique et s'assemble à force de coups, à grande violence de marteaux, de clous, de coings, de congnées et de sies, dont elle est fort harassée, mais depuis qu'elle est une fois composée, il fault qu'elle demeure en repos quelque peu de temps, jusques à ce que les liaisons soient affermies, et les cloueures toutes accoustumées, autrement qui la tireroit en mer, les joinctures et commissures estans encore toutes fresches, lasches et non bien consolidées, tout s'ouvriroit quand elle viendroit à estre un petit secoüée et esbranlée des vagues de la mer, tellement qu'elle feroit eau par tout : Aussi le premier prince, autheur et fondateur de la ville de Rome l'ayant composée d'hommes agrestes et de bouviers, comme de gros plansons et puissans aix de chesne, eut à ce faire

plusieurs travaux, et se trouva embarrassé en plusieurs guerres et plusieurs grands dangers, estant contrainct de combatre ceux qui s'opposoient à la naissance et fondation d'icelle : mais le second la prenant de ses mains, luy donna temps et loisir de s'affermir et asseurer sa croissance par la faveur de bonne fortune, qui luy donna moyen de jouir de grande paix et de long repos.

XVII. Mais si un Porsena luy fust venu courir sus lors que les murailles toutes fresches branloient encore, par maniere de dire, plantant son camp et amenant une grosse armée de la Thoscane devant : ou que quelque puissant personnage belliqueux entre les Marses, ou du païs de la Lucanie, par une envie et un appetit de troubler, et de remuer tout, homme factieux et entendu au faict des armes, tel que depuis ont esté un (1) Mulius ou un Silon le superbe (2), et le dernier de tous un Telesinus auquel Sylla eut affaire, qui comme à un signal feit prendre les armes à toute l'Italie, fust venu environner et assaillir à trompettes sonantes le philosophe Numa, ce pendant qu'il sacrifioit et faisoit prieres aux dieux, la ville à ce premier commancement là n'eust pas peu soustenir une tempeste et une tourmente si grande, et ne fust pas creuë en si grand nombre d'hommes et de peuple : là où il semble que la longue paix, qui

(1) Il faut probablement lire, *Mutilus*, d'après Appien, *Guerres civiles*, l. I, ch. 52. *C.*

(2) Lisez : « et Telesins le dernier de tous ceux auxquels Sylla « eut affaire. » *C.*

dura soubs ce roy là, fut aux Romains comme un magasin de toute munition pour les guerres qui suyvirent après, et que le peuple Romain, ne plus ne moins qu'un champion qui a à combattre, s'estant exercé à loisir et en repos par l'espace de quarante trois ans, après les guerres qu'il avoit euës soubs Romulus, se rendit fort assez et suffisant pour faire teste à ceux qui depuis s'opposerent à luy : car on dit qu'il n'y eut ny peste, ny famine, ny sterilité de la terre, ny intemperature d'hyver ou d'esté, en tout ce temps là, qui faschast la ville de Rome, comme si ce n'eust pas esté une providence humaine, mais une fortune divine qui eust regy et gouverné toutes ces années là.

XVIII. Aussi furent lors fermées les deux portes du temple de Janus, qu'ilz appellent les portes de la guerre, pour ce qu'elles s'ouvrent quand il y a guerre, et se ferment quand il y a paix : et incontinent après la mort de Numa elles furent ouvertes pour la guerre d'Albe, qui se rompit aussi tost, et d'autres infinies qui la suyvirent de main en main. Depuis elles furent derechef closes, environ quatre cents quatre vingts ans après (1), quand la guerre fut achevée, et la paix faitte avec les Carthaginois, l'année que Caius Attilius et Titus estoient consuls : depuis elles furent encore rouvertes, et durerent les guerres jusques à la victoire que gaigna Cæsar, devant le promontoire d'Action : et lors cesserent les armes des Romains,

(1) Lisez, suivant le calcul plus exact de M. Reiske, 562 ans.

non gueres long temps, par ce que les troubles (1) des Biscains, et des Gaulois contre les Germains, survindrent qui troublerent la paix. Voylà les tesmoignages de la felicité et bonne fortune de Numa que lon treuve par escript.

XIX. Mais les roys qui ont esté à Rome depuis luy, ont grandement honoré la Fortune, comme la patrone, la nourrice et le soustien, ainsi que parle Pindare, de la ville de Rome : ce que lon peut juger par les raisons qui ensuyvent. Il y a bien à Rome un temple fort honoré de la vertu, mais il a esté fondé et basty bien tard par Marcellus, celuy qui prit Syracuse : Il y en a aussi un autre de l'entendement, ou de la raison qu'ils apellent Mentem, mais ce fut Æmylius Scaurus qui le dedia environ le temps des guerres Cimbriques, que desjà les lettres, les arts, et le babil de la Grece avoit commancé à se glisser en la ville : mais de sapience encore jusques aujourd'huy ils n'en ont pas un, ny de temperance, ny de patience, ny de magnanimité : mais des temples de la fortune il y en a plusieurs et fort anciens, et fort celebres en tous honneurs, en maniere de dire, qui y sont fondez et meslez parmy les plus nobles endroicts et lieux de la cité : car il y a celuy de la fortune virile qui fut basty par Ancus Martius quatrieme roy, et ainsi nommé, pour autant qu'il estima avoir eu autant de fortune que de vaillance, à obtenir la victoire : et l'autre de la fortune feminine, chascun sçait que

(1) Des Cantabres. *C*

ce furent les dames qui le dedierent après avoir diverty et destourné Martius Coriolanus, qui avoit amené grande puissance d'ennemis devant la ville.

XX. Et Servius Tullius qui augmenta la puissance du peuple Romain, et en reduisit en belle et bonne ordonnance le gouvernement, autant que nul autre roy, ayant estably l'ordre que lon y garde à donner les suffrages aux elections, et aussi l'ordre de la discipline militaire, ayant esté le premier censeur des meurs, et Syndique ou contrerolleur de la vie et des meurs d'un chascun, et qui semble avoit esté et très vaillant, et très prudent : celuy là, dis je, s'attribuoit luy mesme à la fortune, et estimoit que sa principaulté dependoit d'elle, de maniere que lon disoit que la fortune mesme venoit coucher avec luy, descendant par une fenestre en sa chambre, que lon appelle maintenant la porte Fenestelle : à raison dequoy il fonda au Capitole le temple de la fortune que lon appelle Primigenia, comme qui diroit, fortune l'aisnée : et un autre, Fortunæ obsequentis, comme qui diroit de fortune faverable et obeïssante : mais sans m'arrester aux noms et appellations Romaines, je m'efforceray d'en interpreter en Grec les significations de toutes ces fondations de la fortune. Car il y a au Mont-palatin une chapelle de fortune Privée, et une autre de fortune Gluante, encore que le mot semble avoir de la mocquerie, toutefois si a il par translation signifiance de chose bien importante, voulant donner à entendre qu'elle attire ce qui est loing, et retient ce qui est près, et auprès de la fonteine

qui se surnomme Muscosus, un autre de fortune Vierge, (1) des Esquilies : et au mont de fortune adverse : et en la longuè rue y a un autel de fortune de bonne esperance, ou comme d'esperance.

XXI. Aussi y a il joignant l'autel de Venus Talaria une chapelle de fortune Masle, et plusieurs autres honneurs et denominations de la fortune que Servius pour la plus part a basties, sçachant très bien qu'au gouvernement de toutes choses humaines la fortune est de grande ou plus tost totale importance, mesmement que luy par benefice de la fortune d'esclave et ennemy de nation qu'il estoit, fut elevé et avancé jusques à la dignité royale : car estant la ville de Corioles prise par les Romains, une jeune fille nommée Ocrisia, de laquelle la fortune de captivité n'avoit peu effacer ny la face, ny les mœurs, fut donnée pour servante à Tanaquil, femme de Tarquinius, roy, et depuis fut donnée en mariage à un des dependans de la maison, que les Romains appellent Clientes, et d'eux deux nasquit Servius : les autres disent qu'il n'est pas ainsi, mais que Ocrisia jeune fille prenant ordinairement quelques primices des viandes et du vin qui estoyent servies à la table du roy, les portoit au foyer de l'autel domestique, et que un jour ainsi comme elle jettoit, suyvant sa coustume, ces primices dedans le feu qui estoit au foyer, la flamme subitement s'assopit et sourdit du foyer un membre viril, dequoy la jeune fille effroyée

(1) Lisez : et aux Esquilies, de Fortune adverse

raconta sa vision à Tanaquil seule : laquelle estant sage et prudente, accoustra la jeune fille ne plus ne moins que lon a accoustumé de parer les nouvelles mariées, et l'enferma avec ceste apparition, estimant que ce fust chose celeste et divine : aussi pensent aucuns que ce fut le dieu domestique, Lar, ou bien Vulcanus, qui fut amoureux de ceste jeune fille : comment que ce soit, de là nasquit Servius : et comme il estoit encore enfant, une lumiere claire comme l'esclair du tonnerre, luy enlumina la teste tout à l'entour.

XXII. Mais Valerius Antias (1) ne le conte pas ainsi, car il dit, que Servius avoit une femme nommée Gegania qui mourut, que sa mere presente il demena grand deuil de ceste mort, que finablement de melancholie et de tristesse il s'endormit, et que luy dormant les femmes apperceurent sa face reluysante comme toute en feu, ce qui luy fut un tesmoignage qu'il avoit esté engendré par le feu, et un presage certain de la royauté inopinée et non esperée, à laquelle il parvint après la mort de Tarquinius, par le moyen du port et de la faveur que Tanaquil luy feit : car de tous les roys, cestuy semble avoir esté celuy qui avoit le moins d'apparence de jamais attaindre à la monarchie, et moins d'envie d'y aspirer et pretendre, attendu mesmement qu'ayant envie de s'en deposer il fut empesché de le faire, car Tanaquil en

(1) Il ne nous reste que quelques fragments de cet ancien historien latin. Pline et Tite-Live le citent.

mourant le conjura et l'obligea par serment qu'il perseverroit en icelle royauté, et qu'il n'abandonneroit point la police et le gouvernement des Romains. Voylà comment la royauté de Servius dependit totalement de la fortune, attendu qu'il y parvint sans l'avoir esperé, et la reteint oultre son gré.

XXIII. Mais à fin qu'il ne semble que nous nous retirions et nous en fuyons, comme en un lieu obscur, au temps ancien, à faute de plus evidentes et plus claires preuves laissons l'histoire des roys, et transferons nostre propos à leurs plus glorieux faicts, et leurs guerres plus celebres et plus renommées, auxquelles qu'il n'y ait eu grande vaillance et grande discipline d'obeïssance cooperante à la vertu guerriere, comme dit le poëte Timotheus, qui le pourroit nier? mais le cours heureux de leurs affaires, et la vogue courante de leur progrès à une si grande puissance et si grand accroissement monstre bien clairement à ceux qui sçavent discourir par raison, que ce n'a point esté chose conduitte par les mains ny par les conseils ou affections des hommes, ains par une guide et escorte divine, et par un vent en pouppe de la fortune qui les hastoit trophées sur trophées erigez, triomphes continuez d'un tenant à d'autres triomphes, le premier sang des armes encore tout chaud lavé par un autre second : lon y compte les victoires non par les monceaux des morts ou des despouilles, ains par les royaumes subjuguez, par les nations assubjecties, par isles asservies et terres

fermes, qui se sont rengées à l'abry de la grandeur de leur empire.

XXIV. Une seule bataille chassa Philippus (1) de la Macedoine : par un seul coup Antiochus leur ceda l'Asie (2) : les Carthaginois par une seule desfaicte perdirent la Lybie (3) : un seul homme (4) à une bouttée et un seul voyage leur conquit l'Armenie, le royaume de Pont, la Syrie, l'Arabie, les Albaniens, les Iberiens, et jusques au mont de Caucase, et aux Hyrcaniens, et l'Ocean qui environne le monde par trois diverses fois, et en trois divers lieux l'a veu victorieux. Il reprima et rembarra les Nomades en l'Afrique, jusques aux rivages de l'Ocean meridional : il subjugua l'Espagne qui s'estoit revoltée avec Sertorius, jusques à la mer Atlantique : il poursuyvit les roys des Albaniens jusques à la mer Caspiene. Toutes ces conquestes là il acheva heureusement tant qu'il se servit de la fortune publique, mais depuis il fut ruiné par sa propre et privée destinée : mais le grand Dæmon tutelaire des Romains, ne leur aspira pas pour un jour seulement, ny ne fut pas en vigueur

(1) Lisez, Persée, roi de Macédoine. Paul Émile fit la conquête de la Macédoine l'an de Rome 586. Tite-Live, XLIV. Annal. Tacit. IV, 55; et Plutarque, *Vie de Paul Émile,* t. III.

(2) Scipion l'Asiatique, vers l'an de Rome 564, défit entièrement l'armée d'Antiochus dans les champs de Magnésie; et cette victoire, qui lui valut les honneurs du triomphe, le rendit maître de l'Asie. Tite-Live, XXXVII.

(3) La Lybie ne fut pas le fruit d'une seule victoire, comme le remarque très bien M. Reiske.

(4) Pompée. Voyez sa vie, t. VI.

pour un petit de temps, comme celuy de la Macedoine : ny ne florit pas en terre, comme celuy des Lacedæmoniens : ny en mer, comme celuy des Atheniens : ny ne commancea pas à se remuer tard, comme celuy des Perses : ny ne cessa pas tost, comme celuy des Colophoniens : ains dès la premiere naissance de la ville commancea à croistre et venir en avant comme elle, mania le gouvernement d'icelle, demoura constamment avec elle, par terre, par mer, en guerre, en paix, contre les Barbares et contre les Grecs. Ce fut luy (1) qui feit escouler et consommer Hannibal de Carthage en Italie, comme un impetueux torrent, en procurant que par l'envie et malignité de ses envieux concitoiens, nul secours ne renfort ne luy fust envoyé du païs : ce fut luy qui separa les armées des Cimbres et des Teutons de grands intervalles de lieux et de temps, à fin que Marius peust fournir à les combattre et deffaire toutes deux l'une après l'autre : et empescha que trois cents mille combattans se joignans ensemble en un mesme temps, ne noyassent et ne couvrissent toute l'Italie d'hommes invincibles et d'armes non soustenables. Par luy Antiochus se teint quoy, ce pendant que lon faisoit la guerre à Philippus. Et Philippus ayant desjà esté battu, quand Antiochus fut en peril de son estat, mourut. Par luy les guerres Sarmatiques et Bastarniques teindrent le roy Mithridates occupé, ce pendant que la guerre Marsique brusloit et fourrageoit

(1) Ce fut ce grand démon, ce grand génie...

l'Italie. Par luy Tigranes, ce pendant que Mithridates fut fort et puissant, se deffia de luy, et luy porta envie, qui le garda de se joindre avec luy, puis quand il eust esté desfaict l'assembla avec luy, à fin qu'il perist quant et luy.

XXV. Quoy, en ses plus griefves calamitez ne fut ce pas la fortune qui la redressa et remeit sus, pendant que les Gaulois estoient campez à l'entour du Capitole, et qu'ils tenoient le chasteau assiegé?

Dedans leur ost la peste elle rua (1).
Qui de leur peuple un grand nombre tua.

Ce fut aussi la fortune et un cas fortuit qui releva (2) leur venue, et en donna advertissement, là où personne du monde ne s'en doutoit : et ne sera point à l'adventure hors de propos en cest endroit, d'en discourir un peu plus amplement. Après la grande desconfiture que les Romains reçeurent auprès de la riviere d'Allia, ceulx qui se peurent sauver de vistesse, arrivez qu'ils furent à Rome, emplirent de trouble et d'effroy toute la ville, tellement que le peuple esperdu de ces nouvelles, s'espandit fuyant çà et là, excepté un petit nombre qui se jetterent dedans le chasteau du Capitole, deliberez de le tenir jusques à l'extremité : les autres qui estoient eschappez de la desfaicte, assemblez en la ville de Veie eleurent pour dictateur Furius Camillus, que le peuple, hault en

(1) Iliade, l. I, v. 10. *C.*
(2) Leur attaque nocturne. *C.*

bride et insolent pour sa longue prosperité, avoit abbatu et jetté par terre, le condamnant d'avoir derobbé les deniers publiques, et lors ravallé et humilié par ceste affliction, le rappelloit après la desconfiture, et luy mettoit en main la puissance et authorité souveraine : mais à fin qu'il ne semblast que ce fust par l'iniquité et le malheur du temps, et non pas selon l'ordre des loix qu'il acceptast ce magistrat, et que desesperant la ressourse de la ville il se fust fait elire par une trouppe de gens de guerre ramassez de toutes pieces, il voulut que les Senateurs qui s'estoient retirez dedans le Capitole en fussent advertis, et que par leur consentement ils approuvassent et confirmassent l'election de luy qu'avoient fait les soudards.

XXVI. Or y avoit il entre les autres, un nommé Caius Pontius homme vaillant, lequel promeit d'aller luy mesme en personne porter nouvelles de ce que lon avoit arresté à ceux qui estoient dedans le Capitole, et entreprit une chose fort dangereuse, par ce qu'il falloit passer à travers les ennemis, qui tenoient le chasteau environné avec trenchées et corps de garde : arrivé qu'il fust sur le bord de la riviere, il meit sous son estomac des pieces de lieges plattes, et commettant son corps à la legereté de telle voiture, se laissa aller au cours de l'eau qui luy fut gracieux, et le porta tout doucement jusques à la rive opposite, sans aucun danger : et là prenant terre il s'en alla vers l'endroit qu'il voioit vuide de clarté, conjecturant par l'obscurité et le silence, qu'il n'y devoit avoir

personne à la garde et au guet, si se mit à grimper contremont le precipice par où il trouvoit le rocher plus couché, et par les circuitions et aspretez rabotteuses d'iceluy, se prenant et appuyant le mieux qu'il pouvoit, feit tant qu'il arriva tout au fest, où ceux qui faisoient le guet l'ayans apperceu luy aiderent à monter, et là il declara à ceux de dedans ce qui avoit esté advisé par ceux de dehors, et en prenant d'eux un decret et une ordonnance arrestée, s'en retourna la mesme nuict par où il estoit venu, devers Camillus : le matin l'un des Barbares se promenant sans y penser à l'entour de la place, apperceut par cas d'adventure les prises du bout des pieds, et les glissures et froissures de l'herbe, qui estoit creuë aux endroits où il y avoit un peu de terre, avec les trasses par où il avoit trainné et tiré son corps, en gravissant en travers, et l'alla declarer à ses compagnons, lesquels estimans que les ennemis mesmes leur monstroient le chemin, s'efforcerent à l'envy d'en faire autant, et ayant la nuict observé l'endroit plus solitaire, monterent contremont sans estre nullement apperceus, non seulement des hommes qui estoient à la garde, mais non pas des chiens que lon mettoit aussi au devant pour aider à faire le guet, tant ils estoient endormis, toutefois la bonne fortune de Rome n'eut point encore faute de voix, qui les peust advertir d'un si grand danger.

XXVII. Il y avoit des oyes sacrées à la deesse Juno, que lon nourrissoit aux despens de la republique, en l'honneur d'elle, tout joignant son temple : or est cest

animal de nature fort paoureux; et fort aisé à effroyer pour peu de bruit qu'il oyt : et lors y ayant dedans la place fort estroitte necessité de tous vivres, on ne se soucioit pas beaucoup de leur donner à manger, de maniere qu'à faute de manger, leur sommeil en estoit encore plus leger : au moyen dequoy elles sentirent incontinent les ennemis, si tost qu'ils furent au dessus de l'enceinte de la muraille, et cryans effroyeement, coururent à l'encontre, car elles furent encore plus effarouchées quand elles veirent la lueur des armes, tellement qu'elles remplirent toute la place d'un cry violent et aspre, qui esveilla les Romains, lesquels se doutans de ce que c'estoit, accoururent incontinent à la muraille, et en repoulserent et precipiterent à bas les ennemis. En memoire duquel accident jusques aujourd'huy, encore en triomphe la fortune, car on y porte à certain jour en procession un chien pendu en croix, et une oye portée en une petite littiere, sur un coussin fort sumptueux et riche : lequel spectacle nous monstre et donne à entendre la puissance grande de la fortune, et les grands moyens qu'elle a de trouver expedient à toutes choses qui sont impossibles à la raison humaine, attendu qu'elle donne entendement aux bestes bruttes et destituées de tout usage de raison, et hardiesse et courage aux paoureuses et couardes.

XXVIII. Car qui est celuy s'il n'est du tout privé des affections naturelles, qui ne seroit ravy d'esbahissement et de merveille, en discourant un peu en soy mesme la tristesse morne de ce temps là, et la

felicité qui est aujourd'huy en la ville de Rome, et regardant au Capitole la richesse, sumptuosité et magnificence des offrandes, les envis des excellens ouvriers, les presens ambitieux faicts par les villes, les couronnes des rois, et tout ce que porte de precieux la terre, la mer, les isles, les terres fermes, les fleuves, les arbres, les animaux, les campagnes, les montagnes et les minieres des metaux, et de toutes ces choses, les primices et l'eslite choisies à l'envy les unes des autres pour embellir et orner de richesse et de grace et beauté ce lieu (1) là? considerant en soy-mesme combien peu il s'en a fallu que tout cela n'ait point esté, et ne soit point, veu que tout estant en la puissance du feu, des tenebres effroyables de la nuict, des espées barbaresques, et cruelles, et des courages inhumains de ces Gaulois, de povres bestes privées de raison, paoureuses et couardes, ont apporté commancement de salut : et comme ces grands vaillans hommes et grands chefs de guerre des Manliens, des Serviens, des Posthumiens, des Papyriens, qui ont esté les ancestres et progeniteurs de tant de nobles et illustres races, les seigneurs Romains approcherent près d'estre tous perdus et deffaicts, si des oyes ne les eussent esveillez pour defendre le dieu patron de leur ville, et combattre pour leur païs.

XXIX. Et s'il est vray ce qu'escrit Polybius en son

(1) Pour se donner une idée complète du Capitole et des richesses qui y étoient renfermées, il faut lire dans l'édit. in-4° de Tacite, la dissertation, *de Capitolio à Vespasiano et Domitiano principibus restituto*, t. III, p. 514.

second livre touchant les Gaulois, qui pour lors occuperent et prirent la ville, que leur estans venues nouvelles, que leurs voisins barbares estoient entrez en armes dedans leur païs, là où ils occupoient et destruisoient tout, ils s'en retournerent à la haste, ayants fait appoinctement avec Camillus, encore ainsi n'y auroit il point de doubte que la fortune n'ait esté cause du salut de la ville de Rome, ayant tiré et destourné ailleurs ses ennemis, contre toute esperance.

XXX. Mais quel besoing est il de s'arrester à ces vieilles histoires là, où il n'y a rien de bien certain, ny asseuré, par ce que les affaires des Romains furent lors ruinez, et toutes leurs histoires, annales et memoires confondues, ainsi comme Livius (1) mesme a laissé par escript, veu que les choses depuis advenues qui sont bien plus notoires et plus certaines, demonstrent assez evidemment les faveurs de la fortune? Car quant à moy je compte pour une singuliere la mort d'Alexandre le grand, prince de courage et de hardiesse non pareille et invincible, eslevé par plusieurs grandes prosperitez, et glorieuses conquestes et victoires, ne plus ne moins que un astre volant, qui saulte depuis l'Orient jusques à l'Occident, et qui desjà commanceoit à lancer les rays flamboians de ses armes jusques en Italie, ayant pour pretexte et couleur de son entreprise, la deffaicte de

(1) Tite-Live, V.

son parent, Alexandre roy des Molossiens, qui avoit esté avec son armée taillé en pieces par les Brutiens et Lucaniens, qui sont ceux de la Basilicata au royaume de Naples (1), près la ville de Pandasie. Combien que à la verité ce qui le menoit ainsi à l'encontre de toutes nations, n'estoit autre chose que une cupidité de gloire et une envie de dominer, s'estant proposé par emulation et jalousie, de surpasser les faicts de Bacchus et d'Hercules, en faisant veoir ses armes encore plus avant qu'ils n'avoient fait les leurs. Or entendoit il qu'il trouveroit en teste dedans Italie la force et vaillance des Romains, comme l'acier que lon met au trenchant de l'espée; et sçavoit bien par les rapports qu'on luy en faisoit, que c'estoient des guerriers endurcis et exercitez en guerres et combats innumerables : et croy à mon advis que la meslée eust esté fort sanglante, si les cœurs indomtables des Romains se fussent venus chocquer à l'encontre des armes invincibles des Macedoniens : car les citoiens de Rome n'estoient pas dès lors en moindre nombre, que de cent trente mille combattans (2), tous adroicts

(1) Cela n'est point dans le texte.

(2) Voilà un endroit précieux pour nous faire juger de la population de Rome du temps d'Alexandre le Grand. Si on veut comparer cette population avec celle de Rome dans d'autres époques, et avec celle des plus grandes villes que nous connoissions, il faut lire les Dissertations du nouvel éditeur de Tacite, *de urbis Romæ pomerio et magnitudine, incolarumque numero*. T. II, in-4°, p. 376 et seq. et t. III, in-12, p. 402 et seq.

et exercitez aux armes, courageux et vaillans (1),

> Sachans à pied ce qu'il faut pour combattre,
> Et de cheval les ennemis abbatre.

(1) Ce discours est defectueux de toutes les raisons et argumens que la vertu deduit et allegue pour elle. *Amyot.*

# SOMMAIRE

## DU TRAITÉ PREMIER,

## DE LA FORTUNE OU VERTU D'ALEXANDRE.

La fortune favorable aux rois de Perse et d'Asie. II. Contraire à Alexandre. III. Il forme le projet de conquérir l'univers contre toute apparence de possibilité. IV. Ses vertus font toute sa force et tous ses moyens. V. Différence des philosophes et des sophistes. VI. Les peuples plus redevables aux conquêtes d'Alexandre, qu'aux leçons des plus grands philosophes. VII. Sa politique pour unir les différentes nations soumises à son joug. VIII. Sa prudence pour gagner leurs cœurs. IX. Ses vues dans ses conquêtes. X. Sa supériorité dans ses dits, pensées et maximes. XI. Son goût pour la philosophie et pour les philosophes. XII. Toutes ses actions dictées par la philosophie. XIII. Son mépris pour la mort.

## SOMMAIRE

### DU TRAITÉ SECOND.

Le siècle d'Alexandre redevable à ce grand conquérant. II. Les princes nuisent aux progrès des arts par leur avarice et leur mauvais goût. III. Par leur prétention à y exceller. IV. Alexandre sait de bonne heure les

exercices qui lui conviennent. V. Honore et protége les arts. VI. Peintres et sculpteurs d'Alexandre. VII. Sa grandeur ne dépend pas plus de la fortune que les ouvrages des grands artistes. VIII. La vertu seule fait la vraie grandeur. IX. La fortune avilit plutôt que d'élever les princes lâches et bas. X. Alexandre seul a su fixer la fortune. XI. Sans vertus tout n'est que petitesse. XII. En quoi consiste la grandeur? XIII. Alexandre ne perd jamais de vue ses devoirs. XIV. Excès des grands personnages enivrés de leur élévation. XV. Vie privée d'Alexandre. XVI. Son humanité et sa continence. XVII. Avantages qu'il dut à la fortune, différents de ceux qu'il dut à la vertu. XVIII. Indulgent envers les autres. XXI. N'est grand que pour avoir su user de la fortune. XXII. Avare à son égard, elle prodigua tout aux autres. XXV. Dangers, périls, peines et fatigues d'Alexandre. XXVI. Sa constance à vaincre les ennemis que lui suscita la fortune. XXVII. Supérieur à Hercule. XXVIII. Il fait dans sa jeunesse l'admiration des ambassadeurs du roi de Perse. XXIX. Il est contrarié par la fortune dès ses premières entreprises. XXX. Sur quoi fonde-t-il l'espoir de conquérir l'univers? XXXI. Comparé aux plus grands capitaines et aux plus sages de l'antiquité. XXXIV. La fortune acharnée contre lui à la bataille d'Oxydraque. XXXV. La vertu y rend Alexandre victorieux de sa mauvaise fortune.

## DE LA FORTUNE

## OU VERTU D'ALEXANDRE.

### TRAITÉ PREMIER (1).

Ce discours est à la Fortune, laquelle s'attribue et s'approprie Alexandre comme son œuvre propre à elle seule, mais il luy faut contredire au nom de la philosophie, ou bien pour Alexandre mesme, lequel trouve mauvais, et se courrouce de ce que lon pense que la fortune luy ait baillé son empire, qu'il a achetté et conquis avec son propre sang espandu, et avec force blesseures qu'il a receuës les unes sur les autres,

Ayant passé tant de nuicts à veiller (2),
Et tant de jours sanglans à travailler,
En combattant

(1) Plutarque nous démontre très bien dans ces deux Traités, qu'Alexandre dut le haut degré de grandeur où il parvint, plutôt à ses vertus qu'à sa fortune. C'est sous le même point de vue que Montesquieu nous représente ce conquérant. *Esprit des Lois*, l. x, ch. 13 et 14. Ces deux grands philosophes étoient persuadés avec Tacite, que « Les plus vertueux des mortels ont toujours les « idées les plus élevées ; et que le mépris de la réputation en- « traîne celui de la vertu même ». Annal. IV, 38, et *Politica*, xxv, t. vii, p. 107. Or personne n'a eu des idées plus grandes, plus nobles, plus élevées qu'Alexandre, et personne n'a mieux compris la nécessité « Pour un prince de ne s'occuper uniquement et sans « relâche que de se faire une bonne réputation ». Tacite, édit. in-4°. T. I, p. 225, note 4.

(2) Iliade, l. ix, v. 325. *C.*

contre des forces invincibles, des nations innumerables, des rivieres presque impossibles à passer, des rochers que lon n'eust sceu surmonter à coups de traict, tousjours accompagné de prudence, de patience, de vaillance et de temperance. Et croy que luy mesme diroit à la fortune qui se voudroit vendiquer la gloire de ses hauts faicts, « Ne viens point « calomnier ma vertu, et ne me viens point oster ma « gloire, pour te l'attribuer. Darius estoit ton ouvra« ge, que tu as faict de serviteur et courrier du roy, « seigneur et maistre de tous les Perses : aussi estoit « un Sardanapalus, auquel filant la laine parmy des « femmes, tu as attaché le diadéme royal, et baillé le « manteau de pourpre. Mais moy je suis monté jus« ques à Suse, en gaignant la battaille d'Arbelle, et « la Cilicie subjuguée m'ouvrit le chemin tout plain « en Ægypte, et la battaille que je gaignay sur la ri« viere de Granique, en la passant par dessus les « corps morts de Mithridates et de Spithridates lieu« tenans du roy de Perse, fut ce qui me donna l'en« trée en la Cilicie. Glorifie toy, et te pare tant que « tu voudras de ces rois qui ne furent jamais blessez « en guerre, et ne respandirent oncques goutte de « leur sang : ce sont ceux là qui ont esté bien fortu« nez, comme un Ochus et un Artaxerxes que tu as « assis et colloquez dès le jour de leur naissance de« dans le throsne de Cyrus.

II. « Mais mon corps porte plusieurs marques et « signes de fortune non favorable, ains opposite et « contraire. Premierement contre les Illyriens j'eus

« la teste brisée d'un coup de pierre, et le col moulu « et froissé d'un coup de pilon : depuis en la journée « du Granique j'eus la teste fendue d'un coup de ci-« meterre barbaresque, en celle d'Issus j'eus la cuisse « percée d'un coup de traict, devant la ville de Gaza « j'eus une fleschade dedans la cheville du pied, et « un autre dedans l'espaule, dont je tombay par terre « tout pasmé, une autrefois contre les Gandrides j'eus « l'os de la jambe fendu en deux d'un autre coup de « traict, et contre les Malliens j'en receu un autre de-« dans l'estomac, qui entra si avant que le fer y de-« moura, et d'un coup de pilon j'eus aussi le chignon « du col tout brisé, quand les eschelles apposées con-« tre les murailles y rompirent, et la fortune m'en-« ferma tout seul au combat, non contre nobles et « illustres adversaires, mais contre simples soudards « barbares, ausquels elle gratifioit d'un si grand ef-« fect, que peu s'en fallut qu'ils ne me feissent mou-« rir : car si Ptolomeus n'eust mis au devant sa targue « pour me couvrir, et Limneus se jettant au devant « de moy n'eust receu en son corps infinis coups de « traict, dont il mourut sur la place, et que les Ma-« cedoniens de courroux et de furie n'eussent rompu « la muraille, celle bourgade barbare, et de nul re-« nom, seroit aujourd'huy la sepulture d'Alexandre.

III. « (1) Au demourant tout le voyage de ceste « mesme expedition, que fut ce autre chose sinon

(1) Lisez : *Au demourant, toute cette expédition que fut ce autre chose*, etc. C'est en effet Plutarque qui reprend la parole. *C.*

« tempestes, chaleurs extremes, rivieres profondes « infiniement, des hauteurs de montagnes si exces- « sives, que les oiseaux ne pouvoient voler par des- « sus, des bestes de grandeur espouventable à veoir, « des façons de vivre sauvages, des changemens de « gouverneurs à tout propos, trahisons et rebellions « d'aucuns, et quant au preambule de mon voyage, « la Grece se demenoit et se debattoit encore pour la « souvenance des guerres qu'elle avoit endurées soubs « mon pere Philippus : la ville d'Athenes secouoit de « dessus ses armes la poulciere de la bataille de Cher- « ronnée, commanceant à se relever et resoudre de « celle cheutte : à elle se conjoignoit celle de Thebes, « luy tendant les mains : toute la Macedoine estoit « suspecte et doubteuse, par ce qu'elle inclinoit à « Amyntas et aux enfans d'Æropus : les Esclavons « avoient ouvertement rompu la guerre : les Scythes « estoient en branle, attendans que feroient leurs « voisins qui se remuoient : et l'or et l'argent de la « Perse coulant ès bourses des orateurs et gouver- « neurs du peuple en chasque ville suscitoit le Pelo- « ponese : les tresors et coffres de Philippus estoient « vuides de deniers, et si y avoit des debtes avec in- « terests jusques à la somme de douze cens mille « escus (1) », (ainsi comme escrit Onesicritus.) En une si grande pauvreté et affaires ainsi troublez, un jeune adolescent, qui ne faisoit que sortir de l'en-

(1) Grec : deux cents talents, maintenant 913,750 livres de notre monnoie.

fance, oza bien esperer et se promettre les royaumes de Babylone, et de Suse, ou pour plus briefvement dire, mettre en son entendement la conqueste de l'empire de tout le monde, avec trente mille hommes de pied, et quatre mille chevaux, Car il n'avoit pas plus de gens de guerre, ce dit Aristobulus: ou comme dit le roy Ptolomeus (1), quarante et cinq mille hommes de pied, et cinq mille cinq cens de cheval: et tout le grand et plantureux moyen d'entretenir ceste puissance là, que la fortune luy avoit preparé, c'estoient quarante et deux mille escus (2) comptant, ainsi que dit Aristobulus, ou comme escrit Duris, provision de vivres et d'argent pour trente jours (3) seulement (4).

IV. Comment, Alexandre doncques estoit il insensé, temeraire et mal conseillé d'entreprendre la guerre avec si peu de moyen, contre une si grosse puissance que celle des Perses? Nenny certes (5),

(1) Lisez: « trente mille hommes de pied et cinq mille chevaux, « ou, comme dit Anaximènes, quarante-trois mille hommes de « pied, et cinq mille et cinq cents de cheval ». *C.*

(2) Grec: soixante et dix talents, maintenant 327,166 livres de notre monnoie.

(3) Voyez sur tous ces faits la vie d'Alexandre dans Plutarque.

(4) Ainsi par jour ces 34,000 hommes n'avoient que 10,905 livres et quelque chose de notre monnoie: ce qui ne fait pas sept sols par tête; non compris les chevaux. La république romaine ne donnoit au fantassin que cinq sols de notre monnoie; aux centurions, dix; aux cavaliers, quinze. Sous les empereurs la paie du fantassin fut de 10 sols, sur lesquels on prenoit les frais d'habillements, d'armes et de tentes. Tacite, Annal. I, 17, édit. in-4°.

(5) « En effet, dit M. de Montesquieu, le projet d'Alexandre ne

car il n'y eut oncques capitaine qui partist pour aller à la guerre avec plus grands et plus suffisans moyens que luy, à sçavoir, magnanimité, prudence, temperance, vaillance, dont la philosophie luy avoit fait munition pour son voyage, estant plus secouru à ceste entreprise contre les Perses de ce qu'il avoit appris de son precepteur Aristote, que de ce que luy avoit laissé son pere Philippus.

V. Il est bien vray que nous ne voulons pas desdire ny descroire ceux qui escrivent, que luy mesme Alexandre dit quelquefois, que l'Iliade et l'Odyssée d'Homere l'accompaignoient tousjours pour un viatique ou entretien de la guerre, concedans cela à l'honneur et à la reverence d'Homere : mais (1) toutefois si lon disoit, que l'Iliade et l'Odyssée d'Homere luy estoient un soulagement de ses travaux, et un honeste passetemps pour son loisir, mais que sa vraye munition et son entretien pour la guerre estoient les discours qu'il avoit appris de la philosophie, et les recors et preceptes touchant l'asseurance de ne rien craindre, la prouesse et vaillance, et de la magnanimité et temperance, nous nous en mocquerions, pour autant qu'il n'a rien escrit de l'artifice de composer syllogismes, ou des elemens et principes de geometrie, et n'a pas tenu le proumenoir en l'eschole du Lycium (2), ny n'a pas tenu positions en

« réussit que parcequ'il étoit sensé... et non seulement ce projet « étoit sage, mais il fut sagement exécuté ».

(1) Or. (2) Lycée.

l'academie : car c'est ce en quoy terminent et definissent la philosophie ceux qui cuident que ce soient seulement paroles, et non pas effects, combien que Pythagoras n'ait jamais rien escrit, ny Socrates, ny Arcesilaus, ne Carneades, qui ont tous esté philosophes très renommez, et si n'estoient pas occupez en si grandes guerres, ny à cultiver et civiliser des roys barbares, ny à fonder des villes Grecques pour vivre civilement entre des nations farouches et sauvages, ny n'alloient point par le monde enseignant les loix et le vivre pacifique à des peuples effrenez, qui n'avoient jamais ouy parler ny de paix, ny de loix, mais ces grands hommes là, combien qu'ils eussent tout loisir, si laisserent ils ceste partie là, de coucher par escrit, aux Sophistes. D'où vient doncques que lon les a tenus pour philosophes? Il vient de ce qu'ils ont dit, de leur façon de vivre, de ce qu'ils ont fait, et de ce qu'ils ont enseigné. Jugeons doncques aussi par ces mesmes choses qu'Alexandre semblablement l'a esté : car on trouvera par les choses qu'il a dittes, qu'il a faittes, et qu'il a enseignées, qu'il a esté un grand philosophe.

VI. En premier lieu, si vous voulez, considerons, ce qui semblera de prime face plus estrange, les disciples d'Alexandre, et les comparons avec ceux de Platon, ou de Socrates : ceux cy ont enseigné des hommes qui estoient de bon entendement, et qui parloient une mesme langue qu'eux, quand ils n'eussent eu autre chose, pour le moins entendoient ils la langue grecque, et toutefois encore y eut il beaucoup

de leurs auditeurs qu'ils ne peurent persuader, car un Alcibiades, un Critias, un Clitophon, rejetterent la raison, comme le mords de bride, et se destournerent ailleurs : là où si vous regardez la discipline d'Alexandre, il enseigna aux Hyrcaniens à contracter certains mariages, aux Arrachosiens à labourer la terre, aux Sogdianiens à nourrir leurs peres vieux, et ne les faire point mourir, et aux Perses à reverer leurs meres, et non pas les espouser. O la merveilleuse philosophie, par le moyen de laquelle les Indiens adorent les dieux de la Grece, les Scythes ensepvelissent les trespassez, et ne les mangent plus. Nous nous esmerveillons de l'efficace du parler de Carneades, qui sceut faire que Clitomachus, lequel au paravant s'appelloit Asdrubal, et estoit Carthaginois de nation, se conforma au party, aux meurs et langage des Grecs : nous esmerveillons la disposition de Zenon, de ce qu'il sceut persuader à Diogenes le Babylonien de s'adonner à l'estude de la philosophie: et depuis qu'Alexandre eut domté et civilisé l'Asie, tout leur passetemps estoit de lire les vers d'Homere, et les enfans des Perses, des Susianiens, et des Gedrosiens chantoient les tragædies de Sophocles et d'Euripides : et Socrates fut puny de mort à la poursuitte des calomniateurs qui lui mettoient sus, qu'il introduisoit à Athenes de nouveaux dieux : là où par l'enseignement d'Alexandre les habitans de Bactra, et du mont de Caucasus, encore de present adorent les dieux de la Grece. Platon a laissé par escript une seule forme de gouvernement de ville, mais il n'a

pas sceu persuader à un seul homme de la suivre, tant elle a esté trouvée austere et severe : là où Alexandre ayant basty et fondé plus de soixante et dix villes parmy les nations barbares, et ayant semé par toute l'Asie les mysteres, sacrifices et cerimonies de servir aux dieux, dont on use en la Grece, les a retirez d'une vie sauvage et bestiale. Il y en a encore peu de nous qui lisent les loix de Platon, là où il y a des milliers innumerables d'hommes qui ont usé, et encore usent de celles d'Alexandre, estans plus heureux ceux qui ont esté subjuguez et domtez par luy, que ceux qui ont eschappé sa puissance : car ceux là n'ont encore eu personne, qui les ait fait cesser de vivre miserablement, et ceux cy ont esté contraincts par le vainqueur de vivre heureusement : de sorte que ce que jadis Themistocles dit, lors qu'estant banny d'Athenes il s'enfuit, et se retira devers le roy de Perse, où il eut de grands presens, et outre cela encore trois villes, qui luy payoient tous les ans tribut, l'une pour avoir du pain, l'autre pour le vin, et la tierce pour la viande : « O mes enfans, dit il, nous « estions perdus, si nous n'eussions esté perdus » : cela peut on bien plus justement dire de ceux qui furent lors pris par Alexandre (1), Ils n'eussent pas

(1) « Les Romains conquirent tout, pour tout détruire; Alexan- « dre voulut tout conquérir, pour tout conserver : et quelque pays « qu'il parcourût, ses premières idées, ses premiers desseins fu- « rent toujours de faire quelque chose qui pût en augmenter la « prospérité et la puissance. Il en trouva les premiers moyens dans « la grandeur de son génie; les seconds, dans sa frugalité et son

esté apprivoisez et civilisez s'ils n'eussent este subjuguez, Alexandrie n'eust pas esté bastie en Ægypte, ne Seleucie en la Mesopotamie, ne Prophthasie au païs des Sogdianiens, ny Bucephalie aux Indes, ny le mont de Caucasus n'auroit auprès de soy la ville Hellade (1), par le moyen desquelles, la farouche bestialité se trouvant empestrée, peu à peu s'est estainte, et s'est changé ce qu'il y avoit de mauvais, s'accoustumant à ce qu'il voioit de meilleur. Si doncques les philosophes se magnifient de ce qu'ils addoucissent et reforment des meurs rudes et non polies d'aucune doctrine, et il se voit que Alexandre a changé en mieux infinies nations sauvages, et natures bestiales, à bon droit le devra lon estimer un très grand philosophe.

VII. Davantage la police, ou forme de gouvernement d'estat tant estimé, que Zenon le fondateur et premier auteur de la secte des philosophes Stoiques a imaginé, tend presque toute à ce seul point en somme, que nous, c'est à dire, les hommes en general, ne vivions point divisez par villes, peuples et nations, estans tous separez par loix, droicts, et coustumes particulieres, ains que nous estimions tous hommes noz bourgeois et noz citoiens, et qu'il n'y ait que une sorte de vie, comme il n'y a qu'un monde, ne plus ne moins que si ce fust un mesme trouppeau paissant soubs mesme berger en pastis communs.

« économie particulière; les troisièmes, dans son immense prodi« galité pour les grandes choses ». Montesquieu. *Ib.*

(1) Grec : N'auroit auprès de soy des villes Grecques.

Zenon a escrit cela comme un songe ou une idée d'une police et de loix philosophiques, qu'il avoit imaginée et formée en son cerveau : mais Alexandre a mis à reale execution ce que l'autre avoit figuré par escript, car il ne feit pas comme Aristote son precepteur luy conseilloit, qu'il se portast envers les Grecs comme pere, et envers les barbares comme seigneur, et qu'il eust soing des uns comme de ses amis et de ses parents, et se servist des autres comme de plantes ou d'animaux, en quoy faisant il eust remply son empire de bannissemens, qui sont tousjours occultes semences de guerres, et factions et partialitez fort dangereuses : ains estimant estre envoyé du ciel, comme un commun reformateur, gouverneur, et reconciliateur de l'univers, ceux qu'il ne peut assembler par remonstrances de la raison, il les contraignit par force d'armes, et assemblant le tout en un de tous costez, en les faisant boire tous, par maniere de dire, en une mesme couppe d'amitié, et meslant ensemble les vies, les meurs, les mariages, et les façons de vivre, il commanda à tous hommes vivans d'estimer la terre habitable estre leur païs, et son camp en estre le chasteau et le donjon, tous les gens de bien parens les uns des autres, et les meschans seuls estrangers : au demourant que le Grec et le Barbare ne seroient point distinguez par le manteau, ny à la façon de la targue, ou au cimeterre, ou par le haut chappeau, ains remarquez et discernez le Grec à la vertu, et le Barbare au vice, en reputant tous les vertueux Grecs, et tous les vicieux Barbares, en esti-

mant au demourant les habillemens communs, les tables communes, les mariages, les façons de vivre, estans tous unis par meslange de sang et communion d'enfans. C'est pourquoy Demaratus le Corinthien estant l'un des hostes et des amis du roy Philippus, quand il veit Alexandre en la ville de Suse, en fut fort joyeux, de maniere que d'aise les larmes luy en vindrent aux yeux, en disant que les Grecs qui estoient jà decedez estoient privez d'une grande joye et singulier contentement, de veoir Alexandre assis dedans le throsne royal de Darius : quant est à moy, je ne repute pas certainement fort heureux ceux qui veirent ce spectacle là, attendu qu'il dependoit de la fortune, et qu'autant en peut advenir aux plus communs roys : mais bien eusse je eu grand plaisir de veoir ces belles et sainctes espousailles, quand il comprit dedans une mesme tente foncée de fond et couverture d'or, à mesme festin et mesme table, cent espousées Persienes mariées à cent espoux Macedoniens et Grecs, luy mesme y estant couronné de chappeau de fleurs, et entonnant le premier le chant nuptial d'Hymeneus, comme un cantique d'amitié generale, venant à conjoindre par alliances de mariage deux des plus grandes et plus puissantes nations du monde, estant luy mary de l'une, et pere commun, moyenneur et conciliateur des nopces de toutes, qu'il apparioit ainsi en legitime coupple (1) : car j'eusse bien

(1) « Rien n'affermit plus une conquête, que l'union qui se fait « des deux peuples par les mariages. Alexandre prit des femmes « de la nation qu'il avoit vaincue ; il voulut que ceux de sa cour en

volontiers dit là, O barbare Xerxes, ecervellé, qui te travaillas beaucoup en vain pour dresser un pont dessus le destroit de l'Hellespont, c'est ainsi que les sages roys doivent conjoindre l'Europe avec l'Asie, non point par des vaisseaux de bois, n'y par des radeaux, ny avec des liens qui n'ont point d'ame, et ne sont point capables de mutuelles affections, ains par amour legitime et mariages honestes, conjoignant les deux nations par communication d'enfans.

VIII. Voilà pourquoy Alexandre regardant à ce bel ornement là, ne reçeut pas l'habillement des Medois, ains celuy des Persiens, qui est beaucoup plus sobre et plus modeste que celuy des Medois : car rejettant ce qu'il y avoit de trop excessif, trop pompeux et tragique en l'habit barbaresque, comme le hault chappeau pointu (1), la longue robbe (2), et les braguesques (3), il porta vestement composé moytié de l'habit Persien et moytié du Macedonien, ainsi comme Eratosthenes a laissé par escript, comme philosophe, c'est à dire, homme se gouvernant avec raison, usant des choses qui sont de soy indifferentes, c'est à dire, ny bonnes ny mauvaises, et comme

« prissent aussi; le reste des Macédoniens suivit cet exemple.... « Quand les Romains voulurent affoiblir la Macédoine, ils y établirent qu'il ne pourroit se faire d'union par mariages entre les « peuples des provinces ». Montesquieu. *Ib.*

(1) Grec : Tiare.

(2) Grec : Candyn : Tunique persienne dont se servoient les militaires. *Hesychius.*

(3) Haut-de-chausse : on disoit du temps de Marot, *des bruges*, et on dit encore dans quelques provinces des *brayes.*

prince commun et roy gracieux et humain, s'acquerant la bienveuillance de ceux qu'il avoit subjuguez, en honorant sur sa personne leur habillement, à fin qu'ils perseverassent fermes vers luy en fidelité, en aimant les Macedoniens comme leurs naturels seigneurs, non pas les haïssant comme leurs ennemis. Car le contraire eust esté d'un esprit estourdy, et d'un entendement desdaigneux et superbe, faire cas d'un manteau de couleur naifve (1), et s'offenser d'un saye (2) de pourpre, ou bien à l'opposite avoir en admiration cecy et mespriser cela, ne plus ne moins que un petit enfant, retenant à toute force l'accoustrement que la coustume de son païs, comme sa nourrice, luy auroit vestu, là où les chasseurs ont accoustumé de se vestir des peaux des animaux qu'ils prennent, comme des cerfs : et ceulx qui font profession de prendre les oyseaux, se vestent de sayons tyssus et composez de plumage d'oyseaux. Ceux qui ont des robbes rouges se gardent de se monstrer aux taureaux, et ceux qui ont des sayes blancs de se monstrer aux Elephans, d'autant que ces bestes là s'irritent et s'effarouchent en voiant de telles couleurs. Et si un grand roy, comme estoit Alexandre pour addoulcir et apprivoiser des nations belliqueuses et malaisées à retenir, ne plus ne moins que des bestes fieres, a usé des robbes qui leur estoient propres, et de leurs façons de vivre accoustumées, pour

(1) Grec : uniforme.

(2) Grec : Tunique. Voyez par rapport au mot *saie*, le glossaire sur Marot.

tousjours plus les gaigner, amollir la fierté de leur courage, et reconforter leur desplaisir : il y en a qui le blasment et le reprennent au lieu qu'ils devroient admirer en cela sa sagesse, d'avoir si dextrement sçeu par un leger changement d'habit, caresser l'Asie, se faisant par armes seigneur et maistre des corps, et par l'accoustrement se conciliant les ames. Et toutefois ceux là mesmes louënt Aristippus le philosophe Socratique de ce que quelquefois il se vestoit d'une pauvre et mince cappe, et autrefois d'un manteau riche de la tyssure et taincture de Milet, et sçavoit garder la bienseance en l'un et en l'autre vestement : et ce pendant ils accusent Alexandre, de ce que honorant l'habit de son païs, il ne mesprisa point celuy qu'il avoit conquis par armes, en intention de s'en servir à bastir le fondement de choses grandes.

IX. Car son desseing n'estoit pas de courir et fourrager l'Asie, comme feroit un capitaine de larrons, ny de la saccager et piller, comme ravage et butin de felicité inesperée, ainsi comme depuis Hannibal feit l'Italie, et devant les Treriens (1) avoient fait l'Ionie, et les Scythes la Medie, ains estoit sa volonté de rendre toute la terre habitable subjecte à mesme raison, et tous les hommes citoiens d'une mesme police et d'un mesme gouvernement. Voilà la cause pour laquelle il se transformoit ainsi en habits. Que si le grand dieu qui avoit envoyé l'ame d'Alexandre icy

(1) Les Thraces Cimmeriens. Strabon.

bas, ne l'eust soudainement rappellée à soy, à l'adventure n'y eust il eu que une seule loy qui eust regy tous les vivants, et eust esté tout ce monde gouverné soubs une mesme justice, comme soubs une mesme lumiere, là où maintenant les parties de la terre qui n'ont point veu Alexandre, sont demourées tenebreuses et obscures, comme estans destituées du soleil. Parquoy le premier project et desseing de son expedition monstre qu'il a eu intention de vray philosophe, qui n'estoit point de conquerir pour luy des delices et plantureuses richesses, ains de procurer une paix universelle, concorde, union et communication à tous les hommes vivans les uns avec les autres.

X. En second lieu, considerons un peu ses paroles et propos, par ce que de tous autres princes et roys, les ames monstrent quelles sont leurs meurs et leurs intentions, principalement par leurs propos. Antigonus le vieil respondit un jour à quelque Sophiste qui luy presentoit et dedioit un traitté qu'il avoit composé de la justice, « Tu es un sot, mon amy, qui « me viens prescher de la justice, là où tu vois que « je bats les villes d'autruy ». Et Dionysius (1) le tyran disoit, qu'il falloit tromper les enfans avec des dez et des osselets, et les hommes avec les jurements : et sur le tombeau de Sardanapalus y avoit engravé,

Demouré m'est seulement ce que j'ay

(1) Ailleurs il est attribué à Lysander. *Amyot.*

Paillardé, beu, yvrogné, et mangé.

Qui pourroit nier que par l'une de ces responses là, la volupté (1) et l'impieté ne soient authorisées, et par l'autre l'avarice et l'injustice? mais au contraire si aux dicts d'Alexandre vous ostez le diadesme et la couronne royale, et l'estre fils de Jupiter Hammon, et la noblesse, vous direz que ce seront sentences d'un Socrates, d'un Platon, et d'un Pythagoras : car il ne faut pas que nous nous arrestions aux braveries et superbes inscriptions que les poëtes ont engravées et empraintes sur les images et statues de luy, ne tendans pas à monstrer sa modestie, mais à magnifier sa fortune et sa puissance :

Ce bronze estant d'Alexandre l'image
Tournant à mont les yeux et le visage,
A Jupiter semble diré, pour toy
Retien le ciel, car la terre est à moy.

Et un autre,

Alexandre je suis le fils de Jupiter.

Toutes telles galanteries c'estoient les poëtes qui les disoient et escrivoient pour flatter sa fortune, mais des vrays dicts d'Alexandre qui les voudroit raconter on pourroit commancer à ceux qu'il dit en sa jeunesse : car estant plus viste que nul autre des jeunes

(1) Par l'autre l'impiété, et par la troisième l'avarice et l'injustice ne soient autorisées? *C.*

hommes de son aage, ses familiers l'incitoient à vouloir courir en la carriere des jeux olympiques pour gaigner le pris de la course : il leur demanda, s'il y avoit des roys qui y courussent : ils luy respondirent, que non : « La partie doncques ne seroit pas « justement faitte, en laquelle un privé pourroit estre « vainqueur, et un roy vaincu ». Et comme son pere eust eu la cuisse percée d'outre en outre d'un coup de lance, en une battaille contre les Triballiens, estant hors du danger de la vie, mais desplaisant de se voir boitteux : « Ne te soucie, dit il, mon pere, sors hardiment en public, à fin qu'à chasque pas que tu « feras, tu te souvienes de ta vertu ». Ces responses là ne procedent elles point d'un entendement de philosophe, et d'un cœur qui pour estre ravy de l'amour des choses grandes et honestes ne se soucie desjà nullement des dommages du corps? Car comment pensons nous qu'il se glorifioit des blesseures qu'il avoit luy mesme receuës en sa personne? Quand il se souvenoit ou d'un peuple subjugué, ou d'une battaille gaignée, ou de villes prises, ou de roys qui s'estoient rendus; il n'avoit garde de cacher ny couvrir telles cicatrices, ains les portoit et monstroit par tout, comme des images de sa vertu engravées en sa personne. Et si quelquefois en devisant des lettres, on venoit à faire comparaison des vers d'Homere, ou bien entre les propos de table, s'il se mettoit en avant, lequel estoit le plus excellent, comme l'un en alleguast un, et l'autre un autre, luy preferoit cestuy cy à tous les autres,

Sage en conseil et vaillant au combat.

Faisant son compte que la louange que l'autre avoit donnée au roy Agamemnon, quelque aage au paravant, estoit une loy pour luy mesme, (1) tellement qu'il disoit, que Homere en un mesme vers avoit honoré la vaillance d'Agamemnon, et prophetisé celle d'Alexandre. Et pourtant si tost qu'il eut passé le destroit de l'Hellespont, il alla visiter Troie, là où il se representa en son entendement les haults faicts d'armes des princes qui y combattirent : et comme quelqu'un du païs luy promeist de luy donner la lyre de Paris, s'il vouloit : « Je n'ay, dit il, que faire de « celle là, car j'ay celle d'Achilles : au son de laquelle « il se reposoit en chantant les louanges des vaillants « personnages : mais celle de Paris avoit une harmo- « nie trop molle et trop feminine, sur laquelle il « chantoit des chansonnettes d'amour ».

XI. Or est il bien certain qu'aimer la sapience, et avoir en estime les gens sages et de sçavoir, est signe d'une ame philosophique : cela estoit en Alexandre autant qu'en nul autre des roys : car nous avons desjà dict quelle affection il portoit à son maistre Aristote, et qu'il faisoit autant d'honneur à Anaxarchus le musicien, qu'à nul autre de ses familiers. La premiere fois que Pyrrhon Elien parla à luy, il luy donna dix mille pieces d'or (2). Il envoya un present de

(1) Lisez : Tellement qu'on peut dire que Homère, etc. C.

(2) Près de 200,000 livres de notre monnoie.

cinquante talents, qui sont trente mille escus (1), à Xenocrates l'un des disciples de Platon. Et la plus part des historiens escrit, qu'il feit Onesicritus, lequel avoit esté auditeur de Diogenes, capitaine de son armée de mer(2): et s'estant rencontré une fois auprès de Corinthe à parler avec Diogenes, il fut si esmerveillé de sa façon de vivre, et eut sa gravité en telle admiration, que bien souvent depuis faisant mention de luy, il disoit, « Si je n'estois Alexandre, je serois « Diogenes » : Qui estoit autant à dire comme, j'eusse volontiers usé ma vie à l'estude des lettres, si je n'eusse deliberé de philosopher par effect. Il ne dit pas, si je n'estois roy, je serois Diogenes : ne, si je n'estois riche, ou aimant à estre bien vestu, car il ne preferoit point la fortune à la sapience, ny la pourpre et le diadesme à la besace, et à la pauvre cappe : ains dit simplement, si je n'estois Alexandre, je serois Diogenes, qui est autant à dire comme, si je n'avois proposé de mesler ensemble les nations Barbares avec les Grecques, et voyageant par toute la terre habitable, polir et cultiver tout ce que j'y trouverois de sauvage, rechercher jusques aux extremes bouts du monde, approcher la Macedoine de la mer Ocea-

(1) 228,437 livres 10 sols de notre monnoie.

(2) « Sa main se fermoit pour les dépenses privées; elle s'ou« vroit pour les dépenses publiques. Falloit-il régler sa maison? « c'étoit un Macédonien : falloit-il payer les dettes des soldats, « faire part de sa conquête aux Grecs, faire la fortune de chaque « homme de son armée? il étoit ALEXANDRE. Montesquieu. *Ibid.*

ne, y semer la Grece, et espandre par toutes nations la paix et la justice, je ne demourerois pas oisif en delices à prendre mon plaisir, ains je voudrois imiter la simplicité et frugalité de Diogenes. Mais maintetant pardonne moy Diogenes, je imite Hercules, je vay après Perseus, je suy la trasse de Bacchus, je veux faire voir encore une fois les Grecs victorieux baller au païs des Indes, et reduire encore en memoire aux montaignats, et sauvages nations qui habitent delà la montagne de Caucasus, les joyeusetez des festes Bacchanales. On dit qu'en ces quartiers là il y a aussi quelques gens qui font profession d'une sapience austere et nue, hommes sacrez, et vivans à leurs loix, vacants du tout à la contemplation de dieux, se passans encore de moins que Diogenes, et n'ayans point besoing de bissac, car ils ne font point de provision de vivres, par ce que la terre leur en fournit tousjours de tous frais et nouveaux, les rivieres leur donnent à boire, et les feuilles tombans des arbres et l'herbe, à coucher : par moy Diogenes les cognoistra, et eulx Diogenes. Il fault que je batte et grave aussi de la monnoye à la forme Grecque qui se debite entre les nations Barbares.

XII. Venons maintenant à ses faicts : apparoist il qu'il y ait seulement une temerité de la fortune, ou une force d'armes et violence de main mise, ou plus tost une grande prouësse et justice, et une grande temperance, bonté et clemence, avec un bon ordre et grande prudence, conduisant toutes choses par un

bon sens et un grand jugement (1)? Certainement je ne pourrois dire ne discerner en ses gestes, cela est un faict de vaillance, cela d'humanité, cela de patience, ains tout exploit de luy semble avoir esté meslé et composé de toutes les vertus ensemble, en confimation de ceste sentence des Stoïques « Que tout acte « que fait le sage, il le fait par toute vertu ensem« ble ». Bien est il vray que tousjours en chasque action il y a une vertu eminente par dessus les autres, mais celle là incite et dirige les autres à la mesme fin : aussi voit on ès gestes d'Alexandre, que sa vaillance est humaine, et son humanité vaillante, sa liberalité mesnagere, sa cholere facile à appaiser, ses amours temperées, ses passetemps non oyseux, ses travaux non sans addoulcissement. Qui est celuy qui a meslé la feste parmy la guerre, les expeditions militaires parmy les jeux? Qui a entrelassé parmy les sieges des villes, parmy les exploits d'armes, les joyeusetez Bacchanales, les nopces, les chansons nuptiales d'Hymenée? Qui fut oncques plus ennemy de ceulx qui font injustice, ne plus gracieux aux affligez? Qui fut jamais plus aspre aux combattans, ne plus equitable aux suppliants? Il me vient en pensée d'alleguer et transferer en cest endroict le dire du roy Porus, lequel estant amené prisonnier à Alexandre, et en-

(1) « Alexandre, dans la rapidité de ses actions, dans le feu de « ses passions même, avoit, si j'ose me servir de ce terme, une sail« lie de raison qui le conduisoit; et que ceux qui ont voulu faire un « roman de son histoire, et qui avoient l'esprit plus gâté que lui, « n'ont pu nous dérober ». Montesquieu. *Ib.*

quis par luy, comment il vouloit qu'il le traittast, respondit, « En roy ». Et comme Alexandre luy repliquast, s'il vouloit rien dire davantage : « Non », dit il, car tout est compris soubs ce mot là, « En roy » : Aussi m'est il advis qu'à tous les faicts d'Alexandre, je puis adjouster ce refrein, « En philosophe » : car en cela tout est compris. Il devint amoureux de Roxane, fille d'Oxiathres, l'aiant veuë baller de bonne grace entre les dames captives, il n'en voulut point jouir à force, ains l'espousa legitimement. « En philoso« phe ». Ayant veu son ennemy Darius massacré à coups de traict, il n'en feit point de sacrifices aux dieux, ny n'en chanta point chant de triomphe, combien que une longue guerre fust abbregée et finie par ceste mort, ains ostant son manteau de dessus ses espaules, le jetta sur le corps du mort, comme s'il eust voulu cacher la miserable destinée d'une fortune royale. « En philosophe ». Il reçeut quelquefois une missive secrette de sa mere qu'il lisoit, estant d'adventure Hephestion assis auprès de luy, qui la lisoit naifvement sans y penser avec luy : Alexandre ne l'en engarda point, ainsi seulement tira l'anneau de son doigt, et luy meit contre la bouche, seellant son silence de la foy d'amitié. « En philosophe ». Car si ces actes ne sont faicts en philosophe, quels autres le seront ? Socrates souffrit bien que Alcibiades couchast avec luy (1) : mais Alexandre, comme Philoxe-

(1) Ce trait seul de la vie de Socrate prouve que ce philosophe s'étoit attiré les railleries d'Aristophane, et méritoit à juste titre

nus son lieutenant au gouvernement de la coste maritime de l'Asie luy eust escript, qu'il y avoit un jeune enfant en son gouvernement d'Ionie de face et beauté incomparable, et luy demandast par ses lettres, s'il luy plaisoit qu'il luy envoyast : il luy rescrivit bien aigrement, « O malheureux et meschant « homme, qu'as tu jamais cogneu en moy pourquoy « tu deusses me flatter par telles voluptez (1) »? Nous admirons Xenocrates de ce qu'il ne voulut pas accepter un present de cinquante talents qu'Alexandre luy envoyoit, n'admirerons nous pas aussi celuy qui le luy donnoit? N'estimerons nous pas qu'aussi peu de compte d'argent fait celuy qui le donne ainsi liberalement, que celuy qui le refuze? Xenocrates n'avoit point besoing d'argent, pource qu'il estoit philosophe, et Alexandre en avoit, pource qu'il estoit philosophe, à fin qu'il en exerceast liberalité envers telles gens.

XIII (2) Combien de fois pensons nous que l'a dit Alexandre, quand il se voyoit tout couvert de traicts qu'on luy tiroit, et quand à tout effort on le pressoit? Nous estimons bien qu'il y a en tous hommes quelque lumiere de droit et bon jugement : par ce que la nature d'elle mesme les dresse à ce qui est ho-

qu'on en fît le jouet de la populace. *Brotier*. Voyez les Observations. *C.*

(1) Heureux les princes doués d'une ame aussi forte contre les séductions de la corruption !

(2) Ce discours du mespris de la mort défault en ce lieu icy. *Amyot.*

neste, mais il y a difference entre les communs hommes et les philosophes en ce, que les philosophes ont le jugement plus ferme et plus asseuré ès dangers, d'autant que les vulgaires hommes n'ont pas les cœurs fortifiez et munits de telles anticipations et préjugées impressions,

Bon augure est pour son païs combattre.

Et,

La mort est fin de tous maux aux humains.

Mais les occasions des perils qui se presentent, leur rompent leurs discours, et les apprehensions des dangers presents ou prochains leur esbranlent tous leurs jugements : car la peur ne chasse pas seulement la memoire, comme dit Thucydide (1), mais aussi toute bonne intention, toute envie de bien faire, et toute emotion, là où la philosophie lie de cordages tout à l'entour (2).

---

# DE LA FORTUNE
## OU VERTU D'ALEXANDRE,
### TRAITÉ SECOND.

Nous oubliasmes hier, ce me semble, à dire que le siecle d'Alexandre fut heureux en cela, qu'il porta

(1) Thucydide, l. II, 87. *Reiske.*
(2) La fin en est defectueuse. *Amyot.*

plusieurs arts et plusieurs beaux et grands esprits, ou plus tost fault il dire que cela ne fut pas tant la bonne fortune d'Alexandre, que de ces bons ouvriers et grands entendements là, d'avoir un tel tesmoing et un tel spectateur qui sçeut très subtilement juger de ce qui seroit bien fait, et très liberalement le recompenser. Suyvant lequel propos on dit, que quelque temps depuis ayant esté Archestratus gentil poëte, vivant en grande et estroitte pauvreté, pour ce que personne n'en faisoit compte, quelqu'un luy dit, si tu eusses esté du temps d'Alexandre, il t'eust donné pour chascun de tes vers ou la Cypre, ou la Phœnice : aussi croy je que les premiers et plus excellents ouvriers de ce regne là ne se doivent pas tant dire avoir esté soubs Alexandre, que par Alexandre : car la bonne temperature et subtilité de l'air, cause l'abondance des fruicts, mais la benignité, l'honneur et l'humanité du prince est ce qui provoque et fait venir en avant l'avancement des arts et des beaux esprits, comme au contraire tout cela languit et s'estainct par l'envie, l'avarice et l'opiniastreté de ceux qui dominent (1).

II. Auquel propos on dit, que Dionysius le tyran ayant un jour ouy un musicien joueur de cithre qui sonnoit fort bien, il luy promeit tout hault qu'il luy donneroit un present de six cents escus (2). Le lendemain

(1) « Les arts ne se soutiennent que par le prix qu'on y attache ». *Tacit. Polit.* t. VII, p. 239. Davanzati traduit ainsi cette maxime. Annal. l. XI, t. I, p. 240. « *Chi leva i premi, leva l'industria, come meno pregiata* ».

(2) Grec : un talent, maintenant 4,668 livres de notre monnoie.

cest homme vint demander le present qui luy avoit esté promis, et Dionysius luy respondit, « Tu me « donnas hier du plaisir à t'ouïr jouër, et je t'en don- « nay aussi en te faisant ceste promesse : ainsi tu fus « payé sur le champ du plaisir que tu me donnas, par « celuy que tu receus ». Et Alexandre le tyran de Pheres (il le falloit seulement specifier par celle qualité là, et non pas contaminer le nom d'Alexandre, en le donnant à un si meschant homme) regardant jouër une tragædie y prit si grand plaisir, qu'il en avoit le cœur fort attendry de pitié et de compassion : dequoy s'estant pris garde, il se leva en haste et s'en alla du theatre plus viste que le pas, disant que ce seroit chose indigne qu'on le veist plorer par compassion des miseres et calamitez d'Hecuba et de Polyxena, veu qu'il faisoit tous les jours mourir tant de ses citoiens. Mais celuy là fut bien si meschant, qu'il s'en fallut bien peu qu'il ne feist punir ce joueur excellent de tragædies pour ce qu'il l'avoit amolly comme du fer. Le roy de Macedoine Archelaus sembloit estre un peu tenant en matiere de donner et faire presents, dequoy Timotheus musicien en chantant sur sa lyre luy donna une attainte, en luy tirant souvent ce petit brocquard, « Ce fils de terre, l'ar- « gent, trop tu le recommandes » : mais Archelaus luy repliqua sur l'heure bien gentilment et de bonne grace, « Mais toy par trop tu le demandes ». Et Ateas le roy des Scythes ayant pris prisonnier de guerre Ismenias, excellent joueur de flustes, luy commanda qu'il en sonnast durant son disner : et comme les as-

sistans s'esmerveillassent d'ouïr si excellentement jouër, et luy en feissent caresses, luy jura qu'il prenoit plus de plaisir à ouïr son cheval hennir : tant ses aureilles estoient logées loing des Muses, et avoit son ame attachée en une estable, plus apte encore à ouir des asnes que non pas des chevaux.

III. Quel honneur donc et quel avancement pourroit esperer un si excellent ouvrier et maistre de musique auprès de tels princes, non plus qu'envers ceulx mesmes qui estrivent contre eulx de la suffisance de l'art, et pour ceste jalousie par une envie et une malignité veulent ruiner ceulx qui veritablement y sont excellents ouvriers? de quelle sorte estoit le mesme tyran Dionysius, qui feit jetter le poëte Philoxenus ès prisons des carrieres, pource que luy ayant baillé une tragædie qu'il avoit composée, pour la reveoir et corriger, il la ratura toute depuis le commancement jusques à la fin. Philippus mesme de Macedoine pour avoir tard appris la musique ne respondoit pas en cela au reste de sa grandeur, et se monstroit impertinent et ignorant : car estant un jour entré en dispute avec un sonneur d'instruments touchant la façon d'en jouër, et luy semblant avoir quelque raison pour le convaincre, le musicien luy respondit en se soubriant tout doulcement, « Dieu te gard, sire, « d'estre si malheureux, que tu entendes ces choses là « mieulx que moy ».

IV. Mais Alexandre sçachant très bien de quelles choses il devoit estre spectateur et auditeur, et de quelles il devoit estre facteur et executeur de sa main,

il exercea bien tousjours sa personne à estre adroict aux armes et vaillant, et comme dit le poëte Æschylus,

Rude guerrier combattant de pied stable,
Aux ennemis en armes redoutable.

Celle là estoit son art hereditaire qu'il avoit par succession de ses ancestres les Æacides et Hercules : mais quant aux autres arts et sciences il les honoroit bien, mais c'estoit sans avoir envie d'en faire profession, et louoit bien leur excellence et leur gentillesse, mais pour plaisir qu'il y prist il n'estoit pas facile à surprendre de l'affection de les vouloir imiter.

V. De son temps furent deux excellents joueurs de tragædies entre autres, Thessalus et Athenodorus, lesquels jouans à l'envie l'un de l'autre, les roys et princes de Cypre faisoient les frais à l'envy de mesme, et estoient juges de ce different les principaux et plus renommez capitaines de l'armée : en fin Athenodorus ayant esté declaré le vainqueur, Alexandre qui aimoit Thessalus, dit, « Je voudrois avoir perdu la « moytié de mon royaume, et ne voir point Thessalus « vaincu » : mais toutefois jamais il n'en parla devant aux juges pour les solliciter, ny jamais ne reprit leur jugement, estimant qu'il falloit qu'il vint au dessus de toute autre chose, mais qu'il pliast au dessoubs de la justice. Et entre les joueurs de comædies y avoit un Lycon Scarphien, lequel un jour en jouant son rolle de quelque comædie entrelassa dextrement un vers par lequel il luy demandoit de l'argent :

Alexandre s'en prit à rire, et luy feit donner dix mille talents, qui sont six mille escus (1). Aussi y avoit il plusieurs excellents joueurs de cithre, et entre autres Aristonicus, lequel en une bataille accourant pour le secourir fut tué à ses pieds en combattant vaillamment. Alexandre luy feit faire et dresser une statue de bronze au temple d'Apollo Pythique tenant une cithre d'une main, et une lance de l'autre : en quoy faisant il honora non seulement le personnage, mais aussi la musique, comme luy rendant tesmoignage qu'elle rend les cœurs des hommes magnanimes, et les remplit d'un ravissement d'esprit et d'un ardeur de bien faire, ceux qui y sont naifvement nourris : car luy mesme un jour que Antigenidas joueur de flustes sonna une chanson militaire, fut si emeu et si eschauffé en courage par les aiguillons de celle musique, qu'il saulta de sa place et s'en courut mettre la main aux armes qui estoient près de luy : tesmoignant par cela estre vray ce que les Spartiates chantent ès chansons de leur païs,

Sçavoir doulcement chanter
Sur la lyre de beaux carmes,
Siet bien avec le hanter
Vaillamment le faict des armes.

VI. Aussi estoient du temps d'Alexandre Apelles le paintre, et Lysippus le statuaire, desquels l'un paignit Alexandre tenant la foudre en sa main si naifve-

(1) 46,686 livres de notre monnoie.

ment paint et au vif, que lon disoit que des deux Alexandres, celuy qui estoit fils de Philippus estoit invincible, et celuy d'Apelles inimitable. Et Lysippus ayant moulé la premiere statue d'Alexandre la face tournée vers le ciel, comme luy mesme Alexandre avoit accoustumé de regarder, tournant un petit le col, il y eut quelqu'un qui y meit ceste inscription qui n'a pas mauvaise grace :

Ce bronze estant d'Alexandre l'image
Jettant à mont les yeux et le visage,
A Jupiter semble dire, Pour toy
Retien le ciel, car la terre est pour moy.

Et pourtant defendit Alexandre que nul autre fondeur ne jettast en bronze son image que Lysippus, par ce que lui seul avoit l'industrie de representer ses meurs par le cuyvre, et monstroit son naturel en la figure de son corps : les autres representans bien la torse de son col, et l'humidité de ses yeulx, ne pouvoient advenir à exprimer son visage masle, et sa generosité de lion. Il y avoit aussi entre les autres ouvriers un insigne Architecte nommé Stasicrates, lequel ne tendoit point à faire chose qui fust jolie ny gentille et de belle grace à la voir, ains de grande entreprise, et d'un desseing et disposition telle, que pour y fournir il ne falloit pas une moindre opulence que celle d'un grand roy : cestuy s'en allant trouver Alexandre luy blasma toutes ses images, et paintes et gravées, moulées et fondues, disant que c'estoient ouvrages d'ouvriers couards et non genereux ny ma-

gnanimes : mais j'ay proposé, dit-il, sire, de fonder la similitude de ta personne en une matiere vifve, et qui a ses racines immortelles, et sa gravité immobile et immuable : car le mont Athos qui est en Thrace à l'endroit qu'il se leve plus haut, et est le plus eminent, ayant des plaines et hauteurs proportionnées à soy mesme, et des membres, joinctures, distances et intervalles qui se peuvent accommoder à la forme humaine se peut en l'accoustrant et le formant nommer et estre la statue digne d'Alexandre, qui de sa base touchera à la mer, et en l'une de ses mains ambrassera et tiendra une ville habitable de dix mille hommes, et en la droitte une riviere perpetuelle qu'elle versera d'une cruche dedans la mer : et au reste, quant à toutes ces statues d'or ou de bronze, ou d'yvoire, et à tous ces tableaux de bois et de painture, jettons les là, comme de petits moules seulement qui se peuvent achetter ou desrober, ou se fondre et guaster. Alexandre l'ayant ouy parler, loua bien grandement le haut courage de son entreprise, et la hardiesse de son invention, mais il luy respondit, « Laisse là Athos demourer en sa forme et en sa « place : il suffit qu'il soit le monument de l'outra« geuse insolence, et arrogance d'un seul roy » : et quant à moy le mont de Caucasus, les montaignes Emodienes, la riviere de Tanais, et la mer Caspiene, seront les images de mes faicts.

VII. Or je vous prie posons le cas que un tel ouvrage eust esté faict et parfaict, y a il homme qui le veist en telle forme, en telle disposition, et de telle

face, qui pensast qu'il fust ainsi creu fortuitement et par cas d'adventure? Je croy que non. Que dirons nous de son image que lon surnomme portant la fouldre? Que dirons nous de celle que lon appelle Appuyé sur la lance, et comment la grandeur d'une statue ne se pourroit sans artifice achever par fortune, encore qu'elle y versast et espandist largement en grande affluence l'or, le cuivre, l'yvoire et toute autre riche et precieuse matiere, et nous estimerons qu'il soit possible que un grand homme, voire le plus grand qui fut jamais au monde, ait esté achevé par la fortune sans la vertu, et que ce soit la seule fortune qui luy ait fait provision d'armes, d'argent, d'hommes, de chevaux et de villes, toutes lesquelles choses apportent peril à ceux qui n'en sçavent pas bien user, non pas honneur ny puissance, ains plus tost font preuve de leur petitesse et impuissance.

VIII. Car Antisthenes disoit bien, qu'il falloit souhaitter à ses ennemis tous les biens du monde, excepté la vaillance : car par ce moyen ils sont, non à ceux qui les possedent, mais à ceux qui les surmontent : c'est pourquoy lon dit que la nature a attaché à la teste du cerf la plus lasche et la plus couarde beste qui soit, les plus merveilleuses et plus dangereuses cornes pour se defendre, à fin de nous enseigner par cest exemple, que rien ne sert d'estre ny fort, ny bien armé, qui n'a le courage de demourer et s'asseurer à combattre : ainsi la fortune bien souvent attachant des forces et des estats grands à des hommes de lasche cœur et de cervelle esventée, en faisant veoir

comme ils s'y portent laschement et villainement, honore et recommande la vertu, comme celle de qui seule depend toute la grandeur, toute la gloire et l'honneur des hommes : car ainsi comme dit Epicharmus, l'entendement voit, l'entendement oit, tout le reste est aveugle et sourd, ayant faute de la raison. Les sentimens ont bien leurs propres et particulieres functions, mais qu'il soit vray que ce soit l'entendement qui approfite tout, et qui dispose tout en bon ordre, que ce soit l'entendement qui surmonte, qui domine et qui regne, et que toutes autres choses aveugles, sourdes, et sans ame, aggravent et deshonorent ceux qui les possedent, si la vertu n'y est joincte quant et quant, on le peut clairement apparcevoir et verifier par les exemples : car d'une mesme puissance et d'un mesme empire Semiramis, qui n'estoit qu'une femme, equippoit de grosses flottes de vaisseaux par mer, armoit et soudoioit de puissans exercites, bastissoit des Babylonnes, conquestoit tous les environs de la mer rouge, assubjettissant à soy les Arabes, et les Ethiopiens. Et Sardanapalus qui estoit né homme, filoit la pourpre en la maison, estant veautré et couché à la renverse parmy des concubines : et quand il fut mort, on luy feit une statue de pierre, qui balloit à par soy à la mode barbaresque, et clicquetoit des doigts au dessus de sa teste, avec un tel escriteau : « Mange, boy, paillarde, tout le « reste n'est rien ». Lon dit que le philosophe Crates, voiant au temple d'Appollo Pythique une statue d'or de la courtisane Phryné, s'escria tout haut, « Voilà

« un trophée de la luxure des Grecs » : mais qui considereroit la vie ou la sepulture de Sardanapalus, car il n'y a point de difference, il pourroit bien à la verité dire, voilà un trophée des biens de la fortune.

IX. Quoy doncques? permettrons nous que la fortune après Sardanapalus touche tant peu que ce soit à Alexandre, ne quelle s'attribue part aucune, ny de sa grandeur, ny de sa puissance? il n'y auroit point de propos : car que luy a elle jamais donné d'avantage que aux autres roys, soit d'armes, de chevaux, de finances et de soudards? Que elle en face doncques grand Arridæus si elle peult : Qu'elle en face grand un Amasis, un Arses, un Tigranes Armenien, un Nicomedes Bithynien, dont l'un jetta son diadéme aux pieds de Pompeius, et perdit honteusement son royaume, et l'autre se faisant raire (1) la teste, et se mettant un chappeau dessus, se declara liberte, c'est à dire serf affranchy des Romains. Nous disons doncques que la fortune rend petits les hommes, qui de leur nature sont couards, craintifs et bas de courage : mais il n'est pas raisonnable d'attribuer la lascheté à infortune, ny aussi la vaillance et prudence à la fortune.

X. Mais bien peut on dire que la fortune est chose grande, par ce que Alexandre a dominé : car en luy et avec luy elle a esté glorieuse, invincible, magnanime, non superbe, ny insolente, ains humaine et clemente : mais si tost qu'il fut decedé Leosthenes

(1) Raser.

disoit, que son armée et sa puissance errante, s'entreheurtant soy-mesme, ressembloit au Cyclops Polyphemus, qui après son aveuglement tastoit par tout de la main, sans sçavoir où il alloit, aussi la grandeur de sa puissance, luy mort, vaguoit et erroit tantost çà tantost là, bronchant et choppant à tout propos, pour ce qu'il n'y avoit plus personne à qui elle obeist : ou plus tost, ainsi comme les corps mourans, quand l'ame en est dehors, les parties ne s'entretienent plus, ny ne se tienent plus l'une à l'autre, ains s'entrelaissent et se destachent l'une d'avec l'autre, et se retirent : aussi l'armée d'Alexandre depuis qu'elle l'eut perdu, ne feit plus que palpiter, trembler, et estre en fiebvre, soubs je ne sçay quels Perdicques, Meleagres, Seleuques et Antigones qui estoient comme des esprits encore chauds et pouls saillans, tantost cy tantost là, par bouttées et intervalles, jusques à ce que finablement venans à se gaster et pourrir en soymesme, elle grouilla toute de vers, qui furent des roys qui n'avoient aucune valeur ny generosité en eux, et des capitaines lasches et faillis de cœur. Luy mesme Alexandre tensant un jour Hephestion, qui avoit pris querelle à l'encontre de Craterus luy dit : « Quelle force ne puissance as tu de « toy mesme? Que sçaurois tu faire qui te osteroit « Alexandre »? aussi ne faindray je pas d'en dire autant à la fortune de ce temps là : Quelle grandeur as tu? quelle gloire? où est ta puissance, où est ta force invincible, si lon t'oste Alexandre? c'est à dire, si lon oste des armes l'experience, des richesses la libera-

lité, de la sumptuosité et magnificence la temperance, du combat la hardiesse et asseurance, de la victoire la bonté et la clemence? Fais en si tu peux un autre grand qui ne departe point liberalement ses biens, qui ne s'expose point luy mesme le premier aux perils devant son armée, qui n'honore point ses amis, qui n'ait point de pitié de ses ennemis captifs, qui ne soit point continent ès voluptez, vigilant aux occasions, aisé à appaiser en ses victoires, doux et humain en ses prosperitez.

XI. Comment pourroit estre un homme grand, quelque authorité et puissance qu'il eust, s'il est beste et vicieux quant et quant? Ostez la vertu à un homme heureux, vous le trouverez petit en toutes sortes, petit en ses dons et presens pour sa chicheté, petit ès travaux pour sa delicatesse, petit envers les dieux pour sa superstition, petit envers les bons à cause de son envie, petit entre les hommes pour sa lascheté, petit entre les femmes pour estre trop subject à la volupté : car ainsi comme les mauvais ouvriers qui posent de petites statues sur des bases grandes et amples, monstrent par là mesme la petitesse de leurs statues : aussi quand la fortune eleve un homme de foible et petit cœur en grand estat, où il doit estre veu de tout le monde, elle le descouvre, le descrie et le deshonore davantage, faisant veoir comment il branle et chancelle pour sa legereté.

XII. Par ce moyen faut il confesser que la grandeur ne gist pas à posseder des biens, mais à en bien user : car il y a bien souvent des enfans, qui dès le

berseau heritent des royaumes, estats et seigneuries de leurs peres, comme feit Charillus, que Lycurgus son oncle apporta en son maillot au lieu où mangeoient les seigneurs, et le mettant au siege royal le declara roy de Sparte au lieu de luy (1), et pour cela l'enfant n'estoit pas grand, mais bien celuy qui rendoit au petit enfant venant de naistre, l'honneur et le degré qui luy appartenoit, sans le se vouloir attribuer ny en priver son neveu. Mais qui eut peu faire grand Aridæus que Meleager emmaillota seulement d'un manteau royal de pourpre, ne differant point d'un petit enfant, et le colloqua dedans le throsne d'Alexandre? Faisant bien en cela, pour donner clairement à cognoistre au monde dedans bien peu de jours, comment les hommes regnent par la vertu, et comment par la fortune : car il subrogea à un vray prince et vray roy, un qui n'en avoit que la mine, ou pour mieux dire, il promena pour un peu de temps par la terre habitable, ne plus ne moins que sur un eschaffaut, un diademe sourd et muet :

La femme mesme un fardeau porteroit,
Que sur l'espaule un homme luy mettroit.

Mais on pourroit dire au contraire, que une femme ou un enfant mesme pourroit prendre et charger une seigneurie, un royaume, un estat et office, comme Bagoas, un Eunuque enleva et chargea sur les espaules des roys Arses et Darius second, le royaume

(1) Vie de Lycurgue, t. I, des Vies, ch. 3.

des Perses : mais après que lon a receu sur ses espaules une grande puissance, la porter, la manier, et ne se laisser point accabler ne briser dessous, par la grandeur et pesanteur des affaires, c'est fait en homme qui a la vertu, l'entendement et le courage tel comme l'avoit Alexandre.

XIII. Il y a quelques uns qui luy reprochent qu'il aimoit le vin et qu'il s'enyvroit, mais il estoit grand aux affaires, là où il demouroit sobre, et ne s'enyvroit ny ne se mescognoissoit point pour quelque puissance, authorité, ne licence qu'il eust (1), de laquelle depuis que les autres ont un petit gousté et participé, ils ne se peuvent plus retenir, ains si tost qu'ils sont ou remplis de deniers, ou qu'ils ont attainct à quelques honneurs et dignitez de ville, ils regibbent et devienent si insolens que lon ne peut plus durer à eux,

Quand la fortune a leurs maisons rendues
En des grandeurs qu'ils n'avoient attendues.

XIV. Clitus pour avoir mis à fond trois ou quatre galeres des Grecs près d'Amorges, se feit appeller Neptune, et porta le trident : Demetrius à qui la for-

(1) Plutarque dissimule la vérité pour ne laisser apercevoir que des vertus dans son héros : Montesquieu la confesse hautement, et en tire l'éloge le plus flatteur pour Alexandre : « Il fit deux mau« vaises actions, dit Montesquieu ; il brûla Persépolis, et tua Cli« tus. Il les rendit célèbres par son repentir : de sorte qu'on ou« blia ses actions criminelles, pour se souvenir de son respect « pour la vertu ; de sorte qu'elles furent considérées plutôt comme « des malheurs, que comme des choses qui lui fussent propres ;

tune avoit donné un petit lambeau de l'empire d'Alexandre, se laissoit appeller Jupiter : et quand on envoyoit devers luy, on n'appelloit pas les deputez ambassadeurs, mais Theores, qui sont ceux que lon eslit pour aller enquerir quelque chose de l'oracle des dieux, aussi ses responses s'appelloient oracles. Et Lysimachus ayant occupé la Thrace, qui estoit comme une petite lisiere de son empire, monta en telle superbe, et arrogance si insupportable, qu'il osa bien dire, « Les Bysantins viennent maintenant à moy, « quand je touche du bout de ma lance au ciel » : à laquelle parole se trouvant present Pasiades Bysantin, ne se peut tenir qu'il ne dist aux assistans, « Re« tirons nous de bonne heure, de peur que cestuy cy « ne perce le ciel du fer de sa lance ». Mais quel besoing est il d'alleguer ceux-là, ausquels encore estoit il aucunement loysible d'avoir les cœurs et les esprits elevez, d'autant qu'ils avoyent esté soudards d'Alexandre? veu que un Clearchus s'estant fait tyran de la ville de Heraclée porta en sa devise, la foudre, et appella l'un de ses enfans le tonnerre : et Dionysius le jeune s'appella luy mesme fils d'Apollo, par une telle inscription,

Doris la nymphe aux beaux yeux est ma mere,
Qui me conceut de Phebus le mien pere.

Et son pere qui avoit fait mourir dix mille de ses ci-

« de sorte que la postérité trouve la beauté de son ame presque « à côté de ses emportements et de ses foiblesses ; de sorte qu'il » fallut le plaindre, et qu'il n'étoit plus possible de le haïr ». *Ib.*

toiens, si non plus, qui par envie avoit trahy son propre frere aux ennemis, qui n'avoit pas eu la patience d'attendre peu de jours que sa mere avoit à survivre, ains la feit estouffer toute vieille qu'elle estoit, et qui avoit luy mesme escript en une tragedie,

La tyrannie est mere d'injustice,

ce neantmoins de trois filles qu'il avoit, il en nomma la premiere Vertu, la seconde Temperance, et la tierce Justice. Les autres se sont surnommez les uns Bienfaitteurs, les autres Victorieux, les autres Sauveurs, et les autres Grands. Au demourant qui seroit celuy qui pourroit fournir à expliquer de paroles leurs nopces les unes sur les autres, passans les jours entiers parmy grand nombre de femmes comme les estalons parmy un trouppeau de jumens, violemens de jeunes filles (1), frottemens en bains et estuves meslez d'hommes et de femmes, passer les jours entiers à jouer aux dez, sonner de la fluste en pleins theatres, passer les nuicts à soupper et les jours tout du long à disner.

XV. Alexandre au contraire disnoit dès le matin assis, et ne souppoit qu'il ne fust le soir : il faisoit bonne chere et beuvoit après qu'il avoit sacrifié aux dieux, il jouoit aux dez chez Medius ayant la fiebvre, il passoit son temps, et jouoit en allant par les champs, en apprenant ensemble à tirer de l'arc, à descendre et remonter en son chariot courant.

(1) Voyez les Observations. *C.*

XVI. Il espousa Roxane seule par amour et pour luy, mais Statira la fille de Darius pour le royaume et pour ses affaires, pource qu'il estoit expedient de mesler les nations : et quant à toutes les autres dames de Perse, il en fut autant vainqueur par temperance comme des hommes Perses par vaillance : car il n'en veit jamais une contre sa volonté, et celles qu'il vit il en feit moins de compte, que de celles qu'il ne vit oncques : et là où il estoit gracieux à toutes autres sortes de gens, il se monstroit rebours à ceux qui estoient beaux : quant à la femme de Darius qui estoit une fort belle dame, il ne voulut pas seulement ouir un qui luy en louoit la beauté, et quand elle fut trespassée il en honora si hautement les obseques, et la plora si tendrement que son humanité feit mescroire sa continence, et sa bonté en fut suspecte d'injustice : car Darius fut emeu de prime face à ceste deffiance, tant pour ce qu'il estoit jeune, que pour ce qu'il avoit sa femme en sa puissance, estant aussi luy un de ceux qui s'estoient persuadez, qu'Alexandre estoit ainsi venu au dessus de ses affaires par le benefice de la fortune : mais quand il en sçeut la verité, après en avoir fait diligente enqueste de tous costez, « Tout « ne va doncques, dit il, encore pas mal pour les « Perses, et ne nous reputera lon pas du tout lasches « et effeminez pour avoir esté vaincus par tel adver- « saire. Quant à moy je prie aux dieux qu'ils m'en- « voyent heureux succès, et en fin la victoire de « ceste guerre, à fin que je puisse aussi surmonter « Alexandre en beneficense : car j'ay une emulation

« et jalousie de me monstrer encore plus bening en-
« vers luy que luy envers moy. Mais si c'est fait que de
« moy et de ma maison, je te supplie Jupiter protec-
« teur de l'empire des Perses, et vous dieux tutelaires
« des roys et des royaumes, que vous ne permettiez
« qu'autre qu'Alexandre seie au siege et throsne royal
« de Cyrus ». Cela estoit comme une adoption d'Alexandre, faitte en la presence des dieux. Voilà comme on gaigne la victoire par vertu.

XVII. Attribue si tu veux la journée d'Arbeles, la bataille de la Cilicie à la fortune, et autres tels exploits qui procederent de force et de guerre. Ce fut la fortune qui luy esbranla la ville de Tyr, qui luy ouvrit l'Ægypte, par le benefice de fortune Halicarnassus tomba, Milet fut prise, Mazæus laissa le rivage de l'Euphrates deprouveu, et fut toute la campagne de Babylone couverte de corps morts : mais ce n'a point esté la fortune qui l'a rendu temperant, il n'a point esté continent par le moyen de la fortune : la fortune ne gardoit point son ame enfermée dedans son corps, comme dedans une forteresse inexpugnable aux voluptez, et non approchable aux cupiditez, et toutefois c'estoit ce dequoy plus il vainquoit la personne propre de Darius : le reste estoit desconfiture d'armes et de chevaux, batailles, meurtres, occisions, et fuittes d'hommes : mais la plus grande deffaitte, moins refutable, et à laquelle ceda le plus Darius, ce fut la vertu, la magnanimité, et la justice, admirant son cœur invincible de volupté, de travail, et de liberalité, plus que nulle autre chose.

XVIII. Car quant aux piques et pavois, escus et lances, aux alarmes et choc des batailles, aussi bien estoit asseuré Tarrias fils de Dinomenes, et Antigenes de Pelle, et Philotas fils de Parmenion, mais à l'encontre des voluptez, des femmes, de l'or et de l'argent, ils n'estoient de rien meilleurs ne plus vaillans que des esclaves : car Tarrias alors qu'Alexandre paya les debtes de tous les Macedoniens, et satisfeit à tous ceux qui leur avoient presté de l'argent, feignit en avoir emprunté, et amena au bureau, où s'en tenoit le compte, un qui disoit estre son creancier, et depuis estant adveré et convaincu que c'estoit chose faulse et supposée, il s'en cuida deffaire luy mesme, si Alexandre, en estant adverty, ne luy eust remis et pardonné ceste faute, et permis qu'il retint la finance qui pour luy avoit esté fournie et payée à faulses enseignes, se souvenant que lors que son pere Philippus assiegeoit la ville de Perinthe, il avoit receu un coup de flesche dedans l'œil, et ne voulut oncques bailler à penser son œil ny à tirer la flesche, que premier les ennemis ne fussent tournez en fuitte.

XIX. Et Antigenes s'estant fait enroller entre ceux que lon renvoyoit en la Macedoine, pour occasion de maladie ou de quelque mutilation de membre: quand il fut depuis trouvé qu'il n'avoit mal aucun, et qu'il contrefaisoit le malade, luy qui estoit homme de guerre, ayant le corps tout cicatricé de coups, Alexandre en fut mal content, et luy demanda la cause pourquoy il le faisoit : il luy confessa que c'estoit pour ce qu'il

estoit amoureux d'une jeune femme nommée Telesippa, et qu'il avoit intention de la suivre jusques à la coste de la mer, ne pouvant demourer esloigné d'elle. Alors luy demanda Alexandre à qui estoit ceste femme, et à qui il en falloit parler pour la faire demourer. Antigenes luy respondit, qu'elle estoit de franche et libre condition. Il faut donc, dit Alexandre, que nous luy persuadions à force de luy donner et promettre, qu'elle veuille demourer avec nous, car de la forcer nous ne pouvons. Ainsi pardonnoit il à tous l'amour, et le concedoit, fors qu'à soymesme.

XX. La cause primitive du malheur de Philotas le fils de Parmenion fut aucunement son intemperance: car il y avoit une jeune femme natifve de la ville de Pella, laquelle avoit esté prise entre les autres prisonniers au saccagement de la ville de Damas, où elle avoit paravant esté amenée par Autophradates qui l'avoit surprise sur mer, ainsi comme elle naviguoit de la coste de Macedoine en l'isle de Samothrace: elle estoit assez belle de visage, et avoit tellement espris de son amour Philotas depuis qu'il s'estoit approché d'elle, qu'encore qu'il fust un homme de fer, elle l'amollit et destrempa, de sorte que le pauvre homme au milieu de ses plaisirs ne fut pas maistre de son jugement, ains ouvrant son cœur en laissa sortir beaucoup de secrets à la coguoissance d'elle: « Qu'eust ce esté, disoit il, de Philippus sans « Parmenion? Et que seroit-ce encore de cest Alexan- « dre mesme sans Philotas? Où seroit son Jupiter Am- « mon? Où seroient ses serpens si nous ne voulions »?

Antigone rapporta ces paroles à quelque femme de ses familieres, et celle là les rapporta à Craterus, et Craterus amena Antigone mesme à Alexandre secrettement, Alexandre se garda bien de luy toucher, ains s'en absteint, mais sondant Philotas par le moyen d'elle, il descouvrit entierement tel qu'il estoit plus de sept ans depuis : mais en tout ce temps là, jamais en quelque festin qu'il fust, ne quelque bonne chere qu'il feist, luy que lon accuse d'avoir esté yvrongne, n'en donna aucune suspicion, ny en courroux, luy qui estoit cholere, ny à son amy Hephestion, luy qui luy souloit fier et commettre tout : car on dit que un jour ayant ouvert une missive secrette de sa mere, et la lisant en soymesme, Hephestion approchant tout doucement sa teste, la leut quant et luy : il n'eut pas le cœur de luy defendre de la lire, mais après luy avoir laissé lire, il tira son anneau de son doigt et luy en seella la bouche.

XXI. Brief on se lasseroit de dire qui voudroit entreprendre de reciter au long tous les beaux exemples par lesquels on pourroit monstrer qu'il a usé très honestement et très royalement de la grandeur de sa puissance, de sorte qu'encore que lon dist qu'il a esté grand par le benefice de la fortune, il en est tant plus grand, qu'il a bien et sagement sçeu user d'elle.

XXII. Ce nonobstant je veux venir au commancement de son accroissement et à l'entrée de sa puissance, et considerer quel acte de la fortune il y a eu là, pour lequel ils puissent dire et maintenir qu'Alexandre a esté grand par la fortune. Comment donc-

ques est ce, je vous prie au nom des dieux, qu'elle ne l'a colloqué dedans le throne de Cyrus sans coup frapper, sans sang espandre, sans estre nullement blessé, sans aucune expedition d'armes : par le hennissement d'un cheval, comme elle avoit fait au paravant le premier Darius fils de Hystaspes? ou bien un mary gaigné par les flatteries de sa femme, comme Darius feit Xerxes flatté par sa femme Atossa : ou bien le diademe royal de luy mesme est venu à sa porte, comme il feit à Darius le second, par le moyen de l'eunuque Bagoas, lequel ne feit que changer son hocqueton de courrier, et se vestir du manteau royal, et prendre le turban à la poincte droitte, qui s'appelle Cittaris, et ainsi soudainement sans y avoir pensé, par le benefice du sort et de la fortune il se trouva roy de la terre, ne plus ne moins que par le sort on eslit à Athenes les officiers qui s'appellent thesmothetes et archontes.

XXIII. Voulez vous sçavoir comment les hommes vienent à estre roys par la fortune? Cest exemple le vous enseignera. La race des Heraclides, c'est à dire, des descendans de Hercules, failloit en la ville d'Argos, de laquelle ils avoient de tout temps accoustumé d'eslire leurs roys : et comme ils eussent envoyé devers l'oracle d'Apollo, enquerir et demander ce qu'ils avoient à faire, l'oracle leur respondit, que un aigle le leur enseigneroit. Peu de jours après il apparut en l'air un grand aigle, lequel fondant se vint poser sur la maison d'un nommé Ægon, et ainsi fut Ægon pris pour roy.

XXIV. Encore un autre. Celuy qui regnoit en la ville de Paphos fut d'adventure trouvé meschant, injuste et violent, à l'occasion dequoy Alexandre le deboutta de la royauté, et en cherchoit un autre qui fust de la race et famille des Cinyrades qui s'en alloit defaillant. On luy dit qu'il n'y en avoit plus qu'un seul pauvre homme, dont on ne faisoit compte quelconque, qui se tenoit en un jardin, là où il vivoit fort pauvrement. On y envoya incontinent pour le chercher : et ceux qui eurent ceste commission, le trouverent là, où il tiroit de l'eau pour arroser des porreaux : si fut tout troublé et effroyé quand les soudards le vindrent prendre, et luy dire qu'il vint parler à Alexandre. Ainsi estant amené en sa chicquenie de toile, il fut là declaré roy de Paphos, et luy donna lon sur le champ une robbe de pourpre, et fut l'un de ceux que lon appelle les mignons du roy. Celuy là s'appelloit Alynomus. Voilà comment la fortune fait les roys subitement et facilement, en leur changeant de robbes et leur muant leur nom seulement, sans qu'ils y pensent, ne qu'ils s'y attendent.

XXV. Mais Alexandre qu'a il jamais eu de grand qu'il n'ait merité? Que luy est il advenu sans sueur, sans sang espandu? Qu'a il eu gratuitement, qu'a il eu sans travail? Il a beu ès rivieres teintes de sang, il en a passé par dessus les ponts de corps morts, il a mangé de l'herbe la premiere qu'il a peu rencontrer pour la famine : il a descouvert des peuples submergez en des profonds monceaux de neiges, et

des villes enfouyes dedans la terre : il a navigué la mer qui luy faisoit la guerre, en passant par les sablons sans eaux des Gedrosiens et Arrachosiens, il veit plus tost en la mer qu'en la terre des herbes et des plantes. Que s'il estoit loysible de addresser sa parole à la fortune comme à une personne, pour la defense d'Alexandre, ne luy diroit on pas, où et quand est ce que tu as dressé le chemin aux affaires d'Alexandre? quelle forteresse a il jamais prise sans sang espandre par ta faveur? Quelle ville luy as tu fait rendre sans garnison, quelle armée sans armes? Quel roy a il trouvé paresseux : Quel capitaine negligent, ou portier endormy, ou riviere passable à guay, ou hyver moderé, ou esté sans douleur? Va t'en, retire toy devers Antiochus fils de Seleucus, à Artaxerxes frere de Cyrus, à Ptolomeus Philadelphus : ceux là ont esté declarez et couronnez roys par leurs peres encore vivants : ceux là ont gaigné des battailles pour lesquelles on ne jetta oncques larmes d'œil : ceux là n'ont fait autre chose toute leur vie que festes et jeux de batteaux ès theatres (1) : chascun de ceux là vieillit regnant en toute prosperité, là où quand il n'y auroit autre chose, le corps d'Alexandre fut destaillé de blesseures depuis la teste jusques aux pieds, et moulu de coups qu'il reçeut des ennemis

A coups de traict, d'espée, et de cailloux (2).

(1) Grec : Ceux-là ont passé toute leur vie en festes, pompes, et aux spectacles.

(2) Iliade, l. II, v. 265. *C.*

Sur la riviere du Granique son armet luy fut fendu d'un coup d'espée jusqu'aux cheveux : devant la ville de Gaze il eut l'espaule percée d'un coup de traict : au païs des Maragandiens il eut l'os de la jambe faulsé d'une flesche, de maniere que l'os du fuzeau (1) en sortoit par la playe : en Hyrcanie il reçeut un coup de pierre sur le col, duquel la veuë luy fut obscurcie, tellement que plusieurs jours durant on fut en crainte qu'il en perdist la veuë du tout : contre les Assacaniens il eut le talon rompu d'un coup de traict Indien, là où se tournant devers ses flatteurs en riant, « C'est, dit il, sang cela, leur monstrant sa « playe,

« Non pas l'humeur qui coule et flue aux dieux ».

En la battaille d'Issus la cuisse luy fut percée d'un coup d'espée, ainsi comme escrit Chares, par le roy Darius mesme qui vint aux prises avec luy. Et Alexandre luy mesme escrivant simplement et en toute verité à Antipater, « Je fus, dit il, blessé d'un coup « d'espée en la cuisse, mais graces aux dieux il ne « m'en est advenu aucun inconvenient, ny sur l'heu- « re, ny depuis ». Contre les Malliens il eut un coup de traict de deux coudées de long, qui faulsant sa cuyrasse à travers la poitrine vint sortir au long du col, ainsi comme Aristobulus a laissé par escrit. Ayant passé la riviere de Tanaïs pour aller contre les Scy-

(2) La jambe a deux os : le plus grand s'appelle *le grand focille* : C'est celui-là dont parle Plutarque.

thes, et les ayant deffaicts en battaille, il les chassa et poursuyvit par l'espace de bien neuf ou dix lieuës, ayant un flux de ventre. Vrayment Fortune, tu augmentes bien Alexandre, tu le fais bien grand en le perceant de tous costez, en le sappant par le pied, en luy ouvrant toutes les parties de son corps, non comme faisoit Pallas, qui destournoit avec la main les traicts des ennemis, et leur faisoit donner aux plus forts endroits des armes de Menelaus dedans le corps de la cuyrasse, ou dedans l'armet, ou sur le baudrier: et si le coup venoit à penetrer jusques au corps, elle en diminuoit de la roideur, jusques à en faire couler par maniere d'acquit un peu de sang: mais au contraire baillant aux coups les parties dangereuses toutes nues et descouvertes, faisant penetrer les traicts à travers les os, environnant son corps tout à l'environ, assiegeant ses yeux et ses pieds, empeschant qu'il ne poursuivist ses ennemis, divertissant ses victoires, ruinant ses esperances.

XXVI. Quant à moy il me semble qu'il n'y eut oncques roy qui eust la fortune plus rebourse ny plus adversaire, combien qu'elle ait esté dure et envieuse à plusieurs autres, car elle les a destruicts et perdus tout à un coup comme une fouldre: mais à l'encontre d'Alexandre sa haine et son inimitié fut opiniastre, obstinée et implacable, comme contre Hercules: car quels geants, quels Typhons, et hommes de grandeur monstrueuse n'a elle suscité à combatre contre luy? Quels ennemis n'a elle fortifiez et munis de quantité grande d'armes, de profondes rivieres, de rochers couppez,

ou bestes de force et courage estrange? Que si le courage d'Alexandre n'eust esté grand, et qu'il ne fust party d'une vertu grande, appuyé et fondé sur icelle à l'encontre de la fortune, ne se fust il pas à la fin ennuyé et lassé de tant dresser des battailles, de tant porter le harnois, de tant assieger de villes, tant chasser et poursuivre d'ennemis, de tant de rebellions, tant de trahisons, tant de soulevements de peuples, tant de roys qui secouoient le joug, de domter les Bactriens, les Maracandiens, les Sogdianiens, nations infideles, qui ne faisoient qu'espier l'occasion de luy jouër un mauvais tour, qui estoit autant comme coupper la teste du serpent Hydra qui rejettoit et reverdissoit tousjours à remettre sus nouvelles guerres?

XXVII. Je diray une chose qui semblera estrange, mais elle est vraye pourtant. C'est par fortune qu'Alexandre depuis n'agueres a perdu l'opinion que lon avoit qu'il fust fils d'Ammon: car qui fut oncques homme extraict de la semence des dieux, qui executast de plus laborieux, plus dangereux et plus difficiles combats? Si ce n'a esté le fils de Jupiter, Hercules, mais encore estoit ce par ce que un homme outrageux et violent luy commandoit d'aller prendre des lions, poursuivre des sangliers, chasser des oyseaux, à fin qu'il ne s'occupast à plus grandes choses, en allant par le monde punir des Antæes, et faire cesser les meurtres ordinaires que commettoit le tyran Busiris: mais il n'y eut que la vertu seule qui commanda à Alexandre d'aller exploitter un com-

bat digne d'un grand roy, duquel la fin estoit, non l'or porté par tout après luy sus dix mille chameaux, ny les delices de la Medie, ny les tables friandes, ny les belles dames, ny les bons vins de Calydoine (1), ny les poissons de la mer Caspiene, ains de rendre tout le monde gouverné par un mesme ordre, obeïssant à un mesme empire, et reglé par une mesme façon de vivre, ayant ce desir né et nourry et accreu dès son enfance quant et luy.

XXVIII. Il vint des ambassadeurs du roy de Perse devers son pere Philippus, lequel n'estoit pas pour lors au païs, et Alexandre les festoiant et caressant ne leur feit point de demandes pueriles, comme les autres, touchant une vigne d'or et touchant les jardins suspendus de Babylone, ny quels habillemens portoit le roy : ains tous ses propos furent des choses qui sont les plus importantes en un empire, les enquerant combien de gens de guerre entretenoit le roy, en quel endroit de la bataille il se mettoit quand il falloit combattre, ne plus ne moins qu'Ulysses en Homere,

En quel lieu sont ses chevaux et ses armes (2)?

Quel chemin estoit le plus court pour ceux qui vouloient aller de la coste de la mer mediterranée aux provinces haultes : de maniere que ces ambassadeurs estrangers en demourerent tous esbahis, et dirent

(1) Lisez avec Meziriac : *vins Chalyboniens.*
(2) Iliade, l. X, v. 407. *C.*

que cest enfant estoit le grand roy, et le leur estoit le riche.

XXIX. Si tost que son pere fut trespassé, son cœur le convioit de passer incontinent le destroict de l'Hellespont, et estoit tout après et d'esperance et d'appareil à mettre le pied en l'Asie, mais la fortune s'opposa à ses desseings, qui le destourna et le retira en arriere, l'embrouillant de mille troubles et traverses pour l'arrester et retenir : premierement elle suscita les nations barbares qui luy estoient voisines, luy brassant la guerre contre les Esclavons et contre les Triballiens : et jusques aux Tartares qui habitent le long de la riviere de Danube, qui le retirerent et divertirent de l'entreprise d'aller faire la guerre ès hauts païs de l'Asie : toutefois après avoir couru par tout, et assopy tous ces mouvements là, avec perils très grands et très dangereuses batailles, il se remeit de rechef à avancer et haster son passage : mais la fortune de rechef luy attira la ville de Thebes, et luy meit au devant la guerre des Grecs, et une calamiteuse necessité de guerroyer pour se venger à feu et à sang des peuples de mesme origine et de mesme nation que luy, dont l'yssue fut fort miserable. Cela fait, il passa à la fin ayant provision de vivres et d'argent, comme escrit Philarchus, seulement pour trente jours, ou comme dit Aristobulus, quarante et deux mille escus seulement, ayant distribué et donné à ses amis et familiers la plus part de son domaine, excepté Perdiccas, qui ne voulut rien prendre de ce qu'il

luy presenta, ains luy demanda, « Mais pour toy « Alexandre, que te reserves tu? Comme il luy eust « respondu, l'esperance : Je veux doncques aussi y « participer, car il n'est pas juste que nous prenions « le tien, ains que nous attendions celuy de Darius ».

XXX. Quelles estoient doncques les esperances sur lesquelles Alexandre passoit en Asie? Ce n'estoit point une puissance mesurée à nombre grand de grosses et riches villes : ce n'estoient point des flottes de vaisseaux naviguans à travers les montaignes : ce n'estoient point des fouëts ny des fers à mettre aux pieds des prisonniers presumptueux et furieux, instruments de la folie des barbares, qui en pensoient chastier la mer : mais quant à ce qui estoit hors de luy, une grande volonté de bien faire, en une petite armée bien troussée, une æmulation d'honneur entre les jeunes gens de mesme aage, contention de vertu et de gloire entre les mignons du roy : mais ses plus asseurées esperances estoient en luy mesme, en devotion envers les dieux, fiance en ses amis, suffisance de peu, continence, beneficence, mespris de la mort, magnanimité, humanité, entretien gracieux, facile accès, un naturel franc, non simulé ne fainct, constance en ses conseils, promptitude en ses executions, vouloir d'estre le premier en gloire, et resolution de faire tousjours ce que le devoir commande. Car Homere ne composa point bien ny comme il falloit de trois images la beauté d'Agamemnon, comme celle d'un parfaict prince,

De chef semblable il estoit et des yeux (1)
A Jupiter le hault tonnant ès cieux,
Des reins à Mars, et de large poitrine
Au souverain seigneur de la marine.

XXXI. Mais le naturel d'Alexandre, si dieu qui le feit naistre le forma et composa de plusieurs vertus, ne pourrions nous pas à la verité dire, qu'il luy donna le courage de Cyrus, la temperance d'Agesilaus, l'entendement aigu de Themistocles, l'experience de Philippus, la hardiesse de Brasidas, et la suffisance de Pericles en matiere d'estat et de gouvernement? Et des plus anciens il fut plus continent que Agamemnon, qui prefera une prisonniere captive à sa femme legitime (2), et luy ne voulut oncques toucher à une captive, que premierement il ne l'eust espousée : plus magnanime qu'Achilles qui pour un peu de finance vendit le corps mort d'Hector : et luy despendit grande somme de deniers à inhumer celuy de Darius: et l'autre à fin d'appaiser sa cholere prit comme un mercenaire pour son loyer des presens de ses amis, et cestuy cy victorieux enrichit ses ennemis. Il estoit plus religieux que Diomedes, qui estoit prest de combatre les dieux mesmes : et luy estimoit, que toutes ses victoires et succès heureux luy venoient de la faveur des dieux. Il estoit plus charitable à ses parens qu'Ulysses, duquel la mere mourut de douleur, là où la mere de son ennemy pour l'amour et bienveuil-

(1) Iliade, l. II, v. 478. *C.*

(2) Lisez : « et lui, quoiqu'il ne fût pas encore marié, ne voulut pas toucher aux captives. » *C.*

lance qu'elle luy portoit, mourut de regret quant et luy (1).

XXXII. Brief si ce a esté par fortune que Solon a estably le gouvernement d'Athenes, que Miltiades a conduit les armées : si ce a esté du port et faveur de la fortune que Aristides a esté juste : il n'y a doncques œuvre quelconque de la vertu, et n'est rien sinon une parole et un nom vain, qui passe avec quelque reputation par la vie des hommes, estant fainct et controuvé par les Sophistes et par les Legislateurs. Mais si chascun de ces personnages là a bien esté pauvre ou riche, fort ou foible, beau ou laid, de longue ou de courte vie par le moyen de la fortune, et se sont faicts ou grands capitaines, ou grands legislateurs, ou grands gouverneurs, et bien entendus en l'exercice de la justice et en toute matiere d'estat par la vertu, et par la raison qui estoit en eux : considerez un peu quel a esté Alexandre, en le comparant et parangonnant à tous ceux là. Solon establit à Athenes abolition de toutes debtes (2), qu'il appella Sisachthia, qui est autant à dire comme, descharge de fardeau : et Alexandre paya aux creanciers les debtes que ses soudards avoient faittes. Pericles ayant taillé

(1) « Qu'est-ce que ce conquérant, qui est pleuré de tous les « peuples qu'il a soumis? qu'est-ce que cet usurpateur, sur la mort « duquel la famille qu'il a renversée du trône verse des larmes? « C'est un trait de cette vie dont les historiens ne nous disent « pas que quelque autre conquérant puisse se vanter ». Montesquieu. *Ib.*

(2) Voyez t. I, des Vies. Solon, ch. XXIV, p. 316.

les Grecs, de l'argent qui provint de celle taille orna la ville d'Athenes de beaux temples, mesmement le chasteau : au contraire Alexandre ayant pris les finances des Barbares, en envoya en la Grece jusques à la somme de six millions (1) d'or, pour en faire bastir des temples aux dieux, au lieu de ceux qu'ils avoient demolits.

XXXIII. Brasidas acquit grande reputation de vaillance parmy les Grecs, pour ce qu'il traversa de bout à autre le camp des ennemis campez devant la ville de Methone le long de la marine : là où le sault merveilleux que feit Alexandre en la ville des Oxydraques, à ceux qui l'oyent raconter est incroyable, et à ceux qui le veirent effroyable, quand il se jetta du hault des murailles au milieu des ennemis, qui le reçeurent à coups de traict, de picques et d'espées, à quoy pourroit on comparer ce faict là, sinon à un feu de la foudre qui sort avec impetuosité de la nue, et estant porté par le vent vient fondre en terre, ne plus ne moins qu'un fantasme reluysant d'armeures flammantes? tellement que ceux qui le veirent sur l'heure en eurent si grand effroy, qu'ils se tirerent en arriere, mais puis après quand ils veirent que c'estoit un homme seul qui se ruoit sur plusieurs, alors ils retournerent pour luy faire teste.

XXXIV. Là monstra bien la fortune de grandes et claires preuves de la bienveuillance qu'elle portoit à

(1) Grec : dix mille talents, maintenant 46,687,508 livres de notre monnoie.

Alexandre, quand elle le jetta et enferma en un lieu ignoble et barbare, environné tout à l'entour de haultes murailles : et puis quand ceux de dehors se hastans pour le secourir planterent leurs eschelles contre les murailles pour y monter, elle feit rompre les eschelles, et precipita par terre ceux qui estoient jà demy montez, et des trois qui peurent attaindre jusques au hault, et se jetterent à bas pour secourir leur roy, elle en ravit incontinent l'un et le feit tuer devant luy, l'autre fut si couvert de coups de traict et de dard, qu'il ne s'en falloit qu'il ne fust mort autre chose, sinon qu'il voyoit et sentoit encore : et ce pendant les Macedoniens au dehors accouroient en vain celle part avec grands crys, n'ayans ny artillerie (1) ny engin quelconque à battre les murailles, et les frappans seulement de leurs espées nues, tant ils avoient d'ardente envie de l'aller secourir, et les rompans à belles mains, voire par maniere de dire s'efforceans de les manger à belles dents. Et l'heureux roy ce pendant qui estoit tousjours gardé et accompagné de la fortune, se trouva pris comme une beste sauvage dedans les toiles, abandonné seul, sans aide ne secours, non pour prendre la ville de Suse ou celle de Babylone, ny pour conquerir la province de Bactra, ou pour saisir le grand corps de Porus : car aux grands et illustres combats, encore que la fin n'en soit pas heureuse, pour le moins si n'y a il point d'infamie : Mais la fortune fut si maligne et si envieuse

(1) Grec : ny machine, ny...

en son endroit, et tant favorable aux Barbares, et contraire à Alexandre, que non seulement elle s'efforcea de luy faire perdre le corps et la vie, mais aussi son honneur et sa gloire, tant qu'il estoit en elle : car s'il fust demouré mort estendu au long de la riviere d'Euphrates, ou de celle d'Hydaspes, il n'y eust point eu de desastre indigne, et ne luy eust point esté de deshonneur quant il vint aux prises avec Darius, s'il eust esté là massacré des chevaux, des espées, et des haches de Perses combattans pour l'empire, ny estant monté sur les murailles de Babylone s'il en fust tresbuché, et decheut d'une grande esperance. Ainsi moururent Pelopidas et Epaminondas, et fut leur mort plus tost acte de vertu qu'accident de malheur, taschant à executer de si grandes choses : mais quant à la fortune que nous examinons maintenant, quel œuvre fut ce? En un loingtain païs barbare le long d'une riviere, dedans les murailles d'une meschante villette enfermer et cacher le roy et souverain seigneur de la terre habitable, pour illec le faire perir par les mains et armes honteuses d'une multitude barbaresque, qui le massacroient et tiroient avec bastons et traicts les premiers rencontrez : car il fut blessé en la teste d'un coup de hache à travers son armet, et sa cuirasse luy fut faulsée d'un coup de flesche, dont le fust pendoit au dehors, et le fer large de trois doigts, et long de quatre, luy demoura fiché dedans les os qui sont au dessoubs de la mammelle. Et pour le comble de l'indignité, il se defendoit par devant, et celuy qui luy avoit tiré le coup de

traict s'estant ozé approcher l'espée au poing pour le cuyder achever, il le tua à coups de dague, mais ce pendant un autre accourant d'un moulin luy donna par derriere un coup de pilon sur l'eschignon du col, dont il tomba pasmé, ayant perdu tout sentiment; mais la vertu luy assistoit qui luy donnoit un cœur asseuré, et à ses gens la force et diligence de le venir secourir, car un Limneus, un Leonnatus, un Ptolomeus, ayants rompu la muraille, ou bien monté par dessus, se meirent au devant de luy, et luy servirent d'un rampar et muraille de vertu, jettans leurs corps, leurs faces et leurs vies au devant, pour l'amour et bienveuillance qu'ils portoient à leur roy: car ce n'est point par fortune qu'il y a des personnes qui s'exposent volontairement à la mort, ains par amour de la vertu, ne plus ne moins que les abeilles, par aiguillons d'amour naturelle s'approchent tousjours et s'attachent à leur roy.

XXXV. Qui doncques eust esté en lieu, où il eust peu voir à son aise sans danger ce spectacle là, n'eust il pas dit qu'il eust veu un grand combat de la fortune à l'encontre de la vertu? auquel les Barbares par le moyen de la fortune avoient le dessus plus qu'ils ne meritoient, et les Grecs par leur vertu resistoient plus qu'ils ne pouvoient: et que si ceux là avoient du meilleur, c'estoit œuvre de fortune et de quelque esprit maling et envieux: et si ceux cy venoient au dessus, c'estoit la vertu, la hardiesse, la foy et l'amitié qui emportoient la victoire, car il n'y avoit que cela qui accompaignast en ce lieu là Alexandre: et

quant au reste de ses forces, de son armée, de ses chevaux, et de ses vaisseaux, la fortune avoit mis la muraille de ceste meschante bourgade là entre deux. Les Macedoniens à la fin desfeirent les barbares, et sur eulx abbattirent et raserent leur ville, mais tout cela ne servoit de rien à Alexandre, car on l'emporta vistement avec le traict qu'il avoit en l'estomac portant la guerre dedans ses entrailles, et estoit le traict comme un clou ou une cheville qui tenoit sa cuyrasse attachée à son corps : car si lon s'efforçoit de l'arracher de la playe comme de la racine, le fer ne venoit pas quant et quant, estant fiché bien avant dedans les os de la poitrine, qui sont au devant du cœur, et n'ozoit on sier ce qui pendoit dehors de la canne, pour ce que lon craignoit que par ce secouëment l'os ne se fendist davantage, qui luy causast des douleurs extremes, et qu'il n'en sortist du fond une grande effusion de sang. Mais luy voiant ceste grande doubte et longue demeure de ses gens, essaya de coupper avec sa dague le fust de la canne tout rasibus de la cuyrasse, mais sa main n'eut pas la force, estant prevenue et saisie d'une pesanteur endormie et amortie qui procedoit de l'inflammation de sa playe : si commanda à ses chirurgiens d'y mettre la main hardiment, encourageant, tout blessé qu'il estoit, ceux qui estoient sains et entiers, et disoit injure à ceux qu'il voioit plorer et se lamenter, appelloit les autres traistres qui n'ozoient pas le secourir, et cryoit après ses familiers et ses mignons, « Nul ne se monstre lasche « et couard, non pas pour ma vie mesme : Je ne sçau-

« rois penser que lon croye que je ne craigne point la « mort, si lon la craint pour moy (1) ».

(1) Nous avons une comparaison d'Alexandre, de César et de M. Le Prince, par La Fontaine. Œuvres diverses. *Paris*, Nyon, 1744, t. II, p. 65 et suiv.

# SOMMAIRE

## DU TRAITÉ D'ISIS ET D'OSIRIS.

la seconde explication. XXIX. Troisième explication tirée des causes physiques. XXXI. Digression sur la ressemblance d'Osiris et de Bacchus. XXXIII. Continuation de la troisième explication. XXXVI. Digression sur les explications allégoriques des stoïciens. XXXVII. Quatrième explication tirée des observations astronomiques. Époque de la mort d'Osiris. XXXVIII. Cinquième explication fondée sur l'observation des éclipses. XL. Jugement de Plutarque sur ces explications. XLI. Exposition de la doctrine des deux principes. XLVII. Sixième explication tirée de la doctrine des deux principes. XLVIII. Hiéroglyphes de Typhon. XLIX. D'Osiris. L. Fêtes égyptiennes. LII. Continuation de la sixième explication. LVII. Manière d'expliquer les fables. LVIII. Continuation de la sixième explication. LXII. Récapitulation de la sixième explication. LXIII. Elle réunit les avantages de toutes les autres. LXIV. Se concilie avec l'universalité du culte des divinités égyptiennes. LXV. Arrête les progrès de l'idolâtrie. LXVI. Opinion des plus sages païens sur la divinité. LXVII. Manière d'interpréter les cérémonies religieuses. LXVIII. On ne doit parler des dieux qu'avec respect. LXIX. Ressemblance des fêtes grecques et égyptiennes. LXX. Superstition de différents peuples. LXXI. Manière dont elle s'établit. LXXIII. Conduit à l'athéisme. LXXIV. Animaux sacrés chez les Égyptiens : raisons du culte qui leur a été rendu. LXXVIII. Superstition des Égyptiens comparée à celle des Grecs. LXXIX. Opinion de Plutarque sur

le culte rendu aux animaux. LXXX. Raison des vêtements d'Isis et d'Osiris d'après la sixième explication. LXXXII. Ce qui nous empêche de comprendre ici-bas cette sixième explication. LXXXIII. Parfums en usage chez les Égyptiens.

## DE ISIS ET D'OSIRIS (1).

Les hommes sages, ô Clea, doivent en leurs prieres demander tous biens aux dieux, mais ce que plus nous desirons obtenir d'eux, c'est la cognoissance d'eux mesmes, autant comme il est loisible aux hommes d'en avoir, pource qu'il n'y a don ne plus grand aux hommes à recevoir, ne plus magnifique et plus digne aux dieux à donner, que la cognoissance de verité (2) : car dieu donne aux hommes toutes autres choses dont ils ont besoing (3), mais celle là il la retient pour luy mesme et s'en sert, et n'est point bienheureux pour posseder grande quantité d'or ny d'argent, ny puissant pour tenir le tonnerre et la foudre en sa main, mais bién pour sà prudence et sapience : et est une des choses qu'Homere a le mieux et le plus sagement dictes, en parlant de Jupiter et de Neptune,

(1) Ce Traité est un des plus précieux monuments que nous ayons sur les anciennes divinités égyptiennes. « Il est écrit, re- « marque M. l'abbé Batteux, avec une sorte de gravité religieuse, « qui annonce non seulement les recherches et les soins de l'au- « teur, mais encore son respect pour le sujet qu'il traite ». *Hist. des Causes premières*, p. 51.

(2) Suppléez, d'après Wyttembach : « Dieu donne aux hommes « les autres choses qu'ils lui demandent, mais il partage avec eux « l'entendement et la raison, qui lui sont propres, et dont il fait « usage lui-même : en effet, il n'est pas bienheureux, etc. » *C.*

(3) Lesquelles d'ailleurs n'ont aucun rapport avec lui. *Mss. Petav.*

Ils sont tous deux de mesme extraction,
Et tous deux nez en mesme region,
Mais Jupiter en est le fils aisné,
Et de sçavoir plus grand que l'autre orné (1).

Il afferme que la preference et precedence de Jupiter estoit plus venerable et plus digne en ce qu'il estoit plus sçavant et plus sage. Et quant à moy j'estime que la beatitude et la felicité de la vie eternelle, dont Jupiter jouit, consiste en ce qu'il n'ignore rien, et que rien de tout ce qui se fait ne le fuit : et pense que l'immortalité, qui (2) en osteroit la cognoissance et intelligence de tout ce qui est et qui se fait, ne seroit pas une vie, mais un temps seulement (3).

II. Pourtant pouvons nous dire, que le desir d'entendre la verité est un desir de la divinité, mesmement la verité de la nature des dieux, dont l'estude et le prochas (4) de telle science est comme une profession et entrée de religion, et œuvre plus saincte que n'est point le veu et l'obligation de chasteté, ny de la garde et closture d'aucun temple : et si est davantage très agreable à la deesse que tu sers, attendu qu'elle est très sage et très sçavante, ainsi comme la derivation mesme de son nom nous le donne à cognoistre, que le sçavoir et la science luy

(1) Iliad. XIII, 354, 355. (2) Si on en ôtoit...

(3) Squire traduit ainsi : « Car alors l'éternité devroit plutôt « être regardée comme une durée sans fin, que comme une jouis- « sance de l'existence ». *Plutarch's treatise of Isis and Osiris, translated into English by S. Squire.*

(4) La recherche...

appartient plus qu'à nul autre, car c'est un mot Grec que Isis : et Typhon aussi l'ennemy et adversaire de la deesse, enflé et enorgueilly par son ignorance et erreur, dissipant et effaceant la saincte parole, laquelle la deesse rassemble, remet sus et baille à ceux qui aspirent à se deifier par une continuelle observance de vie sobre et saincte, en s'abstenant de plusieurs viandes, et se privant du tout des plaisirs de la chair, pour reprimer la luxure et l'intemperance, et en s'accoustumant de longue main à supporter et endurer dedans les temples des durs et penibles services faicts aux dieux : de toutes lesquelles abstinences, peines et souffrances, la fin est la cognoissance du premier, principal et plus digne object de l'entendement (1), que la deesse nous invite et convie à chercher, estant et demourant avec elle. Ce que mesme nous promet le nom de son temple, qui s'appelle Ision (2), c'est à sçavoir l'intelligence et cognoissance de ce qui est (3) : comme nous promettant, que si nous entrons dedans le temple et religion de la deesse sainctement et ainsi qu'il appartient par raison, nous aurons intelligence de ce qui y (4)

(1) Grec : « La fin est la cognoissance du premier et principal « être, qui est l'objet de notre seul entendement ». Squire et Baxter sont conformes à cette version dans les traductions de ce Traité qu'ils ont données en anglois.

(2) Grec : Ἴσειον, Iseion.

(3) Τοῦ ὄντος, de l'être, par excellence.

(4) Cet adverbe n'est pas dans le grec où on lit : εἰσόμενον τὸ ὄν, « Nous aurons l'intelligence de l'être, ou de celui qui est ». Dieu, dans les livres saints, se fait appeler celui qui est, qui a été et

est. Davantage plusieurs ont escrit qu'elle est fille de Mercure, les autres de Prometheus, dont on repute l'un inventeur et autheur de sapience, et de provoyance, et l'autre de la grammaire et de la musique.

III. Voilà pourquoy en la ville de Hermoupolis (1) ils appellent la premiere des Muses, Isis et Justice tout ensemble, comme estant sçavante, ainsi qu'il a esté dit ailleurs, et monstrant à ceux qui à bonnes enseignes sont surnommez religieux, et portans habits de sainteté et de religion (2), et ce sont ceux qui portent et enferment en leur ame, comme dedans une boette, la saincte parole des dieux pure et nette, sans aucune curiosité ne superstition, et qui de l'opinion qu'ils ont des dieux, en declarant aucunes choses obscurcies et ombragées, et les autres toutes claires et ouvertes, comme encore leur habit sainct le monstre. Et pourtant ce que lon habille ainsi de ces habits saincts les religieux Isiaques, après qu'ils sont trespassez, est une marque et un signe qui nous tesmoigne, que ceste saincte parole est avec eux, et qu'ils s'en sont allez de ce monde en l'autre sans emporter autre chose que ceste parole: car porter longue barbe, ou se vestir d'une grosse cappe, ne font point le philosophe, dame Clea:

qui sera. *Exod.* III, 14. *Apocal.* I, 4. Et c'est de là que vient le mot JEHOVAH.

(1) Ville d'Égypte dans l'Heptanomide.

(2) Grec : Et monstrant les choses sainctes à ceulx qui à bonnes enseignes sont surnommez HIEROPHORES et HIEROSTOLES.

aussi ne font pas les vestements de lin, ny la tonsure ou rasure, les Isiaques, ains est vray Isiaque celuy, qui après avoir veu et receu par la loy et coustume les choses qui se monstrent, et qui se font ès cerimonies de ceste religion, vient à rechercher et diligemment enquerir par le moyen de ceste saincte parole et discours de raison, la verité d'icelles.

IV. Car il y en a bien peu entre eux qui entendent et sçachent pour quelle cause ceste petite cerimonie, qui est la plus commune, s'observe, pourquoy les presbtres et religieux d'Isis rasent leurs cheveux, et portent vestemens de lin: et y en a les uns qui du tout ne se soucient pas d'en rien sçavoir, les autres disent qu'ils s'abstienent de porter habillement de laine, ne plus ne moins que de manger de la chair des moutons par reverence qu'ils leur portent (1), et qu'ils font raser leurs testes en signe de deuil, et qu'ils portent habillements de lin à cause de la couleur qu'a la fleur du lin quand il florit, ressemblant proprement au celeste azur qui environne tout le monde. Mais à la verité il n'y en a qu'une cause certaine, car il n'est pas loisible que l'homme net et monde touche chose aucune qui soit immonde (2): or toute superfluité de nourriture et tout excrement est ort et immonde, et de telles superfluitez s'engendrent et se nourrissent la laine, le poil, les cheveux

(1) Le bélier étoit consacré au soleil, sous le nom de Ammon, et la brebis étoit consacrée à la lune, sous le nom de Minerve. Baxter dans ses notes *on the treatise of Isis and Osiris*.

(2) Grec : suivant l'observation de Platon.

et les ongles : si seroit chose digne de mocquerie, que ès sanctifications et celebrations des divins offices ils ostassent tout leur poil, en rasant et polissant uniement tout leur corps de toutes superfluitez (1), et qu'ils vestissent et portassent les superfluitez des bestes : et fault estimer que quand le poëte Hesiode escrivoit,

Ny au festin d'un public sacrifice
Offert aux dieux tu ne seras si nice,
Que de rongner tes ongles d'un cousteau,
Couppant le sec d'avec la verte peau : (2)

Il ne nous vouloit pas enseigner que pour faire festes et bonnes cheres il falloit estre propre et net, mais bien se nettoier et se purger de telles superfluitez (3), en traittant les choses sainctes, et faisant le service des dieux. Or le lin naist de la terre, qui est immortelle, et produit tout fruict bon à manger (4),

(1) Les Égyptiens étoient d'une propreté recherchée ; ils portoient des habillements de lin, toujours nouvellement lavés : leurs prêtres se rasoient tout le corps, tous les trois jours, pour n'avoir jamais aucune vermine, ni aucune malpropreté sur eux : ils se lavoient deux fois le jour, et deux fois la nuit, dans de l'eau froide. Hérodote, II, 37.

(2) Hésiod. *Opera et Dies*, vers 741.

(3) Amyot s'est trompé. Il faut lire d'après le grec : Il vouloit nous enseigner, que pour faire festes et solemnités il falloit estre propre et net, et non se nettoier et se purger de telles superfluitez...

(4) Pline, Hist. nat. XX, 92, décrit très au long les bons effets de la graine de lin, comme médicament : les anciens en méloient dans leurs aliments pour leur donner un goût un peu relevé ; c'est

et nous fournit dequoy faire robbe simple, sobre et nette, qui ne charge point de sa couverture celuy qui la porte, et convenable à toute saison de l'année, joinct qu'elle n'engendre point de poux nullement, ainsi que lon dit, dequoy il faudroit discourir ailleurs. Mais les presbtres haissent tant la nature de toutes superfluitez (1), que pour cela non seulement ils refusent à manger toutes sortes de legumages, et entre les chairs celles des brebis et moutons, et celles des porcs, d'autant qu'elles engendrent beaucoup d'excremens, ains aussi ès jours et œuvres de sanctification, ils commandent d'oster mesme le sel des viandes, tant pour plusieurs autres causes et raisons, que pour ce qu'il aiguise l'appetit, et nous provoque à boire et à manger davantage : car de dire ce que disoit Aristagoras : que le sel est par eux reputé immonde, pour autant que quand il se congele plusieurs petits animaux qui se treuvent pris dedans y meurent, c'est une sottise. On dit mesme qu'ils ont un puis à part, de l'eau duquel ils abbreuvent leur beuf Apis, et qu'ils l'engardent en toute sorte de boire de l'eau du Nil, non qu'ils reputent l'eau du Nil immonde à cause des Crocodiles qui sont dedans, comme quelques uns estiment : car au contraire il n'y a

ce qui fait qu'Artémidore, l. I, ch. 70, met la graine de lin au nombre des assaisonnements âcres et piquants; et Galien nous apprend qu'elle sert de nourriture et de médicament, et qu'on a coutume d'en servir sur les tables. Galen. l. V, *de facultatibus simplicium Pharm.* et *ib.* l. VII. Voyez *Martinii Lexicon*, t. I.

(1) Lisez : la plupart des légumes.

il rien que les Ægyptiens honorent tant qu'ils font le fleuve du Nil, mais il semble qu'elle engraisse trop, et engendre trop de chair (1) : or ne veulent ils pas que leur Apis soit par trop gras, ny eux aussi, ains veulent que leurs ames soient estayées de corps legers, habiles et dispos, et non pas que la partie divine qui est en eux soit opprimée et accablée par le poid et la force de celle qui est mortelle.

V. En la ville de Heliopolis, qui est à dire la ville du Soleil, ceux qui servent à dieu ne portent jamais du vin dedans le temple, comme n'estant pas convenable qu'ils boivent de jour à la veuë de leur seigneur et leur roy, et ailleurs les presbtres en boivent, mais bien peu, et ont plusieurs purgations et sanctifications où ils s'abstienent totalement de vin, èsquels jours ils ne font autre chose que vacquer à estudier, à apprendre et enseigner les choses sainctes : les roys mesmes n'en buvoient que jusques à

(1) « Non seulement l'eau du Nil engraisse et rend les corps » gras, mais de plus il n'y a rien d'étonnant comme la fécondité « prodigieuse occasionée par les débordements de ce fleuve, qui « influent même sur les hommes et sur les animaux. L'expérience a « prouvé que les femmes y deviennent plus fécondes lorsqu'elles « se baignent dans les nouvelles eaux, ou qu'elles en prennent « pour boisson. Elles conçoivent ordinairement dans les mois de « juillet et d'août, et accouchent dans ceux d'avril et de mai. A « l'égard des animaux, les vaches font presque toujours deux « veaux en même temps; les brebis agnelent deux fois par an; la « première fois elles font deux agneaux; et la seconde un seule- « ment. Il est assez ordinaire d'y voir une chèvre suivie de quatre « chevreaux qu'elle a faits dans l'espace de dix mois ». *Histoire universelle*, *traduite de l'anglois*, t. II, p. 23.

certaine mesure, ainsi qu'il estoit prescript en leurs escriptures sainctes, et commancerent à en boire au roy Psammitichius (1), au paravant duquel ils n'en buvoient du tout point, et n'en offroient point aux dieux, estimans qu'il ne leur estoit pas aggreable, pour ce qu'ils pensoient que ce fust le sang de ceux qui jadis feirent la guerre aux dieux, duquel meslé avec la terre, après qu'ils furent renversez, elle produisit la vigne : c'est pourquoy, disoient ils, ceux qui s'enyvrent perdent l'entendement et l'usage de la raison, comme estans remplis du sang de leurs predecesseurs. Eudoxus (2) escrit au second de sa geographie, que les presbtres d'Ægypte le disent et le tienent ainsi.

VI. Quant aux poissons de mer tous ne s'abstienent pas de tous, mais les uns d'aucuns, comme les Oxyrinchites (3) de ceux qui se prennent avec l'hameçon : car d'autant qu'ils adorent le poisson qui se nomme Oxyrinchos (4), qui est à dire bec-aigu, ils

(1) Grec : suivant le rapport d'Hécatée.

(2) Eudoxe, de Gnide, fils d'Eschine, florissoit vers la cent-troisième olympiade. Il excella dans l'astronomie et dans les mathématiques. Comme il étoit en Égypte avec Conuphis d'Héliopolis, le dieu Apis lécha son manteau. Les prêtres conjecturèrent de-là qu'il auroit beaucoup de réputation, mais qu'il vivroit peu. Il mourut vers sa cinquante-troisième année. Diogen. Laër. *in Eudox.*

(3) La ville d'Oxyrinque étoit la capitale d'un nôme de ce nom, près le canal de Josephe. D'Anville, Geogr. anc. 196.

(4) Maintenant le *Quechoué*, qui est un poisson de la grandeur d'une alose, et qui a un museau fort pointu. Lettres édif. nouv.

ont doubte que l'hameçon ne soit immonde, si d'aventure le poisson Oxyrinchos l'auroit avallé : et les Syenites (1) le phagre (2), car il semble qu'il se trouve alors que le Nil commance à croistre, et qu'il leur en signifie la croissance quand il apparoit, dont ils sont fort joyeux, le tenans pour un certain messager, mais les presbtres s'abtienent de tous : et là où le neufieme jour du premier mois tous les autres habitans de Ægypte devant la porte de leur maison mangent de quelque poisson rosty, les presbtres n'en tastent aucunement, mais bien en bruslent ils devant leurs maisons, ayans deux sortes de paroles (3), l'une saincte et subtile, laquelle je reprendray encore en cest endroit comme estant conforme et convenable à ce que lon discourt sainctement touchant Osiris et Typhon, l'autre vulgaire, grossiere et exposée à tout le monde, qui est representée par le poisson, lequel n'est viande ny necessaire, ny rare et exquise (4) ainsi que tesmoigne Homere, quand il ne fait les Phæaciens qui estoient gens delicats, et aimans à delicieusement vivre, ny ceux d'Ithace

édit. t. V, p. 348. Squire et Baxter appellent ce poisson dans leur langue, *a Pike*.

(1) Habitants de la ville de Syene, maintenant Assuan dans la haute Égypte.

(2) Lisez : « et les Syenites ne mangent point le Phagre, ou Pa« gre ». Ce poisson se trouve dans le Nil; il a les dents fortes et longues, et il ressemble beaucoup au Rouget.

(3) Raisons...

(4) Plutarque eut pu ajouter : « et très mal-saine dans les païs « chauds », comme le remarque Baxter.

hommes insulaires, mangeans en leurs festins du poisson, non pas les gens mesmes d'Ulysses par tout le temps de leur navigation qui fut si longue et par la mer, jusques à ce qu'ils furent reduits à l'extreme necessité : brief ils estiment que la mer ait esté produitte par le feu sortant hors des bornes de la nature, n'estant ny partie naturelle, ny element du monde, ains chose estrangere, superfluité corrompue, et maladie contre nature : car il n'y avoit rien de fabuleux, ny hors de raison, ny de superstitieux, comme aucuns cuydent faulsement, qui servist de note et de signe en leurs sainctes cerimonies, ains estoient toutes marques qui avoient quelques causes et raisons morales et utiles à la vie, ou bien qui representoient quelque notable histoire, ou bien quelque deduction naturelle, comme ce que lon dit touchant un Crommyus (1) : car de dire ce que le commun en raconte, que le nourrisson d'Isis nommé Dictys, tomba dedans la riviere du Nil et s'y noya, s'estant pris à des oignons, il n'y a apparence quelconque : mais les presbtres haïssent et abominent l'oignon, ayant observé que jamais il ne croit et ne grossit bien, et jamais ne florit sinon au decours de la lune, et qu'il n'est convenable ny à ceux qui veulent jeuner et mener saincte vie, ny à ceux qui veulent celebrer festes, aux uns pource qu'il apporte la soif, aux autres pource qu'il fait plorer ceux qui en

(1) Lisez: « comme ce que l'on dit touchant les oignons ». Le mot grec κρόμμυον signifie, oignon.

mangent : pour ceste mesme cause reputent ils la truye beste immonde, d'autant qu'elle se fait couvrir ordinairement au masle quand la lune commance à defaillir, et que de ceux qui en boivent du laict, la peau jette hors ne sçay quelle sorte de lepre et d'asperitez, ((1) qui ressemblent au mal de sainct Main) : et quant au propos que disent ceux qui une fois en leur vie sacrifient une truye, et puis la mangent, que Typhon poursuyvant une truye, estant la lune au plein, il rencontra un bucher de bois, dedans lequel estoit le corps d'Osiris, (2) et qu'elle le renversa et esboula, il y a peu de gens qui l'approuvent, estimans que ceste fable a esté mise en avant par gens qui avoient mal ouy et n'avoient pas bien entendu que cela vouloit dire, comme plusieurs autres contes semblables.

VII. Mais on tient que les anciens ont eu par le passé en si grande haine et si grande abomination les delices, la superfluité et volupté, qu'ils disent que dedans le temple de la ville de Thebes y avoit une coulonne quarrée, sur laquelle estoient engravées des maledictions et execrations à l'encontre du roy Minis, qui fut le premier qui destourna et retira les Ægyptiens d'une vie simple et sobre, sans argent et sans richesses (3) : et dit on aussi que Technatis

(1) Cela n'est pas dans le texte. *C.*

(2) Lisez : et qu'il se renversa. *C.*

(3) Lisez d'après le grec : Qui retira les Égyptiens d'une vie simple et sobre, eux qui n'avoient point encore senti le besoin de l'argent et des richesses.

le pere de Borchoris (1) en une guerre qu'il eut à l'encontre des Arabes, comme son bagage fust demouré derriere, et n'eust peu arriver à temps, souppa d'une pauvre viande la premiere qu'il peut trouver, et puis se coucha sur une paillasse (2), là où il dormit toute la nuict d'un très profond sommeil, à raison dequoy tousjours depuis il aima la sobrieté de vie, et maudit ce roy Minis : ce que luy ayants loué les presbtres de son temps, il feit engraver lesdictes maledictions et execrations sur la coulonne.

Or les roys s'elisoient ou de l'ordre des presbtres, ou de l'ordre des gens de guerre, pour ce que l'un ordre estoit honoré et reveré pour la vaillance, et l'autre pour la sapience : et celuy qui estoit esleu de l'ordre des gens de guerre, incontinent après son election estoit aussi receu en l'ordre de presbtrise, et luy estoient communiquez et descouverts les secrets de leur philosophie, qui couvroit plusieurs mysteres soubs le voile de fables, et soubs des propos qui obscurement monstroient et donnoient à veoir à travers la verité, comme eux mesmes donnent taisiblement à entendre, quand ils mettent devant les portes de leurs temples des Sphynges, voulans dire que toute leur theologie contient, soubs paroles enigmatiques et couvertes, les secrets de sapience.

VIII. Et en la ville de Sais (3) l'image de Pallas,

(1) Bocchoris. (2) Sur la terre.

(3) Ancienne capitale du royaume de Sais, dans le centre du Delta ; elle a été célèbre par ses palais et par ses temples magnifiques : son nom se trouve encore dans un petit endroit qui porte

qu'ils estiment estre Isis, avoit une telle inscription, « Je suis tout ce qui a esté, qui est, et qui sera « jamais, et n'y a encore eu homme mortel qui m'ait « descouverte de mon voile ». Davantage plusieurs estiment que le propre nom de Jupiter en langue Ægyptienne soit Amoun, et que nous en grec en ayons derivé ce mot Ammon, dont nous appellons Jupiter Ammon : mais Manethon (1) qui estoit Ægyptien de la ville de Sebenne estime que ce mot signifie caché ou cachement : et Hecatheus natif de la ville d'Abdere dit, que les Ægyptiens usent de ce mot quand ils se veulent entre-appeller l'un l'autre, pour ce que c'est une diction vocative : et pour autant qu'ils estiment que le prince des dieux soit une mesme chose que l'univers qui est obscur, caché et incogneu, ils le prient et convient à se vouloir manifester et donner à cognoistre à eux, en l'appellant Amoun.

IX. Voilà donc comment les Ægyptiens estoient reservez et retenus à ne point profaner leur sapience, en publiant trop ce qui appartient à la cognoissance des dieux, ce que tesmoignent mesme les plus sages et plus sçavans hommes de la Grece, Solon, Thales, Platon, Eudoxus, Pythagoras, et comme quelques-uns ont voulu dire, Lycurgus mesme, qui allerent

le nom de *Sa*. D'Anville, p. 192. Voyez aussi, *the History of ancient Egypt, by Laughton. London*, 1774, p. 32.

(1) Ce prêtre égyptien vivoit du temps de Ptolomée Philadelphe. Il écrivit en grec une Histoire d'Égypte dont il ne nous reste plus que des fragments.

de propos deliberé en Ægypte pour en communiquer avec les presbtres du païs : car on tient que Eudoxus ouit Chonoupheus (1) qui estoit de Memphis, et Solon Sonchis qui estoit de Sais, et Pythagoras Oenupheus qui estoit de Heliopolis : ce dernier Pythagoras fut fort estimé d'eux, et luy aussi ce semble les estima beaucoup, tellement qu'il voulut imiter leur façon mystique de parler en paroles couvertes, et cacher sa doctrine et ses sentences soubs paroles figurées et enigmatiques : car les lettres que lon appelle hieroglyphiques en Ægypte, sont presque toutes semblables aux preceptes de Pythagoras : « Comme, ne man-« ger point sur une selle, ne se seoir point sur un « boisseau, ne planter point de palmier, n'attizer « point le feu avec une espée en la maison (2) ».

X. Et me semble que ce que les Pythagoriens appellerent l'unité Apollon, et le deux Diane, le sept Minerve, et Neptune le premier nombre cubique, ressemble fort à ce qu'ils consacrent, qu'ils font et qu'ils escrivent en leurs sacrifices, car ils paignent leur roy et leur seigneur Osiris par un œil, et un sceptre, et y en a qui interpretent le nom d'Osiris, ayant plusieurs yeux, pour ce que os en Ægyptien signifie plusieurs, et iris œil : et le ciel, comme ne vieillissant point à cause de son eternité, par un cœur, ayant dessoubs une chaufferette de feu, qui est la marque de courroux. Et en la ville de Thebes y

(1) Voyez chap. V, note.

(2) La plupart de ces préceptes se trouvent expliqués dans une note du t. I, des Vies de Plutarque, p. 254.

avoit des images de juges, qui n'avoient point de mains, et celle du president d'iceux avoit les yeux bandez, pour donner à entendre que la justice ne doit estre ny concussionnaire ny favorable, c'est-à-dire, ne prendre point d'argent, et ne faire rien plus ne moins par faveur. Les gens de guerre pour la marque de leurs anneaux y portoient engravé la figure d'un escharbot (1), pource qu'entre les escharbots il n'y a point de femelle, ains sont tous masles, et jettent leur geniture dedans une boule de fiens, laquelle ils preparent et construisent, non tant pour matiere et provision de leur vivre, comme pour un lieu à engendrer.

XI. Quand doncques tu entendras parler (2) de certaines vagabondes peregrinations et erreurs, et desmembremens, et autres telles fictions, il te faudra souvenir de ce que nous avons dit, et estimer qu'ils ne veulent pas entendre que jamais rien ait esté de cela ainsi, ne qu'il ait oncques esté fait : car ils ne

(1) Cet endroit de Plutarque ne peut avoir de meilleur commentaire, que la note suivante du nouvel éditeur de Pline, sur le trentième chap. du trentième livre, t. V, p. 442. Voici ce qu'on y lit sur l'escarbot, connu sous les noms de grand et de petit pillulaire. « Les Égyptiens adoroient les pillulaires, comme symboles « du soleil qui crée et entretient tout dans son cours d'Orient en « Occident; et parceque cet insecte, n'ayant point de femelle, « enveloppe sa semence dans une boule de fumier, qu'il agite et « échauffe pendant vingt-huit jours pour animer le germe ». Voyez Elien, X, 15. « On trouve souvent des pillulaires sur les pierres « précieuses et sur les autres monuments égyptiens ». Voyez Gori, Inscript. Antiq. Tab. XVII, et pag. 81.

(2) Grec : quand donc tu entendras parler aux Égyptiens de...

disent pas que Mercure proprement soit un chien, ains la nature de celle beste, qui est de garder, d'estre vigilant, sage à discerner et chercher, estimer et juger l'amy ou l'ennemy, celuy qui est cogneu ou incogneu, suivant ce que dit Platon (1), ils accomparent le chien au plus docte des dieux. Et si ne pensent pas que de l'escorce (2) d'un alisier (3) sorte un petit enfant ne faisant que naistre, mais ils paignent ainsi le soleil levant, donnant à entendre soubs figure couverte, que le soleil sortant des eaux de la mer, se vient à rallumer (4). Car ainsi appellerent-ils Ochus, l'Espée, qui fut le plus cruel roy des Perses et le plus terrible, comme celuy qui feit mourir plusieurs grands personnages, et qui finablement tua leur bœuf Apis,

(1) Liv. II de la République.

(2) *Écorce* n'est pas dans le grec.

(3) Grec: *d'un lotus.* Amyot s'est trompé: il a mis un arbre pour une plante aquatique. On voit dans l'Antiquité expliquée de Montfaucon, t. II, partie II, planche CXLIX, un Harpocrate (figure du soleil), sur la fleur du lotus, qui tient un doigt sur la bouche et un fouet de l'autre main. « Rien de plus commun, dit le « nouvel éditeur de Pline, que le lotus dans les anciens monuments « d'Égypte »: Plin. Hist. Natur. t. III, p. 466. Le lotus est une nymphée particulière à l'Egypte, qui croît dans les ruisseaux et au bord des lacs; cette plante nous est connue sous le nom de nénuphar. Il y en a de deux espèces; le nénuphar blanc, et le nénuphar incarnat. Voyez Pline, Hist. Natur. XIII, 32. Savary, Lettres sur l'Égypte, pag. 8 et 323.

(4) Les poëtes nous peignent le soleil terminant le soir sa course dans les eaux de la mer, d'où il sort le lendemain pour la recommencer. Les Égyptiens ont rendu la même idée en le faisant sortir du lotus, dont le calice s'épanouit au soleil levant, et se ferme au soleil couchant. Plin. *Ib.*

et le mangea avec ses amis, et jusques aujourd'huy ils l'appellent encore ainsi en la liste et catalogue de leurs roys, non qu'ils voulussent signifier sa substance, ains la dureté de son naturel et sa mauvaistié, qu'ils accomparent à l'instrument dont on fait mourir les hommes.

XII. En escoutant doncques et recevant ainsi ceux qui t'exposeront sainctement et doctement la fable, en faisant et observant tousjours diligemment ce qui vous est ordonné en vostre estat pour le service des dieux, et croyant fermement que tu ne leur pourrois faire service ne sacrifice qui leur fust plus aggreable, que de t'estudier à avoir saine et vraye opinion d'eux, tu eviteras par ce moyen la superstition, laquelle n'est point moindre mal ne peché, que l'impieté de ne croire point qu'il y ait de dieux.

XIII. Or la fable doncques d'Isis et d'Osiris, pour la deduire en moins de paroles qu'il sera possible, et en retrencher beaucoup de choses superflues (1), et qui ne servent à rien, se raconte ainsi. On dit que Rea s'estant meslée secrettement à la derobée avec Saturne, le soleil s'en apperceut qui la maudit, priant en ses maledictions qu'elle ne peust jamais enfanter ny (2) mois, ny an, mais que Mercure estant amoureux de celle deesse coucha avec elle, et que depuis

(1) Tel est l'avantage des fables, c'est qu'elles peuvent être racontées de mille manières différentes, qui sont toutes d'autant mieux accueillies, qu'elles présentent une morale plus utile, et plus à la portée de tout le monde.

(2) Grec : *en mois*.

jouant au dez avec la Lune, il luy gaigna la septantiéme partie de chascune de ses illuminations (1), tant que les mettant ensemble il en feit cinq jours, qu'il adjousta aux trois cents soixante de l'année (2), que les Ægyptiens appellent maintenant les jours epactes (3), les celebrans et solennizans, comme estans les jours de la nativité des dieux, pour ce que au premier jour nasquit Osiris, à l'enfantement du quel il fut ouye une voix, que le Seigneur de tout le monde venoit en estre : et disent aucuns, que une femme nommée Pamyle, ainsi comme elle alloit querir de l'eau au temple de Jupiter, en la ville de Thebes, ouyt celle voix, qui luy commandoit de proclamer à haute voix, que le grand roy bienfaicteur Osiris estoit né : et pour ce que Saturne luy meit l'enfant Osiris entre les mains pour le nourrir, que c'est pour l'honneur d'elle que lon celebre encore la feste des Pamyliens, semblable à celle des Phallephores en la Grece. Le deuxiesme jour elle enfanta Aroueris qui est Appollo, que les uns appellent aussi l'aisné Orus. Au troisiesme jour elle enfanta Typhon, qui ne sortit point à terme, ny par le lieu naturel, ains rompit le costé de sa mere, et saulta dehors par la

(1) La soixante-dixième partie de chaque jour : ce qui fait à-peu-près dix heures par mois ; et cinq jours en un an. Scalig. *de Emend.* t. III.

(2) « L'année égyptienne étoit composée de douze mois chacun de trente jours ; mais cette année étant plus courte que « l'année solaire, on y ajoutoit par intercalation ces cinq jours ». Note de M. l'abbé Batteux, Histoire des Causes premières, p. 58

(3) Épagomenes, c'est-à-dire ajoutés

playe. Le quatriesme jour nasquit Isis, au lieu de Panygres (1). Le cinquiesme nasquit Nephté, que les uns nomment aussi (2) Teleute, ou Venus, et les autres Victoire : et (3) que Osiris et Aroueris avoient esté conçeus du Soleil, et Isis de Mercure, et Typhon et Nephté de Saturne : c'est pourquoy les roys reputent le troisieme jour malencontreux, et à ceste cause ne despeschent affaires quelconques ce jour-là, et ne boivent ny ne mangent jusques à la nuict : que (4) Typhon porta honneur à Nephté, que Isis et Osiris estant amoureux l'un de l'autre devant qu'ils fussent sortis du ventre de la mere coucherent ensemble à cachettes, et disent aucuns que Aroueris nasquit de ces amourettes-là, qui est appellé l'aisné Orus par les Ægyptiens, et Apollo par les Grecs.

XIV. Osiris regnant en Ægypte, retira incontinent les Ægyptiens de la vie indigente, souffreteuse et sauvage, en leur enseignant à semer et planter, en leur establissant des loix, et leur monstrant à honorer et reverer les dieux : et depuis allant par tout le monde il l'apprivoisa aussi sans y employer aucunement la force des armes, mais attirant et gaignant la plus part des peuples par douces persuasions et remonstrances couchées en chansons, et en toute sorte de musique,

(1) Il faut nécessairement admettre ici la correction de Squire : Il lit *ἐν παρύγροις* au lieu de *ἐν πανύγροις*; et traduit : « le quatrième « jour naquit Isis dans des marais ». Le mot *πανύγροις ou panygres* ne se trouve nulle part.

(2) La fin. (3) Et on ajoute que...

(4) On dit encore que Typhon épousa Nepthé...

dont les Grecs eurent opinion que c'estoit un mesme que Bacchus : que (1) Typhon durant le temps de son absence ne remua rien, d'autant que Isis y donna bon ordre, et y prouveut avec bonnes forces : mais que quand il fut de retour, Typhon luy dressa embusche, ayant attiré à sa ligue soixante et douze autres hommes conjurez avec luy, sans une royne d'Æthiopie participante et complice aussi de la conjuration (ceste royne s'appelloit Azo) et ayant secrettement pris la mesure du corps d'Osiris, il feit faire un coffre de la mesme longueur, beau à merveilles, ouvré et labouré fort exquisement, lequel il feit apporter en la salle, où il donnoit à soupper à la compagnie, chascun prit plaisir à veoir un si bel ouvrage, et l'estima lon grandement : et Typhon faisant semblant de jouer, dit qu'il le donneroit volontiers à celuy qui auroit le corps egal de mesure à ce coffre : tous ceux de la compagnie l'essayerent les uns après les autres, et ne se trouva bien proportionné, ny egal à pas un des autres : finablement Osiris luy mesme y monta, et se coucha dedans : et alors les conjurez y accourans, jetterent le couvercle dessus, et partie le fermerent de cloux, et partie de plomb fondu qu'ils jetterent par dessus, puis le portans en la riviere, le jetterent par la bouche du Nil, qui se nomme Tanitique, dedans la mer : c'est pourquoy jusques aujourd'huy ceste bouche est execrable aux Ægyptiens, et pourquoy ils l'appellent abominable.

(1) On dit que...

XV. On dit que tout cela fut faict le dixseptiesme du mois, que lon appelle Athyr, qui est celuy durant lequel le soleil passe par le signe du scorpion (1), et le vingthuictiesme du regne d'Osiris : toutefois d'autres disent qu'il vescut, non pas qu'il regna, autant : que (2) les premiers qui entendirent la nouvelle de cest inconvenient furent les panes et satyres habitans autour de la ville de Chennis (3), et commancerent à murmurer entre eux : c'est pourquoy encore jusques aujourd'huy on appelle les soudaines peurs, troubles et emotions de peuples, frayeurs paniques. Et qu'Isis en estant avertie feit tondre une tresse de ses cheveux, et se vestit de deuil au lieu qui maintenant est appellé Coptus (4), combien que les autres veulent dire, que ce mot signifie privation, pour ce que Coptein est autant à dire comme priver : en cest habit elle alla errant par-tout, pour en cuider entendre des nouvelles en grande destresse, mais personne ne venoit ny ne parloit à elle, jusques à ce que elle rencontra de jeunes enfans qui jouoient ensemble, ausquels elle demanda s'ils avoient point veu le coffre : ces enfans l'avoient veu, qui luy dirent la bouche du Nil par laquelle les complices de Typhon l'avoient poulsé de-

(1) Nous observons actuellement que le soleil entre dans le Scorpion le 23 octobre.

(2) Lisez : or.

(3) Lisez : Chemmis, d'après Hérodote, l. II. Le nom de cette ancienne ville de la Thébaïde se conserve encore dans celui de *Ekmius*. Chemmis étoit appelée par les Grecs Panopolis. D'Anville, 197.

(4) Maintenant *Kept*. D'Anville, 197.

dans la mer : depuis ce temps-là les Ægyptiens estiment, que les enfans ont le don de prophetie, de pouvoir reveler les choses secrettes, et prennent à presage toutes les paroles qu'ils disent en jouant et babillant ensemble, mesmement dedans les temples, de quoy que ce soit.

XVI. Et qu'ayant (1) apperceu qu'Osiris estant devenu amoureux de sa sœur, avoit couché avec elle, pensant que ce fust Isis (2), et en ayant trouvé le signe du chappellet de melilot (3), qu'il avoit laissé chez sa sœur Nephté, elle cercha l'enfant, pour ce que Nephté incontinent qu'elle l'eut enfanté l'alla cacher, pour la crainte de Typhon, et l'ayant trouvé difficilement et à grande peine, par le moyen des chiens qui la conduisirent au lieu où il estoit, elle le nourrit, de maniere que depuis qu'il fut devenu grand, il fut son gardien et son page, appellé Anubis, que lon dit qui garde les dieux, comme les chiens font les hommes. Depuis elle entendit nouvelles du coffre, comme les flots de la mer l'avoient jetté en la coste de Byblus (4), là où il s'estoit tout doucement

(1) Et l'on ajoute qu'Isis ayant...

(2) Ce n'est donc que par erreur qu'il avoit couché avec sa sœur, comme le remarquent très bien Squire et Xilander : aussi veulent-ils qu'on lise : « Isis ayant apperceu qu'Osiris avoit couché par er« reur avec sa sœur, et en ayant...

(3) Lisez : de la couronne de mélilot : les anciens portoient des couronnes de mélilot, et d'autres herbes odoriférantes. Plin. Hist. Natur. XXI, 29.

(4) Ville de l'Égypte inférieure, dans l'île *Propositis* où on trouve encore une ville appelée *Babel*. D'Anville, p. 192.

rengé au pied d'un Tamarix : ce Tamarix en peu de temps devint un fort beau et fort gros tronc d'arbre bien branchu, qui embrassa et enveloppa tout alentour le coffre, de sorte qu'on ne le voyoit point. Le roy de Byblus s'esbahissant de veoir ceste plante aussi soudainement creuë en telle grandeur, feit couper (1) le branchage qui couvroit le coffre que lon ne voyoit point, et du tronc en feit un pillier à soustenir le toict de sa maison, dequoy Isis, ainsi que lon dit, ayant esté advertie par un vent divin de renommée, s'en alla en la ville de Byblus, là où elle s'asseit auprès d'une fontaine, toute triste et esplorée, sans parler à autre personne quelconque, sinon qu'elle salua et caressa les femmes de la royne, en leur accoustrant les tresses de leurs cheveux, et leur rendant une merveilleusement douce et souëfve odeur yssant de son corps.

XVII. La royne ayant veu ses femmes si bien parées, eut envie de veoir l'estrangere qui les avoit ainsi accoustrées, tant pour ce qu'elle sçavoit ainsi bien accoustrer les cheveux, comme pour ce qu'elle rendoit une si douce senteur : ainsi l'envoya elle querir, et ayant pris familiarité avec elle, la feit nourrice et gouvernante de son fils : le roy s'appelloit Malcander, et la royne Astarte, ou bien Saosis, ou Nemanoun, comme les autres veulent, c'est à dire en langage grec, Athenaide, et dit on que Isis nourrit cest en-

(1) Le tronc qui enfermoit le coffre qu'on ne voyoit point, et en fit... *C.*

fant en luy mettant son doigt en la bouche au lieu du bout de la mammelle, et que la nuict elle luy brusloit tout ce qui estoit mortel en son corps, et qu'elle se tournant en une hirondelle alloit voletant et lamentant alentour de ce pillier de bois, jusques à ce que la royne s'en estant pris garde, et s'estant escriée quand elle veit le corps de son fils bruslant ainsi alentour, luy osta l'immortalité, et que la deesse ayant ainsi esté descouverte, demanda le pillier de bois, lequel elle couppa facilement (1), et osta de soubs la couverture le tronc du tamarix qu'elle oignit d'une huyle parfumée, puis l'enveloppa d'un linge et le bailla en garde aux roys, dont vient que jusques aujourd'huy les Bybliens reverent encore ceste piece de bois là, qui est couchée dedans le temple d'Isis (2), et qu'à la fin elle rencontra le coffre sur lequel elle plora, et lamenta tant que l'un des enfans du roy le plus jeune en mourut de pitié, et elle ayant en sa compagnie le plus aagé avec le coffre s'embarqua en un vaisseau, monta sur la mer et s'en alla. Et pourtant que sur l'aube du jour la riviere de Phedrus destourna le vent un peu trop asprement, elle qui en fut courroucée, la secha toute : et au premier lieu qu'elle se peut trouver seule, elle ouvrit le coffre, là où trouvant le corps d'Osiris, elle meit sa face sur la siene en l'ambrassant et plorant. Le jeune enfant survint et s'ap-

(1) Lisez : « et l'ayant couvert d'un linge, et ayant versé des« sus de l'huile parfumée, elle le donna en garde aux rois ». *C.*

(2) Lisez : « elle se laissa ensuite tomber sur le coffre, sur lequel « elle pleura, etc. » *C.*

procha secrettement, et veit ce qu'elle faisoit, dont elle s'estant apperceuë se retourna, et le regarda d'un mauvais œil en travers, tellement que l'enfant ne pouvant supporter la terreur qu'elle luy feit, en mourut.

XVIII. Les autres le disent autrement, c'est qu'il tomba dedans la mer, et qu'il est honoré à cause de la deesse, et que c'est celuy que les Ægyptiens chantent en leurs festins qu'ils appellent Maneros : aucuns disent que cest enfant avoit nom (1) Palestinus, et que la ville de Pelusium (2) fut fondée en memoire de luy par la deesse, et que ce Maneros qu'ils celebrent en leurs chansons, fut celuy qui le premier trouva la musique : toutefois il y en a d'autres qui disent, que ce n'est point le nom d'aucun homme, mais une façon de parler propre et convenable à ceux qui boivent et banquettent ensemble, laquelle signifie autant, comme qui diroit, à bonne heure soit cecy venu, car les Ægyptiens ont accoustumé de cryer cela ordinairement : comme aussi le corps sec d'un homme mort qu'ils portent dedans un cercueil, n'est point une representation de l'accident d'Osiris, comme aucuns estiment, ains un admonestement aux conviez de se donner joye et jouir alaigrement des biens pre-

(1) Ou Pelusius, et que la ville qui porte son nom avoit été fondée en mémoire de lui par la déesse. *C.*

(2) Péluse, dans le Delta, le rempart et la clef de l'ancienne Égypte, n'est aujourd'hui connue dans ses ruines que sous le nom de *Tinehs*, qui, en Arabe, désigne, comme le Grec *Pelusium*, la position de cette ville au milieu des marais. D'Anville, p. 193.

sents, d'autant que bien peu de temps après ils seront tous semblables à celuy là, c'est la raison pourquoy ils l'introduisent ès festins (1).

XIX. Et comme la deesse Isis fust allée voir son fils Orus qui se nourrissoit en la ville de Butus (2), et qu'elle eust osté le coffre, ou la biere dedans laquelle estoit le corps d'Osiris, Typhon estant la nuict à la chasse au clair de la Lune le rencontra, et ayant recogneu le corps le deschira et decouppa en quarante parties, qu'il jetta çà et là : ce que ayant Isis entendu, le chercha dedans un bateau fait de l'herbe du papier (3) atravers les marets, d'où vient que les crocodiles n'offensent jamais ceux qui naviguent dedans les vaisseaux faicts d'icelle herbe, soit qu'ils en aient peur, ou qu'ils les reverent en memoire de ce faict de la deesse. Voylà d'où vient que lon trouve plusieurs sepultures d'Osiris, par le païs d'Ægypte, pource que à mesure qu'elle en trouvoit chasque partie, elle y faisoit dresser un sepulchre : les autres disent que non, mais qu'elle en feit faire plusieurs images, qu'elle laissa en chascune ville, comme si elle leur en laissoit le propre corps, à fin qu'en plusieurs lieux il fust honoré, et que si d'adventure Typhon venoit au des-

(1) Voyez les Satyres de Pétrone.

(2) Et qu'elle eut mis à l'écart le coffre dans lequel étoit le corps d'Osiris. *C.*

(3) Le Papyrus, espèce de jonc, dont les feuilles servoient autrefois de papier : il étoit fort commun en Égypte, où on en faisoit de petits bateaux. Strabon, l. XVII. Pline, Hist. Natur. XIII, 22. M. Savary n'en a rencontré que dans les environs de Damiette et du lac Menzalé. Lettres sur l'Égypte, p. 322.

sus de son fils Orus, quand il viendroit à chercher le vray sepulchre d'Osiris, et qu'on luy en monstreroit plusieurs, il ne sçeust auquel s'arrester : et dit on plus que Isis trouva toutes les autres parties du corps d'Osiris, excepté le membre naturel, pource qu'il fut incontinent jetté dedans la riviere, et que les poissons le Lepidote, le Phagré, et l'Oxyrinche le mangerent : pour raison dequoy (1) Isis les abomina par dessus tous les autres poissons, mais au lieu du naturel elle en feit contrefaire un qui s'appelle Phallus, et le consecra, tellement que les Ægyptiens en solennisent encore la feste (2).

XX. Et puis ils content, que Osiris revenant de l'autre monde s'apparut à son fils Orus, qu'il instruisit et exercita à la battaille, qu'il luy demanda, quelle chose il estimoit au monde la plus belle, et que Orus luy respondit que c'estoit venger le tort et l'injure que lon auroit fait à ses peres et meres. Secondement qu'il luy demanda, quel animal il estimoit plus utile à ceux qui alloient à la battaille. Orus respondit, que c'estoit le cheval : dont Osiris s'esmerveilla, et luy demanda pourquoy il avoit respondu que c'estoit le cheval, et non pas le lion : et que Orus repliqua que le lion estoit plus utile à celui qui auroit besoing de secours pour combattre, mais le cheval pour deffaire entierement et desconfire celuy qui se mettroit en fuitte : ce que Osiris ayant entendu de luy, en fut fort

(1) On les a en abomination par-dessus tous les autres poissons. *C.*

(2) Voyez chap. XIII.

aise, jugeant qu'il estoit suffisamment preparé pour donner la battaille à son ennemy. Et dit on que plusieurs se retournoient (1) ordinairement (2) du costé d'Orus, jusques à la concubine mesme de Typhon nommée Thoueris, mais que un serpent la poursuyvit, qui fut taillé en pieces par les gens d'Orus : voylà pourquoy encore aujourd'huy ils apportent une petite corde (3), laquelle ils couppent en pieces. Si disent que la battaille dura plusieurs jours, mais que finablement Orus en gaigna la victoire, et que Isis ayant Typhon prisonnier lié et garroté ne le tua point, ains le deslia, et le laissa aller : ce que Orus ne peut endurer patiemment, ains jetta les mains sur sa mere, et luy osta de sur la teste la marque de royauté, au lieu de laquelle Mercure luy meit en la teste un morrion (4) fait en guise d'une teste de bœuf (5).

Typhon voulut appeller en justice Orus, et luy mettre en avant qu'il estoit bastard, mais à l'aide de Mercure qui defendit sa cause, il fut jugé par les dieux legitime, et qu'il deffeit depuis à fait Typhon en deux autres battailles : et que Isis après sa mort coucha encore avec Osiris, duquel elle eut Helitomenus (6) et Harpocrates qui estoit mutilé des pieds.

(1) Prenoient le parti d'Orus.

(2) Ce mot n'est pas dans le grec.

(3) Les traducteurs anglois ajoutent, « Dans leur assemblée ».

(4) Terme de l'art militaire; ancienne armure de tête, à l'usage de l'infanterie : pot qu'on mettoit en tête. Diction. de Trévoux.

(5) Voyez Montfaucon, Antiquité expliquée. *Ib.*

(6) Xylander, Baxter et Squire, lisent ἠλιτόμηνον né avant terme,

Voylà presque les principaux poincts de toute la fable, exceptez ceux qui sont plus execrables, comme le demembrement d'Orus, et la decapitation de Isis. Or qu'il ne leur faille cracher au visage et rompre la bouche, comme dit Æschylus, s'ils ont telles opinions de la bienheureuse immortelle nature que nous entendons la divinité, s'ils pensent et disent que telles fables soient veritables, et que realement et de faict elles soient ainsi advenues : il ne le fault point dire à toy, car je sçay bien que tu hais et abomines ceulx qui ont de si barbares et si estranges opinions des dieux : mais aussi vois tu bien que ce ne sont pas contes qui ressemblent fort aux fables vagues, et vaines fictions que les poëtes ou aûtres fabuleux escrivains controuvent à plaisir, né plus ne moins que les araignées qui d'elles mesmes, sans aucune matiere ni subject, filent et tyssent leurs toiles, ains est apparent qu'ils contiennent des accidents et memoires de quelques inconvenients : ainsi comme les mathematiciens disent, que l'arc en ciel est une apparence seulement de diverses paintures de couleurs, par la refraction de nostre veuë contre une nuée : aussi ceste fable est apparence de quelque raison qui replie et renvoye nostre entendement à la consideration de quelque autre verité, comme aussi nous le donnent à entendre les sacrifices, où il y a meslé parmy ne sçay quoy de deuil et de lamentable, et semblablement les ordon-

et traduisent ainsi : « Duquel elle eut Harpocrates né avant terme, « et qui... ». Il n'est fait mention nulle part de cet Hélitomenus. C'est une faute d'Amyot.

nances et dispositions des temples qui en quelques endroicts sont ouverts en belles æles et plaisantes allées longues à descouvert, et en quelques autres endroicts ont des caveaux tenebreux et cachez soubs terre, ressemblans proprement aux sepulchres et caves où l'on met les corps des trespassez (1) : et mesmement l'opinion des Osiriens, qui bien que lon die que le corps d'Osiris soit en plusieurs lieux, renomment toutefois Abydus (2) et Memphis (3) petite ville, où ils disent que le vray corps est, tellement que les plus puissans hommes et plus riches de l'Ægypte ordonnent coustumierement que leurs corps soient inhumez en la ville d'Abydos, à fin qu'ils gisent en mesme sepulture que Osiris : et en Memphis on nourrit le bœuf Apis, qui est l'image et figure de son ame, et veulent que le corps aussi y soit, et interpretent aucuns le nom de ceste ville, comme s'il signifioit le port des gens de bien, les autres le sepulchre d'Osiris : et y a devant les portes de la ville une petite isle (4), quiau demourant est inaccessible à tous autres, de maniere que les oyseaux mesmes n'y peuvent pas de-

(1) Voyez les Observations. *C.*

(2) Il ne reste plus aucun vestige de cette ville.

(3) M. Reiske témoigne avec raison sa surprise sur l'épithète donnée ici à Memphis, ancienne capitale de l'Heptanomide et prédominante sur toute autre de l'Égypte avant Alexandrie. Voyez Pline, Strabon et M. Savary, depuis la page 257 jusqu'à la p. 272. Voyez aussi Laugthon, p. 39; et d'Anville, p. 195.

(4) Appelée autrefois *Philæ*, et maintenant *l'île du Temple*, Lettres édif. t. V, p. 402. Voyez Strabon, XVII. *Servius ad vers.* 153, *Æneid.* 6.

mourer, ny les poissons en approcher, fors qu'en un certain temps les presbtres y entrent, et y font des sacrifices et offrandes que lon presente aux trespassez, et y couronnent de fleurs la sepulture d'une medipthe (1) qui est ombragée et couverte d'un arbre plus grand et plus hault que pas un olivier.

XXI. Eudoxus escrit que combien que lon monstre plusieurs sepulchres, qu'on dit estre d'Osiris en Ægypte, le corps neantmoins en est en Busiride (2), pource que c'est le païs et le lieu de la naissance d'Osiris, et qu'il n'est jà besoing le dire de Taphosiris (3) pource que le nom mesme le dit assez, signifiant la sepulture d'Osiris. (4) J'approuve la coupure du bois, la deschireure du lin, et les effusions et offrandes funebres que lon y fait, pour autant qu'il y a beaucoup de mysteres meslez parmy. Si disent les presbtres Ægyptiens, que non seulement de ces dieux là, mais encore de tous ceulx qui ont esté engendrez, et ne sont point incorruptibles, les corps en sont demourez par devers eux, là où ils sont honorez et

(1) Amyot s'est trompé. Il faut lire : « Et y couronnent de fleurs « le sépulture d'Osiris ombragée et couverte par un *medipthe*, qui « est un arbre plus grand et plus haut que pas un olivier ». On ne connoît pas le *medipthe*. Baxter remplace ce mot par celui de *μηδικῆς*, un citronnier.

(2) *Busiris*, maintenant *Bousir* dans la basse Égypte. D'Anville, 192. Savary, p. 195, 262, 282, 290, 296.

(3) Taposiris : Voyez Strabon. Cette ville se faire connoître sous le nom d'*Abousir*, sur la pointe de ce qu'on appelle aujourd'hui, le golfe des Arabes. D'Anville, 191 ; Savary, p. 34.

(4) Il faut lire : *Je ne dis rien de la coupure du bois ;* etc.

reverez, et les ames estans devenues estoiles en reluysent au ciel, et que celle d'Isis est celle que les Grecs appellent l'estoile Caniculaire (1), et les Ægyptiens Sothin, celle de Orus Orion (2), celle de Typhon l'Ourse (3). Mais là où tous les autres villes et peuples de l'Ægypte, contribuent la quote qui leur est imposée, pour faire portraire et paindre les animaux (4) que lon y honore, ceux qui habitent en la contrée Thebaïde seuls entre tous n'y donnent rien, esti-

(1) Connue sous le nom de *Sirius*. C'est une étoile de la constellation du grand chien. *Sirius* ou la gueule du grand chien, est de la première grandeur; c'est la plus belle étoile du ciel, elle se fait remarquer par sa scintillation et son éclat. Astron. de M. de La Lande.

(2) Autre constellation qui, comme la précédente, est une des quinze constellations australes des anciens : elle est formée de trois étoiles près l'une de l'autre, sur une même ligne, et dans le milieu d'un grand quadrilatère. Les paysans nomment ces trois étoiles, *les trois rois* ou *le rateau :* les astronomes les appellent *le baudrier d'Orion* : elles indiquent par leur direction, le côté de *Sirius*, qui est à l'orient ou au sud-est d'Orion. Cette grande constellation d'Orion s'observe aisément en Europe dans les mois de janvier ou de février, vers les 7 ou 8 heures du soir, en regardant du côté du midi. M. de La Lande. *Ib.*

(3) Parmi les constellations boréales, il y en a deux qui portent ce nom; *la grande Ourse*, appelée par le peuple *le grand chariot*, ou *le chariot de David;* et la *petite Ourse*, ou le *petit chariot*: on appelle *étoile polaire*, la dernière étoile de la queue de la petite Ourse, parceque cette étoile n'est qu'à deux degrés du pôle septentrional. *Universal dictionnary, by Harris.*

(4) Lisez : *pour l'entretien des animaux.* Squire et Xilander lisent, Τὰς Τροφὰς au lieu de Τὰς γραφὰς. Voyez dans Hérodote, l. II, tout ce qu'il en coûtoit aux Égyptiens pour l'entretien de leurs animaux sacrés.

mans que rien qui soit mortel ne peult estre dieu, ains celuy seul qu'ils appellent Cnef, qui jamais ne nasquit, ne jamais ne mourra. Comme doncques ainsi soit, que plusieurs telles choses se disent et se monstrent en Ægypte, ceux qui cuydent que ce soit pour perpetuer la memoire des faicts et accidents merveilleux et grands de quelques princes, roys ou tyrans, qui pour leur excellente vertu, ou grande puissance ont adjousté à leur gloire l'authorité de divinité, auxquels puis après il soit arrivé des inconveniens, ils usent en cela d'une bien facile desfaitte et façon d'eschapper, et si ne font point mal de transferer des dieux aux hommes ce qu'il y a de sinistre ou infame en tous ces contes là, et si sont aidez par ces tesmoignages que lon lit ès histoires: car les Ægyptiens escrivent que Mercure estoit bien petit de corsage (1), que Typhon estoit de couleur rousseau, Orus blanc, et Osiris brun, comme ayants de nature esté hommes : davantage ils appellent Osiris capitaine et gouverneur, Canobus (2) duquel nom ils ont aussi appellé une estoile, et la navire que les Grecs appellent Argo, ils tiennent que c'est la figure de la navire d'Osiris, que lon a referé au nombre des

(1) Grec : escrivent que Mercure avoit un bras plus court que l'autre.

(2) *Canopus :* c'est une des quinze étoiles de la première grandeur : elle n'est point visible en Europe. De La Lande. *Ib.* Elle se trouve au bout du gouvernail dans la constellation du navire Argo. Vitru. IX, 7. Voyez la note suivante.

astres (1) pour l'honneur de luy, et si n'est pas située au mouvement du ciel gueres loing de celle d'Orion, et de celle de la Caniculaire, dont ils estiment l'une sacrée à Orus, et l'autre à Isis.

XXII. Mais j'ay peur que cela ne soit remuer les choses sainctes, auxquelles on ne doit toucher, pour ne point combattre, non seulement le long temps et l'antiquité, comme dit Simonides, ains la religion de plusieurs peuples qui de longue main ont une devotion imprimée envers ces dieux là, en ne voulant pas endurer que ces grands noms là transportent chose quelconque du ciel en la terre, et que ce ne soit encore vouloir arracher et renverser un honneur, et une foy et creance, qui est emprainte aux cœurs des hommes presque dès leur premiere naissance, qui seroit ouvrir de grandes portes à la tourbe des mescreants Atheistes, lesquels separent et esloignent les hommes de toute divinité, et donner manifeste ouverture et grande licence aux impostures et tromperies de Evemerus (2) le Messenien, lequel ayant luy mesme controuvé les originaux de fables qui n'ont aucune verisimilitude, ny aucun subject, a respandu par le monde universel toute impieté, transmuant et changeant tous ceux que nous estimons dieux en noms

(1) *Le navire*, une des quinze constellations australes des anciens. De La Lande. *Ib.*

(2) Voyez sur cet ancien écrivain, Cicéron, *de natur. Deor.* Macrob. Satur. Strab. l. I et VII. Voyez aussi l'abbé Batteux, Hist. des causes premières.

d'admiraux, grands capitaines, et de roys qui auroient esté le temps passé, ainsi qu'il est, ce dit il, escrit en lettres d'or, en la ville de Panchon, que jamais homme Grec ne Barbare ne veit que luy, ayant navigué au païs des Panchoniens et Triphyliens, qui ne sont en nulle partie de la terre habitable : et neantmoins (1) on celebre assez entre les Assyriens les haults faicts de Semiramis, et de Sesostris en Ægypte, jusques aujourdhuy les Phrygiens appellent les illustres et admirables entreprises, exploits d'armes Maniques, d'autant que l'un de leurs anciens roys du temps jadis s'appelloit Manis, qui de son temps fut un très sage et très vaillant prince, aucuns l'appellent autrement Masdes. Cyrus mena les Perses, Alexandre les Macedoniens tousjours conquerans presque jusques au bout du monde, mais pour tout cela, ils n'ont renom que d'avoir esté puissans et vaillants princes et roys. Et s'il y en a eu quelques uns qui elevez par oultrecuydance avec jeunesse et ignorance, comme dit Platon, ayants l'ame enflammée de vaine gloire et d'insolence, ayant reçeu les surnoms de dieux, et des fondations de temples en leurs noms, celle gloire ne leur a gueres longuement duré, et puis estans par la posterité condamnez de vanité et de superbe arrogance, oultre l'injustice et l'impieté,

En peu de jours leur folle renommée
S'en est allée en vent et en fumée.

(1) Lisez : et certe...

Et maintenant, comme serfs fugitifs qu'il est loysible de reprendre par tout où lon les peult trouver, ils sont arrachez des temples et des autels, et ne leur est demouré que leurs tombeaux et sepulchres. Et pourtant Antigonus le vieil, comme un certain poëte, nommé Hermodotus en ses vers l'eust appellé fils du soleil, et dieu : « celuy, dit il, qui vuide le bassin de ma selle « percée sçait bien, comme moy, le contraire ». Et feit aussi bien sagement Lysippus le statuaire, quand il reprit le paintre Apelles de ce que paignant Alexandre le grand, il luy meit la foudre en main, là où Lysippus luy avoit mis au poing la lance, de laquelle la gloire estoit pour durer eternellement, comme estant veritable et meritoirement propre et deuë à luy.

XXIII. Et pourtant ont mieux fait et dit ceux qui ont pensé et escrit que ce que lon recite de Typhon, d'Osiris, et d'Isis, n'estoient point accidents advenus ny aux dieux ny aux hommes, ains à quelques grands dæmons, comme ont fait Pythagoras, Platon, Xenocrates et Chrysippus, suyvant en cela les opinions des vieux et anciens theologiens, qui tienent qu'ils ont esté plus forts et plus robustes que les hommes, et qu'en puissance ils ont grandement surmonté nostre nature : mais ils n'ont pas eu la divinité pure et simple, ains ont esté un suppost composé de nature corporelle et spirituelle, capable de volupté et de douleur, et des autres passions et affections qui accompaignent ces mutations là, travaillans les uns plus, les autres moins : car entre les dæmons il y a, comme entre les hommes, diversité et difference de vice et de vertu.

Et les faicts des geants et des titans qui sont tant chantez par les poëtes Grecs et les abominables actes d'un Saturne, et les resistences d'un Python à l'encontre d'Apollon, les sons (1) d'un Bacchus, et les erreurs d'une Ceres, ne different en rien des accidents d'Osiris et de Typhon, et de tous ces autres tels contes fabuleux que chascun peult ouir tant qu'il veult, et tout ce qui est caché et couvert soubs le voile des sacrifices significatifs et soubs des cerimonies qu'il n'est pas loysible de dire, ny de monstrer à un commun populaire, tout cela est d'une mesme sorte, suyvant laquelle opinion nous voyons qu'Homere appelle les gens de bien diversement, tantost semblables aux dieux ou egaux aux dieux, tantost

> Ayants des dieux la divine prudence:

mais du nom de dæmon il en use communement, autant en parlant des meschans comme des bons,

> Dæmonien avant approche toy,
> Comment as tu de ces Grecs tant d'effroy?

Et ailleurs,

> Quand il chargea la quattriéme fois
> Il ressemble un dæmon.

Et ailleurs,

> Dæmonienne en quelle forfaitture

(1) Lisez : d'après Eusèbe, *Præperat. Evangel.* les exils ou les fuites...

Le vieil Priam, et sa progeniture,
T'ont ils si fort offensée, que tant
Ton cœur felon prochasse soubhaitant
De Troye voir la ville bien bastie
Entierement rasée et subvertie (1)?

Comme nous donnant à entendre que les dæmons ont une nature meslée, et une volonté et affection inegales, et non point tousjours semblables.

XXIV. De là vient que Platon attribue aux dieux Olympiques et celestes, tout ce qui est dextre et non pair, et tout ce qui est senestre et pair aux dæmons : et Xenocrates tient que les jours malencontreux, et les festes où lon se bat, et où lon se donne des coups, et qu'on se frappe l'estomac, ou que lon jeune, où il se fait ou dit quelque chose honteuse et villaine, il n'estime point qu'elles appartiennent aux bons dieux, ny aux bons dæmons : mais qu'il y a en l'air des natures grandes et puissantes, au demourant malignes et mal-accointables, qui ont plaisir que lon face de telles choses pour elles, et que quand elles les ont obtenues, elles ne s'addonnent plus à pis faire : comme aussi au contraire Hesiode appelle les bons et saincts dæmons gardiens des hommes,

Donneurs de biens, d'opulence et richesse,
Propre à eulx est la royale largesse (2).

Et Platon appelle ceste sorte de dæmons mercuriale

(1) C'est Jupiter qui parle ainsi à Junon. Iliade IV, 31, 32 et 33.
(2) *Opera et Dies*, vers 122 et 123.

et ministeriale, estant leur nature au milieu des dieux et des hommes, envoyans les prieres et requestes des hommes vers le ciel aux dieux, et de là nous transmettans en terre les oracles et revelations des choses occultes et futures, et les donations des richesses et des biens. Empedocles mesme dit, qu'ils sont punis et chastiez des faultes et offenses qu'ils ont commises,

L'air les vous jette en la grand' mer profonde,
L'eau les vomit dessus la terre ronde,
La terre après au ciel les fait voler,
Et le soleil les precipite en l'air :
De l'un en l'autre ainsi chassez, ils cheent,
Et tous ensemble egalement les hayent (1) :

jusques à ce qu'estans ainsi chastiez et purgez, ils recouvrent de rechef le lieu, le reng et l'estat qui leur est propre, selon leur nature : à cela ressemble naifvement ce que lon recite de Typhon, qu'il feit par son envie et sa malignité plusieurs mauvaises choses, et qu'ayant mis tout en combustion, il remplit de maulx et de miseres la mer et la terre : et puis en fut puny, et que la femme et sœur d'Osiris en feit la vengeance, estaignant et amortissant sa rage et sa fureur : et neantmoins encore ne meit elle point à nonchaloir les travaux et labeurs qu'elle avoit supportez, et les fuittes çà et là, ny plusieurs actes de grande sapience et grande vaillance, se contentant que cela

(1) Plutarque cite ces vers dans le Traité, *qu'il ne faut point emprunter à usure*, t. II, des Morales, p. 354.

demourast ensepvely en silence et en oubly, ains les meslant parmy les plus sainctes ceremonies des sacrifices, comme exemples, images et souvenances des inconveniens pour lors advenus, elle consecra un enseignement et une instruction et consolation de pieté envers les dieux, autant pour les femmes que pour les hommes detenus en miseres et calamitez.

XXV. Au moyen dequoy elle et son mary Osiris auroient esté transmuez de bons dæmons pour leurs vertus en dieux, comme depuis l'auroient aussi semblablement esté Hercules et Bacchus, ausquels non sans raison pour cela auroient esté decernez honneurs entremeslez des dæmons et des dieux comme à ceux qui ont par tout grande puissance, tant dessoubs que dessus la terre, mais specialement en ces sacrifices là, pource que Sarapis (1) n'est autre chose que Pluton, et Isis que Proserpine, comme dit Archemachus natif d'Eubœe, et Heraclitus le Pontique, qui pense que l'oracle qui est en la ville de Canobus soit celuy de Pluton.

XXVI. Le roy Ptolomeus (2), surnommé le sauveur, feit enlever de la ville de Sinope la statue enorme de Pluton, non qu'il sçeust qu'elle y fust, et qu'il eust jamais veu auparavant quelle face elle avoit, sinon qu'il luy fut advis en songeant, qu'il voyoit Sa-

(1) Squire lit *Osiris* au lieu de *Sarapis;* ce changement est nécessaire pour que le raisonnement de Plutarque ait quelque suite. Au reste ces noms pris l'un pour l'autre prouveroient que *Sarapis* et *Osiris* sont la même divinité. Voyez sur les différents noms d'Isis d'Osiris, *Diodor. Sicul.* l. I.

(2) Ptolémée Soter.

rapis qui luy commandoit, que le plus tost qu'il luy seroit possible, il feist transporter sa statue en Alexandrie (1). Le roy ne sçavoit où estoit ceste statue, ny là où il la devoit trouver, mais ainsi comme il racontoit luy mesme sa vision à ses amis, il se rencontra un nommé Sosibius, homme qui avoit esté en beaucoup de païs, lequel dit qu'il avoit veu une pareille statue que celle que le roy leur descrivoit en la ville de Sinope : si y envoya le roy un Soteles et Dionysius, qui avec longue espace de temps et grand travail, non sans aide special encore de la providence divine, la deroberent et l'emmenerent. Quand elle fut apportée, et qu'on la veit en Alexandrie, Timotheus le cosmographe et Manethon Sebennitique, conjecturans que c'estoit la statue de Pluton à voir Cerberus auprès de luy, et le dragon, persuaderent au roy que ce n'estoit l'image d'autre dieu que de Sarapis, car il ne vint pas de là avec ce nom là, mais estant apporté en Alexandrie, il y acquit le nom de Sarapis, qui est le nom dont les Ægyptiens appellent Pluton, combien que Heraclitus le physicien die, que Pluton et Dionysius, c'est à dire Bacchus, soient tout un. Quand doncques ils veulent enrager et follastrer, ils se laissent aller en ceste opinion. Car ceux qui cuydent que

(1) Voyez sur cette translation du dieu de Sinope, *Tacit. Histor.* IV, 83. t. III, de la nouvelle édit. in-4°. Le nouvel éditeur y a répandu quantité de notes qui jettent le plus grand jour sur cet endroit de Plutarque : il y a même ajouté, p. 533 et suiv. une Dissertation, de *Deo Serapide*, qui tiendra lieu des observations que nous pourrions faire.

Ades, c'est à dire Pluton, soit le corps, comme la sepulture de l'ame, pource qu'il semble qu'elle soit folle ou yvre pendant qu'elle est dedans, il me semble qu'ils allegorisent bien froidement, et vault mieulx assembler en un Osiris avec Bacchus, et Bacchus avec Sarapis, en disant que depuis qu'il eut changé de nature, il changea aussi d'appellation : et pourtant est le nom de Sarapis commun à tous, ainsi comme sçavent assez ceux qui ont esté reçeus ès sacrifices et en la religion de Osiris.

XXVII. Car il ne fault pas adjouster foy aux livres des Phrygiens qui disent que une Charops fut fille de Hercules, et que d'un autre fils de Hercules nommé Isaiacus nasquit Typhon, ny aussi faire compte de Philarchus escrivant que Bacchus fut le premier qui amena des Indes deux bœufs, l'un desquels avoit nom Apis, et l'autre Osiris, et que Sarapis est le propre nom de celuy qui regit et embellit l'univers, d'autant que Sairein (1) signifie orner et embellir, car ces propos de Philarchus sont manifestement hors de toute apparence, et encore plus le dire de ceux qui escrivent que Sarapis n'est pas le nom d'un dieu, mais que c'est le sepulchre d'Apis (2) que lon appelle ainsi, et qu'il y a dedans la ville de Memphis des portes de bronze (nommées d'oubliance et de deuil (3)) que lon ouvre quand lon inhume Apis, et qu'elles menent un bruit bas et

(1) Σαίρειν, balayer. *Amyot.*

(2) Σορὸς ἄπιδος. *Amyot.*

(3) Squire et Xilander assurent n'avoir vu en aucun ancien écrivain ces noms donnés aux portes d'airain de Memphis.

rude quand on les ouvre, et que c'est pourquoy nous mettons la main sur tout vase de bronze et de cuyvre qui nous fait du bruit pour le faire cesser. Il y a plus d'apparence en l'opinion de ceux qui tienent qu'il a esté derivé de ce mot Sevesthai ou Sousthai (1), qui signifie poulser, comme estant celuy qui remue toute la machine du monde. Il y a aussi plusieurs des presbtres qui tienent que c'est un mot composé de Osiris et d'Apis, exposans et nous enseignans qu'il nous fault penser que Apis est une belle image de l'ame d'Osiris. Mais quant à moy si Sarapis est un nom Ægyptien, je pense qu'il signifie joye et alaigresse, le conjecturant par ce que les Ægyptiens appellent feste et liesse Sairei, car Platon mesme escrit que Ades, qui signifie Pluton, est fils d'Aido, c'est à dire de vergongne et de honte, doulx et clement dieu à ceux qui sont par devers luy. Et est vray que au langage des Ægyptiens, plusieurs autres noms propres signifient quelque chose, comme celuy par lequel ils signifient le lieu de dessoubs terre, où ils cuydent que les ames des trespassez s'en aillent après la mort, qu'ils disent Amenthes, c'est à dire, prenant et donnant : mais si ce mot là est un de ceux qui anciennement sont sortis de la Grece, et depuis y ont esté rapportez, nous en discourrons cy après.

XXVIII. Et maintenant achevons de considerer le reste de l'opinion que nous avions en main : car Osiris et Isis estants des bons dæmons, ont esté

(1) *Σεύεσθαι, σοῦσθαι. Amyot.*

transferez en la nature des dieux : et quant à la puissance de Typhon qui s'en alloit deffaitte et fracassée, voire tirant aux derniers sanglots et battements de la mort, ils ont aucuns sacrifices et cerimonies où ils la reconfortent, et y en a aussi d'autres, esquels au contraire ils l'abbattent et la diffament en certaines festes qu'ils ont : car ils injurient et oultragent les hommes rousseaux, et qui plus est, ils precipitent les asnes roux, comme font les Coptites, pour autant que Typhon a esté roux, et de la couleur d'un asne rouge : et les Busirites, et Lycopolites (1) se gardent entierement de sonner des trompettes, d'autant que leur son ressemble au cry de l'asne : et brief ils estiment que l'asne soit un animal immonde, pour la semblance de couleur qu'il a avec luy : et faisant des gasteaux ès sacrifices des moys de Payni (2), et de Phaofi (3), ils y figurent dessus un asne lié : et au sacrifice du soleil, à ceux qui veulent (4) cognoistre dieu, ils commandent qu'ils ne portent point de bagues d'or sur leurs corps, et qu'ils ne donnent point à manger à l'asne : et semble que les Pythagoriens mesmes eussent opinion, que Typhon estoit une puissance dæmonique : car ils disent qu'il nasquit en

(1) Habitants de *Lycopolis* ou *Lycôn*, la ville des loups, dans la Thébaïde, sur la rive gauche du Nil, appelée maintenant *Siut* ou *Ossiot*. D'Anville, 196.

(2) Dixième mois de l'année égyptienne dont le premier jour correspondoit au 29 août. *Laugthon's History of ancient Egypt.*, page 279.

(3) Second mois de l'année égyptienne. *Ib.*

(4) Rendre leurs hommages au dieu. *C.*

un nombre pair de cinquante huict (1), et de rechef que celle du nombre triangle (2) est la puissance de Pluton, de Bacchus, de Mars, et que celle du quarré (3) est de Rhea, de Venus, de Ceres, de Vesta et de Juno : et celle du Dodecagone, c'est à dire, à douze angles, est celle de Jupiter, et celle à cinquante et huict (4) angles est celle de Typhon, ainsi comme Eudoxus a laissé par escrit : et les Ægyptiens estimans que Typhon a esté roux de couleur, immolent et sacrifient les bœufs de la mesme couleur, en faisant si exquise et si diligente observation, que s'il a un seul poil blanc ou noir, ils le reputent non sacrifiable, par ce qu'ils estiment que ce qui est bon à sacrifier, ne soit pas agreable aux dieux : ains au contraire, desplaisant à eux, d'autant qu'ils pensent que ce soient des corps qui ont receu les ames de quelques mauvais et meschants hommes, transformez en d'autres animaux, et pourtant font ils toutes les execrations et maledictions du monde dessus la teste laquelle ils couppent, et puis la jettent dedans la riviere, au moins ils le faisoient ainsi anciennement, mais maintenant ils la donnent aux estrangers, et puis les presbtres, qui se nomment les Seelleurs, venoient à marquer ce bœuf que lon devoit immoler de la marque de leur seau, qui estoit, ainsi comme escrit Castor (5),

(1) Lisez : cinquante-six.

(2) Lisez : que la figure triangulaire exprime la...

(3) Exprime celle de... (4) Grec : cinquante et six...

(5) Castor, de Rhodes, historien grec, qui, suivant Suidas, a été rhéteur à Marseille. Il vivoit vers l'an 700 de Rome.

l'image d'un homme à genoux, ayant les mains liées derriere, et l'espée à la gorge (1) : semblable traittement font ils à l'asne pour sa lourde rudesse et son insolence, non moins que pour sa couleur. Et pourtant surnomment ils Ochus (2) celuy des roys de Perse que plus ils haïssoient comme execrable et abominable, l'asne : Et Ochus en estant adverty leur dit, « Cest asne là mangera vostre bœuf ». Aussi feit il immoler leur bœuf Apis, ainsi comme Dinon (3) a laissé par escript. Et quant à ceux qui disent que Typhon, après la battaille perdue, s'en fuit sept journées dessus un asne, et que s'estant ainsi sauvé, il engendra des enfans, Jerosolymus et Judæus, il est tout manifeste qu'ils veulent tirer à toute force les histoires des Juifs en ceste fable.

XXIX. Telles doncques sont les conjectures que lon en peut tirer, mais pour en discourir un peu avec raison, considerons premierement les points où il y a plus de simplicité. Ainsi comme les Grecs allegorisent, que Saturne est le temps, et que Juno est l'air, et que la generation de Vulcain est la transmutation de l'air en feu : aussi disent ils que Osiris emprès (4) les Ægyptiens s'entend estre le Nil, qui se mesle avec

(1) Baxter observe que cette empreinte rappeloit l'ancienne coutume d'offrir des victimes humaines à Mars et à Pluton.

(2) Voyez la suite chronologique des rois de Perse. T. III, des Morales, p. 417.

(3) Père du célèbre Clytarque, le contemporain d'Alexandre. Plin. Hist. Natur. l. X, 70. Voyez Menag. *in Diogen. Laër.*

(4) Chez.

Isis, c'est à dire la terre, et que Typhon est la mer; dedans laquelle le Nil venant à entrer, se perd et se dissipe çà et là, sinon (1) en tant que la terre en recevant une partie en est rendue fertile par luy, et s'y fait une lamentation sacrée sur le Nil, par laquelle on le deplore comme naissant à la main gauche, et se perdant à la main droitte : car les Ægyptiens estiment que la partie du soleil levant soit la face du monde, et la partie de Septentrion soit le costé droict, et la partie du midy le costé gauche. Ce Nil doncques qui sourd à la main gauche (2), et se vient à perdre en la mer à la main droitte (3), à bon droit est dit avoir sa naissance à la gauche, et sa mort à la droitte. C'est pourquoy les presbtres ont la mer en abomination, et appellent le sel l'escume de Typhon et est l'un des poincts qu'on leur defend (4), de n'user jamais de sel à la table, et la raison pourquoy ils ne saluënt jamais les pilotes et gens de marine, pour autant qu'ils sont ordinairement sur la mer, et gaignent leur vie à l'art de naviger, et est aussi l'une des principales causes pourquoy ils abominent le poisson, de sorte que quand ils veulent escrire le hair et abominer, ils paignent un poisson : comme au vestibule, qui est devant le temple de Minerve, en la ville de Sai, il y avoit paint un petit enfant, un vieillard, et puis un

(1) Lisez : si ce n'est par rapport aux parties qui se répandent dans ses débordements, sur la terre qui est rendue fertile par lui.

(2) Grec : qui sort du côté du Midi.

(3) Grec : du côté du Septentrion.

(4) De ne mettre jamais de sel sur la table. *C.*

esparvier, et tout joignant un poisson, et à la fin un cheval de riviere (1), qui signifioit soubs figure : « O « arrivans et partans, jeunes et vieux, dieu hait toute « violente injustice » : (2) car par l'esparvier ils representent dieu, par le poisson haine et abomination, et par le cheval de riviere, toute impudence de mal faire, d'autant que lon tient qu'il tue son pere, et puis se mesle par force avec sa mere. Ainsi semblera il que le dire des Pythagoriens, qui disoient que la mer estoit la larme de Saturne, soubs paroles couvertes voulussent donner à entendre qu'elle estoit impure et immonde.

XXX. J'ay bien voulu en passant alleguer cela, encore qu'il soit hors du propos de nostre fable, pour ce qu'il contient une histoire toute commune : mais pour revenir à nostre propos, les plus sçavans des presbtres entendent par Osiris non seulement la riviere du Nil, et par Typhon la mer, ains par l'un ils entendent generalement toute vertu de produire eau, et toute puissance humide, estimans que ce soit la cause materielle de generation, et la substance du germe generatif : et par Typhon ils entendent toute vertu desicative, toute chaleur de feu, et toute secheresse, comme chose qui est de tout point contraire et ennemie de l'humidité : c'est pourquoy il tienent que Typhon estoit rousseau de poil, et de tainct jaunastre, et pour ceste raison ils ne rencontrent pas

(1) Un Hippopotame.

(2) Il faut suppléer avec M. Wyttembach : *L'enfant représente l'avenir, le vieillard le passé, par l'esparvier, ils* etc. *C.*

volontiers les hommes qui sont de telles couleurs ny ne parlent pas, sinon envis (1), à eux: au contraire ils faignent que Osiris estoit brun de couleur, pour autant que toute eau fait apparoir la terre, les vestemens, et les nuées mesmes noires, et l'humidité qui est dedans les jeunes hommes rend les cheveux noirs, et la couleur jaune, qui semble une pallidité, procedant de seicheresse qui est au corps de ceux qui ont passé la fleur et vigueur de leur aage: et la saison de la primevere est verdoyante, generative et doulce: mais l'arriere saison de l'automne à faute d'humeur est ennemie des plantes, et maladive pour les hommes. Et le boeuf qui publiquement est nourry en la ville de Heliopolis, que lon appelle Mnevis, consacré à Osiris, et que les aucuns estiment estre pere d'Apis, est de poil noir, et est honoré en second lieu après celuy d'Apis. Davantage toute la terre d'Ægypte est fort noire entre les autres, comme ils appellent le noir des yeux chemia (2), et l'accomparent et representent par le cœur, lequel est chaud et humide, et aussi à la senestre partie du monde, comme le cœur est tourné vers la partie gauche de l'homme, et encline là: et disent que le soleil et la lune ne sont point voiturez dedans des charriots ou charrettes, ains dedans des bateaux, esquels ils naviguent tout à l'entour du monde, donnans par cela couvertement à entendre, qu'ils sont nez et nourris d'hu-

(1) Sinon à regret.

(2) Lisez: et ils l'appellent comme le noir des yeux, *Chemie*.

midité. Et estiment que Homere ayant appris des Ægyptiens comme Thales, que l'eau estoit le principe de toutes choses, le met aussi, par ce que Osiris est l'Ocean, et Isis est Thetis, qui nourrit et allaicte tout le monde : car les Grecs appellent la projection de semence Apousian, et la commixtion du masle et de la femelle Synousian, et Hyos en Grec signifie fils, qui est derivé de ce mot Hydor, qui vaut autant comme eau, et Hysai signifie plouvoir, et surnomment Bacchus Hyes, comme qui diroit, maistre et seigneur de l'humide nature, qui n'est autre chose que Osiris. Et ce que nous prononceons Osiris, Hellanicus le met Hysiris, disant l'avoir ainsi ouy prononcer aux presbtres, et l'appellent par tout ainsi, non sans apparence de raison, à cause de sa nature et de son invention.

XXXI. Mais que ce soit Osiris un mesme dieu que Bacchus, qui est ce qui par raison le doit mieux sçavoir que toy, ô Clea, attendu qu'en la ville de Thebes tu es la maistresse des Thyades (1) et que dès ton enfance tu as esté consacrée et devouée par ton pere et par ta mere au service et à la religion d'Osiris? Mais si pour le regard des autres il est besoing d'alleguer des tesmoignages, nous laisserons les choses cachées et secrettes, mais ce que les presbtres font en public quand ils enterrent Apis, ayant apporté le corps sur un radeau, ne differe en rien des cerimonies de Bacchus : car ils sont vestus de peaux de cerfs, et portent

(1) Grec : *des Thyades de Delphes.*

en leurs mains des javelines, et cryent à pleines testes, et se demenent fort, ne plus ne moins que ceux qui sont espris de la saincte fureur de Bacchus : c'est pourquoy plusieurs peuples de la Grece portraient la statue de Bacchus avec une teste de taureau, et les femmes des Eliens (1) en leurs prieres le reclament et requierent de venir à elles avec son pied de bœuf (2). Et les Argiens communement le surnomment Bougenes, qui est à dire fils de vache : qui plus est ils l'invoquent et l'appellent hors de l'eau au son des trompettes, jettans dedans un abysme d'eau un agneau pour (3) le portier, et cachent leurs trompettes dedans leurs javelines, ainsi comme Socrates l'escrit en son livre des sainctes cerimonies. Et puis les faicts titaniques et la nuict toute entiere s'accordent avec ce que lon raconte du demembrement d'Osiris, et à sa resurrection et renouvellement de vie : aussi font les sepultures, car les Ægyptiens monstrent en plusieurs lieux des sepultures d'Osiris : et les Delphiens pensent avoir les ossemens de Bacchus par devers eux, qui sont inhumez près de l'Oracle, et luy font (4) les religieux un sacrifice secret dedans le temple d'Apollo (5), quand les Thyades, qui sont les presbtres-

(1) Cette prière des femmes éliennes se trouve dans les *Demandes des choses Grecques*, quest. 36.

(2) Voyez *Ibid.*

(3) Sans doute le portier des enfers. *C.*

(4) *Les Hosioi.* Il en est parlé dans les Questions grecques. *C.*

(5) *Lorsque les Thyades eveillent Licnites* Tout le reste de la phrase est ajouté par Amyot. *C.*

ses, commancent à remuer et entonner leur cantique de Licnites, qui est un surnom de Bacchus, derivé de Licnon, qui signifie le berceau d'un petit enfant. Or que les Grecs estiment que Bacchus soit le seigneur et maistre, non seulement de la liqueur du vin, mais aussi de toute autre nature humide, Pindare en est suffisant tesmoing quand il dit,

Bacchus le donneur de liesse
Les arbres accroissent en largesse,
Car sa lueur sainte produit
Toutes les especes de fruict.

Voilà pourquoy il est estroittement inhibé et defendu à ceux qui servent et reverent Osiris de gaster un arbre fruictier, et d'estoupper une fontaine: si n'appellent pas seulement la riviere du Nil, le decoulement d'Osiris, ains toute autre sorte d'eau : au moyen dequoy devant ses sacrifices on porte tousjours en procession une cruche à eau, en l'honneur de ce dieu. Et puis ils paignent un roy ou le climat meridional du monde, par une feuille de figuier, et interpretent ceste feuille l'abbreuvement et le mouvement de tous, et semble qu'elle se rapporte au membre naturel. Et quand ils celebrent la feste qu'ils appellent des Pamyliens, qui est toute bachanale, ils monstrent et portent en procession une statue qui a le membre naturel, qui est trois fois aussi grand que l'ordinaire (1) : car dieu est le principe des choses, et

(1) Baxter et Squire lisent : *qui a trois membres naturels.* Voyez Pignor, dans son exposition de la table Isiaque, p. 3.

tout principe par generation se multiplie soymesme (1) : or avons nous accoustumé de dire trois fois pour plusieurs fois, nombre finy pour infiny, comme quand nous disons Trismacares, c'est à dire trois fois heureux, pour dire très heureux, et trois liens pour dire infinis.

XXXII. Si d'adventure le nombre ternaire n'a esté expressement et proprement choisi par les anciens: car la nature humide estant le principe et la generation de toutes choses, a engendré dès le commancement les trois premiers corps, à sçavoir l'eau, l'air et la terre: car le propos que lon adjouste à la fable, que Typhon jetta le membre viril d'Osiris en la riviere, et que Isis ne le peut trouver, mais qu'elle en feit faire une representation semblable, et que l'ayant accoustré elle ordonna qu'on l'honorast, et qu'on le portast en pompe tend à nous enseigner que la vertu genitale et productive de dieu, eut l'humidité pour sa premiere matiere, et par le moyen d'icelle humidité se mesla parmy les choses qui estoyent propres à participer de la generation. Il y a un autre propos que tienent les Ægyptiens, que un Apopis frere du soleil faisoit la guerre à Jupiter, qu'Osiris porta secours à Jupiter, et luy ayda à deffaire son ennemy : au moyen dequoy il l'adopta pour son fils, et le nomma Dionysius, c'est à dire Bacchus. Si est facile à monstrer que la fabulosité de ce propos là touche couvertement la verité de natu-

(1) Grec : multiplie par génération ce qui provient de lui.

re (1) : car les Ægyptiens appellent Jupiter le vent, auquel rien n'est plus contraire que la secheresse enflammée, ce que n'est pas le soleil, mais elle a grande consanguinité et conformité à luy. Or l'humidité venant à estaindre l'extremité de la secheresse, fortifie et augmente les vapeurs qui nourrissent le vent et le tienent en vigueur (2) : davantage les Grecs consacrent le lierre à Bacchus, lequel s'appelle en langage Ægyptien Chenosiris : qui signifie ainsi comme lon dit, la plante d'Osiris : au moins Ariston, celuy qui a descript les colonies des Atheniens, dit l'avoir ainsi trouvé en un epistre d'Alexarchus (3). Il y a d'autres Ægyptiens qui tienent que Bacchus estoit fils d'Isis, et qu'il ne s'appelloit pas Osiris, mais Arsaphes en la lettre Alpha, lequel nom signifie, ce disent ils,

(1) Touche couvertement les principes de la physique.

(2) Les vapeurs en effet forment les nuages, qui, en grossissant dans l'air, et en s'appesantissant, occasionent très souvent par leur chute précipitée les vents les plus impétueux.

(3) La fin de ce chapitre est très peu suivie, et est remplie de fautes et de lacunes. Squire rétablit ainsi tout cet endroit : « Au « moins Ariston, dans son livre *sur les Colonies des Athéniens*, « dit avoir lu dans une épître d'Alexarchus, que Bacchus étoit fils « d'Isis, que les Égyptiens ne le nommoient pas *Osiris*, mais *Asi-* « *ris* avec un *A*; ce qui signifie dans leur langue *force et puis-* « *sance*, et ceci est confirmé par le témoignage d'Hermæus, qui, « en son premier livre sur les Égyptiens, nous donne une sem- « blable explication du mot *Osiris :* je pourrois produire en preuve « le témoignage de Mnaseas, qui prétend que *Bacchus, Osiris* et « *Serapis,* sont différents noms d'Épaphus : je laisse aussi Anti- « clides qui dit, qu'Isis étoit fille de Prométhée, et qu'elle fut ma- « riée avec Bacchus. »

prouësse et vaillance, ce que mesme donne à entendre Hermæus en son premier livre des choses Ægyptienes, là où il dit qu'Osiris interpreté signifie pluvieux. Je laisse à alleguer Mnasas, qui adjousta à Epaphus, Bacchus, Osiris et Sarapis : je laisse aussi Anticlides qui dit, qu'Isis estoit fille de Prometheus, et qu'elle fut mariée avec Bacchus.

XXXIII. Car les particulieres proprietez que nous avons dit qui sont en leurs festes et sacrifices, font foy plus evidente et plus claire que nulle allegation de tesmoings : et entre les estoiles ils tienent que la Caniculaire est consacrée à Isis, laquelle estoile attire l'eau (1) : et puis ils honorent le lion, et ornent les portes de leurs temples avec des testes de lion, ayants les gueules ouvertes, pour ce que le fleuve du Nil deborde quand le soleil passe par le signe du Lion (2). Or ainsi comme ils estiment et appellent le Nil decoulement d'Osiris, aussi tienent ils que le corps d'Isis est la terre, non pas toute, mais celle que le Nil en se meslant rend fertile et feconde, et de celle assem-

(1) *Sirius*, ou l'étoile Caniculaire, annonce les grandes chaleurs : en disparoissant elle nous livre aux froids et aux brouillards contraires aux fruits. Voyez les notes sur Pline, t. III, p. 530 de la nouvelle édition.

(2) Le soleil entre actuellement dans *le Lion* le 22 juillet. Le P. Sicard a remarqué que les eaux du Nil commencent à se troubler et à grossir vers le 22 de juin, et qu'elles diminuent après le 22 de septembre ; c'est-à-dire qu'elles sont trois mois à croître et trois mois à diminuer ; effet qui dépend uniquement des pluies qui tombent régulièrement en Éthiopie depuis le solstice d'été jusqu'à l'équinoxe d'automne. Lettres édif. t. V, p. 457 et suiv.

blée ils disent qu'il s'engendre Orus, qui n'est autre chose que la temperature et disposition de l'air, qui nourrit et maintient toutes choses : et disent que cest Orus fut nourry dedans les marets, qui sont près de la ville de Butus, par la deesse Latone, pour ce que la nature eveuse (1) et arrosée d'eaux, produit et nourrit les vapeurs qui estaignent et empeschent la grande secheresse. Ils appellent aussi les extremitez de la terre, et les confins des rivages qui touchent à la mer, Nephtys, c'est pourquoy ils surnomment Nephtys la derniere, et disent qu'elle fut mariée à Typhon : et quand le Nil debordé et hors de ses rives approche de ses extremitez là, ils appellent cela l'adultere d'Osiris avec Nephtys, laquelle se cognoit à quelques plantes qui y sourdent, entre lesquelles est le Melilot duquel, ce disent ils, quand la graine vint à tomber, Typhon commancea à s'appercevoir du tort qu'on luy faisoit en son mariage. Ainsi disent ils que Isis enfanta Orus legitime, et Nephtys Anubis bastard, et en la succession des roys, ils mettent Nephtys mariée à Typhon, qui fut la premiere sterile : et si cela ne s'entend point d'une femme, ains d'une deesse, ils entendent soubs ces paroles couvertes une terre de tout point sterile et infructueuse pour sa dureté, et la surprise de Typhon, et sa domination usurpée, n'est autre chose que la force de la secheresse qui fut la plus forte, et qui dissipa toute humidité, qui est

(1) *Aqueuse*. On a dit long-temps (et l'on dit encore dans les campagnes près Rennes en Bretagne), de l'*éve*, pour de l'*eau*. Voyez Amyot dans la Vie de Thésée, chap. I.

le Nil, matiere de produire en estre, et de croistre et augmenter tout ce qui naist de la terre : et la royne d'Æthiopie qui vint à son secours, ce sont les vents Meridionaux venans de devers l'Æthiopie : car quand ces vents là du midy vienent à gaigner les Etesiens qui soufflent de la part de Septentrion, et chassent les nues en l'Æthiopie, et par ce moyen empeschent que les grands ravages des pluyes ne devalent des nues, alors la secheresse obtient le dessus qui brusle tout, et surmonte de tout point le Nil son contraire, qui pour sa foiblesse se retire et reserre, tellement qu'elle le vous poulse bas, et perit en la mer.

XXXIV. Car ce que la fable dit qu'Osiris fut enfermé dedans un coffre, ou un cercueil, ne veut autre chose signifier que le retirement et appetissement de l'eau : c'est pourquoy ils disent qu'Osiris disparut au mois d'Athyr (1), lors que cessans de souffler du tout les vents Etesiens, le Nil se retire, et la terre se descouvre, et la nuict croissant, l'obscurité croist, et la force de la lumiere decroist et se diminue : et les presbtres alors font plusieurs cerimonies de tristesse, entre autres ils montrent un bœuf aux cornes dorées, qu'ils couvrent d'une couverture de lin tainct en noir (2), pour representer le deuil de la deesse : car ils estiment que le bœuf soit l'image (3) d'Osiris, et le

(1) Le troisième mois de l'année égyptienne, qui répond à-peu-près à notre mois de novembre.

(2) Voyez Apulée, l. XI, de ses Métamorphoses.

(3) Lisez : « d'*Isis*. Bœuf, en grec, se prend également pour le mâle et pour la femelle. » *C.*

vestement de lin la terre, si le monstrent quatre jours durant, depuis le dix septieme du mois (1) tout de reng, pource qu'il y a quatre choses qu'ils regrettent, et dont ils font demonstration de deuil : la premiere c'est le Nil qui se retire et qui s'en va tarissant : la seconde, les vents du Septentrion qui se baissent, et les vents du midy qui gaignent le dessus : la tierce, le jour qui devient plus court que la nuict : et après tout, le denuëment et la descouverture de la terre, avec le devestement aussi des arbres, qui au mesme temps perdent leurs feuilles qui leur tombent : puis la nuict du dixneufieme jour il descend vers la mer, et les presbtres revestus de leurs habits sacrez portent le coffre sacré, où il y a un petit vase d'or, dedans lequel ils versent de l'eau douce : et adonc tous les assistans se prennent à crier, comme si Osiris estoit trouvé, et puis ils detrempent de la terre avec de l'eau, et y meslans des plus precieuses senteurs et bonnes odeurs, en font une petite image en forme de croissant, et la vestent et accoustrent, donnans clairement à cognoistre qu'ils estiment la substance de l'eau et de la terre estre ces dieux là.

XXXV. Ainsi ayant Isis recouvré Osiris et eslevé Orus, fortifié par vapeurs, brouillas et nuées, Typhon fut bien surmonté, mais non pas tué, pour ce que la deesse, qui est dame de la terre, ne voulut pas permettre que la puissance qui est contraire à l'humidité fust du tout aneantie, ains seulement la las-

(1) Athyr.

cha et la diminua, voulant que ce combat demeurast, pour ce que le monde ne seroit point entier et parfait quand la nature du feu en seroit estaincte et ostée. Et si cela ne se dit entre eux, aussi ne seroit point ce propos vraysemblable, si quelqu'un le mettoit en avant, que Typhon jadis fust venu au dessus d'une portion d'Osiris, pour ce que anciennement Ægypte estoit la mer, de maniere qu'encore jusques aujourd'huy dedans les mines où lon fouille, et parmy les montagnes, lon trouve force coquilles de mer (1), et toutes les fontaines, et tous les puis, qui sont en grand nombre, ont l'eau salmastre et amere, comme estant encore un reste et reserve de la mer qui seroit là coulée. Mais avec le temps Orus est venu au dessus de Typhon : c'est à dire qu'estant venue la temperature des pluyes, qui ont temperé l'excessive chaleur, le Nil a repoulsé la mer, et monstré la campagne à descouvert, qu'il a tousjours depuis remplie de plus en plus de nouveaux amas de terre, ce que tesmoigne l'experience que nous en voyons tous les jours à l'œil : car nous apparcevons encore jusques aujourd'huy, que le fleuve apportant tous les jours de la nouvelle vase et amenant de la terre, la mer se retire tousjours petit à petit en arriere, et que la mer s'en va, par ce que ce qui estoit bas en elle se remplit et se haulse par les continuels aterremens du Nil, et l'isle de Pha-

(1) Et c'est ce que nous apprend aussi Strabon, l. XVII. On trouve par-tout de ces coquilles que Bayle appelle les médailles du déluge universel.

ros (1) qu'Homere disoit estre de son temps esloignée de la navigation d'une journée de la terre ferme d'Ægypte, est maintenant partie d'icelle, non qu'elle s'en soit approchée ou remontée vers la terre, mais pour ce que la mer qui estoit entre deux a cedé au fleuve, qui continuellement a maçonné de nouveau limon, dont il a augmenté la terre ferme (2).

XXXVI. Mais cela ressemble aux theologiques interpretations que donnent les stoïques : car ils tienent que l'esprit generatif et nutritif est Bacchus, et celuy qui bat et qui divise est Hercules, celuy qui reçoit, Ammon, celuy qui penetre la terre et les fruicts est Ceres et Proserpine, celuy qui passe à travers la mer est Neptune, les autres meslans parmy les causes et raisons naturelles quelques unes triées des mathematiques, mesmement de l'Astrologie, estiment que Typhon soit le monde du soleil, et Osiris celuy de la lune, pour ce que la lune a une lumiere generative, multipliant l'humidité doulce et convenable à la generation des animaux, et à la generation des plantes et des arbres : mais que le soleil ayant une clarté de feu pur, eschauffe et desseche ce que la terre produit, et ce qui verdoye et florit, tellement que par son embrasement il rend la plus grande partie de la terre totalement deserte et inhabitable, et en plusieurs lieux supplante la lune : et pourtant les Ægyp-

(1) Voyez les Lettres sur l'Égypte de M. Savary, p. 21.

(2) Dans l'espace de 3284 ans, le Delta s'est élevé de quatorze coudées, suivant le même M. Savary. *Ibid.* 14.

tiens appellent tousjours Typhon Seth, qui vault autant à dire, comme dominant et forceant, et content que Hercules conjoinct avec le soleil, environne le monde, et Mercure avec la lune : au moyen dequoy les œuvres et effects de la lune ressemblent aux actes qui se font par eloquence, et par sagesse : et ceux du soleil à ceux qui se font à coups, par force et puissance. Et disent les stoïques que le soleil s'allume de la mer, et s'en nourrit, mais que les fontaines et les lacs envoyent à la lune une doulce et delicate vapeur.

XXXVII. Les Ægyptiens feignent que la mort d'Osiris advint le dixseptieme jour du mois, auquel on juge mieux qu'en nul autre, qu'elle est pleine : c'est pourquoy les Pythagoriens appellent ce jour là obstruction, et ont du tout en grande abomination ce nombre là : car estant le seize nombre quarré, et le dixhuict plus long que large, ausquels deux seuls entre les nombres plats, il advient que les unitez qui les environnent alentour sont egales aux petites aires, contenues au dedans, le seul dixseptieme tombant entre deux les separe et desjoinct l'un d'avec l'autre, et divise la proportion sesquioctave (1), estant couppé en intervalles inegaux : et y en a aucuns qui tienent qu'Osiris vescut, les autres qu'il regna vingt et huict ans : car autant y a-il de jours esclairez de la lune, et en autant de jours environne elle son cercle : et pour

(1) Amyot n'a pas compris, observe Méziriac, comme le nombre 17, tombant entre 16 et 18, partage la proportion sesquioctave en deux portions inégales.

ce ès cerimonies qu'ils appellent la sepulture d'Osiris, couppans du bois ils en font un coffre courbé, en façon de croissant, pour autant que quand elle s'approche du soleil, elle devient pointue et cornue en forme de croissant, tant que finablement elle disparoit : et quant au demembrement d'Osiris qu'ils disent avoir esté couppé en quatorze pieces, ils donnent à entendre soubs le voile de ces paroles converties, les jours qu'il y a du decours que la lune va decroissant jusques à la nouvelle lune, et le premier jour qu'elle commance à apparoir nouvelle, en s'eschappant des rais du soleil et le passant, ils l'appellent bien imparfaict : car Osiris est bien faisant, et son nom signifie beaucoup de choses, mais principalement une force active et bienfaisante, comme ils disent : et son autre nom, qui est Omphis, Hermæus dit qu'il signifie autant comme bienfaitteur, aussi estiment ils que les montées des debordemens du Nil ont quelque respondance au cours de la lune : car la plus haute qui se fait en la contrée Elephantine, monte jusques à vingt et huict coudées (1), autant qu'il y a de jours illuminez en chasque revolution de la lune, et la plus basse qui se fait près de Mendes et de Xois est de six coudées, qui respond au premier quartier : et la moyenne qui se fait aux environs de Memphis, quand elle est juste est de quatorze coudées (2), respondant à la pleine lune, et que Apis est

(1) La coudée d'Égypte, telle qu'on la voit sur le nilomètre qui est au Caire, égale 20 pouces de notre pied-de-roi.

(2) Ces mesures de l'élévation des eaux du Nil sont peu exactes :

l'image vive d'Osiris, et qu'il nasquit alors que la lumiere generative descend de la lune, et vient à toucher la vache quand elle appete le masle, et pour ce resemble il aux formes de la lune, ayant des marques blanches et claires, fort obscurcies par les umbres du noir : c'est pourquoy ilz solennisent une feste à la nouvelle lune du mois qu'ils appellent Phamenoth (1), laquelle ils nomment l'entrée d'Osiris en la lune ; qui est le commancement de la prime-vere, ainsi mettent ils la puissance d'Osiris en la lune : ils disent que Isis, qui n'est autre chose que la generation, couche avec luy, pourtant appellent ils la lune la mere du monde, et disent qu'elle est de nature double, masle et femelle : femelle, en ce qu'elle est emplie et engrossie de la lumiere du soleil : et masle, en ce que de rechef elle jette et respand en l'air des principes de generation, pource que l'intemperature seche de Typhon ne gaigne pas tousjours, ains est bien souvent vaincue par la generation, et estant liée, se monstre de nouveau et combat de rechef à l'encontre d'Orus, qui n'est autre chose que ce monde terrestre, lequel n'est pas de tout point delivre de corruption, ny aussi de generation.

XXXVIII. Il y en a d'autres qui veulent que toute

il faut les rétablir d'après Pline, V, 10 : et d'après le P. Sicard. Le Nil, suivant ce dernier, s'élève au-dessus du niveau de son lit de 20 à 24 pieds à l'entrée de l'Égypte, de 14 à 16 pieds au Caire et aux environs, et seulement de 3 ou 4 pieds à Damiette et à Rosette. Lettres édif. t. V, p. 456 et suiv.

(1) Septième mois de l'année égyptienne.



ceste fiction ne represente couvertement autre chose que les eclipses, car la lune eclipse quand elle est au plein directement opposée au soleil, et qu'elle vient à tomber dedans l'umbre de la terre, comme quand Osiris fut mis dedans la bierre, et au contraire aussi elle le cache et fait disparoir au trentieme jour (1) : mais elle n'oste pas du tout le soleil, comme aussi ne fait pas Isis Typhon, mais Nephtys engendrant Anubis, Isis luy est supposée, car Nephtys est la partie de dessous la terre qui ne nous apparoist point, et Isis celle de dessus qui nous apparoit, et le cercle qui s'appelle Orizon, qui est commun et disgrege (2) les deux hemispheres se nomme Anubis, et se compare de figure à un chien, pource que le chien se sert de la veuë aussi bien la nuict que le jour, et semble qu'envers les Ægyptiens Anubis a une pareille puissance que Proserpine envers les Grecs, estant et terrestre et celeste.

XXXIX. Il y en a d'autres à qui il semble qu'Anubis est Saturne, et pourautant qu'il porte en son ventre et engendre toutes choses, qui s'appelle Kyein en langage Grec, pour ceste cause a esté surnommé Kyon, qui est à dire chien. Il y a doncques quelque secret qui fait que quelques uns encore reverent et adorent le chien, car il fut un temps qu'il avoit plus d'honneur en Ægypte que nul autre animal : mais depuis que Cambyses eut tué Apis, et jetté par piece çà et là, nul autre animal n'en approcha n'y n'en voulut taster si-

(1) Lisez : et au contraire elle cache le soleil et le fait disparoir à la fin de sa révolution, quand elle est en conjonction :...

(2) Et sépare....

non le chien, il perdit ceste prerogative d'estre le premier, et plus honoré que nul autre des animaulx. Il y en a d'autres qui appellent l'ombre de la terre qui fait eclipser la lune quand elle y entre, Typhon.

XL. Parquoy il me semble qu'il ne seroit pas hors de propos de dire, que particulierement il n'y a pas une de ces interpretations qui soit entierement parfaicte, mais que toutes ensemble disent bien et droictement, car ce n'est ny la seicheresse seulement, ny le vent, ny la mer, ny les tenebres, mais tout ce qui est nuysible, et qui a une partie propre à perdre et à gaster, tout cela s'appelle Typhon : Et ne fault pas mettre les principes de l'univers en des corps qui n'ont point d'ames, ainsi que font Democritus et Epicurus : ny ouvrier et fabricateur de la premiere matiere, une certaine raison et une providence, comme font les Stoïques, ayant son estre avant toutes choses, et commandant à tout : car il est impossible qu'il y ait une seule cause bonne ou mauvaise qui soit principe de toutes choses ensemble, pour ce que dieu n'est point cause d'aucun mal, et la concordance de ce monde est composée de contraires, comme une lyre du hault et bas, ce disoit Heraclitus : et ainsi que dit Euripide,

Jamais le bien n'est du mal separé,
L'un avec l'autre est tousjours temperé,
A fin que tout au monde en aille mieulx.

XLI. Parquoy ceste opinion fort ancienne, descendue des Theologiens et Legislateurs du temps passé jusques aux poëtes et aux philosophes, sans

que lon sçache toutefois qui en est le premier autheur, encore qu'elle soit si avant imprimée en la foy et persuasion des hommes, qu'il n'y a moyen de l'en effacer, ny arracher, tant elle est frequentée, non pas en familiers devis seulement, ny en bruits communs, mais en sacrifices et divines cerimonies du service des dieux, tant des nations barbares que des Grecs en plusieurs lieux, que ny ce monde n'est point flottant à l'adventure sans estre regy par providence et raison, ny aussi n'y a il une seule raison qui le tiene et qui le regisse avec ne sçay quels timons, ne sçay quels mords d'obeissance, ains y en a plusieurs meslez de bien et de mal, et pour plus clairement dire, il n'y a rien icy bas que nature porte et produise, qui soit de soy pur et simple : ne n'y a point un seul despensier de deux tonneaux qui nous distribue les affaires, comme un tavernier fait ses vins en les meslant et brouillant les uns avec les autres, ains ceste vie est conduitte de deux principes, et de deux puissances adversaires l'une à l'autre, l'une qui nous dirige et conduict à costé droict, et par la droitte voye, et l'autre qui au contraire nous en destourne et nous rebute (1) : ainsi est ceste vie meslée, et ce monde, sinon le total, à tout le moins ce bas et terrestre au dessoubs de la lune, inegal et variable subject à toutes les mutations qu'il est possible : car s'il n'y a rien qui puisse estre sans cause precedente, et

(1) Voyez cette opinion des deux principes expliquée d'après Plutarque, par l'abbé Batteux dans l'ouvrage déja cité.

ce qui est bon de soy ne donneroit jamais cause de mal, il est force que la nature ait un principe et une cause, dont procede le mal aussi bien que le bien.

XLII. C'est l'advis et l'opinion de la plus part, et des plus sages anciens : car les uns estiment qu'il y ait deux dieux de mestiers contraires, l'un autheur de tous biens, et l'autre de tous maulx : les autres appellent l'un dieu qui produit les biens, et l'autre dæmon, comme fait Zoroastres le Magicien, que lon dit avoir esté (1) cinq cents ans devant le temps de la guerre de Troye. Cestuy donc appelloit le bon dieu Oromazes, et l'autre Arimanius, et davantage il disoit que l'un ressembloit à la lumiere, plus qu'à autre chose quelconque sensible, et l'autre aux tenebres et à l'ignorance, et qu'il y en avoit un entre les deux qui s'appelloit Mithres : c'est pourquoy les Perses appellent encore celuy qui intercede et qui moyene, Mithres : et enseigna de sacrifier à l'un, pour luy demander toutes choses bonnes, et l'en remercier : et à l'autre pour divertir et destourner les sinistres et mauvaises : car ils broyent ne sçay quelle herbe, qu'ils appellent Omomi, dedans un mortier, et reclament Pluto et les tenebres, et puis la meslant avec le sang d'un loup qu'ils ont immolé, ils la portent et la jettent en un lieu obscur où le soleil ne donne jamais : car ils estiment que des herbes et plantes les unes appartiennent au bon dieu, et les autres au mauvais dæmon, et semblablement des bestes, comme les chiens, les

(1) Lisez : *cinq mille ans*. C.

oyseaux et les herissons terrestres, soient à dieu, et les aquatiques au mauvais dæmon, et à ceste cause reputent bien heureux ceux qui en peuvent faire mourir plus grand nombre : toutefois ces sages là disent beaucoup de choses fabuleuses des dieux, comme sont celles cy, que Oromazes est né de la plus pure lumiere, et Arimanius des tenebres, qu'ils se font la guerre l'un à l'autre, et que l'un a fait six dieux, le premier celuy de Benevolence, le second de Verité, le troisieme de bonne loy, le quatrieme de Sapience, le cinquieme de richesse, le sixieme de joye pour les choses bonnes et bien faittes : et l'autre en produit autant d'autres en nombre, tous adversaires et contraires à ceux cy.

XLIII. Et puis Oromazes s'estant augmenté par trois fois, s'esloigna du soleil autant comme il y a depuis le soleil jusques à la terre, et orna le ciel d'astres et d'estoilles, entre lesquelles il en establit une, comme maistresse et guide des autres, la Caniculaire. Puis ayant fait autres vingt et quatre dieux, il les meit dedans un œuf, mais les autres qui furent faicts par Arimanius en pareil nombre, gratterent et ratisserent tant cest œuf qu'ils le percerent, et depuis ce temps là les maulx ont esté pesle mesle brouillez parmy les biens. Mais il viendra un temps fatal et predestiné, que cest Arimanius ayant amené au monde la famine ensemble et la peste, sera destruict et de tout poinct exterminé par eux : et lors la terre sera toute platte, unie et egale, et n'y aura plus que une vie et une sorte de gouvernement des hommes, qui n'au-

ront plus que une langue entre eux, et vivront heureusement.

XLIV. Theopompus aussi escrit que selon les Magiciens, l'un de ces dieux doit estre trois mille ans vaincueur, et trois autres mille ans vaincu, et trois autres mille ans qu'ils doivent demourer à guerroyer et à combattre l'un contre l'autre, et à destruire ce que l'autre aura fait, jusques à ce que finablement Pluton sera delaissé, et perira du tout, et lors les hommes seront bien-heureux, qui n'auront plus besoing de nourriture, et ne feront plus d'ombre, et que le dieu qui a ouvré, fait et procuré cela, chomme ce pendant et se repose un temps (1), non trop long pour un dieu, mais comme mediocre à un homme qui dormiroit. Voilà ce que porte la fable controuvée par les mages.

XLV. Et les Chaldées disent qu'entre les dieux des planettes qu'ils appellent, il y en a deux qui font bien et deux qui font mal, et trois qui sont communs et moyens : et quant aux propos des Grecs touchant cela, il n'y a personne qui les ignore : qu'il y a deux portions du monde, l'une bonne, qui est de Jupiter Olympien, c'est à dire celeste : l'autre mauvaise, qui est de Pluton infernal : et feignent davantage, que la deesse Harmonie, c'est à dire accord, est née de Mars et de Venus, dont l'un est cruel, hargneux et querelleux, l'autre est doulce et generative. Prenez garde

(1) Je crois qu'il faut lire, d'après la correction de M. Wyttembach : « qui seroit très long pour un homme, mais qui n'est que « médiocrement long pour un dieu. » C.

que les philosophes mesmes convienent à cela, car Heraclitus tout ouvertement appelle la guerre, pere, roy, maistre et seigneur de tout le monde, et dit que Homere quand il prioit,

Puisse perir au ciel et en la terre,
Et entre dieux et entre hommes la guerre,

ne se donnoit pas de garde qu'il maudissoit la generation et production de toutes choses qui sont venus en estre par combat et contrarieté de passions, et que le soleil ne oultre-passeroit pas les bornes qui luy sont prefixes, autrement que les furies ministres et aides de la Justice le rencontreroient. Et Empedocles chante que le principe du bien s'appelle amour et amitié, et souvent Harmonie : et la cause du mal,

Combat sanglant et noise pestilente (1).

XLVI. Quant aux Pythagoriens, ils designent et specifient cela par plusieurs noms, en appellant le bon principe, Un, finy, reposant, droict, non pair, quarré, dextre, lumineux : et le mauvais, Deux, infiny, mouvant, courbe, pair, plus long que large, inegal, gauche, tenebreux. Aristote appelle l'un forme, l'autre privation : Et Platon, comme umbrageant et couvrant son dire, appelle en plusieurs passages l'un de ces principes contraires, le Mesme, et l'autre l'Autre : mais ès livres de ses loix qu'il escrivit estant

(1) Voyez les vers dont il s'agit ici, cités plus au long, t. XIII, p. 458, et ma note. *C.*

desjà vieil, il ne les appelle plus de noms ambigus ou couverts, ny par notes significatives, ains en propres termes il dit, que ce monde ne se manie point par une ame seule, ains par plusieurs, à l'adventure, à tout le moins, non par moins que deux, desquelles l'une est bien-faisante, l'autre contraire à celle là, et produisant des effects contraires : et en laisse encore entre deux une troisieme cause qui n'est point sans ame ny sans raison, ny immobile de soy mesme, comme aucuns estiment, ains adjacente et adherente à toutes ces deux autres, appellant toutefois tousjours la meilleure, la desirant et la prochassant, comme ce que nous dirons cy après le rendra manifeste, qui accommodera la Theologie des Ægyptiens avec la Philosophie des Grecs, par ce que la generation, composition et constitution de ce monde icy est meslée de puissances contraires, non pas toutefois egales, car la meilleure le gaigne, et est plus forte, mais il est impossible que la mauvaise perisse du tout, tant elle est avant imprimée dedans le corps et dedans l'ame de l'univers, faisant tousjours la guerre à la meilleure.

XLVII. En l'ame doncques l'entendement et la raison, qui est la guide et la conduite, et le maistre de toutes les bonnes choses, c'est Osiris : et en la terre, ès vents, en l'eau, et au ciel, et aux astres ce qui est ordonné, arresté et bien disposé en temperature, saisons et revolutions, cela s'appelle decoulement ou defluxion d'Osiris, et l'image apparente d'iceluy : au

contraire la partie de l'ame passionnée, violente, deraisonnable, folle, est Typhon : et du corps ce qui est debile, indispos et maladif, qui est turbulent par temps obscurs, mauvais air, obscurcissement de soleil, privation de lune, devoyements hors du cours naturel, disparition : toutes ces choses là sont Typhons, comme l'interpretation mesme du mot Ægyptien le signifie, car ils appellent Typhon, Seth, qui vault autant à dire comme supplantant, dominant, forceant. Il signifie aussi bien souvent retour, et quelquefois aussi sursault et supplantation : et disent aucuns que l'un des familiers amis de Typhon s'appelloit Bebaion, et Manethus arriere dit, que Typhon s'appelle aussi Bebon, qui signifie empeschement et retention, comme estant la puissance de Typhon qui arreste et empesche les affaires qui sont bien acheminez, et qui vont ainsi qu'il appartient. Voylà pourquoy des bestes privées ils luy dedient et attribuent la plus grossiere et la plus lourde, qui est l'asne, et quant à l'asne nous en avons parlé au paravant : et des sauvages celles qui sont les plus cruelles, comme le crocodile et le cheval de riviere.

XLVIII. En la ville de Mercure ils monstrent l'image de Typhon, qui est un cheval de riviere, sur lequel il y a un esparvier qui combat un serpent, par le cheval representans Typhon, et par l'esparvier la puissance et l'authorité que Typhon ayant acquise par force, ne se soucie pas d'estre souvent troublé, et de troubler aussi les autres par malice : et pourtant

faisans un sacrifice le septieme jour du mois de Tybi (1), lequel sacrifice ils appellent la venue d'Isis du païs de la Phœnice, ils font sur les gasteaux du sacrifice un cheval de riviere lié et attaché.

XLIX. Et en la ville d'Apollo la coustume estoit qu'il falloit que chascun y mangeast du crocodile, et à certain jour ils en font une grande chasse, où ils en tuent tant qu'ils peuvent, et puis les jettent devant le temple : ils disent que Typhon estant devenu crocodile est eschappé à Orus, attribuans toutes les mauvaises bestes, les dangereuses plantes, les violentes passions, comme estans œuvres ou parties, ou mouvements de Typhon : au contraire ils paignent et representent Osiris par un sceptre sur lequel il y a un œil paint, entendans par l'œil la provoyance, et par le sceptre l'authorité et la puissance, comme Homere appelle Jupiter, celuy qui est maistre et seigneur de tout le monde, le souverain et le clair-voiant, nous donnant à entendre par souverain sa supreme puissance, et par clair-voiant sa sagesse et sa prudence. Ils le representent aussi souvent par un esparvier, d'autant qu'il a la veuë claire et aiguë à merveilles, et le vol merveilleusement viste et leger, et se remplit moins de viande, et est moins sur sa bouche que nul autre : et dit on qu'en volant par dessus des corps morts non ensepvelis, il leur jette de la terre (2) sur les yeux : et quand il fond sur la riviere pour boire,

(1) Le cinquième mois de l'année égyptienne : il correspond à notre mois de janvier.

(2) Il faut retrancher *sur les yeux*. C.

il dresse et herisse son pennache, puis quand il a beu il le rabbat de rechef, par où il appert qu'il est sauve, et qu'il a eschappé le crocodile, car si le crocodile le happe, son pennache luy demoure droit et herissé comme il estoit. Mais par tout où l'image d'Osiris est en forme d'homme, ils le paignent avec le membre viril droict, pour figurer sa vertu d'engendrer et de nourrir : et l'habillement qui revest ses images est tout reluysant comme feu, reputans le feu estre le corps de la puissance du bien, comme matiere visible d'une substance spirituelle et intellective.

L. Voylà pourquoy il ne fault pas s'arrester au propos de ceulx qui attribuent la sphære du soleil à Typhon, attendu que jamais à luy ne s'attribue rien qui soit luysant, ny salutaire, ny disposition, generation ou mouvement qui soit faitte par mesure ny avec raison : mais si en l'air ou en la terre il se fait quelque emotion de vents ou d'eaux hors de saison, quand la cause primitive d'une desordonnée et indeterminée puissance vient à estaindre les vapeurs. Et puis ès sacrez hymnes d'Osiris ils reclament et invoquent celuy qui repose entre les bras du soleil, et le trentieme jour du moys Epiphi (1) ils solemnisent la feste des yeux d'Orus, lors que le soleil et la lune sont en une mesme droicte ligne, comme estimans non seulement la lune, mais aussi le soleil estre l'œil et la lumiere d'Orus : et le vingt et huictieme du

(1) Onzième mois égyptien qui correspond au mois de juillet.

mois de Phaophi (1), ils solennisent une autre feste qu'ils appellent (2) le baston du soleil qui est après l'equinocce de l'automne, donnant couvertement à entendre, que le soleil a besoing d'un soustien, d'un appuy, et d'un renfort, d'autant que sa chaleur commance à diminuer et sa lumiere aussi s'enclinant et s'esloignant obliquement de nous : davantage ils portent à l'entour du temple sept fois une vache environ le solstice d'hyver, et ceste procession s'appelle le recherchement d'Osiris ou la revolution du soleil, comme desirant lors la deesse les eaux de l'hyver, et font autant de tours, pour autant que le cours du soleil depuis le solstice de l'hyver jusques à celuy de l'esté se fait au septieme moys.

LI. On dit aussi que Orus le fils d'Isis fut le premier qui sacrifia au soleil le quatrieme jour du moys, ainsi qu'il est escrit au livre de la nativité d'Orus, combien que à chasque jour ils offrent par trois fois du parfum au soleil, la premiere fois environ le soleil levant de resine, la seconde fois sur le midy de myrrhe, et environ le coucher du soleil d'une composition qu'ils nomment kyphi : l'interpretation et signifiance desquels parfums je declareray cy après (3), mais ils pensent reverer et honorer le soleil par tout cela. Et qu'est il besoing de ramasser beaucoup de telles choses, attendu qu'il y en a qui tout ouvertement maintienent qu'Osiris est le Soleil, et que les

(1) Second mois de l'année égyptienne.

(2) Lisez : *la naissance des bâtons ou soutiens du soleil.* C.

(3) Voyez chap. LXXXIII.

Grecs l'appellent Sirius (1), mais que l'article (2) que les Ægyptiens ont mis devant a fait, que lon ne s'en est pas aperçeu : et que Isis n'est autre chose que la lune, et que de ses images celles à qui lon donne des cornes ne representent autre chose que le croissant, et ceulx qui la vestent de noir, signifient les jours qu'elle se cache, ou qu'elle s'obscurcit, èsquels elle court après le soleil, c'est pourquoy en leurs amourettes ils reclament la lune : et Eudoxus mesme dit que Isis preside, regit et gouverne les amours : et en tout cela encore y a il quelque verisimilitude, mais de dire que Typhon soit le soleil, il n'y fault pas seulement prester l'aureille.

LII. Et à tant reprenons de rechef nostre premier propos. Car Isis est la partie feminine de la nature apte à recevoir toute generation, pour laquelle occasion elle est appellée de Platon, nourrice et tout recevant, et par plusieurs est surnommée Myrionymos, c'est à dire ayant noms infinis, d'autant qu'elle reçoit toutes especes et toutes formes selon qu'il plaist à la premiere raison de la tourner, mais elle a en elle un amour naturellement imprimé de ce premier et principal estre, qui n'est autre chose que le bien souverain, et le poursuit et desire, et au contraire elle fuit et repoulse la partie du mal, bien qu'elle soit la matiere et la place idoine et capable de recevoir l'une et l'autre, mais de soy-mesme elle

(1) Les poëtes désignent souvent le soleil sous le nom de *Sirius*.

(2) L'article O, avec lequel ils ont fait Osiris.

incline tousjours plus tost au bien, et se baille plus tost à engendrer et à semer en elle des semblances et decoulements, car elle prent plaisir et se resjouit quand elle est engrossie du bien, et qu'elle en peult enfanter : car cela est une representation et description de substance engendrée en la matiere, et n'est cela que une figuration et imitation de ce qui est.

LIII. Voilà pourquoy ce n'est point hors de propos qu'ils faignent que l'ame d'Osiris soit eternelle et immortelle, et que Typhon en deschire bien souvent et perd le corps, et que Isis errant çà et là, le va cherchant et rassemblant les pieces : car ce qui est bon et spirituel, consequemment n'est point aucunement subject à mutation ou alteration, mais ce qui est sensible et materiel, il moule plusieurs images, et reçoit plusieurs raisons et plusieurs similitudes, ne plus ne moins que les seaux et figures qui s'impriment en cire ne demourent pas tousjours, ains sont subjectes à changement, alteration, et à trouble, lequel a esté chassé de la superieure region celeste, et envoyé en bas, où il combat à l'encontre d'Orus, que Isis engendre sensible, estant l'image du monde spirituel et intellectuel. C'est pourquoy on dit que Typhon l'accusa de bastardise, comme n'estant pas pur et sincere, comme est son pere, le discours de l'entendement, qui est simple non meslé d'aucune passion, ains est cestuy cy abastardy et adulteré, à cause qu'il est corporel : à la fin demeurent les victoires à Mercure, qui est le discours de la raison, qui nous tesmoigne, et nous monstre que la nature a produit ce

monde materiel, à la forme du spirituel et intellectuel.

LIV. Car la naissance d'Apollo, qui fut engendré d'Isis et d'Osiris lors que les dieux estoient encore dedans le ventre de Rhea, signifie couvertement que devant que ce monde fust manifestement mis en evidence, et que la matiere de la raison fust parachevée, qui par nature estoit convaincue d'estre imparfaitte, la premiere generation estoit desjà faitte, et c'est ce qu'ils appellent l'ancien Orus, car ce n'estoit pas encore le monde, mais une image et un desseing d'icelu y entendement, mais cestuy est l'Orus determiné, definy et parfaict, qui ne tua pas du tout entierement Typhon, ains luy osta la force et la puissance de pouvoir plus rien faire. D'où vient qu'en la ville de Coptus (1) on dit, que l'image de Orus tenoit en l'une de ses mains le membre viril de Typhon : et faint on aussi que Mercure luy osta ses nerfs, dont il feit des chordes à sa lyre : nous enseignans par cela que la raison a mis d'accord tout ce qui au paravant estoit en discord, et ne tollit pas du tout entierement la puissance de perdre et de corrompre, ains la remplit et parfait : dont procede qu'elle est foible et debile, se meslant et attachant aux parties subjectes à mutation et alteration : de (2) tremblements et de concussions en la terre, et de grandes

(1) Maintenant *Kept* dans la haute Égypte.

(2) Lisez : de là les tremblements et concussions en la terre, les grandes ardeurs et vents extraordinaires et excessifs, et aussi les foudres, tonnerres et éclairs, qu'elle....

ardeurs et vents extraordinaires et excessifs, et aussi de foudres, tonnerres et esclairs qu'elle produit en l'air et empoisonne de pestilence les eaux et les vents de l'air, s'estendant et levant la teste jusques au ciel de la lune, obscurcissant et noircissant bien souvent ce qui de sa nature est clair et luysant : comme les Ægyptiens cuident, et disent que Typhon tantost a donné un coup sur l'œil à Orus, et tantost luy a arraché et l'a avallé, et puis l'a rendu au soleil, car par le coup ils entendent couvertement le decours de la lune, qui se fait par chasque moys, et par la privation totale de l'œil, l'eclipse et default de la lune, à laquelle le soleil remedie, en la reilluminant aussi tost comme elle est sortie de l'ombre de la terre.

LV. Mais la principale et divine nature est composée de trois choses, de l'entendement, et de la matiere, et du composé de ces deux choses, que nous appellons le monde. Or Platon appelle cest intellectuel l'idée, le patron et le pere : la matiere il la nomme la mer, la nourrice et le fondement, et la place de la generation : ce qui est produit de ces deux, il a accoustumé de l'appeller l'engendré et l'enfanté. Et pourroit on à bon droict conjecturer, que les Ægyptiens auroient voulu comparer la nature de l'univers au triangle, qui est le plus beau de tous, duquel mesme il semble que Platon ès livres de la republique use à ce propos en composant une figure nuptiale, et est ce triangle de ceste sorte, que le costé qui fait l'angle droict est de trois, la base de quatre,

et la troisieme ligne, qu'on appelle soubtendue, est de cinq, qui a autant de puissance comme les deux autres qui font l'angle droict : ainsi fault comparer la ligne qui tombe sur la base à plomb au masle, la base à la femelle, et la soubtendue à ce qui naist des deux, et Osiris au principe, Isis à ce qui le reçoit, et Orus au composé des deux (1) : car le nombre ternaire est le premier non pair, et parfaict, le quatre est nombre quarré, composé du premier nombre pair, qui est deux : et cinq ressemble partie à son pere et partie à sa mere, estant composé du deux et du trois : et si semble que ce mot de Pan, qui est l'univers et le monde, soit derivé de Penté, qui signifie cinq, et si Pempasasthai (2) signifioit ancienement nombrer : qui plus est le cinq en soy multiplié fait un quarré, qui est vingt cinq, autant comme les Ægyptiens ont de lettres en leur alphabet, et autant comme Apis vescut d'années.

LVI. Ils ont doncques accoustumé d'appeller Orus

(1) « On a figuré cette idée par le triangle rectangle, dont la « propriété est que le carré de la soustendante soit égal au carré « des deux autres côtés pris ensemble, qu'Osiris soit la perpendi- « culaire, Isis la base, Aroueris la soustendante. Aroueris n'est « autre chose que la somme des produits intellectuels des pensées « d'Osiris et d'Isis, pour former le plan du monde. La même com- « paraison s'applique au monde sensible, qui, dans la mytholo- « gie égyptienne, est Orus : qu'Osiris soit la cause intelligente, et « Isis la cause matérielle, il résulte de leur action combinée un « troisième être, qui est Orus ou le monde. » L'abbé Batteux. *Ibid.* 76.

(2) Πεμπάσασθαι. *Amyot.*

Kamin, qui vault autant à dire comme veu, pource que ce monde est sensible et visible : et Isis aucunefois s'appelle Mouth, et quelquefois Athyri ou Methyer, et entendent par le premier mere, et par le second la belle maison d'Orus, comme Platon l'appelle, le lieu de generation, et recevant : le troisieme est composé de plein et de cause, car la matiere est pleine du monde, estant mariée au premier principe bon, pur, et bien orné : et pourroit sembler que le poëte Hesiode, disant que toutes choses au commancement estoient le chaos, la terre, le tartare, et l'amour, se fondoit sur mesmes principes qui sont signifiez par ces noms là, et qu'il entend par la terre Isis, par l'amour Osiris, et par le tartare Typhon, car par le chaos il semble qu'il veuille entendre quelque place et quelque endroit du monde : et semble que les affaires mesmes (1) appellent aucunement la fable de Platon, que Socrates recite au livre du convive, là où il expose la generation de l'amour, disant que Penia, c'est à dire pauvreté, desirant avoir des enfans, s'alla coucher au long de Porus, c'est à dire richesse, qui dormoit, et que ayant esté engrossie de luy, elle enfanta amour, qui de sa nature est meslé et divers en toutes sortes, comme celuy qui est né d'un pere bon, sage, et ayant tout ce qui luy fait besoing, et d'une mere pauvre, indigente, et qui pour son indigence appete autruy, et est tousjours après à le chercher et requerir : car Porus n'est autre

(1) Et il semble que le sujet même rappelle....

chose que le premier aimable, desirable, parfaict, et n'ayant besoing de rien : et appelle Penia la matiere, qui de soy mesme est tousjours indigente du bien, par lequel elle est remplie, et qu'elle desire et participe tousjours : et celuy qui est engendré d'eulx, Orus (c'est le monde) n'est point immortel, ny impassible, ny incorruptible, ains tousjours engendrant tasche à faire par vicissitude de mutations, et par revolution de passion de demourer tousjours jeune, comme si jamais ne devoit perir.

LVII. Or se fault il servir des fables, non comme de propos qui realement subsistent, ains en prendre ce qui par similitude convient à chascun. Quand doncques nous disons la matiere, il ne fault pas en le referant aux opinions de je ne sçay quels philosophes, estimer que ce soit un corps sans ame, sans qualité, qui demeure quant à soy oysif sans action quelconque, car nous appellons l'huile la matiere d'un parfum, et l'or la matiere d'une statue d'or, combien qu'ils ne soient pas de tout poinct hors de toute similitude (1) : aussi disons nous que l'ame mesme et l'entendement de l'homme est la matiere de la vertu et de la science, et les baillons à former, dresser, et accoustrer par la raison, et y en a eu quelques uns qui ont dit que l'entendement estoit le propre lieu des especes (2) et le moule des choses intelligibles.

LVIII. Comme aussi y a il quelques naturels qui tienent que la semence de la femme n'a point de force

(1) Lisez : destitués de toutes qualités. (2) Des idées....

de principe constituant en la generation de l'homme, et ne sert que de matiere et de nourriture seulement: suivant lesquels il faut aussi entendre que ceste deesse ayant fruition du premier dieu, et le hantant continuellement pour l'amour des biens et vertus qui sont en luy, ne luy resiste point, ains l'aime comme son mary juste et legitime: comme nous disons que une honeste femme qui jouit ordinairement de son mary, ne laisse pas pour cela de l'aimer et desirer, aussi ne laisse elle pas à estre enamourée de luy, bien qu'elle soit tousjours avec luy, et qu'elle soit remplie de ses principales et plus sinceres parties: mais là où Typhon sur la fin y survient, elle s'en fasche et s'en contriste, et pour ce, dit on, qu'elle en demene deuil, et qu'elle recherche quelques reliques et quelques pieces d'Osiris, lesquelles quand elle en peut trouver, elle les reçoit et recueille soigneusement, et les cache diligemment, comme de rechef elle en monstre et en produit d'autres d'elle mesme: car les raisons, les idées et les influences de dieu qui sont au ciel et aux estoilles, y demourent quant à cela: mais celles qui sont semées parmy les corps sensibles et passibles en la terre et en la mer, et sont attachées aux plantes et aux animaux, y estans amorties et ensepvelies, se resveillent et ressuscitent aucunefois par generation: voilà pourquoy la fable dit, que Typhon coucha avec Nephthys, et que Osiris aussi à la derobée eut sa compagnie, car la puissance de perdre et amortir occupe principalement les dernieres parties de la matiere que lon appelle Nephthys et mort, et

la vertu generative et conservatrice y donne bien peu de semence foible et debile, estant perdue et amortie par Typhon, sinon en tant que Isis la recueillant la conserve, et la nourrit et maintient, mais universellement cestuy-cy vault mieux, comme Platon et Aristote sont d'opinion, et la puissance naturelle d'engendrer et de conserver se meut devers luy, comme devers l'estre, et celle de perdre et de gaster arriere de luy vers le non estre : c'est pourquoy ils appellent l'un Isis, qui est un mouvement animé et sage, estant le mot derivé de Jesthai, qui signifie mouvoir par certaine science et raison, car ce n'est point un mot barbaresque : mais ainsi que le nom general de tous dieux et de toutes deesses qui est Theos, est dit, ou de Theaton ou de Theon, dont l'un signifie visible, et l'autre courant : aussi et nous et les Ægyptiens avons appellé ceste deesse Isis, et de la science ensemble et du mouvement : ainsi dit Platon que les anciens qui l'ont appellée Isia, ont voulu dire Osia, c'est à dire saincte, comme Noesis et Phronesis qui sont mouvement de l'entendement et du jugement, et ont aussi imposé ce mot Syniénai à signifier ceux qui ont trouvé et qui voient à descouvert le bien et la vertu, comme aussi ils ont ignominieusement denommé de noms contraires les choses qui empeschent, gardent et arrestent le cours des choses naturelles, et ne les laissent aller, en les nommant Kakia vice, Aporia indigence, Dilia lascheté, Ania douleur, comme gardant Jenai ou Jesthai, c'est à dire, d'aller en avant.

LIX Quant à Osiris c'est un nom composé de Osios et Jeros, c'est à dire sainct et sacré : car c'est la raison ou idée commune des choses qui sont au ciel, et en bas, dont les anciens avoient accoustumé de nommer les unes sainctes, et les autres sacrées, et la raison qui monstre les choses celestes, et le cours des choses qui se meuvent là sus, s'appelle Anubis, et quelquefois Hermanubis, l'un comme convenable à celles de là sus, et l'autre à celles de çà bas, pourtant sacrifient ils à l'un un coq blanc, et à l'autre un jaune, pour ce qu'ils estiment les choses de là sus pures, simples et luisantes, et celles de çà bas meslées et de diverses couleurs, et ne se faut pas esmerveiller si lon a deguisé les termes à la façon des mots Grecs : car il y en a infinis autres qui ont esté transportez de la Grece avec les hommes qui en sont autrefois sortis, et y demeurent encore jusques aujourd'hui, comme estrangers, hors de leurs païs, entre lesquels il y en a aucuns qui sont cause de faire calomnier les poëtes, qui les rappellent en usage, comme s'ils parloient barbaresquement, par ceux qui appellent telles dictions poëtiques et obscures Glottas, qui est à dire langues : mais ès livres que lon appelle de Mercure, on dit qu'il y a escript touchant les noms sacrez, que la puissance ordonnée sur la revolution du soleil, les Ægyptiens l'appellent Orus, et les Grecs Apollon, et celle qui est ordonnée sur le vent, aucuns l'appellent Osiris, les autres Sarapis, les autres en Ægyptien Sothi, qui signifie estre grosse ou engrossement : d'où vient que par un peu de la

depravation de langage l'estoille caniculaire a esté nommée Kyon, qui vaut autant à dire comme chien, caniculaire, laquelle on estime propre à Isis : bien sçay je qu'il ne faut point estriver touchant les noms, toutefois je cederois plus tost aux Ægyptiens de ce mot Sarapis que de Osiris : celuy-là est estranger, et cestuy-cy Grec, mais l'un et l'autre signifie une mesme puissance de la divinité.

LX. A quoy se rapporte le langage des Ægyptiens, car bien souvent ils appellent Isis du nom de Minerve, qui signifie en leur langue autant comme, je suis venu de moy mesme : qui monstre et donne à entendre un volontaire mouvement : et Typhon, comme nous avons dit, se nomme Seth, Bebon, et Smy, tous lesquels noms signifient un arrest violent et empeschant une contrarieté, et un devoyement et destournement. Davantage ils appellent la pierre de l'aimant l'os de Orus, et le fer l'os de Typhon, ainsi que l'escrit Manethus : car ainsi comme le fer semble quelquefois suivre, et se laisser tirer à l'aimant et bien souvént aussi se retourne et repoulse à l'encontre : aussi le bon et salutaire mouvement qui à la raison du monde convertit et amene à soy, et adoulcit par remonstrances de bonnes paroles celle dureté de Typhon, mais aussi quelquefois elle rentre en soy mesme, et se cache et profonde en impossibilité. Davantage Manethus dit, que les Ægyptiens feignent de Jupiter, que ses deux cuisses se prirent et unirent tellement ensemble, qu'il ne pouvoit plus marcher, en sorte que de honte il se tenoit en soli-

tude, mais que Isis les luy couppa et les divisa d'ensemble, tellement qu'elle le feit marcher droit à son aise.

LXI. Laquelle fable donne couvertement à entendre que l'entendement et la raison de dieu marchent invisiblement, et secretement procedent à generation par mouvement : ce que monstre et donne taisiblement à entendre le seistre, ((1) qui est la cresserelle d'ærain dont on use ès sacrifices d'Isis), qu'il faut que les choses se secouent, et ne cessent jamais de se remuer, et quasi s'esveillent et se croulent comme si elles s'endormoient ou languissoient : car ils disent qu'ils destournent et repoulsent Typhon, avec ses seistres, entendans que la corruption liant et arrestant la nature, le mouvement de rechef la deslie, releve et remet sus par la generation. Et ceste cresserelle estant ronde par dessus sa curvature contient quatre choses qui se secouent : car la portion du monde qui naist ou qui meurt, c'est à dire, subjecte à corruption et alteration, est contenue par la sphære de la lune, au dedans de laquelle toutes choses s'emeuvent et se changent par les quattre elemens, du feu, de la terre, de l'eau, et de l'air : et sur la rondeur du seistre au plus haut ils y engravent la figure d'une chatte, ayant la teste d'un homme, et au dessoubs des choses que lon secouë, quelquefois ils y engravent le visage d'Isis, et quelquefois celuy de Nephtys, signifians par ces deux faces la

(1) Cela n'est pas dans le texte. *C.*

naissance et la mort, car ce sont les mutations et motions des elemens : et par la chatte ils entendent la lune, à cause de la varieté de sa peau, qu'elle (1) besongne la nuict, et qu'elle porte beaucoup, car on dit qu'elle porte premierement un chaton à la premiere portée, puis à la seconde deux, à la troisieme trois, et puis quatre et puis cinq, jusques à sept fois, et qu'elle en porte en tout vingthuict, autant comme il y a de jours de la Lune : ce qui à l'adventure est fabuleux, mais bien est veritable que les prunelles de ses yeux se remplissent et s'eslargissent en la pleine lune, et au contraire s'estroississent et se diminuent au decours d'icelle : et quant au visage d'homme qu'ils luy baillent, ils entendent par là la subtilité ingenieuse et de grand discours des mutations de la lune.

LXII. Et pour estraindre tout ce propos en peu de paroles, la raison veut que nous n'estimions point, ny que le Soleil, ny l'eau, ny que la terre, ny le ciel, soient Isis ou Osiris, ny semblablement aussi que la seicheresse, l'ardeur excessive de chaleur, ny le feu, ny la mer, soient Typhon, mais simplement tout ce qui est en telles choses demesuré, inconstant, desordonné, tant en excès qu'en defaut, il le faut attribuer à Typhon, et au contraire tout ce qu'il y a de bien disposé, bien ordonné, de bon et de profitable, il nous faut croire que c'est œuvre d'Isis, et l'image, l'exemple et la raison d'Osiris : et en l'hono-

(1) Et parcequ'elle besogne....

rant et adorant de ceste sorte, nous ne pecherons point, et qui plus est nous osterons toute la defiance et doubte d'Eudoxus, qui demande pourquoy c'est que Ceres n'a aucune part de la superintendence des amours, et qu'on la donne toute à Isis, et pourquoy Bacchus ne peut ny augmenter et croistre le Nil, ny commander aux morts : car pour dire une raison generale et commune, nous estimons que ces dieux ont esté ordonnez pour la portion du bien, et que tout ce qu'il y a en la nature de beau ou de bon est par la grace et par le moyen de ces deitez là, l'un qui en donne les premiers principes, et l'autre qui les reçoit et qui demeure perseverante.

LXIII. Et par mesme moyen satisferons à la commune et aux mechaniques, qui se delectent en des changemens des saisons de l'année, ou bien de la procreation, semailles et labourages des fruicts qui approprient et accommodent les propos de ces dieux là, à ce en quoy ils prennent plaisir (1), disans que lon ensepvelit Osiris quand on couvre la semence dedans la terre, et que de rechef il ressuscite et retourne en vie quand il commance à germer : et que c'est pource que lon dit, que quand Isis se sentit enceinte elle s'attacha au col un preservatif le sixieme jour du mois qu'ils appellent Phaophi, et qu'elle enfanta

(1) Grec : Et par mesme moyen nous réfuterons ces opinions vulgaires et reçues dans le peuple, d'après lesquelles on se plaît à expliquer cette fable mythologique par les différents changements qui arrivent dans l'air pendant l'année, par la procréation des fruits, par les semailles, le labourage, disans....

Harpocrates environ le solstice de l'hyver, n'estant pas encore à terme avec les premieres fleurs et premiers germes : voylà pourquoy on luy offre les premices des lentilles, et solennise lon les jours feriaux de ses couches après l'equinocce de la prime vere. Car quand les hommes populaires entendent cela, ils y prennent plaisir et le croient, prenans la verisimilitude pour le croire des choses ordinaires, et qui nous sont tous les jours à la main.

LXIV. Et n'y a point d'inconvenient premierement qu'ils nous facent les dieux communs, et non pas propres et particuliers aux Ægyptiens, et qu'ils ne comprennent pas seulement le Nil et la terre que le Nil arroze, soubs ces noms là, n'y en nommant leurs lacs, leurs Alisiers (1), et la nativité des dieux, ils ne privent pas les autres hommes qui n'ont point de Nil, ny de Butus, ny de Memphis, et neantmoins recognoissent et ont en veneration la deesse Isis, et les dieux qui l'accompaignent, desquels ils ont depuis nagueres appris à nommer aucuns des noms mesmes des Ægyptiens : mais de tout temps ils ont eu la cognoissance de leur vertu et puissance, et à raison de ce les ont adorez.

LXV. Et secondement, qui est bien plus grande chose, à fin qu'ils craignent et se donnent bien garde de dissouldre et defaire, sans y penser, les divinitez en des rivieres, des vents, des labourages, et autres alterations de la terre, mutations de saisons et qua-

(1) Grec : lotus....

litez de l'air, comme font ceux qui tiennent que Bacchus soit le vin, Vulcain soit la flamme, et Proserpine, comme dit Cleanthes en un passage, soit l'esprit qui penetre dedans les fruicts de la terre, et comme un poëte dit touchant les moissonneurs,

Lors qu'à Ceres les jeunes jouvenceaux
Vont decouppant les membres à faisceaux.

Car ceux là ressemblent proprement à ceux qui cuident que les voiles, les chables et cordages ou l'ancre soient le pilote: et que les filets, la trame et l'estaim, et la navette, soient le tisserand: et que le gobelet, la ptisanne, ou l'hydromel, soient le medecin: mais en ce faisant ils s'impriment de mauvaises et blasphemes opinions à l'encontre des dieux, en donnant des noms des dieux à des natures et des choses insensibles, inanimées et corruptibles, dont ils se servent necessairement, et ne s'en sçauroient passer.

LXVI. Car il ne faut pas entendre que ces choses là elles mesmes soient dieux, pour ce que rien ne peut estre dieu qui n'a point d'ame, ne qui soit subject, ny soubs la main à l'homme: mais par ces choses là nous avons cogneu que ce sont les dieux qui les nous donnent perdurables, et qui nous les prestent pour nous en servir, non qu'ils soient autres en un païs, et autres en un autre, ne qu'ils soient Grecs ou estrangers Barbares, ny Septentrionaux et Meridionaux, ains comme le soleil et la lune, le ciel et la terre, et la mer, sont communs à tous, mais ils sont

appellez de divers noms en divers lieux : ainsi d'une mesme intelligence qui ordonne tout le monde, et d'une mesme providence qui a soing de le gouverner, et des puissances ministeriales sur tout ordonnées, autres noms et autres honneurs selon la diversité des loix ont esté données, et usent les presbtres de marques et mysteres aucuns plus obscurs, autres plus clairs pour conduire nostre entendement à la cognoissance de la divinité : non sans peril toutefois, par ce que les uns ayans failly le droit chemin sont tombez en superstition, et les autres fuyans la superstition comme si c'estoit un marets, ne se donnent de garde qu'ils tombent dedans le precipice d'impieté.

LXVII. Et pourtant faut il en cela prendre la raison de la philosophie, qui nous guide en ces sainctes contemplations, pour dignement et religieusement penser de chasque chose qui s'y dit et qui s'y fait, à fin qu'il ne nous adviene comme à Theodorus, qui disoit que la doctrine qu'il tendoit de la main droitte, aucuns de ses auditeurs la prenoient et recevoient de la main gauche : aussi que prenans en autre sens et en autre part qu'il ne convient, ce que les loix ont ordonné touchant les festes et les sacrifices, nous ne faillions lourdement : car que toutes choses se doivent en cela rapporter à la raison, on le peut veoir et cognoistre par eux mesmes, car le dix-neufiéme jour du premier mois (1) faisans feste à Mercure,

(1) Thot est le premier mois des Égyptiens, et correspond au

ils mangent du miel et des figues, et disent en les mangeant, « C'est une chose doulce que la verité.

LXVIII. Et quant au preservatif qu'ils faignent que Isis prit en sa groisse (1), on l'interprete, voix, veritable : et quant à Harpocrates il ne faut point penser que ce soit un dieu jeune et non encore d'aage parfait, ny aussi aucun homme, ains que c'est le superintendant et correcteur du langage que doivent les hommes tenir des dieux, estant encore jeune, imparfaict, et non bien articulé : c'est pourquoy il tient un anneau au devant de sa bouche, qui est le signe et la marque de taciturnité et de silence. Et au mois de Mesori (2), luy apportans des legumages, ils disent, La langue est fortune, la langue est dæmon. Et de toutes les plantes qui sont en Ægypte, on tient que le pescher (3) luy est consacré plus que nul autre, pour ce que son fruict resemble à un cœur, et

mois d'août, suivant la nouvelle forme de l'année égyptienne, qui n'eut lieu qu'après la défaite d'Antoine et de Cléopâtre. Voyez l'ancienne forme de l'année chez les Égyptiens; tome I, des Vies, p. 262. (1) Grossesse....

(2) Le dernier mois de l'année égyptienne.

(3) « Le *pescher* est mis là pour l'arbre appelé *persea*, qui ne croît « qu'en Égypte et en orient ». Meziriac. Voyez Pline, XIII, 17, et XV, 13. Le nouvel éditeur observe dans ces deux endroits que le *persea*, ou *amandier d'Égypte*, se trouve encore auprès du Caire, et que l'on voit souvent ses feuilles et ses fruits gravés sur les anciens monuments égyptiens : ses feuilles sont plus grandes et plus odorantes que celles du laurier; son fruit, de la forme d'une poire, est enveloppé d'une écorce charnue, et a un goût de châtaigne. On ne trouve d'ailleurs en Égypte ni nos amandes, ni nos noix.

sa feuille à une langue : car de toutes les choses qui sont naturellement en l'homme, il n'y en a pas une qui soit plus divine que le langage, et le parler, mesmement des dieux, ne qui le face plus approcher de sa beatitude : c'est pourquoy (1) je conseille à tout homme qui vient par deçà à l'oracle, de sainctement penser, et honestement parler : là où plusieurs ès processions et festes publiques font toutes choses dignes de mocquerie, et combien que lon y face cryer par voix des huissiers et herauts, que lon se taise et se tiene de mal parler (2), ils ne laissent pas de cacqueter des dieux, et de penser les plus deshonestes choses du monde.

LXIX. Comment doncques est ce que lon se comportera ès sacrifices tristes et sentans leur deuil, où il est prohibé de rire, s'il n'est licite ny de laisser et omettre rien des cerimonies accoustumées, ny de mesler les opinions des dieux, ny les brouiller et confondre de suspiçions faulses ? Les Grecs en font de presque semblables, et presque en un mesme temps que les Ægyptiens : car en la feste des Thesmophories à Athenes, les femmes jeunent assises sur la terre, et les Bœotiens remuent les maisons d'Achaia (3), qu'ils appellent Ceres, nommans ceste

(1) Lisez : « nous recommandons à ceux qui viennent consulter « l'oracle de, etc. » Il ne faut pas oublier que Plutarque étoit prêtre à Delphes. *C.*

(2) Ils ne laissent pas de dire et de penser des dieux les choses les plus deshonnêtes. *C.*

(3) Baxter traduit : « Remuent ce qu'ils appellent *Megara* « *Achaias* ( ou la maison de Cérès Achéenne. » )

feste là odieuse, comme si Ceres estoit en tristesse pour la descente de sa fille aux enfers, et est ce mois là, celuy auquel apparoissent les Pleiades (1), et que lon commance à semer, que les Ægyptiens appellent Athyr, et les Atheniens Pyanepsion, et les Bœotiens le nomment Damatrien, comme qui diroit Cereal.

LXX. Et Theopompus escrit, que ceux qui habitent vers l'Occident estiment et appellent l'hyver Saturne; l'esté Venus, la prime vere Proserpine, que de Saturne et de Venus toutes choses ont esté engendrées : et les Phrygiens cuydans que dieu dorme l'hyver, et que l'esté il veille, ils celebrent en une saison la feste du dormir, et à l'autre du resveil de dieu : mais les Paphlagoniens disent qu'il est retenu prisonnier, et qu'il est lié en hyver, et que à la primevere il est deslié, et commance à se mouvoir, et nous donne la saison occasion de souspeçonner, que la triste chere qu'ils font c'est pour ce que les fruicts sont cachez, lesquels fruicts les anciens jadis n'estimoient pas estre dieux, ains des dons utiles et necessaires pour vivre civilement, et non sauvagement et bestialement : mais en la saison qu'ils voyoient les fruicts des arbres disparoir et defaillir totalement, et ceux qu'ils avoient eux mesmes semez, ils les remet-

(1) Groupe d'étoiles, que le peuple appelle la *Poussinière*. Les Pléiades se lèvent vers l'équinoxe du printemps, et se couchent en automne. Elles sont au côté opposé de *Sirius* par rapport au *baudrier d'Orion*, du côté de l'occident en tirant vers le nord. De La Lande. Voyez Plin. Hist. Natur. XVIII, 67.

toient encore en terre, en fendant la terre bien petitement et bien maignement avec leurs propres mains, sans autrement estre asseurez de ce qui en devoit succeder et venir à perfection : ils faisoient beaucoup de choses semblables à ceux qui inhument les corps en terre, et qui portent le deuil.

LXXI. Et puis ainsi que nous disons que celuy qui achette les livres de Platon achette Platon, et disons que celuy là jouë Menander qui jouë les comædies de Menander : aussi eux ne faignoient point d'appeller des noms des dieux les dons ou les inventions d'iceux, en les honorant et reverant pour le besoing qu'ils en avoient : mais les survivans prenans cela lourdement, et le retournans ignorantement, attribuoient aux dieux mesmes les accidens de leurs fruicts, et non seulement appelloient la presence des fruicts : la naissance des dieux, et l'absence le trespas d'iceux, mais aussi le croyoient et le tenoient ainsi, tellement qu'ils se sont remplis eux mesmes de plusieurs mauvaises et confuses opinions des dieux, encore qu'ils eussent la faulseté et absurdité de leurs opinions toute evidente devant leurs yeux, non seulement Xenophanes le Colophonien, et autres qui ont depuis admonesté les Ægyptiens s'ils les estimoient dieux, qu'ils ne les lamentassent point : et s'ils les lamentoient, qu'ils ne les estimassent point dieux : mais aussi que c'estoit une vraye mocquerie, en les lamentant les prier de leur ramener de rechef de nouveaux fruicts, et les faire venir à maturité, à fin que de rechef ils les consumassent, et de rechef

les plorassent et lamentassent. Mais cela ne va pas ainsi, car ils plorent et lamentent leurs fruicts qu'ils ont consumez, et prient les autheurs et donateurs d'iceux, de leur en donner et faire croistre de rechef d'autres nouveaux au lieu de ceux qui sont faillis.

LXXII. Voylà pourquoy c'est que les Philosophes disent très bien, que ceux qui n'ont pas appris à bien prendre les paroles, usent aussi mal des choses comme, pour exemple, les Grecs qui n'ont pas appris ny accoustumé d'appeller les statues de bronze ou de pierre, et les images painctes, statues et images faittes à l'honneur des dieux, mais dieux mesmes, et puis prennent la hardiesse de dire, que Lachares (1) despouilla Pallas, et Dionysius le tyran tondit Apollo (2) qui avoit une perruque d'or, et Jupiter capitolin durant les guerres civiles fut bruslé et consumé par le feu (3) : et ne se donnent pas garde en ce faisant qu'ils attirent et reçoivent de faulses opinions qui suyvent ces noms là : mesmement les Ægyptiens entre toutes autres nations, touchant les bestes qu'ils honorent. Car quant aux Grecs ils disent bien en cela, et croyent que la colombe est oyseau sacré à Venus, le dragon à Minerve, le corbeau à Apollo, et le chien à Diane, comme dit Euripide,

Diane qui chasse la nuict,
Le chien est son plaisant deduit.

(1) Tyran d'Athènes.
(2) Voyez *Æliani*, I, 20, 29.
(3) Voyez *Tacit. Annal.* et *Histor.*

LXXIII. Mais les Ægyptiens, au moins la plus part, entretenans et honorans ces animaux là, comme s'ils estoient dieux eux mesmes, ils n'ont pas seulement remply de risée et de mocquerie leur service divin, car cela est le moins de mal qui soit en leur ignorance et sottise, mais il s'en engendre ès cœurs des hommes une forte opinion, qui attire les simples et infirmes en une pure superstition, et jette les hommes aigus d'entendement ou audacieux en pensemens bestiaux et pleins d'impieté : c'est pourquoy il ne sera pas mal à propos de dire en passant de cela ce qui en est plus vraysemblable.

LXXIV. Car de penser que Typhon ait mué (1) les dieux espouventez ès corps de ces bestes là, comme se cachans dedans les corps des cigognes, des chiens, ou des esparviers, cela surpasse toute monstruosité de fiction et de fables : et semblablement de dire que les ames de ceux qui trespassent, demeurans encore en estre, renaissent seulement ès corps de ces animaux là, il est aussi hors de toute verisimilitude : et quant à ceux qui en veulent rendre quelques causes et raisons civiles, les uns disent que Osiris en son grand exercite, ayant departy sa puissance en plusieurs bandes et compaignies, il leur donna à chascune pour enseignes des figures d'animaux, desquels chascune bande depuis honora et eut en veneration le sien, comme chose saincte. Les autres disent que les roys successeurs d'Osiris pour espouven-

1) Fait entrer....

ter leurs ennemis, porterent en battaille le devant de telles bestes faictes d'or et d'argent sur leurs armes. Les autres alleguent qu'il y eut quelque roy advisé et caut, qui cognoissant que les Ægyptiens de leur nature estoient legers et prompts à se revolter, et à emouvoir seditions, et que pour leur grande multitude ils seroient mal-aisez à contenir et à deffaire s'ils estoient bien conseillez, et qu'ils s'entr'entendissent les uns avec les autres, il sema parmy eux une eternelle superstition, laquelle leur seroit occasion d'inimitié et dissension qui ne finiroit jamais entre eux: car leur ayant commandé de reverer des bestes qui avoient naturelle inimitié et guerre continuelle les unes contre les autres, voire qui s'entre-mangeoient les unes les autres, chasque peuple voulant secourir les sienes, et se courrouceant quand on leur faisoit desplaisir, ils ne se donnerent garde qu'ils se tuerent eux mesmes pour les inimitiez qui estoient entre les animaux qu'ils adoroient, et qu'ils s'entre-haïrent mortellement les uns les autres: car jusques aujourd'huy encore, il n'y a que les Lycopolites qui mangent du mouton, pource que le loup, qu'ils venerent comme un dieu, est son ennemy: et jusques à nostre temps les Oxyrinchites, pour autant que les Cynopolites, c'est à dire, les habitans de la ville du chien, mangent le poisson qui se nomme Oxyrinchos, comme qui diroit bec-agu, quand ils peuvent attrapper un chien ils le sacrifient, comme une hostie, et le mangent: et pour ceste occasion ayans emeu la guerre les uns contre les autres, ils s'entrefeirent beaucoup

de maux, et depuis en ayans esté chastiez par les Romains, ils s'appointerent.

LXXV. Et pour autant que le vulgaire dit, que l'ame de Typhon mesme fut decouppée (1) en ces animaux là, il sembleroit que ceste fiction voudroit dire, que toute mauvaise, bestiale, et sauvage nature, est et procede du mauvais dæmon, et que pour le pacifier et addoucir qu'il ne leur face mal, ils honorent et reverent ainsi ces bestes là. Et si d'adventure il advient une grande ardeur, et mauvaise seicheresse qui cause des maladies pestilentes, ou d'autres calamitez estranges et extraordinaires, les presbtres amenent quelque une des bestes qu'ils servent et honorent de nuict en tenebres, sans en faire bruit ny en rien dire : et la menassent du commancement et luy font peur, puis si le mal continue ils la sacrifient et la tuent, estimant que cela soit comme une punition et chastiement du mauvais dæmon, ou quelque grande purgation qui se fait pour notables inconveniens : car mesme en la ville de Idithya, ainsi que Manethon recite, ils brusloient des hommes vifs, et les appelloient les Typhoniens, et en sassant par un tamis les cendres, les dissipoient et semoient çà et là, mais cela se faisoit publiquement et manifestement à certain temps, et ès jours qu'ils appelloient Cynades (2) : mais les immolations des bestes qu'ils avoient pour sacrées, se faisoient secrettement, et non à certain temps n'y à jours prefix, ains selon les

(1) Passa en.... (2) Grec : Caniculaires.

occurrences des inconveniens qui advenoient : et pourtant le commun peuple n'en sçait ny n'en voit rien, sinon quand ils les ont inhumées, et qu'en presence de tout le peuple ils en monstrent quelques unes des autres, et les jettent quant et quant, pensans que cela attriste en contr'eschange Typhon, et reprime la joye qu'il a de mal faire.

LXXVI. Car il semble que Apis avec quelque peu d'autres animaulx soit consacré à Osiris, combien qu'ils luy (1) en attribuent la plus part : et si ce propos est veritable, je pense qu'il signifie ce que nous cherchons, et ceulx qui sont de tous confessez, et qui ont honneurs communs, comme la cigogne, l'esparvier, et le cynocephale, et Apis mesme, car ainsi appellent ils le bouc en la ville de Mendes. Il reste doncques l'utilité et la marque significative, car les uns participent de l'une des raisons, et les autres des autres : car le bœuf, le mouton et l'ichneumon (2), il est certain qu'ils les honorent pour l'utilité et pour le profit qu'ils en reçoivent, comme les habitans de Lemnon honorent les alouëttes, pour ce qu'elles trou-

(1) A Typhon.

(2) C'est le rat d'Égypte; il est de la taille d'un chat : sa peau est converte d'un poil fort rude, et parsemée de taches blanches, jaunes, et cendrées : il a un museau comme celui du cochon, et en fait le même usage : ses pattes sont courtes et noires; sa queue longue et grosse comme celle du renard. Il se nourrit de reptiles et d'œufs de crocodile. Diodore prétend qu'il est friand du foie du crocodile, et que, celui-ci dormant la gueule ouverte, il s'en approche en se roulant dans le limon, entre dans son gosier, pénètre et ronge jusqu'au foie.

vent les œufs des sauterelles, et les quassent : et les Thessaliens semblablement les cicognes, pour autant que leurs terres ayants produit grand nombre de serpens, les cigognes qui survindrent les feirent tous mourir, à raison dequoy ils feirent un edict que quiconque tueroit une cigogne il seroit banny du païs. Et l'aspic, la belette, et l'escharbot, d'autant qu'ils voyoient en eux ne sçay quelles petites images reluire de la divinité, comme nous appercevons le corps du soleil en une goutte d'eau, car il y en a beaucoup qui cuident encore, et le disent, que la belette s'accompagne avec son masle et qu'elle fait ses petits par la bouche, et disent que c'est une figure et representation de la parole qui se forme et procede de la bouche. Et quant aux escharbots ils tienent, qu'en toute leur espece il n'y a point de femelle, et que tous les masles jettent leur semence dedans une certaine matiere qu'ils forment en façon de boule, laquelle ils poulsent à reculons, comme il semble que le soleil tourne le ciel au contraire de luy, qui a son mouvement de l'Occident en Orient : et l'aspic pource qu'il ne vieillit point, et qu'il se remue sans instruments de mouvement avec une grande facilité, vistesse et soupplesse, et pour ce l'ont ils comparé à l'astre du soleil. Le crocodile mesme n'a point esté par eux honoré sans quelque occasion vraysemblable, ains disent qu'il est en certaine chose l'image de dieu, car il est seul entre tous les animaux qui n'a point de langue, à cause que la parole divine n'a point besoing de voix ny de langue,

Ains cheminant par le sentier sans bruit
De la justice, à droict le tout conduit.

Et dit on que de toutes bestes qui vivent en l'eau, il n'y a que luy seul qui ait sur les yeux une taye bien deliée et transparente, qu'il fait descendre de son front, et en couvre ses yeux, tellement qu'il voit sans estre veu, en quoy il est conforme au premier des dieux : et l'endroit où la femelle se descharge de son petit, c'est le bout dernier de la croissance et regorgement du Nil, car ne pouvans enfanter dedans l'eau, et craignans en accoucher loing, elles presentent si exquisement et si parfaittement ce qui en doit advenir, qu'elles se servent du Nil qui s'approche d'elles, quand elles pondent leurs œufs, et qu'elles les couvent, et neantmoins maintienent et contregardent leurs œufs secs sans estre baignez de la riviere : elles en pondent soixante, et les pondent en autant de jours, et vivent autant d'années ceulx qui vivent le plus longuement, qui est le premier et principal nombre, duquel se servent plus ceux qui traittent des choses du ciel.

LXXVII. Au demourant quant aux animaux qui sont honorez pour toutes les deux causes, nous avons jà au paravant parlé du chien, mais la cigogne (1) noire oultre ce qu'elle tue les petits serpenteaux, dont la morsure est mortelle, elle est celle qui la premiere a

(1) Grec : *Ibis*. « J'ai tué, dit M. Savary, plusieurs *ibis* dans des « marais près de Rosette; ils ont les pattes longues, le corps « mince, alternativement blanc et noir, et le cou alongé ». Lettres sur l'Égypte, p. 342. Voyez Plin., X, 40.

enseigné l'usage de la purgation et evacuation medicinale du clystere, parce que lon apperçoit qu'elle se lave, purge et nettoye elle mesme de ceste sorte : et les plus experimentez et plus religieux des presbtres, quand ils se veulent sanctifier, prennent de l'eau où la cigogne a beu, pour s'en asperger, car elle ne boit jamais eau corrompue ny empoisonnée, ny n'en reçoit point : et de ses deux jambes eslargies, et de son bec, elle fait un triangle de costez egaulx : et davantage la diversité et meslange des plumes blanches avec les noires represente la lune, quand elle a passé le plein.

LXXVIII. Et ne se fault pas esmerveiller si les Ægyptiens se sont contentez de si legeres et petites similitudes avec les dieux, car les Grecs mesmes tant en paintures que mouleures et sculptures, ont usé souvent de telles conferences et similitudes : comme en la Candie (1) il y avoit une statue de Jupiter qui n'avoit point d'aureilles, pource que à celuy qui est seigneur et maistre de tout il ne convient point estre instruit par ouir aucun : et à celle de Pallas Phidias y adjousta le dragon, et à l'image de Venus en la ville d'Elide, une tortue, pour donner à entendre, « Que les filles ont besoing d'estre soigneusement gar« dées, et les femmes mariées se doivent tenir en la « maison, et garder silence » : et le trident de Neptune signifie le troisieme lieu que tient la mer après

(1) Grec : *la Crète :* c'est l'ancien nom de l'île connue maintenant sous le nom de Candie, dans la Méditerranée, à l'entrée de l'Archipel.

le ciel et l'air, et pour ceste mesme occasion ils appelloient la mer Amphitrite, et les petits dieux marins des Tritons: et les Pythagoriens ont bien honoré les nombres et les figures geometriques de noms des dieux, car le triangle à costez egaulx, ils l'appelloient Pallas née du cerveau de Jupiter, et Tritogenia, pour autant qu'il se divise egalement avec trois lignes droictes tirées à plomb, de chascun des angles : et Un, ils l'appelloient Apollon,

Tant pour la grace à persuader vive,
Que la jeunesse en unité naifve (1) :

et le Deux, contention et audace : et le Trois, justice : car offenser et estre offensé, faire ou souffrir tort, se fait l'un par excès et l'autre par default, le juste demeure au milieu en egalité : et le nombre qu'ils appelloient Tetractys, qui estoit trente et six, c'estoit leur plus grand serment, comme il est en la bouche d'un chascun : et s'appelle le monde composé des quatre premiers nombres pairs, et des quatre premiers non pairs, assemblez ensemble.

LXXIX. Si donc les plus excellents et plus renommez philosophes, ayant apperçeu ès choses qui n'ont ny corps ny ame quelque marque et figure de la divinité, ont estimé qu'il ne falloit en cela rien negliger ny despriser, et passer sans honneur, encore estime je qu'il le faille moins faire ès natures qui ont sentiment, et qui sont capables d'affections et de

(1) Ces vers ne sont point dans le grec.

qualitez particulieres de doulceur de meurs. Il se fault doncques contenter, non pas d'honorer telles bestes, mais par elles la divinité qui reluit en elles, comme en un plus clair et plus reluysant miroir, qui est selon nature, à fin que nous les reputions comme instrument et artifice du dieu qui regit et gouverne tout ce monde. Et ne faut pas penser qu'aucune chose, n'ayant point d'ame ou point de sentiment, puisse estre plus digne ny plus excellente que celle qui a ame et qui a sentiment, non pas si lon mettoit tout tant qu'il y a d'or ny d'esmerauldes ensemble : car ce n'est point en couleurs ny en figures ou polissures que la divinité s'imprime, ains tout ce qui ne participe point de vie, ny ne fut onques de nature pour en participer, est de moindre et pire condition que les morts mesmes : mais la nature qui veit et qui voit, et qui en soymesme a le principe de mouvement et cognoissance de ce qui lui est propre, et de ce qui luy est estranger a tiré quelque influence et quelque part et portion de la providence, par laquelle cest univers est gouverné, comme dit Heraclitus. Et pourtant la divinité n'est pas moins representée en telles natures qu'en ouvrages faicts de bronze ou de pierre, lesquels sont aussi bien sujects à corruption et alteration, mais par nature ils sont privez de tout sentiment et de toute intelligence. Voilà l'opinion que je treuve de toutes la meilleure, quant aux animaux que lon honore.

LXXX. Au reste les habillements d'Isis sont de differentes taintures et couleurs, car toute sa puissance

gist et s'emploie en la matiere, laquelle reçoit toutes formes, et se fait toutes sortes de choses lumiere, tenebres, jours, nuict, feu, eau, vie, mort, commancement, fin : mais ceux d'Osiris n'ont aucun umbrage, ny aucune varieté, ains sont d'une seule couleur simple, à sçavoir de la couleur de la lumiere, car la premiere cause et principe est toute simple sans meslange quelconque, estant spirituelle et intelligible : voylà pourquoy ils ne monstrent que une seule fois ces habillements là, et au demourant les resserrent et les gardent estroictement, sans les laisser voir ny toucher, là où au contraire ils usent souvent de ceux d'Isis, pource que les choses sensibles sont en usage, et les a lon tousjours entre les mains, et d'autant qu'elles sont subjectes à plusieurs alterations, on les desploye et regarde lon à plusieurs fois. Mais l'intelligence de ce qui est spirituel et intellectuel, pur et simple et sainct, reluisant comme un esclair, ne se donne à toucher et regarder à l'ame que une seule fois.

LXXXI. Voylà pourquoy Platon et Aristote appellent ceste partie de la philosophie epoptique, comme qui diroit visive ou visible, pource que ceux qui ont passé avec le discours de la raison toutes les matieres subjectes à opinions meslées et variables, saultent finablement à la contemplation de ce premier principe là simple, et qui n'a rien de materiel, et depuis qu'ils ont peu attaindre la pure verité d'iceluy : ils estiment que la philosophie achevée a attainct le dernier but de sa perfection. Et ce que les presbtres

maintenant ont horreur de monstrer, et qu'ils tiennent couvert et caché avec si grand soing et diligence, ne le monstrant seulement que à cachettes en passant, que ce dieu (1) commande et regne sur les trespassez, qui n'est autre dieu que celuy qui s'appelle Ades, en langage Grec, et Pluton, le commun peuple n'entendant pas comment cela est vray, s'en trouble, trouvans cela estrange que le sainct et sacré Osiris habite dedans la terre, ou soubs la terre, là où sont cachez les corps de ceux que lon estime estre venus à leur fin. Mais luy au contraire est bien loing de la terre, sans macule, sans tache ny pollution quelconque, pur et net de toute substance qui peult admettre aucune mort, ny aucune corruption.

LXXXII. Mais les ames des hommes, pendant qu'elles sont icy bas enveloppées de corps et de passions, ne peuvent avoir aucune participation de dieu, sinon d'autant qu'ils en peuvent attaindre de l'intelligence par l'estude de la philosophie, comme un obscur songe : mais quand elles seront delivrées de ces liens, et passées en ce lieu là sainct où il n'y a passion aucune, ny forme quelconque passible, alors ce mesme dieu est leur conducteur et leur roy, s'attachans le plus qu'il leur est possible à luy, et contemplans insatiablement, et desirans celle beauté qu'il n'est possible de dire ny d'exprimer aux hommes, de laquelle, selon les anciens contes, Isis fut jadis amoureuse, et l'ayant tant poursuyvie qu'elle en jouit, elle

(1) Osiris.

fut depuis remplie de toutes les choses belles et bonnes, qui peuvent estre engendrées en autruy. Voylà donc comment il en va quant à cela, selon l'interpretation qui est plus convenable aux hommes.

LXXXIII. Et s'il fault aussi parler des parfums que lon y brusle par chascun jour, selon que j'ay promis au paravant, il fault premierement supposer en son entendement, que les hommes ont accoustumé d'avoir principalement en singuliere recommandation les exercices qui appartiennent à leur santé, mesmement ès cerimonies de leur service divin, en leurs sanctifications, et en leur vivre ordinaire, où il n'y a pas moins d'esgard à la santé qu'à la saincteté, car ils n'estiment pas qu'il soit loysible ne bien seant de servir à l'essence qui est toute pure, sans aucune tare ny pollution ou corruption quelconque, avec des corps non plus que des ames gastez au dedans ou subjects à des maladies, et pour autant que l'air duquel nous usons le plus souvent, et dedans lequel nous sommes tousjours, n'est pas tousjours en semblable disposition ny mesme temperature, ains la nuict s'espessit, et comprime le corps, et fait retirer l'ame en ne sçay quelle tristesse et soucieuse façon, comme estant obscurcie de brouillats et appesantie, incontinent qu'ils sont levez ils encensent et allument de la resine pour nettoyer et purifier l'air par ceste rarefaction et subtilisation, eu resveillant par mesme moyen les esprits qui en noz corps sont comme languissans, et encore assopis par la force de ceste odeur, laquelle a je ne sçay quoy de vehement, et qui bat les sens.

Et puis sur le midy, sentans que le soleil attire de la terre par son ardeur grande quantité de vapeur forte, ils allument alors de la myrrhe pour en parfumer l'air, car la chaleur de ce parfum là dissoult et dissipe ce qui est gros et espais et limonneux en l'air : mesme en temps de pestilence les medecins pensent y remedier en faisant de grands feus, ayants opinion que la flamme subtilise et rarefie l'air, ce qu'elle fait encore mieulx quand on y brusle des bois bien odorants, comme sont les cyprès, les genevres, et les sapins.

LXXXIV. Voylà pourquoy lon dit que le medecin Acron (1), du temps de la grande pestilence à Athenes, acquit grande reputation de ce qu'il ordonna que lon feist bon feu auprès des malades de peste, car il en sauva par cela plusieurs : et Aristote escrit, que les doulces senteurs et bonnes odeurs des parfums, des fleurs, et des prairies, ne servent pas moins à la santé, qu'au plaisir et à la volupté, par ce qu'elles destrempent et dissolvent avec leur chaleur et suavité la substance du cerveau, qui de sa nature est froide, et comme figée : et puis les Ægyptiens appellent le myrrhe bal, qui signifie autant comme dechassement de resverie, ce qui donne encore quelque confirmation à nostre dire.

LXXXV. Et quant au parfum qui s'appelle Cyphi, c'est une composition de seize ingredients, où il en-

(1) Acron, medecin fort ancien devant Hippocrates, natif d'Agrigente en Sicile, premier des empiriques fort recommandé par Empedocles. *Amyot.* Cette même expérience d'Acron a été renouvelée avec succès de nos jours.

tre du miel, et du vin, des raisins de cabas (1), et du souchet, de la resine et de la myrrhe, de tribule (2) et de seseli, de jonc odorant, de bitume, de la mousse (3) et du lapathum (4), et oultre cela de deux sortes de grains de genevre, du grand et du petit, du cardamon et du calame (5), et les composent ensemble, non point à l'adventure, ainsi qu'il leur vient en fantasie, ains lit on des lettres sacrées aux parfumeurs ce pendant qu'ils les meslent ensemble. Et quant au nombre (6), encore qu'il soit carré et fait d'un autre carré, et que seul entre les nombres egalement egaux il face l'aire au dedans contenue egale aux unitez de sa circonference, si ne fault il pas penser qu'il face ny coopere rien en cela, mais plusieurs des simples qui entrent en ceste composition ayants vertus aromatiques, rendent une doulce haleine et une bonne vapeur, par laquelle l'air s'altere (7), et le corps s'emouvant souefvement et doulcement se prepare à reposer, et en prent une temperature attractive de sommeil, en laschant et desliant les liens des ennuis et soucis du jour, sans qu'il soit besoing d'yvresse pour les oster, lissant et polissant la partie imaginative du cerveau qui reçoit les songes, ne plus

(1) Panier de jonc. *Des raisins renfermés dans des paniers*, des raisins secs.

(2) Grec : de l'aspalath, *ou bois de rose.*

(3) Squire corrige le mot grec, et lit, *du saffran.*

(4) De la patience.

(5) Du roseau odorant. Voyez Plin. XII, 48.

(6) Et quant au nombre de seize ingrédients.

(7) Se change....

ne moins que un miroir, et le rendant plus pur et plus net, autant ou plus que les sons de la lyre et des instruments de musique, desquels usoient les Pythagoriens devant que se mettre à dormir, enchantans ainsi et entretenans la partie de l'ame irraisonnable, et subjecte aux passions : car les odeurs bien souvent suscitent et resveillent le sentiment qui default, et au contraire aussi bien souvent ils le rendent plus mousse, plus reposé et plus quoy, quand les senteurs aromatiques sont espandues et semées par le corps pour leur subtilité, ainsi comme aucuns medecins disent, que le dormir se forme en nous, c'est à sçavoir, quand la vapeur de la viande que nous avons prise, venant à ramper tout doulcement au long des parties nobles, par maniere de dire, les chattouille.

LXXXVI. Ils usent aussi de ceste composition de Cyphi en breuvage, car ils tienent qu'en le beuvant il purge et lasche le ventre : mais sans cela la resine est ouvrage du soleil, et cueille lon la myrrhe à la lune, des arbres qui la pleurent : mais des simples qui composent le Cyphi, il y en a qui aiment mieulx la nuict, comme ceulx qui sont nourris des vents froids, des ombrages, des rosées et humiditez, car la clarté et lumiere du jour est une et simple : et dit Pindare, que lon voit le soleil à travers l'air solitaire, là où l'air de la nuict est une composition et meslange de plusieurs lumieres et plusieurs puissances, comme plusieurs semences confluentes de plusieurs astres en un mesme corps : et pourtant à bon droict bruslent ils ces parfums là qui sont simples le jour,

comme ceux qui sont engendrez par la vertu du soleil, et ceux cy comme estans meslez et de toutes sortes de diverses qualitez, ils les allument sur le commencement de la nuict (1).

(1) Après la lecture de ce Traité de Plutarque l'on goûtera infiniment les réflexions de M. de Fontenelle sur l'*Origine des Fables*, édit. in-12 de 1776, t. III, p. 268 et suiv.

# SOMMAIRE

## DU TRAITÉ

## DES ORACLES QUI ONT CESSÉ, ET POURQUOI.

Curiosité punie par l'obscurité d'un oracle. II. Rencontre de Démétrius et de Cléombrotus. III. Leur démêlé au sujet de la lampe du temple de Jupiter Ammon. V. Digression sur l'impossibilité de l'accélération du cours du soleil. VII. Raison de la moindre quantité d'huile employée tous les ans pour la lampe ammonienne. VIII. Dessein de rechercher la cause de la cessation des oracles. Digression sur plusieurs de ceux qui ont cessé. XIII. Causes de cette cessation. XVI. Tout ce qui vient des dieux est durable et immortel. XVII. Êtres intermédiaires entre les dieux et les hommes. XVIII. Digression sur la durée de la vie de l'homme. XIX. Nécessité de l'existence des êtres intermédiaires entre les dieux et les hommes. XXI. Fonctions de ces êtres ici bas. XXII. Sacrifices qui leur sont propres. XXIII. Évènements qu'on doit leur attribuer. XXIV. Existence des oracles dépend de la présence ou de l'absence de ces êtres intermédiaires, appelés démons. XXV. Il y en a de méchants. XXVI. De mortels. XXVIII. Digression sur le ridicule de l'athéisme des Épicuriens. XXIX. Et sur le ridicule de ceux qui croient aux revenants. XXX. Le vice ni la

# DES ORACLES

## QUI ONT CESSÉ, ET POURQUOY (1).

On fait un conte, amy Terentius Priscus, que jadis des aigles ou des cygnes volants des extremitez opposites de la terre vers le milieu d'icelle, s'entrerencontrèrent les uns les autres au lieu où est basty le temple d'Apollo Pythien, à l'endroit qui s'appelle, le nombril : et que quelque temps depuis Epimenides le Phestien voulant sçavoir si ce conte estoit veritable, demanda à l'oracle d'Apollo, où estoit le milieu et le nombril de la terre, qui luy rendit une response ambiguë et incertaine, de sorte que lon n'y pouvoit rien entendre : à raison dequoy il composa ces vers,

Il n'y a point de nombril en la mer,
Ny en la terre, et ne fault presumer,
S'il y en a, qu'homme en ait cognoissance,
Il n'est cogneu qu'à la divine essence :

Ainsi chastia Apollo bien à propos ce curieux là, qui vouloit esprouver une vieille fable, comme une painture, en la touchant du doigt.

(1) Il ne faut pas chercher dans ce Traité l'histoire des oracles, ni les époques de leur cessation. Plutarque ne s'attache qu'à assigner la vraie cause des divinations. M. de Fontenelle donna, en 1687, une Histoire des Oracles. Cet ouvrage ingénieux excita dans le temps une querelle littéraire, qui a répandu de grandes lumières sur cette matière intéressante.

II. Mais de nostre temps un peu avant la feste des jeux Pythiques (1) qui furent celebrez durant le magistrat de Callistratus, il y eut deux saincts personnages qui venans des bouts contraires de la terre s'entrerencontrerent ensemble en la ville de Delphes: l'un estoit Demetrius le grammairien venant de l'Angleterre pour s'en retourner à la ville de Tarse en Cilicie, dont il estoit natif: l'autre estoit Cleombrotus Lacedæmonien, lequel avoit longuement versé en Ægypte, et en la province Troglodytique (2), et qui avoit navigué fort avant dedans la mer rouge, non pour traffiquer ne marchander, mais pour desir de voir et d'apprendre tousjours quelque chose de nouveau : car ayant dequoy suffisamment, et ne se souciant pas beaucoup d'amasser des biens plus qu'il ne luy en falloit, il emploioit son loysir à aller ainsi voir le monde, et en recueilloit une histoire, comme une matiere de philosophie, qui a pour son but et sa fin, la theologie, ainsi qu'il l'appelloit.

III. Cestuy ayant nagueres esté au temple et oracle de Jupiter Ammon, monstroit ne s'esmerveiller pas grandement de chose qu'il y eust veuë, mais il nous racontoit un propos, qu'il disoit avoir entendu des presbtres du temple, touchant la lampe qui jamais

(1) Ils se célébroient de deux en deux ans, vers le mois Élaphébolion, qui répondoit au mois de février.

(2) « La terre adjacente au golfe Arabique étoit appelée *Troglo-* « *dytice,* parceque les habitants font leur demeure dans des ca- « vernes. C'est ce pays que l'on nomme la côte d'*Habesh.* » D'Anville, p. 203.

n'estainct, bien digne d'estre de près consideré : c'est qu'ils disoient, que d'année en année il se consumoit moins d'huile, et que de là ils conjecturoient, qu'il y avoit inegalité entre les années, qui faisoit que la suyvante estoit tousjours de plus courte durée que la precedente; pource qu'il estoit vraysemblable, puis qu'il se consumoit moins d'huile, qu'il y eust aussi moins de temps. Tous les assistans trouverent ce propos fort estrange. Et Demetrius entre les autres dit, que c'estoit une mocquerie de vouloir rechercher la cognoissance de choses si haultes et si grandes par de si petites : ce qui ne seroit pas paindre le lion, ainsi que disoit Alcæus, à l'estimation des ongles, ains vouloir remuer le ciel ensemble, et tout le monde, à la conjecture d'une meche (1) et d'une lampe seulement, et renverser de fond en comble tous les arts mathematiques.

IV. Ne l'un ne l'autre, respondit adonc Cleómbrotus, n'emouveroit ces hommes là de rien : car premierement ils ne cederoient jamais aux mathematiciens en certitude de probations, pource qu'il est bien plus aisé que les mathematiciens se trompent en la precision du temps, observans des mouvements et revolutions, qui sont si esloignées d'eulx, que non pas eulx la mesure de l'huile qu'ils observent continuellement, et qu'ils remarquent diligemment, pource qu'ils la trouvent estrange et contre tout discours de

(1) Θρυαλλίδι, *Ellychnium*, plante dont les feuilles servoient dans les lampes en guise de mèche. Plin. Hist. Natur. XXV, 74.

raison. Et au reste, Demetrius, ne vouloir conceder que petites choses soient souvent signes et indices de grandes, seroit faire grand prejudice à beaucoup d'arts, attendu que ce leur seroit oster les preuves de beaucoup de conclusions et plusieurs predictions. Et neantmoins vous autres mesmes grammairiens voulez verifier une chose qui n'est pas petite, que les demy dieux et princes, qui estoient à la guerre de Troye, rasoient leur poil avec le rasoir, par ce que vous trouvez en Homere (1) ce mot de rasoir : Et semblablement qu'ils prestoient argent à usure, pource qu'il dit en un passage,

La debte n'est petite ny recente,
Et tous les jours de plus en plus augmente :

voulans dire qu'en ce lieu là le mot Grec, Ophellesthai, signifie s'augmenter. Et puis d'autant qu'en plusieurs lieux il appelle la nuict Thoen, c'est à dire viste et aiguë, vous vous attachez fort affectioneement à ce mot là, disans qu'il a voulu donner à entendre que l'ombre de la terre qui est ronde comme une boule, se va aboutissant en pointe, comme fait le corps d'une pyramide.

V. Et qui sera celuy qui niant que petites choses ne puissent estre signes et preuves de grandes, approuve ce que la medecine enseigne, que quand il y a multitude d'araignées, c'est un prognostique d'un esté qui doit estre pestilent, et semblablement aussi,

(1) Au troisieme de l'Odyssée. *Amyot.*

quand à la prime vere les feuilles sont aussi grandes que le pied d'une corneille, il est saison de naviger? Et qui pourra souffrir que lon mesure la grandeur du corps du soleil aux clepsydres et horologes à eau avec une quarte ou une pinte d'eau, ou qu'une tablette (1) en forme de thuyle faisant un angle aigu sur un plan à niveau, monstre la haulteur du Pole qui tousjours nous apparoit par dessus l'orizon? Voilà ce que disent les presbtres de par delà, pourtant faut il que nous alleguions d'autres raisons contre eux, si nous voulons maintenir le cours du soleil ferme et invariable, ainsi comme nous le tenons par deçà. Non pas du soleil seulement, s'escrya adonc tout hault le philosophe Ammonius qui estoit present, mais aussi de tout le ciel entierement: car il sera force forcée que son passage qu'il fait depuis l'un des tropiques jusques à l'autre soit necessairement racourcy, et qu'il ne mesure pas une si grande partie de l'orizon comme les mathematiciens le mettent, ains deviene plus court, par ce que la partie australe s'approchera tousjours de la septentrionale, dont il adviendroit consequemment que l'esté nous en seroit plus brief, et la temperature de l'air par consequent aussi plus froide, par ce qu'il tourneroit plus en dedans, et attaindroit de plus grands paralleles et cercles equidistans ès poincts de ses reversions, qui sont au plus grand jour d'esté, et au plus court d'hyver. Davantage il s'ensuyvroit

(1) C'est un instrument de mathematique, pour trouver la hauteur du Pole. *Amyot.*

aussi, que les aiguilles dressées en la ville de Syene, ne seroient plus sans ombre au jour du sólstice d'esté, et que plusieurs des estoilles fixes seroient courues les unes soubs les autres, ou qu'elles s'entretoucheroient et confondroient peslemesle à faulte d'espace.

VI. Et s'ils veulent dire que tous les autres corps celestes demeurent en leurs cours et mouvements ordinaires sans aucun changement, ils ne sçauroient alleguer cause aucune qui peust haster le mouvement seul de celuy là, entre tant d'autres qu'il y a, et si troubleront et confondront plusieurs evidentes apparences qui se monstrent clairement à noz yeux, et mesmement celles de la lune, du tout, tellement qu'il ne seroit point de besoing d'observer ces mesures d'huile pour cognoistre la diversité des années, par ce que les eclipses les monstreroient assez s'il y en avoit, d'autant que le sóleil se rencontre assez souvent avec la lune, et la lune assez souvent tombe en l'ombre de la terre reciproquement : et n'est jà besoing de desployer plus avant la faulseté de ce propos là.

VII. Voire-mais, dit Cleombrotus, j'ai moymesme veu la mesure de l'huile : car ils en monstroient de plusieurs années, mais celle de la presente estoit de beaucoup plus petite que celle des bien anciennes. Ammonius repliquant de rechef : Et comment est-ce que les autres hommes qui adorent aussi le feu inextinguible, et chez lesquels on le garde depuis une suitte d'ans par maniere de dire infinie, ne s'en sont

aussi bien apperceus? Et quand bien on voudroit supposer que ce propos là fust veritable, ne vaudroit il pas mieux en attribuer la cause à quelque froideur, ou à quelque humidité de l'air, ou au contraire à quelque secheresse et chaleur par lesquelles estant le feu elangouré n'auroit pas eu besoing de tant de nourriture, ny n'en auroit pas peu tant consumer? Car j'ay souvent ouy dire, qu'en hyver le feu brusle beaucoup mieux, estant plus fort pour estre estrainct et resserré en soy-mesme par la froideur, là où ès grandes chaleurs et secheresses il s'affoiblist, demeurant lasche et rare sans aucune vehemence, et si on l'allume au soleil il en opere moins, se prenant plus laschement au bois, et le consumant plus lentement. Mais encore plus justement en pourroit on attribuer la cause à l'huile mesme, car il n'est pas sans apparence de dire qu'anciennement l'huile estoit de moindre nourriture et plus eveuse, comme estant produite de jeunes oliviers, et depuis ayant esté mieux cuite en oliviers entiers et parfaicts, et estant plus pressée en egale quantité, elle ait eu plus de force, et ait mieux nourry et entretenu le feu. Voilà comment il falloit sauver la supposition de ces presbtres Ammoniens, bien qu'elle soit estrange et merveilleusement extravagante.

VIII. Après qu'Ammonius eut achevé son propos: Mais plus tost, dis je, Cleombrotus, je te prie conte nous un peu de l'oracle : car il y a de toute ancieneté tousjours eu grand apport et grand opinion de divinité en ce lieu là, jusques à maintenant qu'il semble

que ceste reputation là se va fort passant. Et comme Cleombrotus ne respondist rien à cela, et regardast contre bas, Demetrius prit la parole, disant, Il n'est jà besoing d'enquerir et demander des oracles de par delà, veu que nous voions le definement, ou pour mieux dire, l'entier aneantissement de tous ceux de par deçà, excepté d'un ou de deux, et seroit plus à propos de rechercher la cause pour laquelle ils sont ainsi defaillis. Car quel besoing est il de discourir des autres, veu que la Bœoce mesme qui souloit ancienement estre resonnante de plusieurs oracles, en est de present toute tarie comme de fontaines, et y a maintenant une grande secheresse et defaut d'oracles? Car il n'y a aujourd'huy lieu aucun en toute la Bœoce où lon sceust puiser un seul oracle, si ce n'est en la ville de Lebadie seule, tous les autres lieux sont devenus muets ou de tout poinct delaissez : et neantmoins du temps des guerres contre les Perses l'oracle de Ptous Apollo estoit en reputation, et celuy d'Amphiaraus autant, car l'un et l'autre fut lors esprouvé : celuy de Ptous Apollo quand le presbtre, qui avoit tousjours accoustumé de respondre et rendre les oracles en langue Grecque, respondit à celuy qui y estoit envoyé de la part des Barbares en langue barbaresque, de sorte que nul des assistans n'en entendit pas un mot, donnant ceste inspiration taisiblement à entendre, qu'il n'est pas loisible ny permis aux Barbares d'avoir la langue Grecque servante à leurs commandemens.

IX. Et quant à celuy d'Amphiaraus, le serviteur qui

y fut envoyé s'estant endormy dedans le sanctuaire, pensa premierement en songeant veoir et ouir le ministre du dieu qui le chassoit de parole, et luy commandoit de sortir hors du temple, disant que son dieu n'y estoit pas, et puis qu'il le poulsa avec les deux mains, et finablement voyant qu'il s'arrestoit encore, qu'il prit une grosse pierre et luy en donna par la teste : et tout cela n'estoit que prediction et denonciation de ce qui devoit advenir : car Mardonius fut depuis defaict par Pausanias qui n'estoit pas roy, ains seulement tuteur du roy de Lacedæmone, et son lieutenant commandant pour lors à l'armée des Grecs, et fut assommé et porté par terre d'un coup de pierre, ainsi comme le serviteur Lydien pensa avoir esté frappé en dormant.

X. Semblablement aussi florissoit adonc l'oracle qui estoit auprès de Tegyres, là où lon tient qu'Apollo mesme nasquit, et de faict il y a deux ruisseaux qui coulent à l'entour, dont l'un s'appelle la Palme, et l'autre l'Olive, comme lon dit. En cest oracle, du temps des guerres Medoises contre les Perses, estant lors prophete Echecrates, le dieu Apollo respondit par sa bouche, que l'honneur et la victoire de ceste guerre demoureroit aux Grecs. Et durant la guerre Peloponesiaque, les Deliens ayans esté dechassez de leur Isle, il leur fut rapporté un oracle de Delphes, par lequel il leur estoit mandé de chercher et trouver le lieu où Apollo avoit esté né, et là y faire quelques certains sacrifices : dequoy eux s'esmerveillans, et demandans si Apollo estoit né ailleurs que chez eux, la

prophetisse Pythie leur dit davantage, que une corneille leur diroit l'endroit. Ces deputez des Deliens en s'en retournant passerent d'adventure par la ville de Chæronée, là où ils ouyrent l'hostelliere devisant avec quelques estrangers passans de l'oracle de Tegyres, auquel ils vouloient aller, et leur propos finy, entendirent comme ces estrangers prenans congé luy dirent, A dieu dame Corneille : et ainsi comprenans ce que vouloit dire la response de la prophetisse Pythie, et ayans faict leurs sacrifices à Tegyres, eurent la grace d'estre bien tost après remis et restituez en leurs païs. Encor y a il eu d'autres plus recentes apparitions de ces oracles là, que celles que nous avons alleguées, et maintenant ils ont de tout poinct cessé, tellement qu'il ne seroit pas mal à propos, attendu que nous sommes chez Apollo Pythien, de rechercher la cause de telle mutation.

XI. Au demourant nous estions desjà devant les portes de la sale des Gnidiens venans du temple, parquoy entrans dedans, nous y trouvasmes les amis devers lesquels nous venions assis en nous attendant : tous les autres estoient de loisir sans rien faire pour l'heure qu'il estoit du jour, sinon que regarder ou frotter d'huile les champions de luicte qui s'exercitoient, si se prit Demetrius en se riant à leur dire,

Diray-je vray, ou si je mentiray?

« Il me semble à vous veoir, que vous n'avez pas en-
« tre vous propos qui soit de gueres grande con-
« sequence, car je vous voy assis fort à vostre aise, et

« semble bien à voz visages rians, que vous n'avez « pas grands pensemens ». Il est vray, repliqua lors Heracleon le Megarien, que nous ne disputons pas à sçavoir si ce verbe Ballo en son futur perd l'une de ses ll. ny de quel mot positif ou primitif sont formez et derivez ces deux comparatifs, Chiron et Beltion, et ces deux superlatifs Chiriston et Beltiston : car ces questions là et autres semblables sont celles qui font rider et froncer les visages : mais au reste on peut bien disputer de toutes autres questions de philosophie, sans se froncer le sourcil, et en discourir tout doulcement, sans avoir un regard furieux, ny se courroucer aux assistans. Recevez nous doncques, dit Demetrius, en vostre compagnie, et quant et nous le propos qui s'est n'agueres emeu entre nous, lequel est bien convenable à ce lieu icy, et qui pour le regard du dieu appartient bien à tous tant que nous sommes : mais advisez bien, que pour cela vous ne ridiez ny ne fronciez point voz visages.

XII. Après doncques que nous fusmes assis peslemesle les uns parmy les autres, et que Demetrius eut proposé la question de laquelle nous devisions, Didymus le philosophe Cynique surnommé Planetiades se dressant sur ses pieds, aprés avoir frappé deux ou trois coups de son baston contre terre s'escrya disant : « O dieux, ô dieux, vous nous apportez une question « bien mal aisée à soudre, et qui a besoing d'une lon- « gue et profonde inquisition : car c'est bien grande « merveille, si tant de meschanceté estant aujour- « d'huy espandue par le monde, non seulement honte

« et honneur ont abandonné la vie humaine, ainsi « comme nous avoit prophetisé Hesiode, mais aussi « la providence des dieux, ayant emporté quant et elle « tout tant qu'il y avoit d'oracles au monde ». Mais au contraire je vous propose une autre demande à discourir, Comment plus tost ils ne sont pieçà tous faillis, et comment Hercules, ou quelque autre des dieux, long temps y a n'a soustraict la machine à trois pieds, qui est ordinairement remplie de si villaines et de si sacrileges demandes que lon y propose à Apollo. Les uns comme s'ils vouloient esprouver un Sophiste; les autres l'interrogans de quelques thresors cachez, de successions à advenir, de mariages clandestins, tellement que Pythagoras est par là manifestement convaincu de mensonge, qui a dit, que les hommes sont alors les plus gens de bien, quand ils se presentent devant les dieux : car ce qui seroit honeste de cacher et couvrir en la presence seulement d'un personnage ancien, touchant les plus ordes maladies et passions de l'ame, ils l'apportent à descouvert et tout à nud devant Apollo.

XIII. Et comme il voulust encore poursuivre ce propos, Heracleon le tira par sa robbe, et moy qui estois plus son familier que nul autre de la compagnie, luy dis : Cesse, amy Planetiades, d'irriter Apollo (1) contre toy, car il est aspre et cholere, et non pas gracieux (2), mais comme dit Pindare,

(1) Contre nous.

(2) Lisez : « Quoique, comme dit Pindare, il lui ait été enjoint « par jugement des dieux d'être plus doux envers les mortels. » *C.*

Les humains injustement
Le jugent doux et clement.

Soit que ce soit le soleil, ou bien le maistre du soleil, ou son pere, estant par dessus toute nature visible, il n'est pas vray-semblable qu'il desdaigne de parler plus aux hommes du temps present, ausquels il est cause de naissance et de nourriture, de l'estre, et de l'entendre : ny n'est pas croyable que la providence divine, qui comme une bonne et charitable mere produit et conserve toutes choses pour nostre usage, se monstre maligne en la seule divination et tienne son courroux contre nous, ny qu'elle la nous ait ostée nous l'ayant au commancement donnée, comme si lors qu'il y avoit des oracles en toutes les parties du monde, en plus grande tourbe d'hommes le plus grand nombre n'estoit pas tousjours des meschants. Parquoy faisant trefves Pythiques (1) avec le vice et la meschanceté que tu as tousjours accoustumé de chastier de paroles, sied toy icy auprès de nous pour chercher avec nous quelque autre occasion de ceste cessation et eclipsement d'oracles, et ce pendant garde tousjours dieu propice, et maintien qu'il ne se courrouce point. Ces miennes paroles eurent tant d'efficace, que Planetiades s'en alla sans mot dire ne repliquer.

XIV. Ainsi estant la compagnie demourée en repos et silence pour un espace de temps, Ammonius adres-

(1) Durant les jeux Olympiques et Pythiques, il y avoit trefves en guerre ouverte. *Amyot.*

sant à moy sa parole : Je te prie, dit-il, Lamprias pren garde à ce que nous faisons, et considere un peu de près ce que nous disons, à fin que nous n'ostions point du tout à dieu la cause de ce que ces oracles sont faillis : car celuy qui en attribue la cessation à quelque autre cause qu'à la volonté et ordonnance de dieu, il donne occasion de souspeçonner aussi qu'il pense, qu'ils n'aient jamais esté ny ne soient encore à present par sa disposition, mais par quelque autre moyen : car il n'y a point d'autre plus noble, ny plus forte et plus excellente cause et puissance, qui peust destruire et abolir la divination, si elle estoit œuvre de dieu. Et quant au discours de Planetiades, il ne me revient point, tant pour autres causes que pour une inegalité et inconstance qu'il met en dieu, car il le fait tantost rejettant et detestant le vice, et tantost l'admettant et le recevant, ne plus ne moins que un roy, ou un tyran plus tost, qui par une porte chasseroit les mechans, et par une autre les recevroit, et negocieroit avec eux. Mais comme ainsi soit que le plus grand ouvrage qui sçauroit estre, qui n'est en rien superflu, ains en tout et par tout accomply, et ne desirant rien d'ailleurs, est celuy qui convient le mieux à la dignité des dieux, en supposant ce principe et ce fondement là, on pourroit à mon advis dire, que de ceste rarité et faulte d'hommes commune, que les seditions et guerres passées ont aujourd'huy apportée par tout le monde, la Grece en a senty la plus grande partie, tellement qu'à grande peine pourroit elle aujourd'huy faire toute ensemble trois

mille hommes de guerre, que la seule cité de Megares envoya jadis à la battaille de Platées : parquoy si dieu delaisse aujourd'huy plusieurs oracles qui anciennement souloient estre frequentez, qui dira que cela ne monstre autre chose sinon que la Grece est maintenant fort deshabitée et depeuplée, au prix de ce qu'elle estoit anciennement, je luy pourrois suffisamment fournir dequoy en discourir : car à qui profiteroit maintenant, et de quel bien seroit cause l'oracle qui jadis souloit estre à Tegyres ou à Ptoum, là où en tout un jour à peine pourriez vous rencontrer un seul homme gardant les bestes?

XV. Car on trouve mesme par escript, que ce siege de divination où nous sommes, qui est et d'antiquité le plus vieux, et de reputation le plus noble et plus renommé de toute la Grece, fut jadis longuement desert et inaccessible, pour le danger d'une male beste venimeuse qui y repairoit, c'estoit un dragon : mais ceux qui escrivent cela ne prennent pas bien la cessation de l'oracle, comme il faut, ains tout au rebours : car ce fut la solitude qui y attira le dragon, plus tost que le dragon y ait fait la solitude. Depuis quand il a pleu à dieu, la Grece s'est fortifiée de villes, et le lieu s'est remply d'hommes, et lors ils userent de deux femmes prophetisses, qui l'une après l'autre descendoient dedans le trou, encore y en avoit il une tierce choisie pour secours, si besoin en estoit, et maintenant il n'y en a plus qu'une, et neantmoins nous ne nous en plaignons point, pour ce qu'une seule suffit : par ainsi ne faut il point accuser dieu,

car ce qu'il y a aujourd'huy en estre de divination fournit et suffit assez à tous, et renvoye contents ceux qui vienent, ayans response à tout ce qu'ils sçauroient demander. Tout ainsi doncques comme en Homere, Agamemnon jadis avoit neuf heraults, et encore à peine pouvoit il y contenir l'assemblée des Grecs pour le grand nombre qu'il y en avoit, et maintenant vous verrez dedans peu de jours, que la voix d'un seul homme fournira à se faire ouïr de tous ceux qui seront dedans le theatre : aussi faut il penser que la divination parloit lors par plus d'organes et de voix, pour ce qu'il y avoit plus grande multitude d'hommes, plus tost au contraire faudroit il trouver estrange, si dieu laissoit se respandre et couler en vain, comme de l'eau, la divination prophetique, et resonner par tout, ne plus ne moins qu'aux champs nous voyons que les rochers des montaignes retentissent à la voix, et au beslement des trouppeaux paissans.

XVI. Ammonius ayant dit ces paroles, et moy n'y respondant rien, Cleombrotus prit la parole, en s'addressant à moy : As-tu doncques jà confessé, dit il, que c'est dieu qui fait et qui deffait aussi les oracles? Non pas moy, dis-je, car je maintien, que dieu ne fut oncques cause d'oster ny d'abolir oracle ny divination quelconqne : ains au contraire au lieu que luy produit et prepare plusieurs choses pour nostre usage, la nature y amene la corruption, et quelquefois la privation du tout : ou, pour mieux dire, la matiere, qui est la privation elle mesme, s'enfuit

bien souvent, et dissoult ce que une plus excellente cause qu'elle avoit composé : ainsi estime-je qu'il y a quelques autres causes, qui obscurcissent ou qui amortissent du tout ces puissances là divinatrices, comme ainsi soit que dieu donne bien aux hommes plusieurs choses belles et bonnes, mais rien de perdurable immortellement, de sorte que les dons mesmes des dieux meurent, mais non pas eux, comme dit Sophocles : et fault bien que les philosophes naturels, exercitez en la cognoissance de la nature et de la matiere premiere, en enquierent, et recherchent la substance, la proprieté et la puissance, mais qu'ils en laissent l'origine et cause primitive à dieu, comme il est juste et raisonnable. Car ce seroit chose trop sotte et puerile de cuider que dieu luy mesme, comme les esprits parlans de dedans le creux du ventre, que lon appelloit anciennement Eurycles, et maintenant Pythons, entrast dedans les corps des prophetes, et qu'il parlast par leur bouche, se servant de leurs langues et de leurs voix, comme d'utils (1) et instrumens à parler : car celuy qui entremesle ainsi dieu parmy les negoces des hommes, n'a pas le respect qu'il doit à sa majesté, ny ne luy conserve pas la dignité et grandeur de sa puissance et vertu.

XVII. Cleombrotus adonc prenant la parole, Tu dis bien vray, dit il, mais d'autant qu'il est mal-aisé de comprendre et de definir, comment et jusques à

(1) Outils.

quel poinct il faut employer ceste providence divine, il me semble que ceux qui veulent simplement que dieu ne soit cause de rien du monde, et ceux qui le font autheur de tout entierement, ne tienent point le moyen qu'il faut tenir, et ne touchent pas au poinct du devoir et de la verité. Mais comme ceux là disent très bien, qui tienent que Platon ayant inventé cest element, sur lequel naissent et s'engendrent les qualitez que lon appelle tantost la matiere premiere, et tantost la nature, a delivré les philosophes de plusieurs grandes difficultez : aussi me semble il que ceux qui ont mis l'espece des dæmons, entre celle des dieux et celle des hommes, ont resolu encore plus de doubtes et de difficultez, et de plus grandes, ayant trouvé le lien qui conjoinct et tient ensemble, par maniere de dire, nostre societé et communication avec eux, soit que ce propos et ceste opinion soit venue des anciens Mages, et de Zoroastres, ou bien de la Thrace et d'Orpheus, ou bien de l'Ægypte, ou de la Phrygie, comme nous conjecturons à veoir les sacrifices qui se font en l'un et en l'autre païs, là où parmy leurs sainctes et divines cerimonies il semble qu'il y ait quelques signes de deuil et de mortalité meslez parmy. Et quant aux Grecs, Homere a usé indifferentement de ces deux noms, appellant aucunefois les dieux dæmons, et les dæmons dieux: mais Hesiode a le premier purement et distinctement mis quatre genres de natures raisonnables, les dieux, les dæmons plusieurs en nombre et bons, les demy-dieux, et les hommes, car les heroïques sont

nombrez entre les demy-dieux. Les autres disent qu'il se fait mutation des corps aussi bien que des ames, ne plus ne moins que lon voit que de la terre s'engendre l'eau, de l'eau s'engendre l'air, et de l'air le feu, tendant tousjours la nature et la substance contre mont : aussi les bonnes ames prennent tousjours mutation, se tournans d'hommes en demy-dieux, et de demy-dieux en dæmons, et de dæmons bien peu et avec fort long espace de temps, après estre bien affinées et entierement purifiées par la vertu, vienent à participer de la divinité : et y en a qui ne se peuvent pas contenir, ains se laissent aller, et s'enveloppent de rechef de corps mortels, où ils vivent d'une vie sombre et obscure, comme d'une fumée : et quant à Hesiode il estime que les dæmons mesmes après certaines revolutions de temps vienent à mourir : car parlant en la personne d'une naïde, il designe le temps auquel ils vienent à definir,

Neuf hommes vit la corneille cryarde,
Le cerf autant quattre fois vif se garde,
Le corbeau noir si longuement vieillit,
Que de trois cerfs les vies il emplit,
Et le phenix de neuf corbeaux egale
Les jours : mais (1) vous progenie royale
De Jupiter, nymphes aux chefs plaisans,
De dix phenix (2) vous fournissez les ans.

Or ceux qui ne prennent pas bien ce que le poëte a voulu entendre par ce mot Genean, c'est à dire

(1) Nous. *C.* (2) Nous fournissons. *C.*

l'aage de l'homme, font monter ceste somme de temps à un grand nombre d'années (1), car ce n'est seulement que un an, de maniere que la somme totale ne vient à faire que neuf mille sept cens et vingt ans, qui est la durée de la vie des dæmons. Et y a plusieurs des mathematiciens qui la font plus courte que cela. Pindare mesme ne la fait pas plus grande quand il dit, que les Nymphes ont la destinée de leur vie egale aux arbres, et que c'est pour cela que lon les appelle Hamadryades, pource qu'elles naissent et meurent avec les chesnes.

XVIII. Il parloit encore quand Demetrius, rompant son propos, prit la parole, en disant : Comment est il possible Cleombrotus, que tu soustienes que un an ait esté appellé par ce poëte l'aage d'un homme? car ce n'est la durée ny de la fleur de l'aage de l'homme, ny de sa vieillesse, pource qu'il y a en cest endroit diverse leçon, d'autant que les uns y lisent Hebonton (2), qui seroit à dire florissans, et les autres Geronton (3), qui signifieroit vieillissans : et ceux qui y lisent florissans, y mettent l'aage de l'homme à trente ans, suyvant l'opinion d'Heraclitus, que c'est l'espace de temps dedans lequel un pere qui a engendré un fils le rend apte et propre à en engendrer un autre : et ceux qui y lisent vieillissans, attribuent à l'aage de l'homme, cent et huict ans, disans que cinquante et quattre ans sont justement la moytié de la vie de l'homme, estant composé de l'unité des

(1) Mais. *C.* (2) Ἡϐώντων. *Amyot.* (3) Γηρώντων. *Ibid.*

deux premiers nombres plains, des deux quarrez et des deux cubiques, lesquels nombres Platon mesme a pris à bastir la generation de l'ame qu'il descrit : et semble que le poëte Hesiode par ces paroles-là couvertement ait voulu designer la consommation du monde par feu, auquel temps il est vraysemblable que les Nymphes avec toute humeur et liqueur periront,

Celles qui sont aux forests demourantes,
Sources des eaux et rivieres courantes,
Ou par les prez de verdure vestus.

XIX. Et lors Cleombrotus, j'entends, dit-il, alleguer cela à plusieurs, et voy bien que comme l'inflammation et l'embrasement des Stoïques a desjà envahy les vers de Heraclitus et d'Orpheus, aussi va elle saisir ceux d'Hesiode, en luy donnant une faulse et abusive interpretation aussi bien qu'aux autres. Mais ny je ne puis supporter ce definement du monde, qu'ils mettent en avant, ny je n'estime pas qu'il soit possible d'avoir remarqué ces vies des bestes, et si pense que le nombre des ans qu'ils vont sommans, mesmement en la corneille et au cerf, est excessivement extravagant : au demourant l'année contenant en soy le commancement et la fin de toutes choses que les saisons amenent, et que la terre produit, pourroit à mon advis non impertinemment estre appellée l'aage de l'homme, car vous mesmes confessez qu'Hesiode en quelque passage appelle la vie de l'homme, genean : n'est il pas ainsi? Demetrius l'advoua. Mais aussi est il bien certain, pour-

suivit Cleombrótus, que bien souvent les vaisseaux qui mesurent s'appellent de mesme nom que les choses mésurées, comme nous disons une chopine, un piccotin, un boisseau, une mine. Tout ainsi donc comme nous appellons l'unité nombre, qui est la mesure et la moindre partie, et le commancement de tout nombre : au cas pareil aussi a il appellé l'année l'aage de l'homme, pource que c'est la mesure avec laquelle on la mesure : car les nombres que ces autres là somment, n'ont aucune singularité illustre ny celebre en matiere de nombres, mais la somme de neuf mille sept cens et vingt, est composée des quattre premiers nombres à commancer à un, assemblez ensemble et multipliez quattre fois, ou bien de dix fois quattre, car par l'une et l'autre mode il en vient quarante : et ces quarante reduits en triangles par cinq fois, font la somme du nombre dessus allegué : mais quant à cela il n'est point necessaire d'en entrer en altercation à l'encontre de Demetrius, car soit qu'il y ait un court ou long temps, et certain ou incertain, auquel Hesiode fait trespasser l'ame d'un dæmon, et la vie d'un demy-dieu : tousjours sera il prouvé par lequel des deux il voudra, avec tesmoignages fort evidents et anciens, qu'il y a des natures neutres et moyenes, comme ès confins des dieux et des hommes subjectes aux passions mortelles, et à recevoir mutations et variations necessaires, lesquelles natures suyvant la tradition et l'exemple de noz predecesseurs, il est raisonnable que nous apellions dæmons, et que nous les honorions. Au-

quel propos Xenocrates l'un des familiers amis de Platon souloit apporter l'exemple des triangles qui y convenoit fort bien, car il comparoit celuy des triangles, qui a tous ses trois costez et ses trois angles egaux, à la nature divine et immortelle : celuy qui les a tous trois inegaux, à la nature humaine et mortelle : et celuy qui en a deux egaux et un inegal, et qui par ce moyen est en quelque chose egal, et en quelque chose inegal, à la nature des dæmons, laquelle a les passions et perturbations de l'homme mortel, et la force et puissance semblable à un dieu.

XX. La nature mesme nous en a proposé des figures sensibles, et similitudes en haut, c'est à sçavoir des dieux, le Soleil et les estoilles : des hommes mortels, les cometes, les lueurs nocturnes, les brandons de feu volans, et estoilles tombantes, comme Euripide mesme les a comparez quand il dit,

Naguere ayant de sa jeunesse attaint
La belle fleur il a esté estaint
Comme une estoille ardente devoluë
Du ciel en l'air, aussi tost dissoluë.

Et pour un corps meslé representant la nature des dæmons, la lune, laquelle voyant estre ainsi subjecte à croistre et à descroistre, et à disparoir du tout, ils ont estimé estre fort sortable et convenable à la mutabilité du genre des dæmons, et l'ont à ceste cause aucuns appellée astre terrestre : les autres terre Olympique, c'est à dire celeste, et les autres l'heritage et possession de Proserpine celeste et terrestre.

Tout ainsi donques comme si quelqu'un ostoit du monde l'air et le soubstrayoit d'entre la lune et la terre, il dissoudroit la continuation et la composition de l'univers, en laissant au milieu une place toute vuide, sans liaison qui conjoignist les extremitez ensemble, aussi ceulx qui ostent le genre des dæmons, ils ostent toute communication, et toute conference des dieux avec les hommes, attendu qu'ils ostent la nature, laquelle sert de truchement et de messager entre les deux, ainsi que dit Platon, ou bien ils nous contraignent de confondre peslemesle, et de brouiller le tout ensemble, si nous venons à mesler la divinité parmy les passions et actions humaines, et si nous l'arrachons du ciel pour la faire entremettre des negoces et affaires des hommes, ainsi que lon dit, que les femmes de Thessalie tirent la lune hors du ciel, laquelle ruze de fiction trouva foy entre les femmes, par ce que Aglaonice fille de Agetor, comme lon dit, estant femme sçavante en Astrologie, donnoit à entendre au vulgaire, et faisoit semblant d'user de quelques charmes et enchantements, par vertu desquels elle arrachoit la lune du ciel.

XXI. Mais quant à nous n'estimons pas qu'il y ait aucuns oracles ne divinations sans quelque divinité, ny ne prestons pas l'oreille à ceulx qui disent que les dieux ne se soucient pas de sacrifices ny de services, et autres sacrées cerimonies qu'on leur face : mais d'autre costé aussi ne cuidons pas que dieu y soit present, ne qu'il s'en entremette, ou qu'il s'y em-

ploye luy mesme en personne, ains commettant cela aux ministres des dieux, comme il est juste et licite, ne plus ne moins que si c'estoient leurs commis et leurs greffiers, croyons que ce sont les dæmons qui sont les espies et escoutes des dieux, allans par tout çà et là, les uns contemplans et dirigeans les sacrifices et sacrées cerimonies que lon fait aux dieux, les autres pour venger et punir les grandes et oultrageuses forfaittures et injustices des hommes. Il y en a encore d'autres, à qui le poëte Hesiode donne un fort venerable nom, les appellant

Saincts et donneurs de biens, car l'exercice
Propre leur est de ce royal office.

Comme nous baillant en passant à entendre que le donner et faire des biens est le propre office des roys: car il y a difference de vertu entre ces dæmons, ne plus ne moins qu'il y en a entre les hommes, et y en a aucuns ès quels il demeure encore quelques petites reliques, mais bien foibles et peu apparoissantes, de la partie de l'ame sensitive qui n'est point raisonnable, comme un peu d'excrement et de surperfluité demouré de reste, et d'autres en qui il en est demouré beaucoup, et mal aisé à assopir et estaindre, dequoy nous voyons les marques et les traces en plusieurs lieux empraintes et semées ès sacrifices, festes et cerimonies que lon leur fait, et ès contes que lon en recite: toutefois quant aux mysteres et cerimonies secrettes, desquelles et à travers lesquelles on peult plus clairement que par nulle autre voye apparcevoir

verité de la nature des dæmons, je n'en parle point quant à cela, et en ay la bouche close, ainsi comme parle Herodote : mais au reste quant à certaines festes et sacrifices severes et tristes, comme jours malencontreux, là où en quelques lieux on mange chair crue, et la deschire lon à beaux ongles, ou ès autres où lon jeune, et se bat on la poitrine, et en plusieurs lieux où lon dit de villaines et deshonestes paroles durant les sacrifices,

En se secouant de furie,
Avec forsennée cryerie,
Le col et la teste croulans:

je n'estimeray jamais que cela se face pour aucun des dieux, mais plus tost diray-je que c'est pour divertir, adoulcir et appaiser l'ire et la fureur de quelques dæmons malings.

XXII. Et n'est pas vraysemblable qu'il y ait jamais eu dieu qui ait requis et demandé qu'on luy sacrifiast des hommes, comme lon faisoit ancienement, ou qui reçeust tels sacrifices pour agreables : et n'est pas aussi pour neant, que des roys et grands princes baillent leurs propres enfans à immoler, ou bien que eux mesmes les immolent et sacrifient, ains fault croire que c'est pour destourner ou pour appaiser le courroux et la rancune que quelques pervers et malings esprits ont pour assouvir leurs violentes et tyranniques amours, dont ils ne peuvent ou ne veulent jouir avec les corps ny par les corps, ains comme Hercules assiegea la ville d'Oechalie pour avoir une fille

qui estoit dedans, aussi ces puissans et violents dæmons-là demandans quelque ame humaine, estant encore enveloppée de son corps, et n'en pouvans jouir à travers ce corps, amenent la pestilence, la famine et sterilité de la terre aux villes, suscitent des guerres et des seditions civiles, jusques à ce qu'ils vienent à avoir et à jouir de ce qu'ils aiment.

XXIII. Les autres, au contraire, comme il me souvient avoir remarqué en Candie, où je me suis longuement tenu, qu'ils celebrent une feste, en laquelle ils montrent la figure d'un homme sans teste, disans que c'est Molus le pere de Merione, lequel ayant pris à force une nymphe, fut depuis trouvé sans teste. Et puis les ravissements de fils ou de filles, les voyages loingtains, les bannissements, les fuittes et cachements, les services que lon dit et que lon chante ès fables et hymnes des poëtes, ne sont point passions ny accidents convenables aux dieux, ains aux dæmons, dont on fait mention pour celebrer leur vertu ou leur puissance : ny n'a pas Æschylus entendu d'un dieu, quand il a dit,

Sainct Apollo de tout le ciel banny :

Ny Admetus en Sophocles,

Mon coq chantant le menoit à la meule :

et se fourvoyent grandement de la verité les theologiens de la ville de Delphes, qui estiment que jamais il y ait eu en ce lieu combat d'Apollo à l'encontre d'un serpent, pour la possession de l'oracle, et qui souf-

frent que les poëtes ou les orateurs en estrivant les uns contre les autres, aillent jouër ou reciter de telles fables parmy les theatres, comme contredisans expressement par ce qu'ils composent, aux plus sainctes cerimonies de leurs sacrifices.

XXIV. En cest endroit Philippus se trouvant fort esbahy (car l'historien Philippus estoit en la compagnie) demanda, Et à quelles cerimonies divines est-ce que contredisent ceulx qui estrivent ès theatres les uns contre les autres? A celles là, dit il, qui concernent l'oracle Delphique, et par lesquelles ceste cité, (1) depuis nagueres ayant admis et reçeu en ses cerimonies et sacrifices tous les Grecs qui habitent deçà la vallée de Tempes, en a chassé et exclus ceux qui sont habitans oultre le pas des Thermopyles. Car la tente de feuillées que lon fait de neuf en neuf ans dedans l'aire du temple, n'est pas la representation du repaire et de la tesniere ombrageuse du dragon, ains plus tost de la maison et habitation de quelque tyran ou de quelque roy, et l'assault que lon luy donne par surprise en silence par la porte que lon appelle Dolonia, et ce que un peu après lon y amene un jeune garson ayant pere et mere, avec torches ardentes que lon jette le feu dedans la feuillée, et renverse lon la table par terre, et puis que ceulx qui l'ont fait s'enfuient à travers les portes du temple sans regarder derriere eulx, et finablement la fuitte de ce garson en divers lieux, qu'il est reduit en servitude, et après tout les expia-

(1) Voyez les Observations. C.

tions et cerimonies de purification, qui se font en la vallée de Tempes, me font souspeçonner que cela represente quelque notable malefice et hardie entreprise, ancienement advenue : car c'est une mocquerie, mon bel amy, de dire qu'Apollo pour avoir tué le dragon ait esté contrainct de s'en fuir jusques aux extremitez de la Grece, pour en estre rehabilité et purifié, et que là il ait fait quelques offrandes et quelques effusions, comme font les hommes quand ils veulent appaiser l'ire et le courroux de dæmons que nous appellons Alastoras et Palamnæos, c'est à dire, poursuyvans la punition et vengeance de crimes si enormes que la memoire en dure à jamais, ou bien de quelques fort ancienes forfaittures. Vray est que le propos que j'ay autrefois ouy raconter touchant ceste fuitte et cest absentement est fort merveilleux et estrange, mais s'il contient aussi quelque chose de verité, il ne fault pas que nous estimions que ce soit petite chose ne vulgaire et commune, que celle qui fut alors commise au lieu de l'oracle. Toutefois de peur qu'il ne semble, que comme dit Empedocles,

Je couse un bout d'une fable à un autre,

et que je ne suive pas un mesme sentier en mes propos, je vous prie souffrez que je mette icy la fin convenable à mon premier discours, car nous y sommes justement arrivez : et me permettez prendre la hardiesse de dire ce que plusieurs devant moy ont dit, que quand les dæmons, qui sont ordonnez pour le gouvernement et superintendence des oracles et di-

vinations, vienent à defaillir, il est force aussi que les oracles defaillent et perissent : et que quand ils s'enfuyent, ou qu'ils passent et s'en vont tenir ailleurs, il est force que les forces divinatrices faillent en tels lieux : puis quand ils y retournent après un long espace de temps, les lieux recommancent à parler, ne plus ne moins que les instruments de musique, quand ceux qui en sçavent jouër les manient et les touchent.

XXV. Après que Cleombrotus eut ainsi discouru, Heracleon se prit à dire, Il n'y a personne en la compagnie qui soit infidele, ny mescreant, ou qui ait opinions touchant les dieux qui ne s'accordent avec les nostres, mais toutefois donnons-nous garde qu'en noz discours nous ne facions des suppositions erronées, et qui pourroient donner de grands fondements à l'impieté. Tu parles bien, dit Philippus, mais quel propos est-ce qui t'a le plus offensé et scandalisé en ce que Cleombrotus a supposé? Adonc Heracleon, que ce ne soient pas des dieux qui president aux oracles, d'autant qu'il est convenable de croire qu'ils soient exempts de toute entremise de choses terrestres, et que ce soient plus tost des dæmons ministres des dieux, il me semble que ce n'est point mal supposé: mais tout à coup d'aller attribuer à ces dæmons là des crimes, forfaittures, calamitez, erreurs et inquietudes envoyez des dieux, en tirant ces propos là des vers d'Empedocles, cèla me semble un peu trop presomptueux et d'une audace trop barbaresque. Et lors Cleombrotus demanda à Philippus, qui et d'où estoit

ce jeune homme là : et après qu'il eut éntendu son nom et son païs, luy respondit : Nous n'ignorons pas non plus qu'un autre, Heracleon, que ce que nous avons dit ne soit estrange, mais on ne sçauroit discourir de grandes matieres sans poser de grands fondements, pour prouver une opinion vraysemblable: mais toymesme ne t'advises pas, que tu ostes ce que tu concedes : car tu confesses bien qu'il y a des dæmons, mais en voulant maintenir qu'il n'y en a point de meschants ny de mortels, tu ne sçaurois plus soustenir qu'il y en ait : car en quoy seront ils differents des dieux, si quant à leur essence ils l'ont conjoincte à l'immortalité, et quant à la vertu ils ne sont subjects à aucunes passions ny à aucun peché? Heracleon pensant en soy-mesme, sans mot dire, ce qu'il devoit respondre à cela, Cleombrotus poursuivit, disant : Et qui plus est, ce n'a pas esté Empedocles seul qui a dit, qu'il y avoit de mauvais dæmons, mais Platon mesme, et Xenocrates et Chrysippus, et encore Democritus quand il souhaittoit et prioit qu'il rencontrast des images heureuses, il donnoit assez à entendre qu'il croioit y en avoir d'autres perverses et mauvaises, et qui ont de mauvaises intentions, et de violentes affections.

XXVI. Et quant à ce qu'ils soient mortels, j'en ay ouy faire un conte à un personnage qui n'est point esventé ny menteur, c'estoit Epitherses le pere d'Æmylianus l'orateur, que quelques-uns de vous à mon advis peuvent avoir ouy declamer : cestuy Epitherses estoit de la mesme ville que je suis, et avoit esté mon

maistre en grammaire, lequel contoit que pour aller en Italie il s'embarqua un voyage sur une navire chargée de plusieurs marchandises, et de grand nombre de passagers, et disoit que sur le seoir le vent leur faillit auprès des isles Echinades, et que leur navire alla branlant tant qu'elle arriva près des Paxes, que la plus part des passagers estoient veillans, et y en avoit beaucoup qui beuvoient encore, achevans de soupper, quand tout soudain on entendit une haulte voix venant de l'une de ces isles de Paxes, qui appelloit Thamos, si fort, qu'il n'y eut celuy de la compagnie qui n'en demourast tout esbahy. Ce Thamos estoit un pilote Ægyptien, que peu de ceulx qui estoient en la nef cognoissoient par son nom : pour les deux premieres fois qu'il fut appellé, il ne respondit point, mais à la troisieme, si : et lors celuy qui l'appelloit renforceant sa voix : luy crya que quand il seroit à (1) l'endroit des basses, qu'il denonceast que le grand Pan estoit mort. Epitherses nous contoit que tous ceux qui ouirent le cry de ceste voix en demourerent fort esmerveillez, et entrerent là dessus en dispute, à sçavoir s'il seroit bon de faire ce qu'il commandoit, ou bien de ne s'en entremettre point, ains le laisser là, finablement qu'ils resolurent ainsi, que s'ils avoient bon vent, lors qu'ils passeroient par devant ce lieu, que Thamos passast oultre sans mot dire : mais si d'adventure il y avoit calme, et qu'il ne tirast point de vent, qu'il cryast tout hault,

(1) L'endroit nommé *Palodes*. C.

ce qu'il avoit entendu. Quand ils furent à l'endroit de ces basses et platys, il advint qu'il ne tiroit vent ny haleine, et estoit la mer fort platte : parquoy ce Thamos regardant de dessus la prouë vers la terre dit tout hault ce qu'il avoit entendu, que le grand Pan estoit mort. Il n'eut pas plus tost achevé de dire, que l'on entendit un grand bruit, non d'un seul, mais de plusieurs ensemble qui se lamentoient et s'esbahissoient tout ensemble : et pour autant que plusieurs estoient presens, la nouvelle en fut incontinent espandue par toute la ville de Rome, tellement que l'empereur Tiberius Cæsar envoya querir ce Thamos, et adjousta tant de foy à son dire, qu'il feit enquerir qui pouvoit estre ce Pan là, et que les hommes de lettres qui estoient en bon nombre autour de luy, furent d'opinion que ce devoit estre celuy qui estoit né de Penelope et de Mercure : si y eut lors quelques uns en la compagnie qui tesmoignerent l'avoir autrefois ouy dire au vieil Æmylianus.

XXVII. Demetrius adonc conta que à l'entour de l'Angleterre y a plusieurs petites isles desertes semées çà et là par la mer, que l'on appelle au païs les isles des dæmons et des demy-dieux, et que luy mesme par commandement de l'empereur alla en la plus prochaine des desertes, pour voir et enquerir ce que c'estoit, et trouva qu'il y avoit peu d'habitans qui estoient tenus pour saincts et inviolables par les Anglois, peu après qu'il y fut arrivé il dit que l'air et le temps se troubla merveilleusement, et se feit une terrible tempeste et orage de vents et de tonneres, laquelle es-

tant à la fin cessée, il dit que les insulaires luy asseurerent que c'estoit quelqu'un de ces dæmons et demydieux qui estoit decedé : car ainsi comme une lampe, disoit-il, pendant qu'elle est allumée n'a rien qui offense personne, mais quand elle vient à s'estaindre, elle rend une puanteur qui fasche ceulx qui sont à l'entour : aussi les grandes ames, pendant qu'elles luysent sont doulces et gracieuses sans fascher personne, mais quand elles vienent à s'estaindre et à defaillir, elles esmeuvent comme lors de grands orages et de grandes tempestes, et bien souvent mesme infectent l'air de maladies contagieuses. Ils disent davantage qu'il y a l'une de ces isles là, où Saturne est detenu prisonnier par Briareus qui le tient lié de sommeil, et que l'on a inventé ce moyen là de le tenir enchainé en le faisant dormir, et qu'il y avoit autour de luy plusieurs dæmons qui estoient ses valets et ses serviteurs. Cleombrotus adonc prenant la parole : Je pourrois, dit-il, aussi bien reciter plusieurs tels exemples si je voulois, mais c'est assez que cela n'est point contraire, ny n'apporte aucune opposition à l'encontre de ce que nous avons mis en avant, combien que nous sçavons assez que les stoïques ont la mesme opinion des dæmons que nous avons, et qu'ils tienent qu'en une si grande multitude de dieux que lon tient, il n'y en a que un seul qui soit eternel et immortel, et que tous les autres ont eu commancement par naissance, et prendront fin par mort.

XXVIII. Quant aux risées et mocqueries des Epi-

curieus, il ne les fault point craindre, attendu qu'ils ont bien l'audace d'en user mesme contre la providence divine, l'appellant fable et conte de vieilles : mais au contraire nous maintenons que leur infinité de mondes est veritablement une fable, de dire qu'entre les mondes innumerables il n'y en ait pas un qui soit gouverné par raison et providence divine, ains que tous ont esté faicts et se maintienent fortuitement et casuellement.

XXIX. Et s'il est loysible de se rire et mocquer ès discours de philosophie plutost faudroit il se mocquer de ceulx qui tirent aux disputes des choses naturelles je ne sçay quelles images sourdes, aveugles et sans ames, qui apparoissent par infinies revolutions d'années aux survivans ; et se promenent par tout, estans, ce disent ils, yssues et descoulées des corps, partie encore vivans, et partie de ceulx qui long temps y a sont ou bruslez ou pourris ; c'est de ceulx-là qu'il se faudroit mocquer, qui attirent des ombres et des bourdes sottes ès disputes de la nature : et cependant se courroucent, et treuvent estrange si l'on dit qu'il y a des daemons, non seulement qui apparoissent, mais aussi qui parlent et qui ont leur vie et leur estre de bien fort longue durée.

XXX. Après que ces propos eurent esté dicts, Ammonius parla, disant : il me semble que Cleombrotus a bien prononcé. Et qui empesche que nous ne recevions sa sentence, laquelle est saincte et très digne d'un philosophe ? car si on la rejette, on sera contrainct de rejetter aussi et nier beaucoup de choses

qui sont et qui advienent, mais dont on ne sçauroit rendre raison certaine : et si on la reçoit, elle ne tire après elle consequence de chose quelconque impossible, ne qui ne soit en estre. Mais quant à ce que j'ay ouy dire aux Epicuriens seuls, à l'encontre des dæmons qu'introduit Empedocles, comme estant impossible qu'ils soient heureux et de longue vie, s'ils sont mauvais et vicieux, d'autant que le vice de sa nature est aveugle, et qui de soy mesme se precipite ordinairement ès perils et inconveniens qui detruisent la vie, cela est une sotte opposition : car par cette raison il fauldroit qu'ils confessassent que Epicurus ait esté pire que Gorgias le sophiste, et Metrodorus que Alexis le farceur et joueur de comedies, car il vescut deux fois autant que Metrodorus, et Gorgias vescut deux fois autant, et encore un tiers davantage qu'Epicurus: mais autrement disons nous que la vertu est puissante, et le vice debile, non pas pour l'entretenement, ou pour la dissolution du corps en vie, attendu que nous voyons entre les animaulx plusieurs qui sont lourds et hebetez, et d'autres qui sont fort gettifs et fort lascifs, qui vivent plus longuement que ne font ceulx qui sont plus sages et plus esveillez : parquoy ils ne concluent pas bien de dire, que la nature divine jouisse de l'immortalité, d'autant qu'elle sçait eviter et repoulser les choses qui destruisent la vie, car il falloit qu'en la nature de la divinité bienheureuse, ils missent une impassibilité de n'estre subjecte à corruption ou alteration quelconque, sans avoir besoing d'aucune sollicitude de l'entretenir.

XXXI. Mais à l'adventure n'est-il pas honeste de dire ne disputer contre ceulx qui ne sont pas presens : et pourtant sera il meilleur que Cleombrotus reprenne le propos qu'il a nagueres laissé touchant la fuitte et le passage des dæmons de lieu à autre. Voiremais, dit Cleombrotus, ce sera bien merveille s'il ne vous semble encore plus estrange et hors d'apparence de raison, que le premier, combien qu'il semble estre fondé en raison naturelle et que Platon luy mesme en ait donné le commancement, non qu'il l'ait absoluëment prononcé et affermé, mais par maniere d'opinion doubteuse, en ayant soubs paroles couvertes jetté avec une crainte retenue quelque conjecture en avant (1).

XXXII. Mais puis que la couppe des devis et des contes, meslez de toutes sortes, est servie sur table, et que à peine pourrois je jamais rencontrer de plus gracieux et plus faciles auditeurs, pour faire passer une telle narration, ne plus ne moins que de la monnoye estrangere, je ne faindray point de vous faire le conte que j'ai entendu d'un estranger, lequel après plusieurs allées et venues, ayant bien cherement acheté et payé l'adventure de le rencontrer, je trouvay à la fin à toute peine auprès de la mer rouge. Il ne parloit aux hommes que une fois l'année, et le demourant du temps conversoit, comme il disoit, avec les nymphes Nomades et avec les dæmons. Je

(1) Ajoutez : « et cependant les autres philosophes ne laissent « pas que de crier beaucoup contre lui. » *C.*

parlay à luy, et me feit bon recueil : c'estoit le plus bel homme de visage que je pense jamais avoir veu, non subject à maladie aucune, et prenoit tous les moys une fois seulement le fruict de ne sçay quelle herbe médecinale amere, dont il vivoit : il estoit exercité à parler plusieurs langages, et parloit avec moi plus communement en langue dorique : son parler sembloit presque un chant, et si tost qu'il ouvroit la bouche pour parler, tout l'environ de luy estoit remply d'une très souefve odeur qui en sortoit. Or quant à tout autre sçavoir et cognoissance de toutes histoires, il l'avoit tout le long de l'an : mais quant à la divination, elle luy estoit inspirée un seul jour en chasque année, auquel il descendoit sur le rivage de la mer, et là chantoit et predisoit les choses à advenir aux princes et seigneurs de tout le païs, ou aux secretaires des roys, qui se trouvoient là à jour nommé, et puis s'en retournoient. Ce personnage doncques attribuoit la divination aux dæmons, et estoit bien-aise d'ouïr ce que l'on raconte de Delphes. Quant à ce que nous tenons de Bacchus, et des sacrifices que nous luy faisons, il en estoit tout informé, disant que c'estoient tous grands accidens advenus aux dæmons, et semblablement ce que lon raconte touchant le serpent Python, et disoit que celuy qui l'avoit tué n'en avoit pas esté banny pour dix ans, ny ne s'en estoit pas fuy en la vallée de Tempes, ains de tout ce monde, dont il seroit depuis retourné après neuf revolutions de la grande année, estant bien purifié, nettoyé, et veritablement phœbus, c'est à dire,

clair et luisant, auroit recouvré la superintendence de l'oracle Delphique, lequel cependant avoit esté deposé en la garde de Themis. Autant en disoit il de ce que l'on raconte des Typhons et des Titans : car il affermoit que ce avoient esté des batailles de dæmons contre dæmons, et des fuittes et bannissements de ceux qui avoient esté vaincus, ou bien des punitions que les dieux avoient faittes de ceulx qui avoient commis de telles forfaittures que lon conte que Typhon commeit à l'encontre d'Osiris, et de Saturne à l'encontre du ciel, desquels les honneurs sont fort obscurcis ou du tout estaincts, d'autant qu'ils sont passez en un autre monde : car j'entends que les Solymiens, qui sont voisins des Lyciens honorent singulierement Saturne, mais depuis qu'il eut occis leurs princes, Arsalus, Dryus et Trosobius, il s'enfuit et s'en alla en quelque autre païs, car ils ne sçavent où, lon ne feit plus conte de luy, mais qu'ils appellerent ces trois, Arsalus, Dryus et Trosobius, les dieux severes, et de faict que tant en public qu'en privé les Lyciens font encore leurs maledictions et execrations par eulx.

XXXIII. Plusieurs autres exemples semblables peult on tirer de ce que lon raconte des dieux. Et si nous appellons aucuns de ces dæmons des noms des dieux usitez et ordinaires, il ne s'en fault point emerveiller, disoit ce personnage estranger, car ils sont bien-aises d'estre appellez des noms des dieux dont ils dependent, et dont ils ont honneur et puissance, comme entre les hommes, l'un est Jovial, l'autre

Palladien, l'autre Appollonien ou Bacchanal, ou Mercurial, et y en a qui sont bien et convenablement nommez, encore que ce soit à l'adventure: mais la plus part ont des denominations des dieux qui ne leur conviennent aucunement, ains sont transposées. Icy Cleombrotus ayant fait pause, son dire sembla merveilleux à toute la compagnie, et Heracleon luy demanda en quelle sorte c'estoit que cela touchoit à Platon, et comment c'estoit qu'il avoit donné commancement à un tel propos. Cleombrotus luy respondit, tu fais bien de me le remettre en memoire, c'est parce que premierement il rejetta tousjours l'infinité des mondes: mais il a tousjours doubté du nombre certain et precis, et concedant qu'il y avoit apparence au dire de ceux qui en mettoient cinq, un en chasque element, il s'est tenu à un, et semble que cela soit propre à Platon, là où tous les autres Philosophes ont tousjours fort redouté de recevoir et admettre multitude de mondes, comme s'il estoit necessaire que ceux qui n'arrestoient et ne terminoient pas la matiere en un, ains en sortoient, tombassent necessairement en ceste fascheuse et non terminée infinité.

XXXIV. Mais cest estranger là, dis je adonc, determinoit il rien du nombre des mondes comme Platon, ou si tu ne l'en recherchas jamais en tout le temps que tu fus avec luy? Je n'avois garde de faillir, dit Cleombrotus, d'être bien diligent et affectionné auditeur de tels devis, voyant mesmement qu'il se monstroit si affable en mon endroit. Il disoit

que ny le nombre des mondes n'estoit infiny, ne qu'il n'y en avoit pas un seul, ny cinq, mais cent quatrevingt et trois, qui estoient ordonnez et rengez en forme triangulaire, duquel triangle chascun costé contenoit soixante mondes, et que des autres trois chascun estoit à l'un des coings du triangle, et qu'ils s'entretenoient tout à l'entour, ne plus ne moins que ceux qui sont en une dance, et que la plaine qui est au dedans du triangle, estoit le fondement et l'autel commun de tous ces mondes, qui s'appelloit le champ ou la plaine de verité, dedans laquelle sont les desseings, les moules, les idées et les exemplaires immobiles de toutes les choses qui furent oncques et qui jamais seront, et à l'entour de ces idées estant l'eternité, le temps, comme un ruisseau qui en sortoit, couloit dedans ces mondes, et que les ames des hommes s'ils ont bien vescu en ce monde, en dix mille ans une fois les voient, et que les plus sainctes cerimonies mystiques des sacrifices qui se font icy bas, ne sont que comme un songe de ceste vuë, et de ce spectacle là : et disoit que toute la peine que l'on employe à l'estude de la philosophie estoit pour parvenir à la vuë de ces beautés là, ou autrement que c'estoit toute peine perdue.

XXXV. Je l'entendois, dit-il, conter tous ces propos là, ne plus ne moins proprement que si c'eust esté quelque cerimonie de sacrifice qu'il m'eust exposée en quelque religion, en laquelle il m'eust insstruit sans qu'il m'amenast aucune preuve, ny aucune demonstration de son dire. En cest endroit me

tournant devers Demetrius, je luy demanday comment il y avoit aux vers d'Homere que disent les prochassans de Penelope, quand ils voyent manier l'arc à Ulysses :

> O ç'a esté quelque grand crocheteur
> D'arcs, cestuy-cy, et un grand fureteur.

Et comme Demetrius me les eust remis en memoire : Il me vient, dis-je, en pensée d'en dire autant de cest estranger, O c'estoit un grand amateur et un grand fureteur de toutes résolutions, et de tous discours de philosophie : et estoit homme bien versé aux lettres : certes il n'estoit point estranger de nation, ains Grec et remply de toute science, et eruditions grecques, et ce nombre de mondes nous monstre qu'il n'est ny Ægyptien, ny Indien, ains venu d'un Grec de langue dorique, du païs de la Sicile nommé Petron, natif de la ville d'Imere en Sicile, qui en a composé un petit livre que je n'ay pas leu, et si ne sçay s'il est en estre ès mains des hommes, mais Hippys natif de Rege, duquel Phanias Eressien fait mention, escrit que c'estoit l'opinion et le discours de ce Petron, qu'il y avoit cent quatre vingts et trois mondes qui touchoient les uns aux autres de reng : mais il ne declare point que c'est à dire, se toucher de reng, et n'en apporte aucune raison probable. Et quelle verisimilitude, ce dit Demetrius, pourroit il avoir en cela, veu que Platon sans amener aucune conjecture vraysemblable ; ny aucune apparence de raison, a renversé ceste opinion là ? Et toutesfois, ce dit Hera-

cleon nous entendons dire à vous autres Grammairiens que Homere mesme est le premier autheur de ceste opinion là, comme ayant divisé l'univers en cinq mondes, le ciel, l'eau, l'air et la terre, et ce qu'il appelle olympe, dont il en laisse les deux communs, c'est à sçavoir la terre à tous ceux d'à bas, et l'olympe à tous ceux d'en haut, et les trois du milieu attribue à trois divers dieux. Aussi semble il que Platon attribuant aux principaux membres de l'univers les especes et figures premieres, et les plus excellentes des corps, les appelle cinq mondes, à sçavoir celuy de la terre, celuy de l'eau, celuy de l'air, et celuy du feu, et finablement celuy qui embrasse tous les autres, qu'il appelle dodecaedre, c'est à dire à douze faces; qui s'estend amplement, est fort capable et mobile, comme estant sa forme et figure fort propre et convenable aux revolutions et mouvemens des ames.

XXXVI. Demetrius alors, qu'est il besoing, dit-il, de remuer maintenant Homere, car assez avons nous desormais allegué de fables. Mais il s'en faut beaucoup que Platon n'appelle les cinq différentes essences du monde cinq mondes, attendu que là mesme où il dispute contre ceux qui mettent une infinité de mondes, il afferme qu'il n'y en a que un seul créé de dieu et aimé de luy, composé de toute nature, ayant corps entier et content de soy-mesme, sans avoir besoing de rien d'ailleurs : voilà pourquoy à bon droit pourroit on trouver estrange, que lui ayant dit verité il ait donné occasion à d'autres de prendre une opinion fausse, et en laquelle il n'y a appa-

rence quelconque : car s'il n'eust retenu l'unité du monde, il eust aucunement donné fondement à ceux qui en mettent infinis : mais qu'il en ait voulu asseurer précisément cinq, et non point plus ne moins, cela est merveilleusement estrange et esloigné de toute probabilité, si d'adventure tu n'as quelque chose à dire sur cela, dit-il en soy retournant devers moy.

XXXVII. Comment, dis-je lors, estes vous doncques d'advis de laisser là vostre premiere dispute des oracles, comme estant de tout poinct achevée et resoluë, et d'en prendre une autre de non moindre difficulté? Nous ne la laisserons pas pour cela, respondit Demetrius, mais aussi ne passerons nous pas outre ceste cy, qui de soy mesme se presente, et presque nous met la main au devant, car nous n'y demeurerons pas beaucoup, ains seulement tant que nous puissions en passant y trouver quelque peu de verisimilitude, et puis nous retournerons à nostre premier propos. En premier lieu doncques, dis-je, les raisons qui empeschent que lon ne mette des mondes infinis, n'empeschent pas que lon n'en mette plus d'un : car aussi bien en plusieurs mondes, comme en un, pourra estre la divination, la providence et la fortune, qui entreviendra ès plus petites choses : mais la plus part des plus grandes et principales choses auront et prendront leurs generations, changemens et mutations par ordre, ce qui ne se pourroit faire en infiny nombre de mondes. Et puis il est plus

conforme à la raison de dire que dieu n'ait pas créé pour un monde unique et seul, car estant parfaittement bon, il n'y a vertu ne bonté aucune qui luy defaille, et moins encore que toutes les autres, la justice et l'amitié, car elles sont de soy-mesme très belles et très bien seantes aux dieux : or n'a dieu rien qui soit inutile, ne qui soit pour neant : parquoy il faut qu'il y ait hors de luy d'autres dieux et d'autres mondes, envers lesquels il use de ces vertus sociales : car il n'en usera pas envers soy-mesme, ny envers aucune partie de soy, de justice, ny de grace et de benignité, ains envers les autres : ainsi n'est il pas vray-semblable que ce monde flotte et vague sans amy, sans voisin, sans communication quelconque en un vuide infiny, attendu mesmement que nous voyons que la nature enferme et environne toutes choses en leurs genres et en leurs especes, ne plus ne moins que dedans des vases ou dedans les enveloppes de leurs semences, car il n'y a en toute la nature rien qui soit un en nombre, qu'il n'ait la raison de son estre commune avec d'autres, ne n'y a chose qui participe de quelque denomination en commun, qui en particulier ne soit telle. Or est il que le monde s'appelle ainsi en commun. Il faut donc qu'il soit en particulier tel, et est qualifié tel en particulier, pour la difference qu'il a avec ses semblables et de mesme espece : car s'il n'y a en toute la nature ny homme qui soit un, ny cheval, ny estoille, ny dieu, ny dæmon, qui empeschera que lon ne puisse dire

que la nature n'a pas non plus un seul monde, ains qu'il faut qu'il en ait plusieurs? Et qui m'objicera (1) que ce monde n'a semblablement qu'une terre, ny qu'une mer, je luy respondray qu'il ne s'apperçoit pas de ce qui est tout evident des parties semblables: car nous divisons la terre en parties de semblable et mesme denomination, pour ce que toutes parties de terre sont terre, et de la mer semblablement: mais nulle partie du monde n'est monde, ains est composé de diverses et differentes natures: car quant à l'inconvenient que d'aucuns redoubtent, principalement pour lequel ils consomment toute la matiere au dedans d'un monde, de peur que s'il en demouroit quelque chose au dehors, elle ne troublast la composition de cestuy-cy par resistence qu'elle luy feroit, et heurts qu'elle luy donneroit, ils n'ont point occasion de le craindre, car y ayant plusieurs mondes, et un chascun d'iceux particulierement ayant une mesure definie et determinée à sa substance et à sa maniere, et nulle partie d'icelle sans mesure ny sans ordre, il ne demeurera rien de superfluité, comme d'excrement, au dehors, qui puisse donner empeschement, pour ce que la raison qui dominera celle portion de la matiere qui sera attribuée à chasque monde, ne permettra pas qu'il y ait rien qui sortant hors de son ordre, et vagant çà ou là, aille choquer un autre monde, ny que d'un autre aussi il sorte rien qui se viene ruer sur soy: pour ce que

(1) M'objectera....

la nature n'a rien qui en quantité soit infiny, ny desordonné, ny mouvement qui soit sans raison, ny sans ordre, et s'il y a d'adventure quelque influence qui passe des uns aux autres, cela est une communication fraternelle, doulce et amiable, dont ils se meslent tous ensemble, ne plus ne moins que les lumieres des astres, et les influences de leurs temperatures sont causes qu'eux mesmes se resjouissent en s'entreregardant les uns les autres d'un benign aspect, et donnent aux dieux, qui sont plusieurs et bons en chascun astre, moyen de s'entrehanter et s'entrecaresser les uns les autres : car en tout cela il n'y a rien qui soit impossible, ny fabuleux, ny contraire à la raison, si ce n'est que quelques uns s'en defient, pour les raisons et decisions d'Aristote, qui dit que chasque corps a son lieu propre et naturel, à raison de quoy il est force que la terre de tous costez tende au milieu, et puis l'eau par dessus elle, servant pour sa pesanteur de fondement aux autres plus legers elemens.

XXXVIII. Si doncques il y avoit plusieurs mondes, il adviendroit que la terre bien souvent se trouveroit située au dessus de l'air et du feu, et bien souvent au dessoubs, et semblablement que l'air et le feu se trouveroient au dessoubs, quelquefois en leurs lieux naturels, et quelquefois en d'autres contre nature : lesquelles choses estans impossibles, ainsi comme il pense, il s'ensuit doncques qu'il n'y a ne deux ne plusieurs mondes, ains un seul, qui est cestui-cy, composé de toute sorte de substance, et dis-

posé selon nature, ainsi qu'il est convenable à la diversité des corps.

XXXIX. Mais en tout cela il y a plus d'apparence vraysemblable, qu'il n'y a de verité : car qu'il soit ainsi, amy Demetrius, considere que quand il dit, qu'entre les corps simples les uns tendent vers le milieu, c'est à dire contre-bas, les autres arriere du milieu et contre-mont, et les autres alentour du milieu, c'est à dire en rond : au regard dequoy prent il le milieu ? Il est certain que ce n'est pas au regard du vuide, car il n'y en a point en nature selon son advis, et encore selon ceux qui en mettent, il ne peut avoir de milieu non plus que de premier, ny de dernier : car premier et dernier sont des bouts : or ce qui est infiny, consequemment est aussi sans bout : mais encore que par force quelqu'un d'eux nous contraignist d'admettre un milieu au vuide, il est impossible de comprendre et imaginer la difference de mouvemens des corps vers iceluy, par ce qu'il n'y a ny en iceluy vuide aucune puissance attractive des corps, ny dedans les corps aucune deliberation, ou inclination et affection de tendre de tous costez à ce milieu, ains est aussi peu possible d'imaginer que des corps sans ames se meuvent d'eux mesmes, vers une place incorporelle et n'ayant aucune difference de situation, comme qu'elle les attire à soy.

XL. Il reste donc que ce milieu se doive entendre, non point localement, mais corporellement : car estant ce monde une masse et union composé de plusieurs corps differents et dissemblables conjoincts

ensemble, il est force que les diversitez d'iceux engendrent mouvemens dissemblables aussi de l'un en l'autre : ce qui apparoist par ce que chascun d'iceux corps changeant de substance change aussi de place quant et quant : car la subtilisation et rarefaction distribue à l'entour en rond la matiere qui se leve du milieu en contremont, et au contraire la condensation et constipation la déprime et la chasse contre bas vers le milieu : sur quoy il n'est jà besoing de discourir davantage en ce lieu, car quelque cause que lon suppose produire de telles passions et de telles mutations, celle mesme contiendra chascun des mondes en soy par ce qu'un chascun d'eux a sa terre et sa mer, et chascun son milieu propre, et chascun aussi les passions et mutations des corps, et la nature et puissance qui les maintient et conserve chascun en son lieu et son estre : car le dehors soit qu'il n'y ait rien, soit qu'il y ait un vuide infiny, ne peult bailler aucun milieu, comme nous avons dit paravant : mais y ayant plusieurs mondes, chascun a son milieu propre à part tellement qu'en chascun y aura aussi mouvemens propres des corps, les uns tendans au milieu, les autres arriere du milieu, les autres à l'entour du milieu, selon que eux mesmes les distinguent : et celuy qui voudroit que y ayant plusieurs milieus, les corps pesans de tous costez tendent vers un seul, ressembleroit proprement à celuy qui voudroit, que y ayant plusieurs hommes le sang coulast de tous costez en une seule véne, et que les cerveaux de tous fussent contenus d'une

mesme taye, estimant que ce seroit un grand inconvénient, si tous les corps solides n'estoient en une mesme place, et les rares en une autre, mesme celuy là seroit bien impertinent, et aussi lourdault seroit celuy qui trouveroit mauvais que les entiers eussent toutes leurs parties en leur ordre, en leur reng, et en leur situation naturelle: car ce seroit une extrême sottise si quelqu'un croyoit qu'il y eust un monde qui eust la lune en soy située au bas, ne plus ne moins qui si un homme avoit la cervelle aux talons, et le cœur aux tempes: mais il n'y a point d'absurdité ne d'inconvénient, qu'en mettant plusieurs mondes distincts et separez les uns des autres, on distingue aussi quant et quant, et separe leurs parties, car en chascun la terre, la mer, et le ciel, seront situez et colloquez en leurs assiettes naturelles, ainsi comme il appartient, et aura un chascun d'iceux mondes, son bas, son hault, son environ, et son milieu: non pas au regard d'un autre monde, ny au regard du dehors de soy, ains en soy-mesme, et au dedans de soy: et quant à la supposition que font aucuns, que si une pierre estoit hors du monde, lon ne sçauroit imaginer ou comprendre, ne comment elle pourroit demourer, ny comment elle se pourroit mouvoir: car comment pourroit elle demourer suspendue, veu qu'elle est pesante, ou se mouvoir vers le milieu du monde, comme les autres corps pesans, veu qu'elle ne seroit ny partie d'iceluy, ny comptée entre les substances? et quant à la terre qui est attachée et environnée tout à l'entour

en un autre monde, il ne faut pas enquerir ne demander comment elle ne tumbe deçà, veu sa pesanteur, et comment elle ne s'arrache de son entier total, attendu que lon voit qu'il y a une nature et une force naturelle qui contient une chascune partie : car si nous voulons prendre bas et haut, non au dedans du monde, mais au dehors, nous nous trouverons ès mesmes destresses et difficultez que Epicurus, qui fait mouvoir et tendre ses petits corps indivisibles vers les lieux qui sont au dessoubs des pieds, comme si le vuide avoit des pieds, ou que son espace infinie permeist que l'on y peust imaginer un bas et un hault. Et pourtant y a il cause de s'esmerveiller, ou plutost de rechercher et demander quelle fantaisie a meu Chrysippus à dire, que le monde estoit colloqué et situé droittement au milieu, et que sa substance de toute eternité ayant occupé le lieu du milieu, y estoit si bien serrée et pressée pour durer à jamais, et jusques à une immortalité, par maniere de dire : car il escrit cela en son quatrieme livre des choses possibles, songeant sans propos, qu'il y ait milieu en un infiny, et encore plus mal à propos, attribuant à un milieu qui n'est point la cause de la stabilité et ferme fondation du monde, attendu mesmement qu'il a escrit en beaucoup d'autres lieux, que la substance se gouverne, et se maintient par ses mouvemens, tendans au milieu, et partans du milieu d'icelle.

XLI. Au demourant, quant aux autres oppositions que font les stoïques, qui les redoubteroit?

Comme quand ils demandent, comment sera il possible de maintenir une fatale destinée, une providence divine? Et comment ne sera lon contrainct de mettre plusieurs Jupiters, quand on mettra plusieurs mondes? Car premierement s'il y a inconvenient à mettre plusieurs Jupiters, leurs opinions sont encore bien plus absurdes : car ils mettent des soleils et des lunes, des Apollos, des Dianes, et des Neptunes infinis en infinies revolutions des temps. Et puis quelle necessité y a il qui contraigne d'advoüer qu'il y ait plusieurs Jupiters, s'il y a plusieurs mondes, et non pas en chascun dieu souverain, gouverneur et conducteur de l'univers, prouveu de toute intelligence et de raison, comme celuy que nous surnommons le seigneur et le pere de toutes choses? Ou bien qui empeschera que tous mondes ne soient subjects à la providence et à la destinée de Jupiter, et que luy aussi reciproquement n'ait l'œil sur tous, et ne les dirige et gouverne, en subministrant à tous les principes, les semences et les raisons de toutes les choses qui se font? Car puis que ainsi est que nous voyons ici bien souvent un corps composé de plusieurs autres corps distincts, comme une assemblée de ville, une armée, une danse, en chascun desquels corps y a vie, prudence et intelligence : il n'est pas aussi donc impossible qu'en tout l'univers, dix, ou cinquante, ou cent mondes qu'il y aura, n'usent d'une mesme raison, et ne respondent tous à un mesme principe, ains au contraire cest ordre et dis-

position est fort convenable aux dieux, car il ne les faut pas faire comme les roys d'un exaim d'abeilles, qui ne sortent jamais de la ruche, ny les tenir en prison enfermez, ou plus tost attachez dedans la matiere, comme ceux-cy font, qui disent que les dieux sont certaines dispositions de l'air, et certaines proprietez et vertus des eaux, et du feu, infuses au dedans, et ainsi les font naistre avec le monde, et puis les bruslent aussi quand et luy : mais encore ne les deslient ils pas, ny ne les font pas libres, à tout le moins comme les chartons qui guident les chariots, ou les pilotes qui gouvernent les navires, ains les y clouent, ne plus ne moins que les statues attachées et scellées avec des clous et du plomb à leurs bases, ainsi les tienent ils enfermez et enclouez dedans la matiere corporelle, participans avec elles jusques à corruption, dissolution, et alteration toute entiere. Mais bien plus est ce propos digne et magnifique, de dire que les dieux sont de tout poinct libres, sans que personne leur commande, ne plus ne moins que les feus de Castor et de Pollux (1) secourent ceux qui

(1) On appelle sur la mer le *feu S. Elme*, des feux qui volent autour des manœuvres d'un vaisseau : ils sont probablement causés par quelques exhalaisons qui restent après une tempête; ils en présagent assez ordinairement la fin. Les mariniers les appellent *S.-Nicolas*, *Sainte-Claire*, *Sainte-Helène* : les anciens appeloient ces feux *Castor et Pollux*. S'il n'en paroît qu'un, on l'appelle *furolle* ou *hélène*; et c'est de mauvais présage : s'il en paroît deux, les mariniers s'en réjouissent et les saluent avec leurs sifflets. Voyez *Plin. Hist. nat.* II, 37.

sont travaillez en tourmente de mer, en y survenant ils addoucissent la violence de la mer, et les impetueux soufflemens des vens, non pas qu'eux mesmes naviguent ny soient participans du mesme peril, ains seulement se monstrant en l'air, et preservant les mariniers, aussi que les dieux aillent visiter par plaisir tantost un monde, et tantost un autre, en regissant et gouvernant un chascun d'iceux avec la nature: car le Jupiter d'Homere ne jette pas gueres loing ses yeux de la ville de Troye, jusques au païs de Thrace, et des Scythes vagabonds, habitans au long des rives du Danube : mais le vray Jupiter a plusieurs passages honestes et convenables à sa majesté d'un monde à l'autre, non point regardant hors de soy en un vuide infiny, et se contemplant soy mesme, et non autre chose, comme aucuns estiment, ains considerant les faicts des hommes et des dieux, les mouvemens et revolutions des astres : car la divinité ne hait point les varietez et mutations, ains y prent fort grand plaisir, comme lon peut conjecturer par les circuitions, conversions et commutations qui apparoissent au ciel. Parquoy je conclus que l'infinité de mondes est une resverie faulse, où il n'y a point d'apparence de raison, et qui ne peut en aucune maniere admettre un dieu, ains se gouverne en tout et par tout par la fortune et à l'adventure, et au contraire, que le gouvernement et la providence d'un nombre certain et quantité terminée et finie de mondes, n'a point d'administration qui doive sembler plus indigne ne plus laborieuse que celle qui

s'employe et s'attache à la direction d'un tout seul, et qui le transforme, renouvelle et reforme par infinies fois.

XLII. Apres que j'eu achevé ce propos je m'arrestay : et Philippus sans gueres attendre, quant à cela, dit-il, s'il est ainsi, ou s'il est autrement, je ne le voudrois point trop asseurer, mais si nous faisons sortir dieu hors de la superintendence d'un monde seul, pourquoy est-ce que nous le faisons ouvrier de cinq tant seulement, et non de plus? Et quelle raison y a il peculiere de ce nombre là avec la multitude des mondes, plus tost que d'un autre? Je l'entendrois bien plus volontiers que non pas l'occasion et la cause pourquoy ce mot E'i a esté consacré en ce temple : car il n'est nombre, ny triangle, ny quarré, ny parfaict, ny cubique, ny ne presente aucune gentillesse à ceux qui aiment, et qui estiment telles speculations : et l'argument et illation tirée des elemens, laquelle il semble que Platon mesme obscurement ait touchée, est fort difficile à comprendre, et ne nous demonstre rien de la probabilité qui l'ait deu attirer à faire ceste consequence, qu'il est vraysemblable, que comme il se fait et engendre en la matiere cinq sortes de corps reguliers ayants les angles et les costez egaux, environnez de superfices egales, aussi de ces cinq corps y ait eu dès le commancement incontinent cinq mondes faicts et formez.

XLIII. Et toutefois, dis-je, il semble que Theodore le Solien, exposant ce qu'il y a de mathematique en Platon, ne traitte pas mal ce passage là, car il de-

clare ainsi la pyramide : l'octaedre, c'est à dire, le corps à huict faces egales, le dodecaedre à douze, et l'icosaedre à vingt, que Platon met les premiers, sont fort beaux pour leurs proportions et leurs egalitez, et ne sçauroit la nature rien former ne figurer de plus excellent ny de semblable, mais toutefois ils n'ont pas eu tous une mesme constitution, ny une semblable origine, car le plus petit des cinq, et le plus delié, est la pyramide, et le plus grand et qui a plus de parties est le dodecaedre ; et des autres deux l'icosaedre est plus grand de la moytié que n'est l'octaedre, en multitude et nombre de triangles, et pourtant est il impossible qu'ils aient esté faicts l'un tout quant et l'autre d'une mesme matiere, car les plus deliez, et plus petits, et plus simples en manufacture, il est force qu'ils soient plus tost venus en main, et qu'ils ayent plus tost obey à l'ouvrier qui mouvoit et qui formoit la matiere, et par consequent qu'ils ayent esté plus tost faicts, et plus tost venus en estre, que ceux qui ont plus de parties, et plus grande masse de corps : d'autant que la manufacture de la composition en estoit plus laborieuse et plus difficile, comme est le dodecaedron : dont il s'ensuit que la pyramide est le premier de tous les corps, et non pas un des autres, comme ceux qui par nature ont posterieurement esté créez et produits. Or le remede pour obvier et respondre à cest inconvenient, est de separer et diviser la matiere en cinq mondes, icy la pyramide, car elle est sortie la premiere : là l'octaedre, et là l'icosaedre : et en chascun d'iceux

mondes de ce qui sera le premier venu en estre, le reste puis après prendra sa naissance par discretion et concretion, ou par rarefaction et condensation des parties : qui fait que toutes se transmuent en toutes, ainsi comme Platon luy mesme le donne à entendre, le discourant par exemples, presque de toutes : mais à nous presentement il suffira de l'entendre par peu d'exemples, car l'air s'engendre par l'extinction du feu, et puis de rechef en se subtiliant et rarefiant, il produit du feu : en la semence de ces deux là peult on cognoistre les passions et transmutations de tous. Or le seminaire ou principe du feu est la pyramide, composée de vingt et quatre premiers triangles, et l'octaedre est le seminaire de l'air, composé des quarante et huict mesmes triangles : ainsi il se fait un element d'air, de deux de feu conjoincts et composez ensemble, et à l'opposite l'element de l'air party se divise en deux corps de feu, puis retournant à s'espessir et constiper davantage en soy mesme il devient en forme d'eau, tellement que par tout ce qui sort le premier en lumiere donne tousjours facilement generation aux autres par transmutation, et ne demeure jamais seul ce qui est venu en estre le premier, mais l'un ayant en la masse de l'autre l'origine de mouvement primitif et antecedant, on conserve à tous un mesme nom.

XLIV. Ammonius adonc se prit à dire : cela certes a esté vaillamment et diligemment recherché par Theodorus, mais je serois bien esmerveillé, si les presuppositions qu'il fait ne s'entredestruisoient et

refutoient l'une l'autre : car il veult que les cinq mondes n'aient pas esté composez à la fois tous ensemble, mais que ce qui est plus delié, et où il y a moins de manufacture à le composer, soit sorty premier en essence : et puis, comme si c'estoit chose consequente, et non pas repugnante, il suppose que la matiere ne poulse pas tousjours en essence, ce qui est le plus delié et le plus simple, mais que aucune fois les plus espesses et les plus lourdes, et pesantes parties sortent les premieres en generation. Mais sans cela estant supposé, qu'il y a cinq corps premiers, et consequemment qu'il y a autant de mondes, il n'applique sa probabilité qu'aux quatre seuls : car quant est du cube, c'est à dire, du corps quarré, il le prent et l'oste, comme si c'estoit au jeu des marelles, par ce que le corps quarré de sa nature et proprieté ne se peult muer en eulx, ny leur bailler à eulx puissance de se tourner en luy, d'autant que les triangles, dont ils sont composez, ne sont pas d'un mesme genre : car tous les autres communement sont composez de demy-tryangles, mais le subject propre, dont cestuy cy particulierement se compose, est le triangle aux deux jambes egales qui ne se peult unir, incorporer, ny accommoder avec le demy tryangle. S'il est ainsi doncques qu'il y ait cinq corps, et consequemment cinq mondes, et qu'en chascun d'iceux mondes le principe de generation soit le corps qui premier sort en evidence, celuy où le corps quarré sera le premier, nul des autres corps n'y pourra doncques estre, comme celuy qui ne se peult

naturellement tourner et changer en pas un d'eulx. Je laisse à dire davantage, que l'element et principe dont est composé le dodecaedre, n'est pas le triangle à trois costez inegaux, mais un autre, comme ils disent bien que de celuy aux costez inegaulx Platon compose la pyramide, l'octaedre et l'icosaedre, tellement, dit Ammonius en riant, qu'il fault, ou que tu resolves ces objections là, ou que tu allegues quelque chose de nouveau touchant la question qui se presente : et je luy respondy, Quant à moy je n'en sçaurois rien alleguer pour le present, où il y ait plus de verisimilitude, mais à l'adventure vault il mieulx rendre raison de son opinion propre que de celle d'autruy,

XLV. Je dy doncques de rechef, que la nature se departant et divisant dès le commencement en deux parties, l'une sensible, muable, subjecte à generation et corruption, tantost d'une sorte et tantost d'une autre : l'autre spirituelle et intelligible, se comportant tousjours d'une mesme sorte, il seroit bien estrange, beaux amys, de dire que la spirituelle receust en soy division, et eust de la diversité et difference en soy-mesme, et que l'on trouve mauvais jusques à s'en courroucer, si l'on ne laisse la corporelle et passible toute unie en soy, et s'amassant en soy-mesme, ains qu'on la divise et qu'on la separe en plusieurs parts : car il seroit plus raisonnable que les natures permanentes et divines s'entreteinssent plus tost et s'embrassassent inseparablement elles mesmes, et qu'elles evitassent, autant qu'il leur seroit possible, toute section et toute separation, et toute fois

la force de l'autre ou de la diversité touchant aussi bien à elles, fait ès choses spirituelles et intellectuelles de plus grandes dissimilitudes en forme et raison essentielle, que ne sont les distances locales entre les corporelles : parquoy Platon refutant ceulx qui tiennent ceste proposition, Que tout est un, dit; que ce qui est, est et mesme et autre, et mouvement, et station. Si doncques ces cinq choses là sont, ce n'est pas de merveille, si de ces cinq elements corporels, nature en a fabriqué les figures et representations chascune propre à chascun, non pas simples ny pures, mais en tant qu'ils sont plus participans de chasque proprieté et puissance : car il est tout manifeste, que le corps quarré est le plus propre et plus sortable à la station et au repos, pour la stabilité et fermeté de ses plattes faces et superfices : et quant à la pyramide il n'y a celuy qui ne recognoisse incontinent la nature de feu mouvante à ses costez longs et gresles, et à ses angles aigus. Et la nature du dodecaedre apte à comprendre toutes les autres figures sembleroit proprement estre l'image de l'univers en toute essence corporelle. Et des deux qui restent, l'icosaedre est l'image de l'autre et divers, et l'octaedre participe principalement de la forme du mesme : et par ainsi l'un a produit l'air, lequel est capable de toute substance en une forme : et l'autre nous a baillé l'eau, qui par temperature se peult tourner en toutes sortes de qualitez.

XLVI. Or s'il est ainsi que la nature requiere en tout et par-tout une egale et uniforme distribution,

il est doncques vraysemblable qu'il y a aussi cinq mondes, et non point plus ny moins qu'il y a de moules et de patrons, à fin que chascun patron et exemplaire tiene le premier lieu, et la principale puissance en chasque monde, ne plus ne moins qu'ils l'ont en la premiere constitution et composition des corps. Mais cela soit dit pour respondre un peu à celuy qui s'esmerveilleroit comment nous divisons la nature subjecte à generation et alteration en tant de genres. Au demourant, je vous prie, considerez un petit de près, avec moy, cest argument. Il est certain que des deux premiers supremes principes, j'entends l'unité, et le binaire ou la dualité, ceste cy estant l'element et l'origine premiere de toute diformité, desordre et confusion, s'appelle infinité : et au contraire, la nature de l'unité venant à terminer le vague de l'infinité, qui n'a aucune proportion, aucun arrest, ny aucune terminaison, luy baille forme, et le rend aucunement capable de recevoir certaine denomination, laquelle accompagne tousjours les choses sensibles. Or ces deux generaux principes là se monstrent premierement au nombre, tellement que la multitude n'est jamais nombre, jusques à ce que l'unité venant à s'imprimer, comme une forme en la matiere, viene à retrencher ce qu'il y a icy de plus, et là de moins en l'infinité indeterminée : car lors chasque multitude devient et est faitte nombre, quand elle est terminée par un, mais si lon oste l'unité, de rechef la dualité indefinie et interminée confondant tout, le rend sans ordre, sans grace, sans

nombre, et sans mesure. Or puis qu'il est ainsi que la forme n'est pas la destruction de la matiere, mais plus tost la figure et l'ordre, il est force que ces principes soient tous deux dedans le nombre, desquels procede la premiere, et plus grande dissimilitude et difference : car le principe infiny et interminé est autheur du nombre pair, et l'autre meilleur principe, qui est l'unité, pere du non-pair : si que le premier nombre pair c'est deux, et le premier non-pair est trois, desquels se compose le cinq, par conjonction estant commun aux deux, et de puissance non-pair, car il estoit necessaire, d'autant que ce qui est corporel et sensible se divise en plusieurs parties pour sa composition par force de l'autre, c'est à dire diversité, que ce ne fust, ny le premier pair, ny le premier non-pair, ains un troisieme composé des deux, à fin qu'il fust procrée des deux principes, de celuy qui engendre le nombre pair, et de celuy qui produit le non-pair; car l'un ne se pouvoit departir ny separer d'avec l'autre, d'autant que tous deux ont nature, force et puissance de principe.

XLVII. Ces deux principes donc estant conjoints ensemble, le meilleur estant le plus fort s'est opposé à l'infinité interminée qui divisoit la nature corporelle, et ainsi estant la matiere divisée, l'unité s'interposant a empesché que l'univers ne fust divisé et mesparty en deux parties egales, ains y a eu pluralité de mondes causée par l'autre, de l'infinité et diversité, mais ceste pluralité a esté produite en nombre non pair, par la vertu et puissance du mesme

et du finy, par ce que le meilleur principe n'a pas souffert que la nature s'estandist plus loing qu'il ne falloit, car si l'un y eust esté tout pur et simple, la matiere n'eust eu aucune separation, mais d'autant qu'il est meslé avec la nature divisive de la dualité, il a receu et souffert par ce moyen separation et division, mais elle s'est arrestée là, par ce que le non pair a esté maistre et superieur du pair : voylà pourquoy les anciens souloient nommer, le compter, Pempasasthai (1) : et croy que ce mot Panta (2), qui signifie l'univers, a esté derivé de Pente (3), qui signifie cinq, non sans raison, d'autant que cinq est composé des deux premiers nombres, et puis les autres nombres multipliez par autres, produisent divers nombres, là où le cinq multiplié par nombre pair, produit dix precisement, et multiplié par non pair, il s'engendre soymesme : je laisse à dire, qu'il est composé des deux premiers nombres quarrez, c'est à sçavoir, de l'unité et du quatre, et que c'est le premier des nombres qui peult autant que les deux qui le precedent, tellement qu'il compose le plus beau triangle qui soit à angle droit, c'est le premier nombre qui contient la proportion sesquialtere (4) : car à l'adventure toutes ces raisons là ne sont pas bien sortables ne propres au discours de la matiere presente, mais bien est-il plus convenable d'alleguer qu'en ce nombre là y a une vertu naturelle de diviser, et que la nature divise plusieurs

(1) Πεμπάσασθαι. *Amyot.* (2) Πάντα. *Ibid.* (3) Πέντε. *Ibid.*
(4) Voyez le chap. LV du Traité d'Isis et d'Osiris.

choses par ce nombre là : car en nous mesmes elle a mis cinq sens naturels, et cinq parties de l'ame, la sensitive, la concupiscible, l'irascible, et la raisonnable, et autant de doigts en chascune des mains. Et que la semence genitale se depart au plus en cinq (1), car on ne trouve point par escript que femme ait enfanté plus d'enfans en une mesme portée : et les Ægyptiens aussi content que la deesse Rhea enfanta cinq dieux, donnans à entendre soubs paroles couvertes que d'une mesme matiere y avoit eu cinq mondes procreez. Et en l'univers, la terre est divisée en cinq bandes (2) et le ciel en cinq cercles, deux arctiques, deux tropiques et un æquinoctial au milieu : qu'il y a cinq revolutions des planettes ou estoilles errantes, d'autant que le Soleil, Venus et Mercure, ne font qu'une mesme revolution, et est la construction du monde faicte par raison harmonique : ne plus ne moins que la game, dont nous usons à chanter, est composée de cinq tetrachordes arrengez de reng l'un après l'autre, dont le premier s'appelle Hypaton, c'est à dire, des bas : le second Meson, c'est à dire, moyens : le tiers Synemmenon, c'est à dire, conjoincts : le quart Diezeugmenon, c'est à dire, dejoincts : et le quint Hyperboloeon, c'est à dire, supremes : et les intervalles du chant dont nous usons sont aussi cinq, Diesis, Semitonion, Tonus, Triemitonion, et Ditonus (3) : de maniere qu'il semble que la nature

(1) Voyez les demandes des choses Romaines, chap. II.

(2) Zones.

(3) Tout ceci sera expliqué dans le Traité de la Musique.

prenne plaisir à faire toutes choses par nombre quinaire, plus qu'elle ne fait encore à les produire en forme ronde comme une boule, ainsi qu'escrit Aristote.

XLVIII. Mais pourquoy, dira quelqu'un, est-ce que Platon a rapporté le nombre de cinq mondes aux cinq premieres figures des corps reguliers? Pource qu'il a dit que dieu en ordonnant le monde a usé de la cinquieme composition. Et puis ayant proposé la doute et question du nombre des mondes, à sçavoir s'il fault tenir qu'il n'y en ait qu'un, ou qu'il y en ait cinq, à la verité il monstre assez clairement que sa conjecture est fondée sur ceste raison là. S'il fault doncques amener et appliquer la verisimilitude à son advis et opinion, voyant qu'il est force qu'avec la diversité de ces figures et de ces corps là, il s'en ensuive aussi incontinent difference et diversité de mouvements, ainsi comme luy mesme enseigne, affermant que ce qui est espessy ou subtilisé avec l'alteration de substance, change aussi quant et quant de lieu, car si de l'air s'engendre du feu, estant le corps octaedre dissolu et departy en pyramides, ou au contraire, s'il se fait de l'air du feu, estant pressé et reserré en forme d'octaedre, il n'est pas possible qu'il demeure là où il estoit au paravant, ains s'en fuit et s'en court en une autre place, forçant et combattant ce qu'il treuve en son chemin, et qui luy fait resistance: et monstre encore cela plus clairement et plus evidemment par un exemple et similitude des vans, et autres tels instruments où

lon vanne et nettoye le bled, disant que ne plus ne moins que les elements remuans la matiere, et estans remuez par elle, s'alloient tousjours rendre les semblables avec leurs semblables, et qu'ils occupoient tantost un, tantost autre lieu, avant que le monde fust ordonné en la maniere qu'il est maintenant. Estant doncques la matiere en tel estat qu'il est vraysemblable que soit toute chose là où dieu n'est pas, les cinq premieres qualitez, c'est à dire les premiers corps, ayants chascunes leurs propres et peculieres inclinations et mouvements, s'en allerent à part, non pas du tout ny sincerement divisées et separées les unes des autres, pource que tous estant brouillé pesle-mesle, les surmontées tenoient tousjours un peu, et suyvoient contre leur nature celles qui surmontoient: et pourtant les unes s'en allans d'un costé, et les autres de l'autre, il est advenu de là, qu'il y a eu autant de portions et de distinctions, comme il y a de divers genres des premiers corps, l'une de feu non pas du tout pur, mais tirant sur la forme de feu, une autre de nature celeste non du tout sincere ciel, mais tirant sur la nature du ciel: un autre de terre, non terre seule et simple, tirant sur la forme de la terre: mais principalement la communication de l'eau et de l'air, comme nous avons dit par cy devant, pour ce qu'elle s'en alla remplir de plusieurs genres divers et estranges: car ce n'a pas esté dieu qui a separé et distribué la substance, mais l'ayant trouvée ainsi temerairement, dissipée d'elle mesme, et se tirant chascune à part en si grand de-

sordre et si grande confusion, il l'ordonna et l'arrengea avec symmetrie et proportion, et mettant en chascune la raison comme garde et gouverneur, il feit autant de mondes, comme il y avoit de premiers corps.

XLIX. Ce discours doncques soit attribué à la grace et faveur de Platon, pour l'amour d'Ammonius : car quant à moy je ne voudrois pas affermer qu'il y ait precisement autant de mondes en nombre, mais je diray bien que l'opinion de ceulx qui tiennent qu'il y a plus d'un monde, et non pas pourtant infinis, est fondée en aussi bonne raison que nulle des autres : voyant que la matiere de sa nature se respand et se depart en plusieurs parts, sans demourer en un, et que la raison aussi ne souffre pas qu'elle s'en aille à l'infiny : et si en aucun autre lieu, principalement en cestui-cy, nous souvenans des preceptes de l'Academie, ostons de noz entendements le trop de creance, et comme en un lieu glissans et coulant retenons la fermeté de creance, seulement au propos de l'infinité, croians fermement qu'il n'y peult avoir des mondes infinis.

L. Après que j'eus deduit ces raisons Demetrius dit, Lamprias nous admoneste sagement,

Les œuvres des dieux en diverses
Façons nous donnent des traverses,

comme dit Euripide, quand nous presumons et osons prononcer de si haultes et grandes choses, comme si nous le sçavions bien certainement. Mais il nous fault, comme il a dit, rapporter noz deviz au pre-

mier propos que nous avons laissé : car ce qui a paravant esté dit, que les oracles demeurent muets et inutiles quand les dæmons qui les souloient gouverner s'en sont retirez et allez, ne plus ne moins que nous voyons les instruments de musique demourer oyseux, sans aucun son ny armonie, quand les ouvriers ne les manient : cela, dis-je, remue une autre question qui est plus grande, touchant la cause et la puissance, par laquelle ces dæmons rendent les devins et prophetes espris et ravis de fureur divine, et leur font avoir des visions, car de dire que les oracles se taisent, pour autant qu'ils sont delaissez et abandonnez par les dæmons, cela n'est rien, si premier lon ne donne à entendre comment c'est que quand ils y sont presents, et qu'ils les gouvernent ; ils les mettent en besongne, et les font prophetiser.

LI. Ammonius adonc prenant la parole, estimes tu, dit-il, que les dæmons soient autre chose que,

Esprits vestus de substance aërée
Allans par tout' la terre labourée?

comme dit Hesiode : car quant à moy il me semble que la difference qu'il y a d'un homme à un autre qui jouë une tragædie ou une comædie, la mesme difference y a il d'une ame à une autre qui est revestue d'un corps durant ceste vie. Il n'y a doncques en cela rien qui soit estrange, ny sans apparence de raison, si des ames rencontrans d'autres ames, leur

impriment des visions et apprehensions des choses futures, ne plus ne moins que nous monstrons plusieurs choses jà faittes et advenues, et en signifions et prognostiquons de celles qui sont à advenir, non par vive voix seulement, mais aussi par lettres et escripts, et par quelque attouchement ou par un regard seulement : si d'aventure tu n'as quelque autre chose à dire à l'encontre, Lamprias, car nous ouïsmes n'a pas long temps dire, que tu en avois eu nagueres de grands propos avec des estrangers en la ville de Lebadie, mais celuy qui nous en dit des nouvelles ne se souvenoit pas bonnement des propos. Ne vous en esbahissez pas, dis-je, car plusieurs occupations et affaires qui sont survenues depuis, mesmement pour l'ouverture de l'oracle, et pour le sacrifice, ont esté cause que noz propos se sont esvanouis et egarez çà et là.

LII. Mais maintenant, dit Ammonius, tu as des auditeurs qui sont de loysir, qui desirent et interroger et apprendre, sans aucune volonté de contester ny de contredire opiniastrement, devant lesquels tu peux tout dire, et attendre d'eulx toute excuse, quelque chose que tu dies, comme tu vois : et comme les autres de la compagnie me feissent pareilles exhortations, après avoir fait un peu de pause en silence, je recommançay à dire, certainement, Ammonius, tu as sans y penser toy mesme ouvert l'entrée, et donné commancement aux propos qui furent lors tenus : car si les dæmons sont ames et esprits separez des corps, et n'ayants aucune communication avec eux,

comme tu dis, suivant le divin poëte Hesiode, qui les appelle,

> Saincts habitans dessus la terre tarde,
> Pour des humains mortels avoir la garde :

Pourquoy est-ce que nous privons les esprits et ames qui sont dedans les corps de ceste mesme puissance, par laquelle des dæmons peuvent prevoir et predire les choses à advenir? Car il n'est pas vraysemblable, que les ames acquierent proprieté ou puissance aucune nouvelle, quand elles abandonnent les corps, qu'elles n'eussent pas au paravant, ains faut penser qu'elles ont tousjours les mesmes parties, mais qu'elles les ont pires, quand elles sont meslées avec les corps, et aucunes d'elles nullement apparentes et cachées, les autres debiles et obscures, et qui pesamment et malaiséement peuvent faire leurs operations, ne plus ne moins que ceulx qui regardent à travers un brouillas, ou qui se meuvent dedans quelque substance liquide, desirans fort la guarison et le recouvrement de ce qui leur est propre, et le deschargement et purgation de ce qui les couvre, car l'ame encore pendant qu'elle est liée et attachée avec le corps, a la puissance de prevoir et cognoistre les choses futures, mais elle est aveuglée par la meslange avec la terrestreité du corps : pource que tout ainsi comme le soleil n'est pas clair, quand il est eschappé des nues, ains l'estant tousjours, il nous semble neantmoins obscur et trouble à travers un brouillas, aussi l'ame n'acquiert pas de nouveau la

puissance de deviner, quand elle sort du corps, comme d'une nuée, ains l'ayant dès maintenant elle est aveuglée par la commixtion et confusion qu'elle a avec le corps mortel : et ne le fault pas trouver estrange, ny le decroire quand nous ne verrions autre chose en l'ame, que la faculté et force de la memoire qui respond vis à vis à la puissance de deviner, considerant le grand effect qu'elle fait, de conserver et garder les choses passées, ou pour mieulx dire, de les faire aucunement estre, car du passé rien ne demeure ny ne subsiste en estre, soit actions, ou paroles, ou passions, d'autant qu'elles ne font que passer, et perissent aussi tost comme elles vienent en estre, par ce que le temps, ne plus ne moins que un torrent emporte tout, mais ceste faculté memorative de l'ame luy faisant ne sçay comment resistance, et l'arrestant, donne, par maniere de dire, apparence et essence à ce qui n'est pas present. Car l'oracle qui fut donné à ceulx de Thessalie, touchant la ville d'Arna, vouloit qu'on luy dist

Ce que l'aveugle voit,
Et ce que le sourd oit:

Mais la memoire nous est l'ouye des choses sourdes, et la veuë des aveugles, tellement que comme j'ay tantost dit, ce n'est pas de merveille, si retenant les choses qui ne sont dès-jà plus, elle en anticipe plusieurs de celles qui ne sont pas encore : car celles là luy touchent, et luy appartiennent davantage, et s'affectionne plus à elles, car elle se panche et encline

vers celles qui sont encores à venir, là où de celles qui sont dès-jà passées et du tout finies, elle n'en a rien que le souvenir.

LIII. Les ames doncques ayants ceste puissance née quant et elles, mais foible, obscurcie et malaisée à exprimer ses apprehensions, ce neantmoins encore la monstrent elles, et la poulsent dehors bien souvent par songes, ou bien par quelques cerimonies de sacrifices, quand le corps est bien purifié, et qu'il prent une certaine temperature propre à cest effet, là où pource que la partie ratiocinative et speculative estant lors relachée et delivrée de la solicitude des choses presentes, elle se met avec la partie irraisonnable et imaginative à penser de l'advenir : car ce n'est pas comme dit Euripide,

Bon devin est qui conjecture bien :

mais bien est-il homme sage qui suit la partie de l'ame qui a discours de raison, et qui le conduit avec verisimilitude, mais la vertu divinatrice, comme un papier sans escriture, non capable d'aucune raison ny d'aucune determination d'elle mesme, ains seulement apte et propre à recevoir des fantaisies, imaginations et presensions, sans aucune ratiocination ne discours de raison, touche à l'advenir, lors qu'elle s'esloigne et se tire le plus arriere du present dont il sort, par une certaine temperature et disposition du corps transmué, que nous appellons inspiration. Or a le corps bien souvent de luy mesme une telle disposition, mais la terre jette dehors aux hommes

les sources et origines de plusieurs autres forces et puissances, les unes qui transportent les hommes hors de soy, et apportent des maladies et des mortalitez, et des autres aussi quelquefois bonnes, doulces et utiles, ainsi comme il appert à ceulx qui en font l'expérience.

LIV. Or le flux ou vent et respiration prophetique de divination est très divin et très saint, soit qu'il se leve seul à travers l'air, soit qu'il sourde avec quelque fluxion humide : car venant à se mesler dedans le corps il y engendre une temperature et disposition estrange et non accoustumée aux ames, de laquelle il est bien malaisé pouvoir clairement et certainement exprimer la proprieté, mais avec raison on en peult tirer quelque conjecture, en plusieurs manieres : car par sa chaleur et sa dilatation et diffusion il ouvre ne sçay quels petits pertuis, où il y a force imaginative de l'advenir, ne plus ne moins que le vin qui bouilt et qui fume fait plusieurs autres mouvemens, et mesmement qu'il revelle et decelle plusieurs propos secrets et cachez : car la fureur de Bacchus et de l'yvresse a, comme dit Euripide, beaucoup de divination, quand l'ame eschauffée et enflammée jette arriere toute crainte, que la prudence mortelle apportant, destourne, et estainct bien souvent l'inspiration divine. Et quant et quant on pourroit dire non sans grande raison, que la seicheresse s'y mettant avec la chaleur, subtilise l'esprit, et le rend de nature de feu et pur : car comme disoit Heraclite, seiche lueur, l'ame très sage : là où

l'humidité non seulement grossit et rebouche la veuë et l'ouye, mais qui plus est, meslée parmy l'air, et venant à toucher la superfice des miroirs, elle leur oste la splendeur et la lueur : et au contraire aussi, il n'est pas impossible que par quelque refrigeration et condensation de cest esprit, comme le fer s'affine par la trempe, aussi ceste partie prevoyante l'advenir, ne s'engendre et ne s'aiguise en l'ame, ne plus ne moins que l'estain fondu avec le cuyvre (1), qui de soy-mesme est rare et plein de petits pertuis, le serre et l'espessit, et quant et quant le rend plus luysant et plus net : aussi n'y a il inconvenient qui empesche, que ceste divinatrice exhalation, ayant quelque chose de propre et de peculierement conforme aux ames, ne remplisse ce qui est rare, et vuide, et le resserre au dedans, d'autant qu'il y a des choses qui ont convenance avec d'aucunes, et d'autres avec d'autres, comme la febve est sortable à la couleur de pourpre, et le salnitre (2) meslé parmy semble aider la tainture de l'escarlatte, et comme dit Empedocle,

Parmy le bysse on mesle le saffran.

LV. Et nous avons appris de toy, seigneur Demetrius, que la riviere de Cydnus seule nettoye le cousteau sacré à Apollo, en la ville de Tarse en Cilicie, et qu'il n'y a eau quelconque qui le puisse escurer

(1) De cet alliage on forme le bronze, la fonte.
(2) Grec : le nitre.

ny nettoyer que celle là seule : ne plus ne moins qu'en la ville d'Olympie, on dit que lon destrempe la cendre des sacrifices avec l'eau du fleuve d'Alpheus, et que lon la plastre contre l'autel, et que si l'on essaye de le faire avec l'eau de quelque autre fleuve, on ne sçaurbit venir à bout de la faire prendre ne lier. Ce n'est doncques pas de merveille si la terre poulsant hors de soy contremont plusieurs exhalations, il ne s'en treuve que celles là, qui transportent les ames de fureur divine, et qui leur donnent imagination et apprehension de l'advenir, et sans contredit, ce que l'on raconte touchant l'oracle de ce lieu s'accorde à ce propos : car c'est icy proprement que l'on dit, que ceste puissance de deviner se monstra premierement, parce qu'il y eut un berger qui par fortune y estant tombé, commancea à jetter des crys et voix de personne transportée hors de soy, de quoy les voisins du commancement ne faisoient point de compte : mais depuis quand ils veirent que ce qu'il leur avoit predit estoit advenu, ils l'eurent en admiration, et mesme les plus sçavans entre les Delphiens l'appellent Coreta : si me semble que l'ame se mesle et s'attache avec ceste exhalation divinatrice, ne plus ne moins que fait l'œil et la veuë avec la lumiere : car l'œil qui a une naturelle proprieté et puissance de veoir n'est de nul effect sans la lumiere, aussi l'ame ayant ceste proprieté et faculté de prevoir les choses à advenir, comme un œil, elle a besoing d'une chose propre qui l'allume, et qui l'aiguise. Voilà pourquoy plusieurs des anciens esti-

moient que le Soleil et Apollo fussent un mesme dieu, et ceux qui entendent que c'est, et qui reverent la belle et sage proportion, estiment et jugent que telle comparaison qu'il y a du corps à l'ame, et de la veuë à la lumiere, et de l'entendement à la verité, telle il y a il de la force du soleil à la nature d'Apollo, affermans que c'est sa geniture qui continuellement procede et s'engendre de luy, estant tousjours eternellement : car ne plus ne moins que celui là allume, poulse et excite entre les sentimens la vertu visive, aussi fait celuy cy la vertu divinatrice qui est en l'ame. Ceux doncques qui ont estimé que ce fust un mesme dieu, à bon droit ont dedié et consacré cest oracle à Apollo, et à la terre, jugeant que c'estoit le soleil qui imprimoit ceste temperature, et ceste disposition en la terre, de laquelle sourdoit ceste exhalation divinatrice.

LVI. Or comme Hesiode avec beaucoup meilleure raison que plusieurs philosophes appelle la terre

Le fondement ferme de toutes choses :

aussi l'estimons nous eternelle, immortelle et incorruptible : mais des vertus et facultez qui sont en elles, nous estimons que les unes faillent en un lieu, et naissent de nouveau en un autre : et passent en un endroit, et affluent d'ailleurs en un autre : et est vraysemblable que ces telles revolutions là en un cours de long temps tournent et reviennent en elle par plusieurs fois, comme nous en pouvons tirer conjecture de ce qui manifestement nous apparoist :

car en plusieurs contrées nous voyons des lacs, des fleuves entiers, et encore plus des fontaines chaudes faillir et se perdre du tout en autres, s'enfouir et se cacher dedans terre, et puis aux lieux mesmes, de là à quelque intervalle de temps se monstrer de rechef, ou bien couler là auprès. Et des mines nous sçavons les unes perir et faillir de tout point comme celles d'argent au païs d'Attique, et d'ærain en Negrepont, où lon forgeoit ancienement les espées battues à froid, comme dit le poëte Æschylus,

Prenant l'espée Euboique pointue.

Et la carriere de Caryste il n'y a pas long-temps qu'elle a cessé de produire des pelotons de pierre mols, qui se filoient comme lin (1) : car je pense que quelques uns de vous en ont peu voir des serviettes et des rezeaux, et des coiffes qui en estoient tissues, qui ne brusloient point au feu, ains quand elles estoient ordes et salles pour avoir servy, et qu'on les jettoit dedans la flamme, on les en retiroit toutes nettes et claires : mais maintenant tout cela s'est esvanouy, et ne voit on plus dedans la carriere que

(1) Pline, XIX, 4, appelle cette pierre *lin vif*. C'est l'*asbeste* ou *amiante*. « J'ai vu à Rome, dit le nouvel éditeur de Pline en « cet endroit, un linge d'*amiante*, long de neuf palmes (plus de « cinq pieds et demi), large de sept (près de cinq pieds). Il avoit « été trouvé l'an 1707, dans une urne sur le chemin de Préneste ». Ce même éditeur ajoute : « L'*amiante* étoit très rare du temps de « Pline ; on le tiroit de l'Inde. On en trouve maintenant par-tout « en Europe : l'île de Corse fournit le plus beau et le plus blanc ». Notes sur le livre XIX, p. 429, t. IV.

un peu de cheveux bien rares, et des filets deliez qui courent çà et là. De toutes lesquelles choses Aristote maintient que la seule exhalation est la cause efficiente dedans la terre, avec laquelle exhalation il est doncques force que tels effects defaillent quelquefois, qu'ils passent de lieu à autre, et qu'ils resortent aussi de rechef quelque autrefois : autant en faut il estimer des esprits et exhalations divinatrices qui sortent de la terre, qu'elles n'ont pas non plus la vertu immortelle, et qui ne puisse jamais vieillir, ains sujecte à mutations et alterations : car il est vray-semblable que les ravages excessifs des pluyes et grandes eaux les estaignent, et que les coups des tonnerres les dissipent, et mesmement quand la terre est agitée et concassée par tremblement, et qu'elle vient à s'affaiser et à se troubler et confondre au dedans, il est bien force que telles exhalations dedans les cavernes de la terre changent d'issues à sortir, ou bien qu'elles s'assopissent et s'estouffent entierement, comme lon dit que le grand tremblement, dont on parle tant, demeura tout court et s'aresta icy, aussi ruina il toute la ville : comme lon dit qu'en la ville d'Orchomene il amena une pestilence qui emporta nombre infiny d'hommes, et que l'oracle de Tiresias y defaillit entierement, de sorte que jusques aujourd'huy il est demouré muet, et sans aucun effect. Et si le semblable est advenu aux oracles qui souloient estre en la Cilicie, comme nous entendons, il n'y a personne qui le nous sçeust plus certainement dire que toy Demetrius. . . . . .

LVII. Alors Demetrius, je ne sçay, dit il, comme il en va pour le present, car il y a desjà bien fort long temps que je suis hors de mon païs, comme vous sçavez, mais du temps que j'y estois, celuy de Mopsus et celuy de Amphilochus estoient encore en leur fleur : et vous puis dire, pour avoir esté present, une chose merveilleuse touchant celuy de Mopsus. Le gouverneur de la Cilicie estoit quant à luy en doubte s'il y a des dieux, pour l'infirmité de sa mescreance, n'osant pas du tout croire qu'il n'y en ait point, à mon advis : car au demourant c'estoit un mauvais homme et violent, mais ayant autour de luy certains Epicuriens qui ont accoustumé, de se mocquer de telles choses, d'une mocquerie, ce disent ils, honeste et fondée en raison naturelle : il envoya un sien affranchy, comme s'il eust envoyé au païs des ennemis pour espier, avec une lettre cachettée, en laquelle lettre estoit escritte la demande qu'il devoit faire à l'oracle, sans que personne sceust ce qu'il y avoit escrit. Cest homme donc, ainsi que la coustume du lieu est, demourant toute la nuict dedans le sanctuaire du temple, et s'y estant endormy, recita le lendemain le songe qu'il y avoit eu, c'est qu'il luy fut advis qu'il veit un bel homme qui se presenta à luy, qui luy dit ce mot, « noir », et rien davantage, pour ce qu'il s'en alla aussitost : cela nous sembla à nous autres impertinent, et n'entendions point que c'estoit à dire : mais le gouverneur s'en esmerveilla, et en demoura tout picqué, et depuis eut l'oracle en grande veneration, car ouvrant la

lettre, il monstra ceste demande qui estoit escritte dedans, « T'immoleray je un taureau blanc, ou un noir » ? Tellement que les Epicuriens mesmes qui estoient avec luy, en demourerent tous honteux et confus, et luy en feit le sacrifice, et revera tousjours depuis Mopsus.

LVIII. Demetrius ayant achevé ce conte, se teut: et moy voulant conclure toute ceste dispute, jettay derechef ma veuë sur Philippus et sur Ammonius, qui estoient assis l'un auprès de l'autre, lesquels me semblerent vouloir parler, et pour ce je me retins une autre fois. Parquoy Ammonius dit adonc, Philippus a encore quelque chose à dire sur ce qui a esté mis en avant, car il estime, comme les autres, que ce soit un mesme dieu Apollo que le soleil, et non point autre : mais la doubte que je fais est plus grande, et de plus grandes choses : car je ne sçay comment n'agueres nous avons par noz discours osté la divination aux dieux, et l'avons attribuée aux dæmons tout ouvertement, et maintenant il me semble que de rechef nous les chassons et deboutons icy de l'oracle, et de la machine à trois pieds, en referant le principe, et la premiere cause efficiente de la divination à je ne sçay quels vens ou vapeurs, et exhalations, et non pas le principe seulement, mais la substance et la puissance mesme : car ces temperatures, ces chaleurs, et ces trempes, par maniere de dire, que nous avons alleguées, nous destournent à l'adventure plus de l'opinion et creance que cela procede des dieux, et nous donnent imagi-

nation, que ce soit une telle cause, comme Euripide en fait dire à Polyphemus en sa tragædie du Cyclops,

Terre produit, veuille ou non, la pasture (1)
Dont mon troupeau prent grasse nourriture :

Toutefois il ne dit point qu'il sacrifie ses moutons aux dieux, ains à soy-mesme, et à son ventre le plus grand des dæmons, et neantmoins nous leur sacrifions et leur faisons prieres, pour avoir response des oracles : à quel propos, s'il est vray que les ames apportent quant et elles une faculté prophetique et divinatrice, et que la cause mouvante qui excite celle faculté et vertu, soit une certaine temperature de l'air, ou bien un vent? Et puis que veut doncques dire l'institution des religieuses ordonnées pour prononcer les responses? Et pourquoy est-ce qu'elles ne respondent point, si premier l'hostie que lon veut immoler ne tremble toute, depuis le bout des pieds, et qu'elle ne se croule toute, quand on luy respand dessus les effusions du vin? Car ce n'est pas assez de secouer la teste, comme aux autres sacrifices, ains faut que la secousse et le tremblement soit en toutes et par toutes les parties du corps, avec un bruit de fremissement : car si cela ne se fait, ils tienent que l'oracle ne besongne point, et n'y introduisent point la religieuse qui s'appelle Pythia : et neantmoins il seroit bien vray-semblable de dire et de penser cela, si lon attribuoit la plus part de ceste inspiration pro-

(1) Cyclope, v. 329. *C.*

phetique, ou à un dieu, ou à un dæmon : mais ainsi que tu le dis, il n'y auroit point d'apparence, car l'exhalation qui sort de la terre, soit que l'hostie tremble, ou qu'elle ne tremble point, causera tousjours le ravissement et transport d'esprit, et disposera tousjours l'ame, autant d'une autre personne, la premiere venue, que de la religieuse Pythia : dont il s'ensuit que c'est une sottise de se servir d'une femme à faire rendre ces oracles, en la travaillant pour neant à la maintenir vierge toute sa vie et nette de compagnie d'homme : car ce Coretas là que les Delphiens disent avoir esté le premier, qui estant tombé en ceste fente et crevasse de la terre, donna sentiment de la vertu et proprieté du lieu, n'estoit à mon advis en rien different des autres pasteurs et bergers, au moins si cela est vray, et non pas une fable et une fiction vaine, comme je l'estime, quand je discours en moy mesme, de combien de bonnes choses a esté cause cest oracle aux Grecs, tant au faict des guerres, comme des fondations de villes, et aux necessitez de famine, et de pestilence, il me semble indigne d'en attribuer l'invention et le commancement à la fortune, et à un cas d'adventure, non pas à un dieu, et à la providence divine.

LIX. Je voudrois fort, amy Lamprias, que tu nous discourusses un petit sur cela, et te prie Philippus que tu ayes ce pendant un peu de patience : Bien volontiers, respondit aussi tost Philippus et toute la compagnie aussi, car je voy bien que le propos que tu as mis en avant a esmeu toute la compagnie. Et

lors prenant la parole, certainement, dis-je, Philippus, il ne m'a pas seulement esmeu quant à moy, ains m'a rendu tout confus de honte, doubtant qu'en une si notable compagnie de si grands personnages, il ne semble que contre le devoir de mon aage, j'aye voulu me glorifiant en la probabilité du langage, destruire ou remuer aucune chose qui avec verité soit creuë et tenue touchant les choses divines. Je y respondray doncques, amenant pour tesmoing et pour mon advocat et defenseur Platon, lequel reprent l'ancien Anaxagoras, de ce qu'estant trop attaché aux causes naturelles, recherchant et poursuivant tousjours par tout, ce qui de necessité se fait ès operations du corps, il omettoit la cause finale et l'efficiente, qui sont causes et principes de plus grande importance et plus noble, là où luy le premier ou plus que nul autre des philosophes, les a declarées l'une et l'autre, attribuant à dieu le principe des choses qui se font avec raison, et ne privant pas ce pendant la matiere des causes necessaires à l'œuvre qui se fait, ains recognoissant en cela, que l'ornement et la disposition de tout ce monde sensible ne pend point d'une seule ne simple cause, ains qu'elle prend son essence quand la matiere vient à estre joincte et liée avec la raison : et qu'il soit ainsi, considerez-le premierement ès ouvrages qui se font par les mains des ouvriers, comme pour exemple, sans aller plus loing, le pied et soubassement de la couppe tant renommée, qui est entre les joyaux de ce temple, que Herodote appelle Hypocrateridion,

qui a pour sa cause materielle le feu, et le fer, et l'amollissement par la force du feu, et la trempe par l'eau, sans quoy il n'y auroit moyen de faire un tel ouvrage: mais la maistresse et principale cause qui remuę tout cela, et qui besongne avec ces matieres là, c'est l'art et la raison qui les applique à l'œuvre, (1) et neantmoins on met l'inscription du nom de l'ouvrier à ces paintures icy, et representations des choses passées:

Polygnotus (2) ayant pris sa naissance
Dedans Thasos de la noble semence
D'Aglaophon, a icy paint comment
Ilium fut pris anciennement.

C'est luy veritablement qui a paint, comme vous voyez, la destruction de Troye (3), mais sans couleurs brayées et meslées, et confuses les unes avec les autres, il eust esté impossible que ceste painture fust ainsi belle à veoir comme elle est. Si doncques quelqu'un venoit maintenant à enquerir de la cause materielle, en recherchant ou discourant des mutations et alterations que reçoit l'ochre meslée avec le vermillon, ou le noir avec la ceruse, il ne diminue-

(1) « Il en est de même de ces peintures et représentations que « vous voyez ici ». Ces discours se tenoient en effet dans le leschés des Gnidiens, où étoit le fameux tableau de Polygnote dont Pausanias parle, l. x, ch. 25 et suiv. *C.*

(2) Voyez sur ce peintre célèbre de Thase, Pline XXXV, 35.

(3) Pausanias, X, 25 et suiv., fait de ce tableau une description qui nous montre que l'art n'étoit encore qu'à son berceau. Cet artiste florissoit avant la quatre-vingt-dixième olympiade.

roit pour cela rien de la gloire de l'ouvrier Polygnotus. Et celuy qui reciteroit comment le fer se trempe, et comment il se mollifie, et que estant attendry par le feu, il se forge et obeit à ceux qui le battent, et puis qu'en le plongeant dedans de l'eau fresche, venant à se reserrer par la froideur de l'eau, et à s'espessir, à cause qu'il s'estoit amolly et rarefié par le feu, il en acquiert une dureté et trempe, que Homere appelle la force du fer, reserve il pour cela moins la cause de l'ouvrage à l'ouvrier? Quant à moy je ne le pense pas : car ceux qui esprouvent les facultez et proprietez des drogues medicinales, pour cela ne condamnent pas la medecine, tout ainsi comme quand Platon dit, que nous voyons par ce que la lueur de l'œil vient à se mesler ensemble avec la clarté du soleil, et que nous oions quand l'air vient à estre frappé : ce n'est pas à dire pour cela, que nous n'aions la faculté de veoir et d'ouïr par la raison et la providence : car en somme comme je dy, toute generation procedant de deux causes, les premiers et plus anciens theologiens et poëtes, ne se sont arrestez qu'à la premiere et plus excellente, chantans à tous propos ce commun refrein qui est en la bouche de tout le monde,

> Jupiter est de tout commancement,
> Et le milieu, et l'accomplissement.

LX. Mais au demourant quant aux causes necessaires et naturelles, ils n'en approchent point, mais au contraire les plus recents et plus modernes que

ces anciens là, que lon appelle les naturels (1), abandonnans ce beau et divin principe là, attribuent tout aux corps, et aux passions des corps, et à ne sçay quels battemens, mutations et temperatures, tellement que les uns et les autres en leur dire sont defectueux, par ce qu'ils ignorent ou omettent à dire les uns par qui, les autres de quelle matiere, et par quels moyens chasque chose se fait : mais celuy qui le premier ouvertement et manifestement a conjoinct avec la raison mouvante et ouvrante (2) librement, la matiere subjecte et souffrante, necessairement celuy là respond et pour luy et pour nous à toute calomnie et toute suspicion : car nous ne privons point la divination ny de dieu, ny de raison, attendu que nous luy donnons pour matiere et pour subject l'ame de l'homme, et pour son outil, et comme son poinson, le vent d'inspiration et l'exhalation. Premierement la terre est celle qui engendre telles exhalations, et puis le soleil qui donne à la terre toute la vertu et puissance de celle temperature et mutation, par la tradition de noz peres est un dieu : puis nous y adjoustons les dæmons, comme superintendans, conservateurs et gardiens de ceste temperature, comme d'une harmonie et consonance, qui en temps opportun laschent ou tendent et roidissent la vertu de celle exhalation, luy ostans aucunefois ce qu'elle a de trop active efficace à tourmenter l'ame, et la transporter hors de soy, et luy meslant parmy une

(1) Les physiciens. (2) Opérante.

vertu d'emouvoir sans faire douleur, ny porter dommage à ceux qui la reçoivent. En quoy il me semble que nous ne faisons rien qui doive estre trouvé estrange ny impossible, ou non convenable à la raison, ny quand nous immolons des hosties devant que de venir à l'oracle, que nous les couronnons de festons de fleurs, et que nous leur espandons dessus les effusions des sacrifices, nous ne faisons en tout cela rien qui soit contraire à ce discours là : car les presbtres et religieux qui sacrifient les hosties, et qui respandent les effusions de vin par dessus, et qui contemplent leurs mouvemens et leurs tremblemens, ne le font pour autre cause que pour avoir signe, si dieu entend à leur demande, pour ce qu'il faut que l'hostie que lon immole aux dieux soit pure, entiere, saine, et non aucunement contaminée, ny quant à l'ame, ny quant au corps.

LXI. Or n'est il pas mal-aisé de remarquer et cognoistre les signes du corps, et quant à l'ame, ils en font l'espreuve, en presentant aux taureaux de la farine, et aux sangliers des pois chiches, car s'ils n'en veulent point taster, c'est certain signe qu'ils ne sont pas sains : quant à la chevre l'eau froide en est la preuve, car si elle n'en fait point de semblant, et qu'elle ne fremisse point quand on en jette dessus elle, c'est certain signe que son ame ne se porte pas selon nature : et quand bien il seroit prouvé que ce soit certain et indubitable signe que dieu veuille rendre response, quand l'hostie arrosée s'esmeut, et le contraire qu'il ne veuille point res-

pondre : je ne voy pas pour cela qu'il y ait rien qui repugne à ce que nous avons dit paravant, car toute force naturelle produit l'effect auquel elle est ordonnée pis ou mieux, selon qu'elle a le temps et la saison plus ou moins à propos, et il est vray-semblable que dieu nous donne des indices par où nous pouvons cognoistre si l'occasion se passe, ou non : et quant à moy j'estime que l'exhalation mesme qui sourt de la terre, n'est pas tousjours d'une mesme sorte, mais qu'en un temps elle se lasche, et puis elle se renforce en un autre, et l'argument qui me le fait ainsi juger se peut aisement verifier par le tesmoignage de plusieurs estrangers, et de tous ceux qui servent dedans le temple : car la chambre là où lon fait seoir et attendre ceux qui viennent demander response à l'oracle se remplit aucunefois, non pas souvent, ny à certains intervalles de temps, ains à differents espaces, fortuitement, d'une si souëfve odeur et si douce alaine, que les plus precieux et meilleurs parfums n'en sçauroient rendre de plus doulce, qui sourt comme d'une source de vive fontaine du sanctuaire du temple, et est vraysemblable que c'est la chaleur, ou bien quelque autre puissance qui la poulse au dehors : et si d'adventure cela semble à quelqu'un n'estre pas vraysemblable, à tout le moins me confessera il, que la prophetisse Pythie a celle partie de l'ame, de laquelle ce vent et soufflement d'inspiration s'approche, disposée tantost d'une sorte et tantost d'une autre, et qu'elle n'est pas tousjours en une mesme tempera-

ture, comme si dieu gardoit en tout temps une mesme et immuable harmonie : car il y a plusieurs facheries, et plusieurs passions qui occupent le corps, et qui se coulent en l'ame, les unes apparentes, les autres secrettes, desquelles se sentant saisie, il seroit meilleur qu'elle ne s'allast point là presenter ny se exhiber à ceste inspiration divine, n'estant pas pure et nette de toute perturbation, comme un instrument de musique bien accordé, et bien sonant, et non pas tout confus et tout desaccordé, ne plus ne moins que le vin ne surprent pas tousjours l'yvrongne autant une fois qu'autre, ny le son de la fluste n'affectionne pas de mesme tousjours celuy qui de sa nature est subject à facilement estre ravy, ains les mesmes personnes sont aucunefois plus, aucunefois moins transportées hors de soy, et plus ou moins enyvrées, d'autant qu'il se rencontre en leurs corps une diverse temperature.

LXII. Mais principalement la partie imaginative de l'ame, et qui reçoit les especes, est possedée du corps, et subjecte à changer quant et luy, comme il appert manifestement par les songes : car aucunefois nous avons plusieurs visions de songes, et de toutes sortes, et une autrefois nous sommes en toute tranquillité et tout repos de telles illusions : nous cognoissons tous Cleon natif de Daulie (1), jamais en jour de sa vie, et si a vescu bien longuement, il n'eut aucun songe : et des anciens on en raconte autant de

(1) Dans la Phocide, maintenant partie de la Livadie.

Thrasymedes Hereien (1), dequoy la cause est en la complexion et temperature du corps, comme lon voit que la complexion des melancholiques est subjecte à beaucoup songer et avoir beaucoup d'illusions la nuict, encore qu'il semble que leurs songes soient plus reguliers et plus veritables que des autres, pour autant que telles personnes tournans facilement leur phantasie tantost à une imagination, et tantost à une autre, il est force qu'ils rencontrent aucunefois, comme font ceux qui tirent plusieurs coups de flesches, il est force qu'ils assenent au but de quelque une. Quand doncques l'imaginative partie de l'ame et faculté divinatrice est bien disposée et bien assortie à la temperature de l'exhalation, comme à la reception d'une medecine, alors il est force que dedans les corps des prophetes, s'engendre la fureur d'inspiration prophetique, et au contraire aussi quand elle n'y est pas bien disposée, qu'il ne s'en engendre point, ou bien que ce soit une fureur forsenée, non point naïfve, mais violente et turbulente, comme nous avons veu advenir en la prophetisse Pythie, qui est nagueres decedée: car estans venus des pelerins estrangers pour avoir response de l'oracle, on dit que l'hostie endura les premieres effusions que lon luy versa dessus, sans se bouger ny sans en faire aucun semblant, mais les presbtres ne laisserent pas pour cela de la presser outre mesure,

(1) De la ville nommée *Hœrea*, sur le bord de l'Alphée dans l'Arcadie.

et à continuer de luy jetter de l'eau dessus, tant qu'à la fin estant toute trempée et bagnée, elle se rendit. Qu'advint il doncques de cela à la prophetisse Pythie? Elle descendit bien dedans le trou de l'oracle maugré elle, comme lon dit, et mal volontiers, mais incontinent aux premieres paroles qu'elle dit, monstra bien qu'elle ne le pouvoit plus supporter, estant pleine d'un esprit maling et muet, comme une navire qui cingle à pleines voiles, et finablement estant du tout perturbée, et s'encourant avec un cry espouventable et horrible devers la porte, elle se jetta contre terre, tellement que non seulement les pelerins s'enfuirent de peur, mais aussi le grand presbtre Nicander, et tous les autres presbtres et religieux qui estoient là presens, lesquels toutefois rentrans dedans, un peu après, l'enleverent estant encore hors de son bon sens, et de faict elle sur-vescut peu de jours après. Voilà pourquoy lon contregarde le corps d'icelle Pythie pur et net de toute compagnie d'homme, et defend on qu'il ne hante ny ne converse aucune personne estrangere avec elle, et devant que venir à l'oracle ils prennent ces signes, estimans que dieu sçait bien certainement quand elle a le corps disposé et preparé à recevoir sans danger de sa personne ceste inspiration fanatique : car la force et vertu de ceste exhalation, n'emeut pas toutes sortes de personnes, ne les mesmes personnes tout d'une sorte, ny autant à une fois qu'à une autre, ains donnent seulement l'eschauffement et le principe, comme nous avons dit au paravant, à ceux qui

sont preparez et accommodez à souffrir et à recevoir ceste alteration.

LXIII. Or est ceste exhalation certainement divine et celeste, mais non pourtant indefaillible ny incorruptible ou non subjecte à vieillir, et suffisante à durer par un temps infiny, lequel vient à bout de toutes choses qui sont au dessoubs de la lune, ainsi comme nous tenons, et y en a d'autres qui disent, que celles qui sont encore par dessus n'y resistent non plus, mais que se lassans par un eternel et infiny temps, elles sont soudainement immuées et renouvelées. Or quant à cela, dis-je, je suis d'advis que vous et moy ensemble rememorions, et reconsiderions souvent ces discours là, sçachant bien qu'il y a plusieurs prises et plusieurs conjectures à l'encontre, lesquelles le temps ne permet pas que nous puissions toutes deduire, et pourtant remettons les à une autrefois avec les doubtes que fait et allegue Philippus touchant Apollo et le soleil.

# OBSERVATIONS.

## SUR LES TRAITÉS

## S'IL EST LOISIBLE DE MANGER CHAIR.

TITRE. J. J. Rousseau s'est proposé la même question dans son Émile, liv. II. Il se décide contre l'usage des viandes, et cite tout le commencement de ce premier Traité. Il faut comparer ces deux grands hommes dans leur manière de traiter le même sujet. Le jugement et le goût ne se forment que par ces sortes de comparaisons. Le lecteur d'après cela ne nous saura sans doute pas mauvais gré de placer ici le morceau traduit ou imité par le citoyen de Genève. Ce sera une nouvelle occasion d'apprécier le mérite de la traduction d'Amyot, dont le plus célèbre écrivain de ce siècle s'écarte très peu, se bornant uniquement à marier son style vif et pressant, et son brillant coloris avec les graces naïves du premier et de l'inimitable traducteur de Plutarque.

« Tu me demandes, disoit Plutarque, pourquoi Pythagore s'abstenoit de manger de la chair des bêtes ; mais moi je te demande, au contraire, quel courage d'homme eut le premier qui approcha de sa bouche une chair meurtrie, qui brisa de sa dent les os d'une bête expirante, qui fit servir devant lui des corps morts, des cadavres, et engloutit dans son estomac des membres qui le moment d'auparavant bêloient, mugissoient, marchoient et voyoient? Comment sa main put-elle enfoncer un fer dans le cœur d'un être sensible? comment ses yeux purent-ils supporter un meurtre? comment put-il voir saigner, écorcher, démembrer un pauvre animal sans défense? comment put-il supporter l'aspect des chairs pantelantes? comment leur odeur ne lui fit-elle pas soulever le cœur? comment ne fut-il pas dégoûté, repoussé, saisi d'horreur, quand il vint à manier l'ordure de ces blessures, à nettoyer le sang noir et figé qui les couvroit?

« Les peaux rampoient sur la terre écorchées ;

« Les chairs au feu mugissoient embrochées,
« L'homme ne put les manger sans frémir,
« Et dans son sein les entendit gémir.

« Voilà ce qu'il dut imaginer et sentir la première fois qu'il surmonta la nature pour faire cet horrible repas, la première fois qu'il eut faim d'une bête en vie, qu'il voulut se nourrir d'un animal qui paissoit encore, et qu'il dit comment il falloit égorger, dépecer, cuire la brebis qui lui léchoit les mains. C'est de ceux qui commencèrent ces cruels festins, et non de ceux qui les quittent, qu'on a lieu de s'étonner : encore ces premiers-là pourroient-ils justifier leur barbarie par des excuses qui manquent à la nôtre, et dont le défaut nous rend cent fois plus barbares qu'eux.

« Mortels bien-aimés des dieux, nous diroient ces premiers hommes, comparez les temps ; voyez combien vous êtes heureux, et combien nous étions misérables ! La terre nouvellement formée et l'air chargé de vapeurs, étoient encore indociles à l'ordre des saisons ; le cours incertain des rivières dégradoit leurs rives de toutes parts : des étangs, des lacs, de profonds marécages inondoient les trois quarts de la surface du monde, l'autre quart étoit couvert de bois et de forêts stériles. La terre ne produisoit nuls bons fruits ; nous n'avions nuls instruments de labourage, nous ignorions l'art de nous en servir, et le temps de la moisson ne venoit jamais pour qui n'avoit rien semé. Ainsi la faim ne nous quittoit point l'hiver, la mousse et l'écorce des arbres étoient nos mets ordinaires. Quelques racines vertes de chiendent et de bruyère étoient pour nous un régal ; et quand les hommes avoient pu trouver des faînes, des noix et du gland, ils en dansoient de joie autour d'un chêne ou d'un hêtre, au son de quelque chanson rustique, appelant la terre leur nourrice et leur mère ; c'étoit là leur unique fête, c'étoient leurs uniques jeux : tout le reste de la vie humaine n'étoit que douleur, peine et misère.

« Enfin, quand la terre, dépouillée et nue, ne nous offroit plus rien, forcés d'outrager la nature pour nous conserver, nous mangeâmes les compagnons de notre misère plutôt que de périr avec eux. Mais vous, hommes cruels, qui vous force à verser du sang ? Voyez quelle affluence de biens vous environne ! Combien de

fruits vous produit la terre! Que de richesses vous donnent les champs et les vignes! Que d'animaux vous offrent leur lait pour vous nourrir, et leur toison pour vous habiller! Que leur demandez-vous de plus, et quelle rage vous porte à commettre tant de meurtres, rassasiés de biens et regorgeant de vivres? Pourquoi mentez-vous contre notre mère, en l'accusant de ne pouvoir vous nourrir? Pourquoi péchez-vous contre Cérès, inventrice des saintes lois, et contre le gracieux Bacchus, consolateur des hommes, comme si leurs dons prodigués ne suffisoient pas à la conservation du genre humain? Comment avez-vous le cœur de mêler avec leurs doux fruits des ossements sur vos tables, et de manger avec le lait le sang des bêtes qui vous le donnent? Les panthères et les lions, que vous appelez bêtes féroces, suivent leur instinct par force, et tuent les autres animaux pour vivre. Mais vous, cent fois plus féroces qu'elles, vous combattez l'instinct sans nécessité pour vous livrer à vos cruels délices; les animaux que vous mangez ne sont pas ceux qui mangent les autres; vous ne les mangez pas ces animaux carnassiers, vous les imitez. Vous n'avez faim que des bêtes innocentes et douces, qui ne font de mal à personne, qui s'attachent à vous, qui vous servent, et que vous dévorez pour prix de leurs services.

« O meurtrier contre nature! Si tu t'obstines à soutenir qu'elle t'a fait pour dévorer tes semblables, des êtres de chair et d'os, sensibles et vivants comme toi, étouffe donc l'horreur qu'elle t'inspire pour ces affreux repas; tue les animaux toi-même, je dis, de tes propres mains, sans ferrements, sans coutelas; déchire-les avec tes ongles comme font les lions et les ours; mords ce bœuf et le mets en pièces, enfonce tes griffes dans sa peau, mange cet agneau tout vif, dévore ses chairs toutes chaudes, bois son âme avec son sang. Tu frémis! tu n'oses sentir palpiter sous ta dent une chair vivante? Homme pitoyable! tu commences par tuer l'animal, et puis tu le manges, comme pour le faire mourir deux fois. Ce n'est pas assez : la chair morte te répugne encore, tes entrailles ne peuvent la supporter, il la faut transformer par le feu, la bouillir, la rôtir, l'assaisonner de drogues qui la déguisent; il te faut des chaircuitiers, des cuisiniers, des rôtisseurs, des gens pour t'ôter l'horreur du meurtre et t'habiller des corps morts,

afin que le sens du goût, trompé par ces déguisements, ne rejette point ce qui lui est étrange, et savoure avec plaisir des cadavres, dont l'œil même eût peine à souffrir l'aspect ».

Traité I, chap. V, page 11. On ne peut disconvenir, observe H. Étienne, que la fin du chap. iv, et le commencement du chap. vi, ne se suivent très bien, et n'aient qu'un rapport fort indirect avec les comparaisons qui se trouvent dans le chap. v. Mais quelque peu naturelles, dit M. Reiske, que paroissent ces comparaisons, elles peuvent cependant s'expliquer de la manière suivante, et venir à l'appui du raisonnement de Plutarque. « Nous tuons « et mangeons des animaux doux, beaux et agréables, à cause « qu'il y en a quelques uns de nuisibles, de féroces et d'horri« bles ; comme si les crocodiles devoient empêcher de reconnoi« tre l'utilité des eaux du Nil : ou comme si quelques expressions « moins bien choisies devoient effacer le mérite d'un discours « véhément et rempli des fleurs de l'éloquence ».

Chap. IX, page 15. « Le *garum* étoit chez les anciens une espèce « de saumure fort délicate, qu'ils faisoient avec les entrailles d'un « petit poisson saxatile nommé *Garrus*. Cette saumure friande est « encore autant en usage chez les Turcs, que le vinaigre parmi les « aubergistes à Constantinople pour conserver plusieurs pois« sons. » Valmont de Bomare dans son Dictionnaire, t. iv, édit. de 1775. Pline, xxxi, 43, nous offre des détails plus intéressants sur le *garon*, à l'instar duquel nous faisons notre *poutargue* ou *boutargue*, notre *caviat*, etc.

« Il y a encore, dit ce grand naturaliste, une espèce d'apprêt « fort recherché nommé *garon* chez les Grecs : ce sont les entrail« les des poissons, et tout ce qui s'en rejette, à vrai dire, la « pourriture même, macérées dans le sel. Le poisson qu'on choi« sissoit autrefois pour cela, étoit le *garon* (1) des Grecs. Mais à « présent le meilleur *garon* vient du maquereau (2) des pêcheries

(1) Maintenant le *gerres*, commun dans la Méditerranée. *Note du nouvel éditeur de Pline.*

(2) En Provence, au *Martigues*, c'est avec les œufs du *mulet* et du *loup* que l'on fait le *garon*, connu dans ce pays sous le nom de *poutargue*. *Ibid.*

« de Carthage, riche en sparteries : c'est là celui des BONS COMPA-« GNONS. On n'en a guère que ($7\frac{6}{8}$ pintes pour 194 liv.) Rien, « après les parfums, n'est à un si haut prix. Des pays lui doivent « leur célébrité : les habitants des deux côtés du détroit (1), ne « s'occupent qu'à la pêche du *maquereau* (2), au moment où ce « poisson, propre à cela seul, vient de l'Océan. On vante le « *garon* de Clazomène, de Pompeianum et de Leptis. Antibe (3), « Thurio et la Dalmatie sont également connues pour leur sau-« mure ».

En Égypte sur les bords du lac Menzale, le *garon* ou la *poutarque* se fait avec les œufs du *bouri*, ou *muge*.

*Ibid.* Les assaisonnements sont nécessaires pour relever la saveur des aliments trop fades ; ils les rendent plus agréables, et même plus salutaires. La chair des animaux ne peut s'en passer. Celle de poisson seroit trop froide et trop insipide. Il en est de même des légumes cruds ou cuits, dont la saveur propre seroit souvent insupportable, et a besoin d'être changée par l'apprêt et les assaisonnements. Les plus simples et les plus naturels doivent être préférés, et pris dans les substances indigènes. On a assez dit que l'appétit étoit le meilleur cuisinier. Plutarque dit ailleurs (TRAITÉ DE LA SANTÉ), que le feu est *la plus plaisante* saulce, et par-là il faut entendre que les viandes rôties ou bouillies sans autre apprêt, sont les meilleures et les plus saines. Mais pour conserver cet appétit dans toute sa vigueur, il ne faut jamais le forcer. Laissons à l'art des Apicius, ces substances exotiques, aromatiques et échauffantes, et tous ces aiguillons de la gourmandise (*gulæ irritamenta*) par lesquels de trop habiles cuisiniers cherchent à réveiller le goût usé de nos sybarites.

Les pernicieux effets de l'usage des épices sont de porter dans le sang une acrimonie incendiaire et caustique, qui détruit le tissu des petits vaisseaux ; d'amener les rhumatismes, la goutte, la pierre ; de détruire à la longue les digestions, en forçant le

(1) Gibraltar.

(2) Le *maquereau* est un mêts très recherché parmi nous. On en fait encore cependant fort peu de cas à Bordeaux. *Ibid.*

(3) Le *picarel* s'appelle encore à Antibe *garon*.

ton de l'estomac ; de faire perdre la nourriture : au moral, le désordre des passions allumées, et l'état de vapeurs sont dûs à ces aromates, instrument le plus perfide de la volupté : *plures occidit gula quàm gladius*. (Par l'auteur des Observations sur le Traité de la Santé).

Traité I, chap. II, pag. 16. Les athlètes étoient, comme on le sait, célèbres par leur voracité, et c'étoit même par système qu'ils mangeoient beaucoup de viande, pour acquérir plus de corpulence. Le reste de ce passage est mutilé, et Amyot l'a suppléé en y mettant la citation de Pindare que Plutarque n'avoit qu'indiquée. Il paroît que le proverbe *Porc bœotien*, étoit fondé sur un jeu de mots, plutôt que sur l'embonpoint des Bœotiens. Les anciens habitants du pays se nommoient *Hyantes*, mot qui peut paroître un dérivé de ὗς, porc. On prit de là occasion de continuer à les appeler les *Porcs*. Voyez le Schol. de Pindare, Olymp. 6, vers 153. *C.*

Chap. XIII, page 19. C'est avec raison que les poëtes craignoient de recourir aux machines de théâtre : car on n'employoit ces moyens que lorsque la pièce n'avoit pas le succès qu'on s'en étoit promis, ou lorsque l'on avoit besoin de faire paroître quelque divinité pour opérer un dénouement auquel on ne pouvoit parvenir naturellement. On peut voir dans l'Encyclopédie, t. II, pag. 800, tout ce qui regarde les *machines de théâtre chez les anciens*. « De toutes ces machines, y lit-on, il n'y en avoit point dont « l'usage fût plus ordinaire que celles qui descendoient du ciel « dans les dénouements, et dans lesquelles les dieux venoient, « pour ainsi dire, au secours du poëte ; d'où vient le proverbe de « θεὸς ἀπὸ μηχανῆς. Ces machines avoient même assez de rapport avec « celles de nos cintres : car, au mouvement près, les usages en « étoient les mêmes ».

Traité II, chap. III, page 22. La danse pyrrhique étoit une danse militaire qui a pris naissance chez les Lacédémoniens. Voyez Athénée, l. XIV, il y décrit toutes les danses des anciens ; il y parle aussi de cette pantomime des mains, que Plutarque dé-

signe par le mot χειρονομίαις. Pline, VII, 57, fait la danse pyrrhique d'origine crétoise.

## *Sur le Traité si c'est bien dit, cache ta vie.*

Chap. IX, page 39. Il faut traduire ainsi tout ce passage, d'après les corrections proposées par M. Wyttembach : « Mais à peine « le soleil en se levant, *a-t-il dissipé les songes trompeurs*, et après « que, par manière de parler, mêlant ensemble les actions et les « pensées des hommes avec sa lumière, il les a réveillés et exci- « tés; les mortels, comme dit Démocrite, formant chaque jour de « nouveaux projets, sont entraînés comme par un lien puissant « par les rapports qu'ils ont les uns avec les autres, et se lèvent « chacun de leur côté pour aller à leurs affaires ». *C.*

Chap. XIV, page 42. Voici comme M. de Rochefort a rendu ce vers dans sa traduction d'Homère :

« Ignores-tu qu'au sein des ténébreux royaumes
« Les hommes ne sont plus que de légers fantômes,
« Qui laissant leur dépouille au fond des monumens
« Demeurent dépourvus de chair et d'ossemens ».

## *Sur le Traité de la Santé.*

Par M. F. N. Simonet, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris.

Chap. II, page 48. L'entrée de ce dialogue est un monument de l'éternelle rivalité de la philosophie et de la médecine. Moschion félicite son interlocuteur d'avoir éconduit le médecin Glaucus, qui ne demandoit qu'à *conférer et communiquer*. Du côté des médecins, voyez Hippocrate et Gallien, *passim*.

L'historique de cette longue querelle, sans cesse renouvelée par les philosophes, fourniroit la matière d'un mémoire curieux : et si on vouloit en rechercher les causes, on y verroit jouer un rôle à la *jalousie de métier*, qui devoit naître entre deux sciences qui affectent l'empire sur l'homme, et se disputent l'honneur de

le gouverner. Chemin faisant, on les verroit toutes deux éprouver le même sort, lorsque toutes deux tombées en roture elles furent bannies de Rome avec les esclaves qui les exerçoient. On verroit une suite de traits de ressemblance et de contrariété par lesquels elles s'unissent et se repoussent : toutes deux ayant des écoles et des sectes opposées, la médecine ayant ses charlatans, la philosophie, ses sophistes. Mais une des causes principales découle de leur nature et de leur but. La philosophie, qui alloit de la géométrie à la dialectique, de celle-ci à la musique, à l'astronomie, etc. sembloit avoir pour but de former l'esprit, en le faisant passer par toutes ces *disciplines*. Courant par-tout armée de l'esprit de système, le but de ses excursions étoit moins de rapporter des vérités, que l'espoir et la prétention de la vérité, moins de cultiver aucune de ces sciences, que de former un philosophe : elle étoit par-tout, et n'étoit nulle part. La médecine, plus stable, occupée d'un but important, à qui le rapide progrès des maladies ne laissoit pas de temps à perdre, voyoit avec peine cette hôtesse incommode et *parlière*, entrer dans ses domaines, y étaler son babil et ses subtilités dialectiques. Hippocrate, qui a réduit toute la médecine à l'observation, assez fort de son génie pour se passer des secours que vouloit lui donner la philosophie, ou plutôt philosophe lui-même, mais philosophe pratique ; Hippocrate, dont le premier axiome est, *Vita brevis, ars longa; occasio præceps, judicium difficile*, ne devoit pas être l'ami des philosophes de son temps.

Mais si Hippocrate n'avoit pas besoin des ressources de la philosophie, les hommes de sa trempe sont-ils assez communs, pour qu'on retranche de la médecine toutes les sciences qui ornent, soutiennent et étendent l'esprit? L'art se suffit-il à lui-même? Ou bien n'est-il pas à craindre qu'en lui ouvrant tant de routes, l'artiste ne s'égare, ou même qu'on ne voie encore de prétendus bienfaiteurs du genre humain arriver par une de ces routes jusqu'à la médecine, pour y introduire les innovations les plus absurdes et les plus dangereuses? Nous abandonnons ces questions à la sagacité du lecteur.

CHAP. IV, page 49. Plutarque veut attirer son lecteur à l'étude

de la médecine, et plus bas il veut que les *philosophes discourent des choses saines et malsaines, pour labourer en un champ commun avec les médecins*. Voilà les philosophes confondus avec les médecins. Pour les premiers, on peut dire que quand leur curiosité philosophique se bornera à développer éloquemment le danger des passions, l'abus des jouissances, l'utilité de la tempérance et de la modération en tout, alors elle servira utilement la médecine. Si elle va jusqu'à donner les préceptes détaillés de l'Hygiène, et qu'elle remplisse son but, le philosophe seroit médecin, et leur prééminence n'est plus qu'une question oiseuse. Sans ces conditions, on ne trouve plus dans les écrits des philosophes, lorsqu'ils traitent de la médecine, qu'absurdités et surperstitions. Pline et Caton en fournissent la preuve. Chaque école de philosophie prescrivoit un régime à ses disciples. On connoît celui de Pythagore. Les orateurs, les acteurs de théâtre avoient aussi le leur, et quoiqu'ils fussent bien dirigés vers le but de ces professions, la médecine, qui ne connoît pas ces intérêts particuliers, trouveroit dans tous à reprendre; Gallien désapprouve hautement et même avec une sorte de colère le régime athlétique.

Chap. VI, page 50. Ce précepte que Zeuxippus avoit avancé *en jouant et non pas trop à certes*, et que Glaucus *alloit reprenant*, est pourtant un des trois auxquels Boerhaave réduisoit toute la médecine prophylactique : *la tête fraîche, le ventre libre et les pieds chauds;* car par le mot χεὶρ les anciens entendoient la main et le pied qu'ils appeloient la grande main.

*Ibid.* Il n'est presque pas de profession qui, par ses habitudes propres, n'apporte ainsi quelqu'*accoutumance*, *usance* ou cause prédisposante à quelque maladie, ou affection morbifique. Voyez Ramazzini, *de Morbis artificum*.

On en peut dire autant de toute erreur de régime devenue habitude. Chacun doit donc se surveiller lui-même sur les dangers pour sa santé, auxquels son état ou son inclination l'expose, et corriger cette tendance par les préceptes de l'Hygiène ou médecine prophylactique.

Il seroit trop long de détailler ici toutes les maladies auxquelles

certaines professions nous exposent. Nous nous contenterons de remarquer que souvent on ne parvient à les guérir qu'en faisant interrompre au malade l'exercice de sa profession, et que même quelquefois ce seul moyen suffit.

Mais ces *usances* et *accoutumances* de Plutarque qui font partie de la séméïotique (1), deviennent bien plus intéressantes, si l'on veut y voir, avec les médecins, des présages certains de maladies annoncées de loin par des signes avant-coureurs. Ces signes, qui affectent peu la santé, sont ordinairement négligés par des personnes d'ailleurs bien portantes, et souvent même ont fait donner aux médecins le nom de *prophètes de malheur*. Sans craindre ce reproche, j'en rapporterai quelques exemples, dont chacun pourra faire l'application à quelque cas particulier, et qui réveilleront peut-être l'attention qu'on devroit avoir de consulter les médecins sur des faits qu'on regarde comme trop indifférents.

Les éternuements fréquents et sans cause bien connue, indiquent une disposition aux maladies de poitrine; *morbum diuturnum portendunt*, dit Hippocrate.

La facilité à prendre le froid aux pieds, est un signe de débilité dans les viscères.

La dilatation extraordinaire de la pupille est l'avant-coureur de la goutte sereine.

Une voix fortement sonnante et comme creuse dans un corps grêle, avertit de craindre la phthisie pulmonaire.

Cette même maladie est quelquefois annoncée par des indices dont on croiroit devoir se féliciter. Tels sont, des talents hors de l'ordre commun et trop brillants peut-être, un excellent appétit, l'aptitude héroïque aux plaisirs de l'amour, etc.

Les maladies du foie peuvent se prédire, long-temps avant que le malade ressente aucune douleur à ce viscère, par l'état de la peau grippée et comme enfoncée sur l'articulation des phalanges à la main droite.

La main gauche prédit de même pour la rate. Toutes les deux, ainsi que les bras, prédisent aussi pour la poitrine et les deux viscères auxiliaires de la digestion, quand on veut les observer.

(1) Doctrine des signes.

Ces exemples que nous avons pris au hasard pourroient se multiplier à l'infini. Ce que nous en avons rapporté suffira pour appuyer un avis que nous avons cru utile.

CHAP. VII, page 51. Les anciens, qui, dans leur pratique médicale, usoient plus que les modernes, des grands moyens naturels de la diète et de la gymnastique, auxquels nous avons substitué trop de petites formules pharmaceutiques, faisoient faire usage à leurs malades des chairs de différents animaux, suivant l'indication, dans les maladies qu'ils appeloient *totius substantiæ*.

Sur ces différents exercices de la gymnastique, dont les principaux étoient la lutte, la promenade au soleil ou *apricatio*, la lecture à haute voix, *lectio clarâ voce*, les routes faites dans des voitures un peu rudes, *vectio in rhedâ*, etc., on peut consulter le savant Traité de Mercurialis : *de Gymnasticâ veterum*.

CHAP. VIII, page 53. Ce précepte est d'un philosophe ami de l'homme, et ne peut qu'être approuvé par la médecine, qui même conseille de passer quelquefois les bornes ordinaires, soit à table, soit dans les exercices ; parcequ'il est utile de développer de temps en temps toutes ses forces, qui par là s'augmentent en donnant au corps un plus puissant équilibre, et à l'ame plus d'assurance contre les dangers d'une occasion de contrainte.

M. de Buffon prétend qu'on ne peut jouir de toute sa santé qu'en portant sans cesse jusqu'au plus haut degré l'énergie de toutes les fonctions, prenant par exemple autant d'aliments que l'estomac en peut contenir, s'exerçant en tout genre aussi long-temps et aussi violemment que les forces le permettent. Nous convenons que cette manière de vivre peut donner à celui qui l'adopteroit toute la force qu'il peut avoir ; mais s'accorde-t-elle avec les devoirs de la société ? N'est-il pas dangereux de la conseiller à l'homme toujours porté aux excès, et qui a une pente si forte à mettre l'abus à côté de la jouissance ? N'est-ce pas l'exposer à vivre moins long-temps pour vivre plus fortement ?

CHAP. XIV, page 59. On appelle *sorbet*, la liqueur dont la congélation artificielle forme les glaces. C'est ordinairement le suc

exprimé des fruits, le chocolat, la crême, la limonade, et toutes les espèces de boissons agréables; car on peut faire des glaces avec toutes les matières qui peuvent servir de breuvage. La sorbetière est un vase cylindrique et arrondi par son extrémité : il est fait d'étain battu très mince; l'anse arrondie qu'il porte à son extrémité, sert à lui donner un mouvement de rotation très rapide dans un mélange de sel et de glace pilée : la liqueur se prend en glace, et tout l'art consiste à la briser sans cesse par des secousses répétées, d'où résulte une crystallisation confuse. Au reste pour la manipulation, on peut consulter l'Art du distillateur par M. du Buisson.

Les fruits dont on veut faire des glaces doivent être choisis dans un état aussi sain que si on vouloit les manger. On doit aussi garder une mesure dans la quantité. C'est à quoi ne paroissent pas penser ceux qui s'amusant à sucer la fraîcheur agréable des glaces, s'emplissent l'estomac d'une quantité indigeste de sucs de fruits mal choisis. (*Voyez l'article* glace *de l'Encyclopédie*).

Chap. XVIII, page 65. C'étoit là l'épicuréïsme dont Plutarque n'étoit point partisan. Un de ses Traités est même dirigé contre Épicure. Cicéron n'en étoit pas plus ami. Mais en ne prenant dans cette doctrine que ce qui nous regarde, nous voyons qu'elle annonce que « la nature est ennemie de la douleur; que cette mère « commune nous conduit à son but par le plaisir; qu'il faut user « des voluptés comme de choses nécessaires; mais qu'il y faut de « la tempérance pour éviter la douleur qui est la suite de tout excès, « et se tenir éloigné des affaires publiques ».

C'étoit probablement cette dernière maxime qui avoit indisposé Plutarque et Cicéron. Ces esprits républicains ne pouvoient souffrir cette indifférence pour la chose publique.

« On a calomnié l'épicuréïsme sur la foi des stoïciens, qui n'outroient que les choses dans lesquelles il y a de la grandeur, « comme le mépris de la mort, des richesses et de la volupté », dit Montesquieu, mais qui enfin les outroient. Horace, si fécond en traits d'une raillerie fine et piquante, mais qu'il est si difficile de citer en morale, parcequ'en courtisan adroit il ne se mon-

tre pas, et fait presque toujours lancer par un autre le trait qui déchire; Horace, qui, en mettant aux prises le vicieux et l'honnête homme, le sot et l'homme d'esprit, cache sa véritable pensée dans les détours incertains du dialogisme, sans qu'on puisse toujours bien reconnoître aux dépens de qui son insouciante philosophie a voulu s'égayer; Horace, dis-je, a fait tort à l'épicuréïsme par ce mot tant de fois cité : *epicuri de grege porcum*. On a cru qu'Épicure enseignoit aux hommes à faire consister le souverain bien dans la volupté; et c'est pourtant de lui que l'austère Juvénal emprunte cette maxime :

*Sperne voluptates, nocet empta dolore voluptas.*

Il me semble que cette doctrine avoit pour but : *Usez, n'abusez point*. Comme Plutarque le fait entendre ici lui-même, elle prêchoit la volupté et la tempérance : CETTE VOLUPTÉ qui fit si long-temps l'ame de la Grèce, qu'Épicure donnoit en partage aux dieux, dont son disciple Lucrèce a fait le principe actif de l'Univers, qu'il regardoit comme le seul gage de l'attachement à la vie : *nec nova vivendo procuditur ulla voluptas*; dit-il à la vieillesse pour lui apprendre à mourir : CETTE TEMPÉRANCE dont cette même Grèce offre de si beaux modèles, à laquelle Lucrèce veut nous ramener par les peintures effrayantes du délire de l'amour et de la fureur aveugle de ses transports.... Concluons que si nous voulons en croire cette philosophie, nous ne nous refuserons point les plaisirs, et que nous serons tempérants pour l'intérêt même de nos voluptés : *voluptates commendat rarior usus*.

*Ibid.* (Lettres de Pline de la traduction de Sacy, édit. in-4°, de 1722, p. 236.

LETTRE XXVI A MAXIMUS). « Ces jours passés, la maladie « d'un de mes amis me fit faire cette réflexion, que nous sommes « fort gens de bien quand nous sommes malades. Car quel est le « malade que l'avarice ou l'ambition tourmente? Il n'est plus eni- « vré d'amour, entêté d'honneurs; il néglige le bien, et compte « toujours avoir assez du peu qu'il se voit sur le point de quitter. « Il croit des dieux, et il se souvient qu'il est homme; il n'envie,

« il n'admire, il ne méprise la fortune de personne. Les médisan-
« ces ne lui font ni impression, ni plaisir; toute son imagination
« n'est occupée que de bains et de fontaines. .

« Tout ce qu'il se propose (s'il peut en échapper), c'est de me-
« ner à l'avenir une vie douce et tranquille, une vie innocente
« et heureuse. Je puis donc vous faire ici à tous deux, en peu de
« mots, une leçon dont les philosophes font des volumes entiers.
« Persévérons à être tels pendant la santé que nous nous propo-
« sons de devenir quand nous sommes malades. Adieu ».

Mais ce qui prouve encore plus démonstrativement la proposition de Plutarque, c'est l'exemple d'un des plus grands philosophes du dernier siècle (Pascal). « L'accroissement des maux de « Pascal commença par un horrible mal de dents, qui lui ôtoit « presque entièrement le sommeil. Durant l'une de ses longues « veilles, le souvenir de quelques problèmes touchant la *roulett*, « vint travailler son génie mathématique. Il avoit renoncé depuis « long-temps aux sciences purement humaines; mais la beauté de « ces problèmes, et la nécessité de faire quelque diversion à ses « douleurs, par une forte application, le plongèrent insensible-« ment dans une recherche qu'il poussa si loin, qu'aujourd'hui « même les découvertes qu'il y fit sont comptées parmi les plus « grands efforts de l'esprit humain.

« Dans les dernières années de sa vie, il profitoit des courts « intervalles où il lui restoit quelque liberté d'esprit, pour s'oc-« cuper de son ouvrage touchant la religion; il écrivoit ses pensées « sur les premiers morceaux de papier qui lui tomboient sous la « main; ou bien, quand il ne pouvoit pas tenir lui-même la plu-« me, il les dictoit à un domestique intelligent. Ces fragments fu-« rent recueillis après sa mort, et on y trouve des pensées d'une « profondeur et d'une éloquence inimitable ». (*Discours sur la vie et les ouvrages de Pascal*, pages 71 et 85, tome I, La Haye, 1779).

Chap. XXIII, page 75. Il y a dans toutes les éditions *τοῖς μὴ καθεύδουσι, μηδὲ διεφθορόσι*; ce qui offre le sens qu'Amyot a suivi; mais M. Wyttembach a corrigé d'après plusieurs manuscrits, et d'après Stobée : *καὶ διεφθορόσι*. Il faut lire d'après cela : *à ceux dont*

*le corps est déja mal affecté, et rempli d'humeurs corrompues.* C.

Chap. XXVII, page 80. Plutarque appelle *superfluités*, des résidus de matières nourricières non assimilées. L'intempérance dans le manger, soit dans la quantité, soit par la qualité trop nourrissante des viandes, est la cause des crudités et indigestions, et le foyer de beaucoup de maladies. « La pléthore humorale, la cachexie, les obstructions dans les viscères et les fièvres « de divers genres, dont chaque viscère est la source, la fièvre « maligne, » qui le plus souvent est due à une suite de mauvaises digestions, et mille autres indispositions dont le caractère est déterminé par des causes diverses pour chaque sujet, sont toutes la suite et la punition de l'intempérance. Si le vice étoit toujours dans les premières voies, un léger purgatif suffiroit pour corriger l'erreur du régime. Mais l'ouvrage de la digestion ne s'arrête pas toujours là, quelqu'une des autres coctions peut porter la peine. C'est au médecin, à qui l'expérience donne le fil qui le guide dans ces routes si multipliées, d'y apporter le remède convenable. Le plus efficace étant toujours la diète ou abstinence, c'est aussi le meilleur préservatif des maux qui sont la suite de l'intempérance.

Chap. XXVIII, page 81. La semence, la plus précieuse de toutes nos humeurs, est un écoulement de toutes les parties du corps, et la portion la plus élaborée et comme la fleur de la lymphe nourricière. Par son séjour dans les vésicules séminales, elle acquiert encore une perfection qu'elle doit à l'énergie des parties contenantes, et à l'orgasme qu'excitent en elle les esprits animaux appelés par les desirs vénériens. Dans cet état si on continue encore de la conserver, sa consistence augmente; devenue chaude, active, imprégnée de feu et de fluide vital, elle éveille le besoin du coït. Alors la nature donne elle-même le signal du plaisir, alors les embrassements sont voluptueux et féconds, et l'acte vénérien, si dangereux quand il est trop répété, est aussi salutaire qu'il est impérieusement commandé par le besoin : *coitus rarius corpus excitat, frequens solvit.* Celse.

De ces vives secousses, de ces irradiations voluptueuses, peut-

être aussi du mélange des humeurs des deux sexes qui trouvent l'une pour l'autre un ferment nécessaire dans le coït, la matière séminale reçoit un nouveau degré de force et d'activité. La semence ainsi caractérisée, devient, si elle est encore retenue, une source de vigueur et de santé. Reportée dans le sang, sinon en subtance, du moins quant à cette partie qu'on a appelée *aura seminalis, et spiritus volatilis hircinus,* elle lui rend avec usure les parties balsamiques dont il s'étoit dépouillé pour la former. Les solides stimulés par cet esprit actif ont des oscillations plus fortes, et tous nos fluides s'enrichissent des émanations de ce parfum animal. Une santé ferme et constante, la jeunesse prolongée, le *robur vegetum* conservé plus long-temps, les maladies plus rares ou plus faciles à guérir, et même des plaisirs mieux goûtés seront le fruit des privations que nous aurons su nous imposer:

*. . . Non ulla magis vires industria firmat*
*Quàm Venerem, et cœci stimulos avertere amoris.*
Virgil. Georg.

Pour le danger des émissions de semence trop fréquentes, voyez le tableau qu'en a fait l'*Onanisme.*

Mais la continence extrême a aussi ses inconvénients. Afin de garder un juste milieu, souvenons-nous qu'il est un usage prudent des plaisirs, et qu'il ne faut jamais prévenir le besoin. Fuyons ces voluptés *qui descendent de l'ame au corps*, comme dit notre auteur; attendons dans le silence des passions, que la nature ait parlé, et jusqu'à ce qu'elle ait fait entendre sa voix, évitons tout ce qui peut allumer des desirs.

*Sed fugitare decet simulachra et pabula amoris*
*Absterrere sibi.*
Lucret.

Chap. XXIX, page 81. L'état des dents peut servir à juger de la qualité des eaux: ainsi dans un pays dont les habitants auroient tous les dents gâtées, on pourroit conclure que les eaux qu'ils boivent sont mal-saines. Mais comme l'eau de la mer répugne à boire, on ne conçoit pas comment elle pourroit être bonne pour les dents, à moins que ce ne fût en l'employant à se laver

la bouche, qualité qu'elle devroit au sel marin et à la petite quantité de sel de Glauber qu'elle tient en dissolution et qui la rendent détersive.

CHAP. XXX, page 84. Les frictions, dont les anciens faisoient un très grand usage, (Voyez Gallien, *de Sanitate tuendâ*) s'emploient ou comme remède, ou pour l'entretien de la santé.

Les frictions sont sèches ou humides. Les frictions sèches se pratiquent avec des étoffes de laine, des brosses douces ou même la main nue. On les distingue en friction légère, friction de moyenne force et friction très forte. La friction légère n'a presque aucun effet. La friction moyenne attire le sang dans la partie frottée, met le genre nerveux en oscillation et est propre à favoriser la nutrition du membre qui essuie cette opération. Cette sorte de friction est très salutaire à ceux qui ne peuvent point prendre d'exercice. Ainsi c'est une très bonne pratique que celle des personnes qui se font frotter tout le corps avec ce qu'on appelle les brosses d'Angleterre.

La friction très forte digère, atténue et dépouille. Elle est utile dans les engorments séreux et lymphatiques, et est très propre à occasioner une révulsion, ou lorsqu'on veut rappeler à la peau les humeurs répercutées.

Les frictions sèches ont encore plus d'effet, si pour les pratiquer on se sert d'étoffes de laine chauffées et parfumées de la vapeur du succin ou de toute autre substance aromatique, selon la volonté du médecin.

Les frictions humides, grasses ou onctueuses, se pratiquent avec des corps gras ou aromatiques.

Les anciens employoient ces dernières au sortir des bains dans la vue de modérer l'excès de la transpiration, et quelquefois même avant le bain. Aujourd'hui elles ne servent qu'à introduire dans le corps quelques substances médicamenteuses, comme dans les frictions mercurielles, ou lorsqu'on applique quelque onguent aromatique ou discussif sur des foulures ou des engorgements. (Voyez dans l'Encyclopédie un excellent morceau sur les frictions.)

CHAP. XXXIII, page 87. On peut voir dans le Traité de Mercurialis *de Gymnasticâ veterum*, le détail des différentes opérations qui accompagnoient l'usage des bains. Elles consistoient en frictions faites avec des étoffes rudes ou moëlleuses, avec la main sèche ou huilée, à racler la peau avec des couteaux courbes, en latin *strigiles*, faits d'ivoire ou d'un métal particulier, à *masser* ou pétrir les membres et toutes les articulations pour leur donner de la souplesse; la fonction de ceux qu'on appeloit *aliptæ* ou *reunctores*, étoit d'oindre le corps de pommades aromatiques avant ou après le bain; leur effet étoit de modérer l'excessive transpiration que pouvoient causer les bains et les frictions.

Toute cette gymnastique et les effets salutaires qu'elle produisoit sont perdus pour nous. Ce n'est point ici le lieu, et il n'est peut-être pas encore temps d'examiner ce qu'on gagneroit à en rétablir l'usage, auquel le linge, dont nous nous enveloppons jour et nuit, ne supplée qu'imparfaitement. La différence du climat, un système de vie différent en tout genre, l'industrie bornée à présent aux mains, quand les anciens au contraire cherchoient par toutes sortes de moyens à rendre tout le corps agile et robuste, le trop de temps que ces exercices consumeroient, et bien des causes morales devroient être pesées mûrement et modifier l'application qu'on pourroit faire du système de l'ancienne gymnastique à nos temps modernes.

En attendant, les bains de toute espèce que nous voyons s'établir à Paris, nous donnent lieu d'espérer que la médecine s'enrichira de ceux de ces moyens qui sont les plus propres au rétablissement de la santé.

La meilleure manière de les prendre, est d'y joindre l'exercice de la *natation*. Les mouvements vifs et pressés du nageur, appliquent l'eau plus fortement à la superficie du corps, et la force de cet exercice ouvrant les pores, et raréfiant le sang, le met en état d'absorber la quantité du fluide aqueux dont il a besoin pour se rafraîchir. Ceux qui ne savent point nager feront bien de se remuer et de plonger de temps en temps. J'ai remarqué que les parties du corps qui, pendant le bain, étoient restées à sec et exposées à l'air, acquéroient par-là une qualité absorbante, qui les rendoit l'hiver suivant, le siège des rhumes et des catarres.

Nous allons mettre ici sous les yeux de nos lecteurs la description des bains d'Égypte, par M. Savary, LETTRES SUR L'ÉGYPTE, Lett. XI, p. 124 et suivantes.

« Les bains chauds, Monsieur, connus dès la plus haute antiquité, et célébrés par Homère, le peintre des mœurs de son temps, ont conservé dans l'Égypte leur agrément et leur salubrité. Le besoin d'être propre dans un climat où l'on transpire abondamment, les a rendus nécessaires ; le bien aise qu'ils procurent, en conserve l'usage ; Mahomet qui connoissoit leur utilité en a fait un précepte. La plupart des voyageurs les ont décrits superficiellement. L'habitude où je suis d'y aller m'ayant donné le loisir de les examiner avec attention, j'entrerai dans tous les détails propres à vous les faire bien connoître.

« Le premier appartement que l'on trouve en allant au bain, est une grande salle qui s'élève en forme de rotonde. Elle est ouverte au sommet, afin que l'air pur y circule librement. Une large estrade couverte d'un tapis, et divisée en compartiments, règne à l'entour, c'est-là que l'on dépose ses vêtements. Au milieu de l'édifice, un jet d'eau qui jaillit d'un bassin récrée agréablement la vue.

« Quand on est deshabillé, on se ceint les reins d'une serviette, on prend des sandales, et l'on entre dans une allée étroite où la chaleur commence à se faire sentir. La porte se referme ; à vingt pas on en ouvre une seconde, et l'on suit une allée qui forme un angle droit avec la première. La chaleur augmente ; ceux qui craignent de s'exposer subitement à une plus forte dose, s'arrêtent dans une salle de marbre qui précède le bain, proprement dit. Ce bain est un appartement spacieux et voûté. Il est pavé et revêtu de marbre, quatre cabinets l'environnent. La vapeur sans cesse renaissante d'une fontaine et d'un bassin d'eau chaude, s'y mêle aux parfums qu'on y brûle. Les personnes qui prennent le bain, sont couchées sur un drap étendu, ont la tête appuyée sur un petit coussin, et se mettent librement dans toutes les postures qui leur conviennent. Cependant un nuage de vapeurs odorantes les enveloppe et pénètre dans tous les pores.

« Lorsque l'on a reposé quelque temps, qu'une douce moiteur s'est répandue dans tout le corps, un serviteur vient, vous presse

mollement, vous retourne; et quand les membres sont devenus souples et flexibles, il fait craquer les jointures sans effort. Il masse et semble pétrir la chair sans que l'on éprouve la plus légère douleur.

« Cette opération finie, il s'arme d'un gant d'étoffe, et vous frotte long-temps. Pendant ce travail, il détache du corps du patient tout en nage, des espèces d'écailles, et enlève jusqu'aux saletés imperceptibles qui bouchent les pores. La peau devient douce et unie comme le satin. Il vous conduit ensuite dans un cabinet, vous verse de l'écume de savon parfumé, et se retire.

« Le cabinet où l'on a été conduit offre un bassin avec deux robinets, l'un pour l'eau froide et l'autre pour l'eau chaude. On s'y lave soi-même, bientôt le serviteur revient avec une pommade épilatoire, qui dans un instant et sans la plus légère douleur, fait tomber le poil aux endroits où on l'applique.

« Quand on est bien lavé, bien purifié, on s'enveloppe de linges chauds, et l'on suit le guide à travers les détours qui conduisent à l'appartement extérieur. Ce passage insensible du chaud au froid empêche qu'on en soit incommodé. Arrivé sur l'estrade on trouve un lit préparé; à peine y est-on couché qu'un enfant vient presser de ses doigts délicats toutes les parties du corps, afin de les sécher parfaitement. On change une seconde fois de linge, et l'enfant rape légèrement avec la pierre ponce les calus des pieds. Il apporte la pipe et le café moka.

« Tels sont, Monsieur, les bains (1) dont les anciens recommandoient si fort l'usage, et dont les Égyptiens font encore leurs délices. C'est là qu'ils préviennent ou font disparoître les rhumatismes, les catarres, et les maladies de la peau qui ont pour principe le défaut de transpiration. C'est là qu'ils guérissent radicalement ce mal funeste qui attaque les sources de la génération, et dont le remède est si dangereux en Europe (2). C'est là qu'ils

(1) Un bain avec toutes ces préparations me coûtoit trois livres. Les gens du peuple ne font pas tant de façons : ils vont simplement suer dans l'étuve, se lavent eux-mêmes, et donnent trois ou quatre sous en sortant.

(2) « M. de Tournefort, qui avoit pris des bains de vapeur à Constan-« tinople, où l'on est bien moins recherché qu'au grand Caire, pense qu'ils « nuisent à la poitrine. C'est une erreur qu'une plus longue habitude lui

se défont du mal-aise si ordinaire aux autres nations, qui n'ont pas autant de soin d'entretenir la propreté de leurs corps ».

Chap. XXXV, page 89. Le fromage, observe M. Lémery, est la partie du lait la plus grossière et la plus compacte : il nourrit beaucoup. On ne doit cependant pas l'exclure tout-à-fait des tables, quand il n'est ni trop vieux, ni trop nouveau : il produit même de bons effets, étant pris en petite quantité, suivant ce proverbe latin,

*Caseus ille bonus quem dat avara manus.*

*Traité des aliments.* Troisième édit. p. 100.

Quant aux œufs durs, ils sont toujours d'une très difficile digestion. L'œuf, pour procurer les bons effets qui lui sont propres, ne doit être ni glaireux, ni dur, mais frais et d'une substance molle et humide. L'école de Salerne dit :

*Si sumas ovum, molle sit atque novum.*

L'épicurien Catius veut qu'on ne serve que des œufs longs et blancs :

*Longa quibus facies ovis erit, illa memento,*
*Ut succi melioris, et ut magis alba rotundis*
*ponere.*

Horat. Satyr. II. 4.

C'est ce qui a donné lieu probablement à ce précepte si connu :

*Regula presbyteri jubet hoc pro lege teneri,*
*Quod bona sint ova, candida, longa, nova.*

Je ne sais ce qui a pu déterminer Plutarque à condamner l'usage des figues sèches. On éprouve tous les jours les plus heureux effets de l'usage de ce fruit ; et Gallien ne se permettoit entre les fruits que les figues et les raisins secs.

« eût fait reconnoître. Il n'est point de peuple qui en fasse un plus fréquent « usage que les Égyptiens ; et il n'en est point où les poitrinaires soient plus « rares. La pulmonie leur est presque inconnue. »

CHAP. XXXVI, page 89. Plutarque ne fixe point quelle nourriture est la plus convenable. Il consent à l'usage de la viande, en conseillant de préférer l'usage des végétaux. On peut appliquer à cette incertitude ce vers de Juvenal :

*Non cogente quidem, sed nec prohibente tribuno.*

Les médecins, qui doivent mettre moins d'indécision dans leurs préceptes, prescrivent la diète mixte, c'est-à-dire celle où l'alkalescence et la tendance à la putridité des viandes sont tempérées par l'acescence végétale.

Les matières animales réparent plus tôt et plus abondamment les pertes journalières de la vie. Les aliments qu'elles fournissent sont plus voisins de l'assimilation, en raison de ce que ces matières sont plus ou moins animalisées. La chair des animaux carnassiers a des sucs trop exaltés, et une odeur *vireuse* qui en interdit l'usage. Les animaux herbivores offrent l'aliment le plus convenable. Mais la viande mangée seule ou en trop grande quantité, nourrit trop, cause des transpirations excessives, force le sang et le dispose aux maladies inflammatoires et putrides; les végétaux moins élaborés sont plus tempérants. Mêlés à la viande ils en modèrent la putrescence; comme ils nourrissent moins ils fournissent une plus grande quantité d'excréments. C'est par cette dernière propriété qu'en général ils sont rafraîchissants et entretiennent la liberté du ventre; parceque la masse excrémenteuse, plus considérable, ouvre et développe le canal intestinal, le met en équilibre, et facilite la circulation du sang dans les vaisseaux du bas-ventre. Ils ont de plus l'avantage de flatter le goût par une plus grande variété de saveurs, d'avoir des propriétés médicamenteuses analogues à l'intempérie de chaque saison, et à la disposition actuelle du corps, et d'être offerts par la nature dans un état plus sain et plus constant que celui des animaux.

La diète mixte convient à presque tous les tempéraments. La diète purement animale est moins dangereuse pour les tempéraments phlegmatiques. Les tempéraments bilieux s'accommodent mieux de la diète végétale. En général les proportions à observer dans le mélange de ces deux régimes, doivent se prendre de l'âge, du tempérament, du genre de vie, des dispositions morbifiques et

d'un nombre de considérations particulières trop grand pour nous permettre les détails.

C'est aussi par ces considérations qu'il faut choisir les aliments suivant les classes qu'en faisoient les anciens. Ils les distinguoient en ce qu'ils appeloient aliment foible (*alimentum imbecillum*), aliment moyen (*alimentum mediæ naturæ*), et aliment très fort (*alimentum valentissimum*). Sur quoi nous observerons que la préparation fait quelquefois passer un aliment d'une classe dans une autre : c'est ainsi que les œufs à la coque (*ova sorbilia*) qui ne donnent qu'un aliment léger, donnent un aliment très fort s'ils sont durcis (*ova ad duritiem coota*).

Relativement au corps qu'ils doivent nourrir, Hippocrate distinguoit les aliments, ou plutôt trois périodes différentes de la nutrition, en ce qu'il appeloit *alimentum nutriens; alimentum quasi nutriens; alimentum quod nutriturum est*. L'*alimentum nutriens* est la matière nourricière assimilée et convertie en notre propre substance. L'*alimentum quasi nutriens* est cette même matière lorsqu'elle n'est encore que du sang; et le *quod nutriturum est* marque le moment où ils arrivent dans l'estomac.

Les modernes ont éclairci cette doctrine. Ils distinguent trois sortes de digestions : celle des premières voies, c'est-à-dire de l'estomac et des intestins dont le résultat est le chyle; celle des secondes voies ou des vaisseaux sanguins dont l'action convertit le chyle en nouveau sang; et la troisième est l'assimilation ou application de la lymphe nourricière aux parties qu'elle doit réparer, ce qui constitue la nutrition proprement dite. Quelques uns regardent les sécrétions comme une quatrième digestion, et quoiqu'à proprement parler elles n'en soient point une, on peut lui conserver ce titre à cause des remarques utiles que ces quatre digestions vont nous fournir.

Il est on ne peut pas plus important de surveiller la première digestion, soit par le choix et la quantité des aliments, soit en se mettant dans les conditions les plus propres à bien digérer; parceque jamais les vices de la première digestion ne se réparent dans la seconde; et que toujours les vices de la seconde influent sur la troisième, c'est-à-dire qu'un mauvais chyle ne produira jamais qu'un mauvais sang, celui-ci communiquera à toute l'écono-

mie animale ses mauvaises qualités. De là naîtront des sécrétions vicieuses. La bile, la salive, les sucs gastriques et toutes les humeurs digestives, tenant un mauvais caractère du sang qui les a fournis, reviendront à leur tour frapper sur la première digestion qui suivra : d'où résulte un cercle actif de causes et d'effets, source féconde de beaucoup de maladies.

Chap. XXXVII, page 91. Le lait, étant un chyle tout fait, est trop nourrissant pour être un breuvage abondant ; et il n'en faut user que comme de toute autre nourriture.

Comme le lait, le chyle est une émulsion, c'est-à-dire une partie huileuse unie à l'eau par l'intermède d'une substance saline. Tous les deux sont la matière immédiate de la nutrition. Portés au poumon par la veine souclavière ils sont versés dans le sang, pour y subir l'assimilation au sang ou l'hématose. Et quoique le lait ne soit pas aussi nutritif que le chyle, il est toujours imprudent de s'emplir d'une grande quantité de ce fluide, comme le font certaines personnes qui se laissent trop aller à la douceur de ce breuvage. Les maux qui résultent de cet excès sont, outre le relâchement de l'estomac, l'indigestion dans les secondes voies, par la présence d'une quantité de fluide nourricier trop grande pour être assimilé ; la crudité des humeurs, par la propriété chyleuse du lait, qui le fait entrer tout de suite dans les vaisseaux lactés, sans avoir subi le travail de l'estomac et le mélange des sucs gastriques ; en un mot des diarrhées qui ont pour cause l'atonie, et les crasses glaireuses que le lait dépose sur l'estomac.

Ces raisons et celles qui tiennent à sa nature d'aliment font une loi de n'en user que dans les proportions et les temps indiqués par le besoin ou les maladies.

*Ibid.* Il y a dans le grec ᾗ ὄψων ἀσυμφόρατον ; c'est-à-dire de tous les aliments le plus convenable à la nutrition. Plutarque ajoute, pourvu qu'il soit *bien trempé et mêlé avec temps opportun.* Le grec dit proprement, *pourvu qu'il tienne son juste mélange de l'opportunité plutôt que de l'eau.* Il veut par là dire qu'on doit y mettre l'eau dans de justes proportions, sans y suivre les règles superstitieuses qui étoient observées. « Les anciens redoutoient l'usage

« du vin pur, il les animoit au point de les rendre furieux. Les Grecs « et sur-tout les Athéniens tempéroient la force du vin en y mê« lant deux, trois, jusqu'à cinq parties d'eau, ainsi que le dit « Plutarque lui-même dans les *propos de table*. La fable d'Orphée « déchiré par les Bacchantes, les tigres et les lions attelés au char « de Bacchus, ne sont que des descriptions allégoriques des effets « du vin sur le corps et l'esprit des Grecs, qui, lorsqu'ils le bu« voient pur, se livroient aux excès les plus furieux les uns con« tre les autres ». *Note sur Alciphron*. C'est le vin pur qu'Horace redoute quand il s'écrie : *parce liber, parce gravi metuende thyrso;* jamais il ne prend sa coupe sans invoquer les nymphes; la fontaine de Bandusie reçoit ses hommages comme les coteaux heureux qui lui versent le Falerne. Une seule fois il semble demander du vin pur.

Les lettres d'Alciphron que nous avons citées plus haut, mettent l'obligation de boire le vin pur, au nombre des avanies que l'insolence des patrons faisoit essuyer à la bassesse des parasytes.

Le premier élan de Pindare est un éloge de l'eau αριστον μὲν ὕδωρ. Un distique ancien assez plat, nous montre au moins que communément l'eau étoit mêlée au vin en plus grande quantité que ce dernier :

*In cratere meâ Thetis est conjuncta Lyæo*
*Et dea mixta deo, sed dea major eo.*

Enfin, le vin pur, le *potare merum*, étoit réservé pour la grande débauche.

Mais quels étoient donc ces vins qu'ils redoutoient tant? Nos modernes buveurs les craindroient-ils à ce point, eux que l'eau-de-vie, les ratafiats et les esprits ardents tout purs n'effraient pas? Pourquoi ces Grecs et ces Romains, en qui nous admirons toutes les sortes de courage, n'avoient-ils pas celui d'affronter l'ivresse? C'est qu'ils n'en avoient pas besoin, c'est qu'ils n'avoient rien à y gagner et tout à y perdre. Un concours de causes physiques et morales avoit fait des Grecs le peuple le plus ingénieux. Toutes les qualités de l'esprit, il les possédoit au plus haut point : un degré d'exaltation de plus, c'étoit de la folie.

S'agit-il de la force du corps que le vin paroît propre à entretenir et augmenter? Le problème est bientôt résolu. Voyez le sol-

dat romain qui n'avoit pour boisson que ce qu'on appeloit *posca*, (c'étoit du vinaigre dans de l'eau), il suffisoit aux travaux militaires les plus rudes.

J'ai étendu cette observation, parcequ'il m'a semblé que l'usage du vin marquoit un grand trait dans un parallèle suivi de ces temps avec nos temps modernes; et qu'on en peut conclure que l'ivresse, outre les causes morales qui la doivent faire proscrire, est une jouissance fausse et dangereuse.

Quoique nos vins ordinaires n'aient pas le feu des vins grecs, ce n'est de même qu'en les coupant d'eau qu'ils peuvent être de tous les assaisonnements le plus favorable à la nutrition : trop purs ou trop généreux, ils assourdissent la saveur des aliments;

*Fervida nam nimis exsurdant vina palatum.* Hor.

ils diminuent l'appétit en resserrant trop l'estomac par leur vertu tonique, et nuisent à la digestion en lui donnant un caractère de fermentation aigre, s'ils sont pris en trop grande quantité.

Sur les différentes qualités et l'emploi médical des vins anciens on peut consulter Baccius *de vinis*, et Gallien, livre 12, *de methodo medendi*, et livre 5, *de sanitate tuendâ*.

Chap. XXXVIII, page 93. Les grandes fatigues suivies d'épuisement donnent à la fibre un érétisme sec, au sang une disposition inflammatoire, et une sécheresse due à l'avolation des parties les plus séreuses. Le vin pris dans cet état augmenteroit encore le mal; l'eau par sa qualité humectante paroît y mieux convenir, soit prise intérieurement, soit appliquée extérieurement par des bains du corps. On connoit par la Bible l'usage qu'avoient les patriarches de laver les pieds aux voyageurs : et les peuples méridionaux trouvent un excellent remède et même un cordial qui répare les forces accablées par une chaleur excessive, dans les boissons aqueuses et aigrelettes faites avec les oranges, les citrons et les cédrats. La seule précaution à prendre, c'est d'éviter de boire trop frais quand le corps est fort échauffé.

Chap. XXXIX, *ibid.* Il n'y a point de doute que les Lydiens

aient pu charmer les horreurs de la famine par les sons de la musique. Cet art enchanteur n'est pas moins utile à l'opulente superfluité. La pompe harmonieuse appelée dans les festins suspend ou modère par des distractions agréables, les excès de l'intempérance. Mais que fera le philosophe dans son repas frugal, d'une lyre, d'un livre, ou d'un compas? qu'il s'en serve, à la bonne heure, quand il voudra imposer silence à son appétit et garder la sobriété. Hors de cela il n'est pas mal de penser un peu à ce qu'on mange. Cette réflexion et un peu de sensualité font venir l'eau à la bouche, c'est-à-dire que les glandes buccales entrent en érection, la salive coule abondamment, et on en digère mieux. Enfin, à moins d'être pressé de philosopher, laissons là toute autre occupation, et faisons comme les animaux, nos maîtres en bien des choses, qui ruminent et mangent à leur aise : *age quod agis.*

Chap. XLII, page 97. Ce qui est ici appelé souper, *cœna*, chez les Romains étoit le principal repas des anciens, comme pour nous le dîner. C'est une maxime fort saine que celle qui prescrit d'éviter alors les grandes contentions d'esprit qui détournent de l'estomac les forces vitales que la nature y appelle pour la digestion. Quant à la nature des questions qu'il y faut agiter, je crois qu'il n'est pas nécessaire de les choisir, les dispositions des convives étant trop variées. Chez l'un l'équilibre de l'estomac éveillera l'imagination; dans un autre la compression de l'aorte amènera la pente au sommeil; celui-ci, riche et fécond en idées, fournira beaucoup à la conversation : celui-là tout entier à sa digestion ne pensera point et n'en sera que plus parfait animal, selon l'expression de J. J. Rousseau. Ce qui convient le mieux alors c'est un entretien libre sans contrainte et sans engagement, un babil aimable, une indulgence extrême et qui sied si bien à des amis que la même table a rassemblés. Mais les vrais amis n'ont pas besoin de règles, ni qu'on leur donne la mesure des questions de table. La seule qu'on puisse prescrire à ce propos, c'est d'éviter de partager ses repas avec tout convive fâcheux ou méprisable, rien n'étant plus contraire à une bonne digestion.

Chap. XLIII, page 98. Il y a dans le grec: « et la mesure du « temps propre ou de l'opportunité, est l'affaissement insensible et « le consentement de la masse alimentaire, avec force et supé- « riorité de la coction ». Il n'est point là question d'haleine, et Amyot n'a pas marqué, comme le porte le texte, le moment précis où finit le premier période de la digestion. Dans ce premier période l'estomac est tendu, la chaleur naturelle se retire des extrémités vers l'estomac, et la masse alimentaire semble y être pour quelque temps un poids étranger. Bientôt cette masse s'affaisse, Plutarque ajoute avec raison *insensiblement* (*ἀτρέμα ϗ συμπτώσεως*); parcequ'un affaissement ou une digestion trop rapide seroit un mal, et provient souvent d'une disposition morbifique.

Chap. XLIV, *ibid.* Ce passage jusqu'à ces mots, *au demeurant*, nous offre deux questions. Est-ce le repos qui convient après le repas? Est-ce le mouvement? Le sommeil est-il bon ou nuisible? Sur la première de ces questions je serois de l'avis de Plutarque, qu'il faut rester en repos; et la nature semble l'indiquer par l'inaptitude au mouvement que nous éprouvons dans le premier période de la digestion, d'autant plus que les propos gracieux et plaisants que notre auteur conseille, sont aussi une espèce d'exercice: car, pour le dire en passant, l'exercice de l'esprit en est un pour le corps, il lui est aussi salutaire que ceux qui lui sont propres, pourvu que comme tous les autres il soit contenu dans de justes bornes.

La seconde question, celle du sommeil, sembleroit décidée pour la négative par la première, si l'usage des peuples méridionaux n'y étoit contraire. L'habitude de dormir après le repas n'est point blâmée par les médecins qui n'y trouvent aucun inconvénient pour ceux qui y sont accoutumés; parceque ce besoin si souvent contredit n'a pu naître chez eux que par des causes qui l'excusent, et exigent de le satisfaire. Cette habitude est même salutaire aux pulmoniques: le sommeil calme chez eux la fougue de la digestion et la petite fièvre après le dîner, à laquelle ces malades sont sujets. Les autres feront bien de s'en abstenir, parceque le

sommeil apporte du refroidissement et relâche les forces, quand il est pris hors du temps prescrit par la nature.

On pourroit encore demander quel régime il faut tenir après souper. Les médecins conseillent de se mettre au lit aussitôt, ou si l'on en est empêché, d'attendre assez de temps pour que la digestion soit assez avancée, et ne puisse plus éprouver de trouble notable du changement de position de l'estomac, bien différente dans un homme couché, de celle qu'il a dans celui qui est debout.

CHAP. XLVI, page 101. Les anciens, pour exciter le vomissement, employoient l'eau mêlée d'huile, le miel ou l'eau miellée, le bulbe du narcisse et l'ellébore blanc. Plutarque ne veut point de drogues médicinales, et alors on ne peut obtenir le vomissement que par l'eau tiède, ou par la titillation du pharynx. Pour guérir la réplétion, il ne veut que la diète et l'eau. L'un délaie les humeurs, et entraîne au-dehors tout ce qui est impur et nuisible, pendant que par la diète l'action systaltique des vaisseaux continue de battre et d'assimiler, d'où résulte une coction naturelle, sans *avortement*, suivant l'expression de Plutarque, et sans drogues médicinales, dont l'usage comme celui des aliments comporte une sobriété qu'il y faut observer.

CHAP. XLIX, page 104. Ce passage et ce qui le précède recommande la vie active, occupée, entremêlée d'affaires : et ce précepte est utile non seulement pour ce qui regarde l'exercice du corps, car les forces qu'on laisse oisives, se perdent; mais aussi parce-qu'il recommande l'activité de l'ame, dont l'énergie est nécessaire au bien-être du corps. Ce propos vulgaire de certaines personnes qui disent qu'elles n'ont pas le temps d'être malades, a du sens et de la vérité; et Plutarque dit aussi plus bas « d'un fort homme « de bien et vaillant qui mourut en son lit de maladie: comment « a cet homme eu loisir de mourir entre tant d'affaires? »

L'ame dans l'homme, et l'instinct dans les animaux, sont, pour le corps, des moteurs toujours agissants; et cela est vrai même des brutes les plus stupides; *Anima sui pro sale data*, dit

Cléanthe, cité par Varron. Or ce principe contribuant avec tous les autres à produire cette action qu'on appelle la vie, ne doit jamais cesser d'influer dans l'effet qu'il sert à produire pour sa part.

L'exercice de l'esprit en est si bien un pour le corps, qu'après une étude appliquée de plusieurs heures de suite, on a quelquefois vu disparoître de petites indispositions qui n'étoient dues qu'à la langueur de l'ame. Mais cet exercice a ses bornes comme tous les autres, et s'il est porté trop loin, il peut aller jusqu'à l'épuisement du corps, et amène autant le besoin de le réparer par des aliments substantiels, que par le repos de l'esprit.

Hippocrate met la méditation au rang des exercices, quand il l'appelle une promenade de l'ame : ψυχῆς περίπατος. Lib. épidem. sect. 5.

Les anciens ne séparoient point les exercices du corps, de ceux de l'ame. Les gymnases rassembloient les philosophes et les lutteurs; et la même expression, *exercitatio* y désignoit leurs exercices différents. L'académie de Platon, les portiques ou galeries de Zénon, les jardins d'Épicure, et le lycée d'Aristote sont des témoignages certains que les plus grands philosophes de la Grèce exerçoient leur profession en se promenant.

Il est utile de prendre quelquefois ces deux exercices ensemble. Celui de l'esprit trompe agréablement sur la fatigue du corps,

*Molliter austerum studio fallente laborem.*

et le mouvement du corps éveille l'imagination.

Les passions sont à l'ame ce que les efforts violents sont au corps : elles agissent fortement sur lui. C'est à leur effervescence qu'il doit cette variété de dispositions qu'il éprouve, et qu'il lui est nécessaire d'éprouver continuellement parceque sans elles il tomberoit bientôt dans la langueur. La sagesse doit les diriger et non les détruire. La transpiration et l'éveil des fonctions sont le fruit des orages qu'elles excitent. Cette double réaction, cette lutte de l'ame et du corps, comme une mer orageuse, a ses tempêtes qui en purifient les flots. Que l'homme ne les craigne donc pas; car il faut dans la vie, pour le bien même de la santé, essuyer quelquefois des traverses, des contradictions, passer de la

crainte à l'espoir, du plaisir à la douleur, éprouver une variété d'affections qui éloigne la morne apathie; c'est le vent frais qui fait aller le vaisseau.

Rousseau nous offre un trait d'une philosophie aussi profonde dans son ode à M. d'Ussé:

Non que ta sagesse endormie
Au sein de tes prospérités
Eût besoin d'être raffermie
Par de dures fatalités;
Ni que ta vertu peu fidèle
Eût jamais choisi pour modèle
Ce fou superbe et ténébreux,
Qui, gonflé d'une fierté basse,
*N'a jamais eu d'autre disgrace*
*Que de n'être point malheureux.*

Chap. LIV, page 109. Faire un sage emploi de ses forces, être modéré en tout, voilà en quel sens chacun peut et doit être son propre médecin, ou plutôt, voilà le moyen de se passer de médecine; mais est-on malade, ou craint-on de le devenir, la raison veut que l'on ait recours aux conseils de l'homme qui est dépositaire de l'expérience de tous les siècles. Eh! comment chacun seroit-il son propre médecin? L'entendement seroit-il sain quand le corps est malade? Qui osera se flatter de conserver sa présence d'esprit dans les angoisses, dans la douleur? Les médecins eux-mêmes, chez qui la prudence est une vertu d'habitude, n'osent alors se confier à leurs propres lumières.

Chap. LV, page 110. Ce que Plutarque conseille, de se tâter le pouls de temps à autre, ne peut tout au plus servir que pour juger en gros si l'on auroit la fièvre. Les connoissances du pouls sont si détaillées, et elles demandent un tact si exercé qu'on fera mieux de consulter le médecin. Ajoutons qu'on ne se porte jamais à se tâter le pouls, qu'avec la prévention qu'on est malade. Les médecins eux-mêmes savent si bien que cette prévention altère le pouls, et suffit pour donner une fièvre instantanée, qu'ils ne s'en tiennent pas à un premier examen, mais y reviennent à

plusieurs reprises, pour laisser dissiper l'impression que leur présence fait sur le malade.

Chap. LVII, page 112. Il est de la plus grande conséquence *de savoir accommoder proprement à une chacune saison sa manière de vivre*. Les préceptes sur cet objet sont aussi multipliés, que peuvent l'être les différentes vicissitudes des saisons, et les nuances infinies dans les tempéraments. C'est pourquoi nous n'entamerons pas une question qui nous mèneroit au-delà du but que nous nous sommes proposé. D'ailleurs on peut consulter sur cela tous les traités d'hygiène, qui sont en très grand nombre, et entre autres l'ouvrage de M. Lorry, sur le choix des aliments.

## *Sur la fortune d'Alexandre.*

Traité I, chap. XII, page 178. Avant de condamner Socrate, comme le fait Brotier, il falloit se donner la peine de chercher à quel trait de sa vie Plutarque, ou plutôt le déclamateur qui a emprunté son nom, faisoit allusion; il auroit vu qu'il s'agit du récit que fait Alcibiade lui-même dans le banquet de Platon, des moyens qu'il employa pour séduire Socrate, jusqu'à le faire rester à coucher avec lui, et de la manière dont ce philosophe, en résistant à toutes ses avances, lui prouva que l'amitié qu'il lui témoignoit tenoit uniquement aux grandes qualités dont il appercevoit en lui le germe. Voyez les *Œuvres de Platon*, *édit. de Deux-Ponts*, tome x, pages 262 et suiv. *C.*

Traité II, chap. XIV, page 195. Il y a dans le texte *καὶ φθορὰς παίδων, καὶ τυμπανισμοὺς ἐν ἀνδρογύνοις*. Ce passage n'a été compris ni par Amyot, ni par le traducteur latin. Je crois qu'on peut rendre *φθορὰς παίδων*, par *corruptions des jeunes gens*. Amyot l'a bien senti; mais suivant sa coutume, il a substitué *des jeunes filles* aux *jeunes garçons*. La seconde partie a été encore plus mal expliquée; *τυμπανισμὸς* ne se prend pas ici pour un supplice, comme l'a cru le traducteur latin, mais pour l'action de jouer du tambourin, et cela est évident par ce qui suit. Nous avons vu dans la vie d'Agis et de Cléomène, chap. LXVI, que l'occupation ordi-

naïre de l'un des Ptolémées, étoit de célébrer les mystères de Cybèle : les ministres de ce culte étoient des eunuques connus sous le nom de *Galli*; ce sont eux que Plutarque nomme ici des *Androgynes*. Un des principaux instruments de ce culte, étoit le tambourin. Il faut donc traduire : « Passant les jours entiers parmi « grand nombre de femmes, comme les étalons parmi un trou- « peau de juments; corrompant des jeunes garçons, ou jouant du « tambourin parmi des Androgynes ». Cette dernière expression me feroit soupçonner, que par φθορὰς παίδων Plutarque a entendu la castration des jeunes gens; il paroît en effet, par quelques épigrammes, que les prêtres de Cybèle se faisoient un devoir de religion de châtrer les jeunes gens qui leur tomboient entre les mains.

## *Sur le Traité d'Isis et d'Osiris.*

Chap. XX, page 251. Je lis ce passage ainsi, en réunissant les conjectures de Squire et de M. Wyttembach, οὐκ ἥκιστα δὲ ἡ τῶν Ταφοσιρίων δόξα, πολλαχοῦ γὰρ κεῖσθαι λεγομένου τοῦ σώματος, νομίζεσθαι πολίχνην λέγουσιν ὡς μόνην τὸ ἀληθινὸν ἔχουσαν. M. Wyttembach retranche sur l'autorité de quatre Mss. les mots Ἄβυδον ἴσως ἢ Μέμφιν. On peut traduire d'après cela, « mesmement l'opinion des Taphosi- « riens, car bien qu'on dise que son corps est en beaucoup d'en- « droits, ils disent qu'on croit que leur petite ville est la seule qui « aie le véritable. En effet, les gens riches et puissants de l'Æ- « gypte se font enterrer à Abydos pour être dans la même sépul- « ture qu'Osiris; on nourrit à Memphis le bœuf Apis, symbole de « son ame, ce qui semble prouver que son corps y est; mais le « nom de leur ville s'interprête suivant les uns, *le port des gens « de bien*, ou suivant d'autres, le tombeau d'Osiris ».

## *Sur le Traité des oracles qui ont cessé.*

Chap. XXIV, page 364. Ce passage est susceptible de plusieurs interprétations, et malheureusement l'ignorance absolue où nous sommes sur la cérémonie dont il s'agit, ne nous permet pas de savoir quelle est la véritable. On peut traduire en effet : « Par cel-

« les-là, dit-il, qui se font auprès de l'oracle même, et dans les-« quelles la ville ayant initié tous les Grecs qui demeurent hors « des Thermopyles, est allée jusqu'à Tempé ». Je crois que la traduction d'Amyot vaut mieux; mais, pour en donner la raison, il faudroit entrer dans une discussion qui me méneroit trop loin. *C.*

FIN DU TOME CINQUIÈME.

# TRAITÉS

## CONTENUS DANS CE VOLUME.

| | | |
|---|---|---|
| 4-5-18 | | |
| 6-5 18 | | |
| [illegible] 7-18 | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |



